






Gift  
of  
Mr. Foster Shields





Digitized by the Internet Archive  
in 2020 with funding from  
Kahle/Austin Foundation







# NOTRE-DAME DE LA VALROY

Abbaye royale de Cisterciens



Abbé A. LAHURE

CURÉ DE CHATEAU-REGNAULT

ANCIEN CURÉ DE SÉVIGNY-WALEPPE ET DE SAINT-QUENTIN-LE-PETIT

MEMBRE CORRESPONDANT DE LA SOCIÉTÉ ACADÉMIQUE DE LAOM

---

# Notre-Dame de la Valroy

ABBAYE ROYALE DE CISTERCIENS

autrefois située

entre Saint-Quentin-le-Petit et Sévigny-Waleppe, au diocèse de Reims

1147-1789

*Préface de M. Georges GOYAU*

ILLUSTRATIONS DE ROGER BRÉVAL



PARIS

GABRIEL BEAUCHESNE

*Rue de Rennes, 117*

---

1920

TOUS DROITS RÉSERVÉS

NIHIL OBSTAT

Reims, le 1<sup>er</sup> juin 1919.

O. TROYON, *censeur.*

---

IMPRIMATUR

Remis, die 2<sup>a</sup> junii 1919.

† ERNESTUS, *episcopus Arsinoensis.*

## *Lettre de S. G. M<sup>gr</sup> PÉCHENARD*

Évêque de Soissons.

---

ÉVÊCHÉ

DE

SOISSONS

*Soissons, le 1<sup>er</sup> octobre 1919.*

Cher Monsieur le Curé,

J'accepte bien volontiers et avec empressement l'hommage que vous me faites de votre étude sur Notre-Dame de La Valroy et je vous en remercie.

Cela a été pour moi un vrai regret de ne pouvoir, en raison des occupations sans nombre qui m'absorbent à la suite de cette horrible guerre, de ne pouvoir lire moi-même votre manuscrit.

Je m'y sentais cependant fort attiré; car je me serais tout de suite retrouvé en pays de connaissance et en communauté de goûts et de pensées avec l'auteur, ayant moi-même écrit dans des temps meilleurs, l'histoire de l'*abbaye d'Igny*, mère et modèle de celle de La Valroy.

Mais j'ai été fort bien remplacé par l'un de mes prêtres les plus érudits, M. Clairambault, curé-doyen de Montcornet, qui était plus apte que personne à porter sur votre étude un jugement éclairé et sûr. L'attestation qu'il a donnée de la valeur historique de votre ouvrage peut lui servir d'introduction devant le public lettré et érudit, aussi bien que devant les habitants de la campagne qui vivent aujourd'hui sur les champs si longtemps cultivés par les moines.

A ce jugement éclairé, je joins mes plus sincères félicitations et je souhaite à votre ouvrage tout le succès qu'il mérite.

Recevez, cher Monsieur le Curé, mes sentiments respectueux et dévoués en Notre-Seigneur.

† PIERRE-LOUIS,  
*évêque de Soissons.*







## *Rapport de M. l'Abbé CLAIRAMBAULT*

**Curé-Doyen de Montcornet (Aisne).**

---

*Montcornet, le 20 septembre 1919.*

J'ai lu très soigneusement et avec le plus grand intérêt votre manuscrit.

Que de souvenirs il évoque et que de belles figures il fait sortir de l'ombre où les années paraissaient les avoir ensevelies !

Vraiment, c'est un travail de bénédictin que vous avez entrepris et que vous avez mené à bonne fin. C'est aussi, permettez-moi de vous le dire, un travail tout à fait opportun et dénotant chez son auteur un homme qui sait aussi bien jeter un regard ému sur le passé qui a eu ses gloires, que sur le présent qui a ses légitimes aspirations.

Vous avez bien montré dans le moine l'ami du peuple, le frère du pauvre, celui dont le cœur bat à l'unisson du cœur du travailleur et de l'ouvrier.

Le divin ouvrier de Nazareth a ennobli le travail en s'assujettissant à sa dure loi : Les grands patriarches Benoît et Bernard ont voulu, pour que cette noblesse octroyée au labeur manuel par le Sauveur du monde fût comprise par tous, d'abord travailler eux-mêmes à l'exemple du Maître, et puis, imposer à leurs enfants l'obligation de se soumettre à cette austère loi que l'antiquité ne croyait peser que sur les esclaves.

Si, au dire d'un historien protestant, nos évêques ont fait la France, nos moines, par leur intelligente activité, leur obstiné labeur, ont donné à notre pays, en défrichant les forêts, en assainissant les marais, le pain qui fortifie le corps et le vin qui réjouit le cœur.

Le souvenir de La Valroy s'est conservé dans notre région, votre livre le ravivra et rappellera que ces terrains qui chaque année se couvrent d'opulentes récoltes, richesse de notre contrée, ont été de longue main préparés par l'ingénieuse et inlassable persévérance des moines et arrosés de leurs sueurs.

Un regret, c'est que vous ayez confié à celui qui vous écrit ces lignes le soin qui a été pour lui un véritable plaisir, de parcourir le premier votre ouvrage.

Beaucoup auraient fait mieux que moi ressortir et la richesse d'information et la bonne tenue du style et toutes les autres qualités de votre intéressante monographie, mais personne ne souhaitera à l'ouvrage un plus complet succès et n'offrira à l'auteur de plus sincères et de plus cordiales félicitations que celui qui vous prie d'agréer ses sentiments de respectueuse et fraternelle affection.

CLAIRAMBAULT,  
*Curé-doyen de Montcornet.*

---

## PRÉFACE

---

*Ce livre d'histoire a lui-même son histoire, très attachante, très énouvante. Sur le territoire des deux paroisses ardennaises dont M. l'abbé Lahure est le pasteur, — Sévigny-Waleppe et Saint-Quentin-le-Petit, — rayonna, plus de six siècles durant, la grande abbaye cistercienne de Notre-Dame de La Valroy; soudainement, à la Révolution française, ce rayonnement s'éteignit. M. l'abbé Lahure, qui aime jusqu'au passé de ses deux paroisses, y surprenait sans cesse les échos de la vieille abbaye; il lui semblait que, morte, elle aspirait encore à parler, et qu'elle attendait l'érudit qui serait auprès de nous le messager de ses gloires, de ses services, de ses malheurs. N'était-elle pas la fille de cette abbaye d'Igny, qui avait eu la bonne fortune de trouver en Mgr Péchenard, évêque de Soissons, un historien soucieux et fervent? M. l'abbé Lahure voulut être pour La Valroy ce que Mgr Péchenard avait été pour Igny.*

*Paisiblement — c'était avant la guerre — il recueillait les documents. Ses courses pastorales elles-mêmes le conduisaient fréquemment aux alentours de l'emplacement où jadis s'élevait l'abbaye; mais ces alentours, vides et muets, ne lui ménageaient aucune découverte. Vainement errait-il à travers le vaste champ d'où les bâtiments abbaciaux avaient disparu; rien qui pût intéresser l'histoire ne s'offrait à son regard, pas même des décombres.*

*La guerre éclata, et partout elle sema la ruine. Elle fut né-*

*faste, naturellement, pour les deux paroisses dont M. l'abbé Lahure avait la responsabilité. Il avait commencé son travail sous la double impulsion de la curiosité scientifique et d'une gratitude pieuse, en vue de donner à son coin de terre un peu de gloire; il le poursuivait et l'achevait au cours de la guerre, avec la charitable et douloureuse pensée que parmi ces tragiques circonstances cette gloire pouvait être monnayée, et que les souscriptions dont ce volume serait l'objet pourraient aider un jour au renouveau religieux et économique de deux paroisses ravagées, dénuées de ressources.*

*Et pendant qu'il fallait, d'étranges collaborateurs survenaient..... Ces collaborateurs, c'étaient les obus qui, lors de notre glorieuse offensive d'octobre 1918, s'acharnaient contre la fameuse ligne Hunding; dans les paroisses de M. l'abbé Lahure, ils faisaient œuvre d'exhumation. Ailleurs, ils réduisaient en miettes les vestiges du temps jadis; ici, ils faisaient au contraire affleurer à la surface du sol, tout labouré, tout bouleversé, les restes de l'antique abbaye de La Valroy. Le vaste champ que naguère M. l'abbé Lahure avait inutilement interrogé ne pouvait plus, désormais, garder jalousement ses secrets : le branle-bas des motes de terre volant en l'air sous les assauts de l'artillerie dénudait les profondeurs du sol et soulevait les alluvions de l'histoire; le plan même de Notre-Dame de La Valroy était mis au jour; les projectiles des gros canons, ces artisans quotidiens de toutes les destructions, accomplissaient, une fois par hasard, une besogne d'archéologues ! Ils déterraient le passé, ils l'exhibaient.*

*Avant de mettre à son livre la dernière main, M. l'abbé Lahure put arpenter enfin, d'un pas sûr, les traces du grand établissement monastique dont il s'était fait l'historien; la précieuse monographie que nous présentons au public doit à ces obus qui, au lieu d'abolir le passé, le révélèrent, un surcroît de*

*précisions et de richesse. Et je crois bien que Sévigny-Waleppe est le seul point du monde où la guerre, sans le vouloir, se soit faite l'auxiliaire de la science : le labeur de M. l'abbé Lahure méritait ce privilège.*

\*  
\* \*

Ce livre pourrait s'intituler : Grandeur et décadence de l'abbaye de La Valroy. La grandeur fut le fruit d'un afflux de sainteté; la décadence devait succéder fatalement à l'introduction d'un vice constitutionnel qui s'appelait la Commende. La grandeur résulta d'une grâce de Dieu; la décadence, d'une immixtion de l'État. Entre un personnage comme Pierre Monoculus, le superbe ascète thaumaturge qui fut au <sup>xiii</sup><sup>e</sup> siècle abbé de La Valroy, et les commendataires du <sup>xvii</sup><sup>e</sup> siècle ou du <sup>xviii</sup><sup>e</sup> siècle, il n'y a pas de points de comparaison. Il était impossible que la mainmise de l'État sur la cime des monastères n'amenât pas un fléchissement de l'esprit et un rétrécissement de l'influence sociale. La Révolution, brutalement, s'abattit sur ces grands arbres, augustes encore et déjà malades; il y avait là des branches mortes, dont ses légistes prirent prétexte pour méconnaître les vertus mêmes de la sève, et pour tout déraciner... Et La Valroy, pour toujours, cessa d'exister.

C'est grande pitié de contempler ces effondrements dont l'histoire monastique est pleine et auxquels ne succéda aucune résurrection réparatrice. Pourquoi certains lieux où le besoin de pénitence, et de recueillement, et de prière collective, avait, de siècle en siècle, attiré des lignées de moines, sont-ils à jamais redevenus déserts? Pourquoi les grands fondateurs monastiques, dont l'esprit voisinait avec l'éternité, ne purent-ils pas édifier leurs architectures pour la durée des siècles? La fragilité, rapide ou tardive, qui venait mettre un terme à la bienfaisante activité de ces ruches ascétiques, ne doit pas nous être un objet de scandale,



*ou nous induire à convaincre de faillite les souffles d'en-haut, qui jadis avaient peuplé ces ruches et les avaient fait essaimer. Les seules institutions ecclésiastiques pour lesquelles nous puissions, si j'ose dire, exiger de Dieu la pérennité, sont la papauté, l'épiscopat, le sacerdoce, institutions d'origine divine, dont les promesses divines nous garantissent que toujours elles dureront. Le monachisme, qui fut si puissant et si indispensable, à certaines époques, pour la réforme de l'Église séculière, eût trop présumé de ses destinées, s'il se fût flatté de s'épanouir à jamais dans les endroits mêmes où sa gloire eut le plus prestigieux resplendissement : Cluny, Cîteaux, Clairvaux, La Valroy. Une fois leur rôle joué dans l'immortel corps de l'Église, les plus grandes institutions monastiques sont exposées à s'effacer, ou à se transformer, ou à se déraciner; lorsqu'elles ne font plus que survivre à leur rôle, elles sont bien proches de leur mort, et l'Esprit qui les avait suscitées, et qui toujours agit et toujours plane, suscite ailleurs d'autres merveilles, qui succomberont à leur tour après avoir occupé, durant un moment bref ou long de l'histoire, la place épisodique assignée par le plan divin.*

\*  
\* \* \*

*Même disparue, l'abbaye de La Valroy prolonge peut-être encore, sur toute la région dont elle commandait l'activité économique, une influence posthume, insoupçonnée. Les ruraux de Sévigny-Waleppe et de Saint-Quentin-le-Petit, peinant sur la terre nourricière, sont les lointains éoliens de ces moines des XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles, qui, par leur propre exemple, surent montrer aux hommes comment, à l'appel des énergies humaines, répondent les fécondes énergies de la glèbe<sup>1</sup>. L'éducation agri-*

<sup>1</sup> Qu'il nous soit permis de renvoyer à notre étude sur le rôle social du monastère (*Autour du catholicisme social*, seconde série, Paris, Perrin.)

cole de la France fut en grande partie l'œuvre des moines; les paysans ardennais qui, dans les premières années de la Révolution, manifestèrent contre l'abbaye de La Valroy, ressemblaient à ces mauvais enfants dont parle La Bruyère, et qui, « drus et forts du bon lait » que les arrière-grands-pères avaient sué, « battaient la nourrice ».

Les pages illustres de Montalembert sur la fécondité sociale du détachement monastique trouvent, dans le livre de M. l'abbé Lahure, une nouvelle illustration. Mais qu'il me soit permis d'évoquer ici d'autres voix, que le XIX<sup>e</sup> siècle entendit s'élever en faveur des vieux moines, et dont il serait fâcheux de laisser l'écho s'assoupir. Brunetière, naguère, utilisait le positivisme pour remettre nos contemporains sur les chemins de la croyance; on peut l'utiliser aussi pour les amener à décerner aux moines l'hommage historique qui leur est dû. C'est un fait très frappant que, parmi les écrivains qui, il y a soixante ans, rendaient compte de l'œuvre de Montalembert, aucun ne comprit mieux sa pensée que le positiviste Émile Littré; les articles de Littré dans le Journal des Savants, recueillis dans ses Études sur les Barbares, témoignent de ce que dut la civilisation occidentale au monachisme chrétien.

Littré s'intéressait entre deux générations de positivistes, qui, toutes deux, traitèrent les moines avec le même respect. Auguste Comte, dans la première moitié du siècle, dédiait au souvenir de saint Bernard une des semaines de son calendrier, et groupait dans cette semaine, au nom même de la reconnaissance collective de l'humanité, la commémoration de saint Benoît et de saint Boniface, de Lanfranc et de saint Anselme. Pierre Laffitte, à la fin du siècle, étudiait dans l'un de ses cours du Collège de France l'efficacité sociale du monachisme et la portée de ce « grand phénomène ».

« C'est là, écrivait-il, la première tentative que l'humanité ait

vue de réhabilitation du travail manuel, considéré jusque-là comme purement servile. Le travail est désormais l'activité libre de gens voués d'ailleurs simultanément à la plus haute culture mentale et morale que comportât l'époque correspondante. Le règlement moral du travail apparaît surtout dans la systématisation de l'alimentation et de l'habillement. Pour l'alimentation, elle était très sagement réglée, dans un usage modéré au point de vue de la quantité, comme de la qualité... Quand on songe aux épouvantables abus nutritifs des riches Romains, depuis les derniers temps de la République et durant l'Empire, on ne peut qu'admirer et vénérer ce règlement de l'instinct nutritif et de la nutrition, dans ces producteurs effectifs qui faisaient un emploi si sage et si modéré des objets qu'ils savaient produire eux-mêmes <sup>1</sup>. »

Gardons-nous de nous laisser rebuler par l'aspect un peu lourd de cette phraséologie positiviste et par l'évidente indifférence d'un Pierre Laffitte à l'endroit des aspirations religieuses qui donnaient au dépouillement monastique tout son élan ; le fait capital, dans ces lignes, c'est qu'au lieu de voir dans l'ascèse catholique, comme les réformateurs du XVI<sup>e</sup> siècle et les philosophes du XVIII<sup>e</sup>, quelque chose d'antinaturel et d'antisocial, les positivistes, au contraire, — pour reprendre ici deux mots qu'ils aiment, — y saluent un élément d' « ordre » et un élément de « progrès ».

« Le mode de recrutement des moines, expliquait en un autre endroit Pierre Laffitte, permettait la solution d'un problème que la civilisation moderne n'a pas su résoudre et qui resle pendant : c'est l'utilisation sociale des natures, à beaucoup d'égards distinguées, mais n'ayant pas le degré suffisant de personnalité et de

<sup>1</sup> Pierre LAFFITTE : *Les grands types de l'humanité : le catholicisme*, p. 270-271. (Paris, au siège de la Société positiviste, 1897).



*caractère pour les âmes difficiles de l'existence. L'abolition graduelle de l'esclavage, en rendant chacun responsable de sa propre vie matérielle, posait le problème d'une manière très étendue. La vie monastique résolvait ce problème, et un grand nombre de ces natures éminentes, au point de vue du cœur et de l'intelligence, quoiqu'insuffisantes au point de vue du caractère, ont pu être utilisées pour le bien de l'humanité, au moyen de la vie monastique, qui leur assurait une modeste existence matérielle. »*

*Le monachisme, au témoignage des positivistes, « utilisait » donc les hommes, au lieu de les délayer, comme d'autres l'en accusent, de la vaste besogne humaine; le cadre même qu'il offrait à certaines catégories d'énergies les consolidait et les enrichissait, pour le service d'autrui. Les nécessités humaines auxquelles il apportait cette satisfaction dureront certainement aussi longtemps que l'humanité. Mais alors, pourquoi les âmes contre le monachisme? Pourquoi ces condamnations cruelles qui, visant des collectivités, démolissent les vies individuelles, et qui vouent certains moines, certaines nonnes, à devenir, suivant la tragique expression de M. René Bazin, des « isolés », c'est-à-dire, peut-être, des inutiles?*

*Pierre Laffille continuait encore :*

*« Il résultait de ce système combiné de travail producteur et d'économie personnelle une accumulation nécessaire de capitaux qui, ainsi disponibles, ont permis de nombreux travaux, et celle fécondité productrice que le moyen-âge a montrée et dont on ne s'est pas suffisamment rendu raison.*

*« Celle accumulation de capitaux a permis des secours nombreux aux malheureux, et aussi aux réfugiés venant des parties moins favorisées vers celles qui l'étaient davantage, de telle sorte que beaucoup de monastères sont devenus des centres de formation de villes nouvelles.*

*« Grâce à ces capitaux, les monastères ont pu accorder refuge*

*et secours aux voyageurs, ce qui a été d'une haute utilité, à une époque où la dispersion politique rendait les communications si difficiles. Cette accumulation de capitaux disponibles entre les mains de gens soumis à une vie matérielle sobre et économique et assujettis à une haute culture intellectuelle et morale, autant que le comportait l'époque, a permis aux monastères d'organiser un vaste système de culture intellectuelle.*

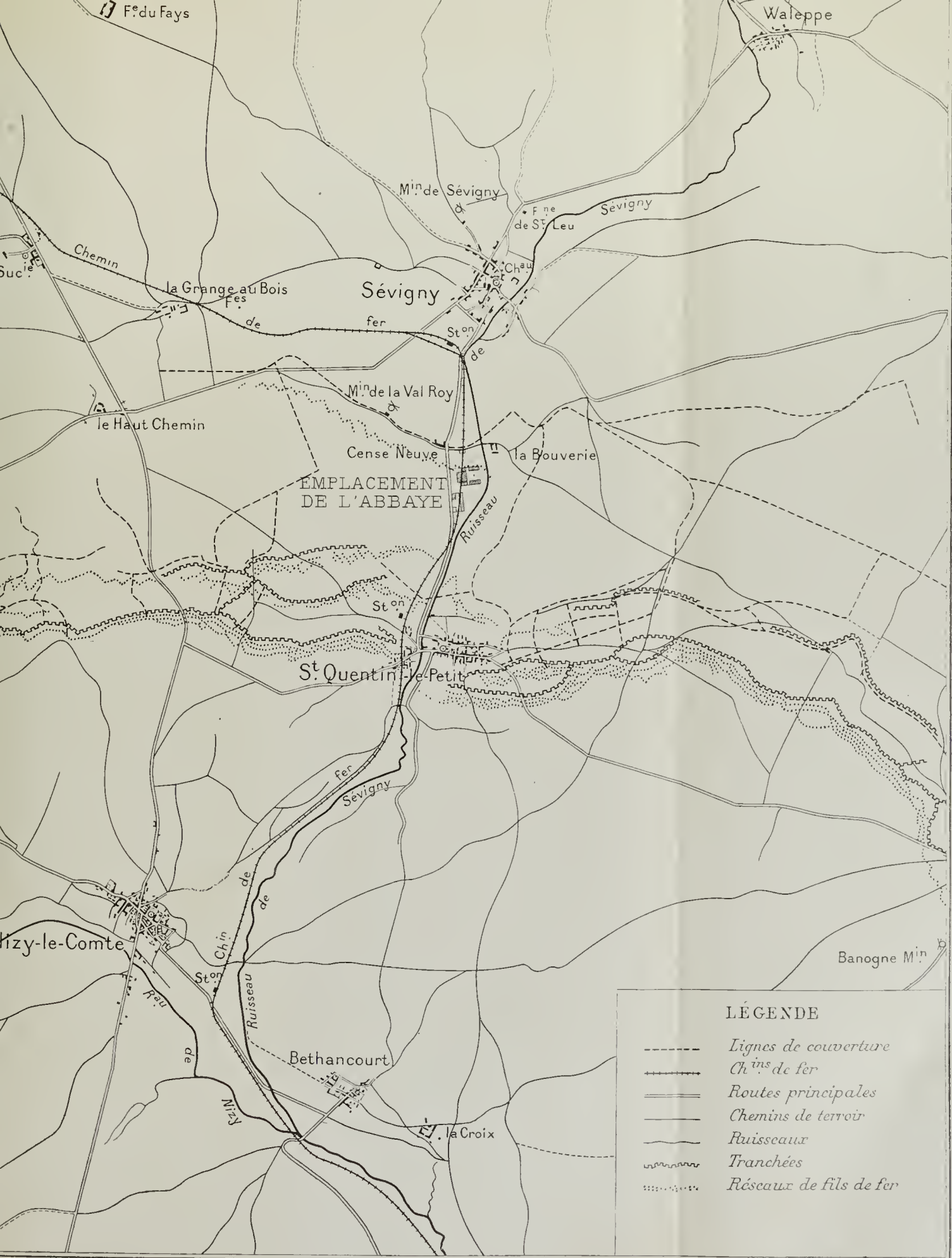
*« Enfin, l'organisation de la vie monastique, coexistant avec celle de la féodalité, a permis à la civilisation du moyen-âge de fournir, d'une manière extrêmement puissante, le premier type spontané du règlement moral du travail et de la richesse. Ceux qui produisaient cette richesse et qui s'assujettissaient à un travail constant et régulier, ne le faisaient pas par une préoccupation purement personnelle, mais bien pour une destination morale nettement définie <sup>1</sup>. »*

*Qu'on lise à la lumière de ces lignes l'ouvrage de M. l'abbé Lahure. Il en est comme le commentaire ; et, tout en même temps, il en est le complément, puisque, s'élevant au-dessus des considérations purement humaines et terrestres du positivisme, il nous montre, dans les bienfaits sociaux dont les moines de La Valroy furent prodiges, l'épanouissement même de leur surnaturelle charité.*

*C'est en publiant des monographies comme celle de M. l'abbé Lahure qu'on ancrera dans les esprits certaines vérités historiques, non moins acquises désormais pour la sociologie positiviste que pour la sociologie catholique : en tous lieux où des moines prièrent, labourèrent et expièrent, il serait souhaitable de voir surgir un ouvrier d'histoire, qui s'apprêterait à nous parler d'eux.*

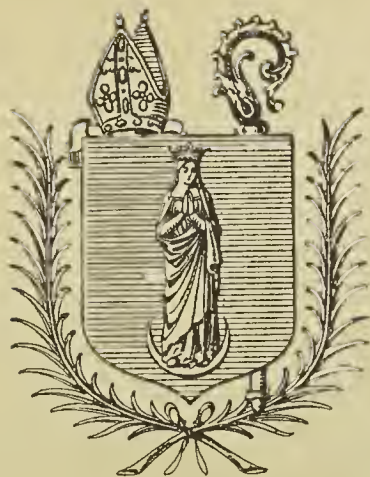
Georges GOYAU.

<sup>1</sup> Pierre LAFFITTE : *Op. cit.*, p. 303-304.



CARTE DES ENVIRONS DE LA VALROY





## AVANT-PROPOS

---

Saint-Quentin-le-Petit et Sévigny-Waleppe ont gardé le souvenir d'une célèbre abbaye cistercienne qui s'éleva durant des siècles, sous le nom de « *Notre-Dame-de-la-Valroy* », à proximité de Sévigny, sur le territoire de Saint-Quentin <sup>1</sup>.

En 1914, sur l'emplacement du monastère s'étendait un vaste champ où il eût été difficile de retrouver le moindre vestige de la vie d'autrefois; mais, en 1918, les obus de la victorieuse offensive d'octobre ont mis au jour le plan de l'antique abbaye, en labourant profondément le sol où elle dormait de son triste sommeil <sup>2</sup>.

\* Armes de Notre-Dame de la Valroy.

<sup>1</sup> Saint-Quentin-le-Petit et Sévigny-Waleppe se trouvent situés sur les confins ouest des Ardennes, ils bordent Nizy-le-Comte et Dizy-le-Gros du département de l'Aisne. Ces villages ont particulièrement souffert de l'invasion et de la guerre, les églises ont été pillées et démolies, les maisons écroulées sont pour la plupart inhabitables.

<sup>2</sup> L'emplacement de l'abbaye de La Valroy se trouvait entouré par les tranchées et les réseaux de fils de fer de la position Hunding. Cette ligne de défense,



C'était le vœu unanime de la population qu'on se décidât à écrire cette histoire du passé, à la fois si glorieuse pour nos pères et si pleine de leçons pour nous, leurs descendants.

Des circonstances providentielles nous ont permis de puiser, à des sources très sûres, les plus précieux documents. Aussi pouvons-nous offrir au public un travail commencé dans le recueillement de la paix et achevé dans les souffrances et les angoisses de l'envahissement.

Ces quatre années de guerre nous rappellent les mauvais jours que La Valroy a connus : de 1789 à 1793, ils vont du Prétoire au Calvaire.

Parler des moines c'est parler de la France à laquelle ils s'identifient, car notre patrie, la plus belle après celle du Ciel, est en partie leur œuvre.

Leur arme n'a pas été l'épée qui ensanglante et détruit, mais la prière qui élève et la doctrine qui construit. A l'exemple des apôtres, les moines ont rempli parmi nous une mission sacrée : Dieu l'avait voulue et l'avait bénie.

Dès le iv<sup>e</sup> siècle, saint Martin de Tours fut l'homme providentiellement choisi pour implanter dans les Gaules la vie monastique avec la foi chrétienne.

S'inspirant d'une parole de la Bible, « *ecce elongavi fugiens et mansi in solitudine* », je me suis enfui loin du monde et me suis retiré dans la solitude », cet homme extraordinaire quitta une brillante situation militaire pour conquérir non plus des

savamment préparée pendant deux ans, était le complément de la fameuse ligne Hindenburg.

Faite de tranchées et d'abris bétonnés, protégée par plusieurs réseaux de fils de fer, elle garnissait les hauteurs propices à la défense. Du moulin d'Herpy, elle venait à Bannogne, s'appuyait au moulin de Saint-Quentin-le-Petit, contournaient et enserrait tout le village, pour dominer ensuite, au nord de Nizy-le-Comte, le camp de Sissonne.

Le 4 novembre au matin, le front de combat était à la ferme de la Bouverie et à La Valroy, au nord de Saint-Quentin-le-Petit.

provinces mais des âmes, car, ne l'oublions pas, la sanctification personnelle du religieux ne fut pas le seul but qu'il se proposa d'atteindre; le zèle de la maison de Dieu lui traçait un autre idéal.

Jetant un regard profond sur les Gaules païennes, il entrevit dans un coup d'œil génial que l'instrument puissant dont il devait se servir pour convertir les peuples et les arracher à l'ignominie de l'esclavage, c'était le cloître.

Il fonda Ligugé, hier encore debout, relevé de ses ruines, comme Igny, grâce à l'intrépidité de vaillants hommes.

A saint Martin succéda saint Benoît surnommé le Patriarche des moines d'Occident. Ce dernier compléta l'œuvre du maître en donnant à ses fils, avec des règles tutélaires, une constitution d'une admirable sagesse.

De la famille bénédictine sont sortis plus de trois mille saints canonisés, un nombre incalculable d'évêques, deux cents cardinaux et quarante papes.

Et comme s'il était écrit qu'aucune ressource ne doit manquer à ceux qui cherchent Dieu, après saint Martin et saint Benoît, apparut saint Bruno, l'écolâtre de Reims. Sous son austère et sage discipline fleurirent les plus hautes vertus au fond même du désert.

Que dire de saint Bernard, l'ancêtre et l'inspirateur des moines de La Valroy?

Il est le génie de son siècle; Cîteaux et Clairvaux saluent en sa personne l'un des plus grands bienfaiteurs de l'humanité. Prédicateur incomparable, il a, par la puissance et la chaleur de son verbe, remué la France et l'Europe.

« J'aboie, disait-il de lui-même, mais au nom du Christ ». Ses aboiements en faveur des humbles et des déshérités de la fortune retentirent jusque dans les palais des papes et des rois; les peuples aussi les entendirent.

Apôtre infatigable, il allait conjurant les princes et les seigneurs féodaux de renoncer à ces multiples et criantes injustices qui pesaient sur les vilains et les serfs. A la cour des comtes de Champagne auprès desquels l'homme de Dieu avait son franc-parler, il « tonnait » contre les agents seigneuriaux, ces impitoyables oppresseurs du pauvre.

Les moines de La Valroy ont donc de qui tenir. Les yeux fixés sur leur modèle, ils fonderont chez nous, dans nos landes incultes, une modeste abbaye. Ce petit grain de sénévé, jeté en terre, deviendra un arbre majestueux. Sur ses branches viendront se reposer les oiseaux du ciel et son ombrage offrira aux pauvres un asile assuré.

Certains esprits irréligieux se sont plu à lancer contre les moines leurs traits empoisonnés, mais l'œuvre bienfaisante de ces nobles serviteurs se dresse comme un violent réquisitoire contre leurs détracteurs. Bon nombre de monuments d'une incontestable authenticité, le souvenir de leurs services encore vivant dans l'âme des générations, tout atteste combien ils ont aimé, protégé, secouru, consolé l'indigence.

Ils l'ont entourée de toutes les prévenances et de toutes les sollicitudes, ouvrant toutes grandes les portes de leurs hôtelleries aux malheureux qui avaient faim, aux passants même qui imploraient leur pitié.

Non contents d'aimer les pauvres, ils les ont fait aimer. Grâce à ces pieux éducateurs du peuple, le culte du pauvre fut en grand honneur au Moyen-Age.

Les favoris de la fortune, se sachant investis d'une fonction sociale, se considéraient comme les économes de la Providence. Avec l'esprit de foi de ces temps moins brillants mais plus généreux que le nôtre, on s'accoutumait dès le berceau à voir dans les indigents les membres souffrants de Jésus-Christ.

Chacun les honorait comme des frères car il découvrait



aisément, sous les haillons dont ils étaient vêtus, une âme immortelle digne de tout respect. Les pauvres alors passaient pour porter bonheur. Il n'était pas rare qu'au début d'une journée, un maître de maison baisât la main du premier pauvre qu'il rencontrait en lui donnant avec sa charité, ce sourire du cœur supérieur à toutes les aumônes.

Jusqu'à la Révolution, les pauvres en France ont été entourés d'égards. C'est par attention pour eux qu'au-dessus de la porte des fermes se trouvait un auvent destiné à les abriter contre la neige ou la pluie.

Bénéissons Dieu d'avoir suscité des moines sur le chemin des Gaules. Ces contrées se sont ainsi transformées par l'Évangile, en une France civilisée et instruite.

Les religieux de La Valroy, continuateurs des Martin, des Benoît, des Bruno et des Bernard, ne vinrent pas s'établir dans notre pays dans l'unique but de se livrer à la culture pour en tirer un profit avantageux.

La France rurale n'était plus à convertir, mais à perfectionner dans les idées chrétiennes et dans la pratique des devoirs de religion si propres à ennoblir l'homme.

C'est à ce ministère qu'ils se sont appliqués pendant de longs siècles et les faits sont là pour attester qu'ils y ont réussi au delà même de toute espérance.

En développant dans les cœurs le germe des vertus, ils en ont extirpé celui des vices. Ces admirables directeurs de conscience ont rendu surnaturellement bonnes des âmes viciées par la faute originelle et déchues de leur primitive grandeur.

Sous l'action incessante de leur apostolat, la prière, l'obéissance et le travail ont dépouillé insensiblement les populations rurales de leur grossièreté native, fruit de la civilisation païenne.

A force de copier, comme à leur insu, les faits et gestes des

moines, elles ont fini par avoir de frappantes ressemblances avec des hommes dont la formation morale et l'éducation supérieure exerçaient sur leurs cœurs un attrait irrésistible.

Assez intelligentes et assez dociles pour prendre de plus en plus contact avec Dieu, par le Verbe fait chair, ces âmes simples se sont rapprochées de plus en plus de l'idéal qui pendant si longtemps leur avait échappé. Chez elles la cupidité fit place à une générosité sans exemple, l'égoïsme invétéré se mua en dévouement et, comme conséquence logique, elles finirent par acquérir de bonnes mœurs.

Foi profonde, simplicité, loyauté, droiture, telles étaient avec l'esprit d'ordre et d'économie la caractéristique des habitants des campagnes.

Il n'était pas rare de trouver chez eux, et même grand en était le nombre dans toutes les classes de la société, des familles « Eugéniques », c'est-à-dire de race, qui se recommandaient par un exquis bon sens et une proverbiale honorabilité.

C'est un fait indiscutable qu'avant la Révolution les populations rurales constituaient la réserve d'où la France tirait toujours sans les épuiser jamais les deux grandes forces nécessaires au fonctionnement normal de la société : le clergé et l'armée.

De nos jours, un fléchissement assez sensible s'est produit dans cette classe sociale. On y rencontre encore une élite, mais sa force a moins de consistance qu'autrefois, tant elle souffre de l'organisation politique actuellement en vigueur.

Pour comble de maux, une guerre sans précédent vient d'accumuler les ruines matérielles et morales sur le sol de notre chère France.

Puisqu'il s'agit de rebâtir, il importe grandement de nous reporter un instant vers ces chers moines qui ont si courageu-

sement travaillé et, disons-le, si vaillamment combattu à la fois pour le peuple et pour Dieu.

C'est aux deux paroissés de Sévigny-Waleppe et de Saint-Quentin-le-Petit que nous dédions ce volume, tardif mais sincère hommage destiné à payer aux moines de La Valroy notre dette de reconnaissance.

Puisse la lecture de ces pages exercer une influence salutaire sur toutes les âmes qui nous sont confiées et préparer à quelques-unes les voies d'un complet retour à Notre-Seigneur Jésus-Christ, fils de Dieu dont on ne peut, suivant l'Écriture, s'éloigner sans trahir et, par le fait même, sans périr <sup>1</sup>.

A. L.

---

<sup>1</sup> *Qui elongant se a te peribunt.*





# NOTRE=DAME DE LA VALROY

ABBAYE ROYALE DE CISTERCIENS



## CHAPITRE PREMIER

### Fondation de l'Abbaye de La Valroy (1147).

SUR LES CONSEILS DE L'ARCHEVÊQUE DE REIMS ET A L'EXEMPLE DES SEIGNEURS DE L'ÉPOQUE, LE COMTE HUGHES DE ROUCY ACCORDE AUX RELIGIEUX D'IGNY LE TERRITOIRE QU'IL POSSÈDE A SÉVIGNY-WALEPPE ET A SAINT-QUENTIN-LE-PETIT POUR Y ÉTABLIR UNE ABBAYE. — CHARTE DE FONDATION DE 1147.

C'était dans les premiers mois de l'an de grâce 1147, une allégresse jusqu'alors inconnue régnait au milieu des habitants de Sévigny-Waleppe et de Saint-Quentin-le-Petit.

Le bruit courait, en effet, que tout un essaim de religieux cisterciens allait très prochainement venir s'installer au milieu d'eux dans l'étroit vallon qui sépare les deux localités.

Silviniaciens <sup>1</sup> et Petit-Saint-Quentinois se réjouissaient de cette

\* Bas-relief ornant l'une des faces de la cuve baptismale de La Valroy (xii<sup>e</sup> siècle).

<sup>1</sup> Silviniaciens : du qualificatif *Silviniacenses* qui dans les chartes latines désigne les habitants de Sévigny.

L'étymologie du mot *Silva ignea* indique bien qu'à l'origine la contrée était couverte de forêts, le village voisin de *La Selve*, *Silva*, offre le même renseignement.

heureuse nouvelle comme d'un événement qui ferait date dans l'histoire de leur contrée; sous le porche de l'église, au sortir de l'office, sous le chaume, pendant les veillées du soir, les conversations n'avaient pas d'autre objet.

Chacun se plaisait à dire son mot sur ces moines qui bientôt s'établiraient dans le voisinage; on se redisait les moindres détails qu'on avait appris sur leur genre de vie : austérité de leur règle, parfaite harmonie présidant à tous leurs exercices et à leurs travaux quotidiens, tout excitait l'enthousiasme et l'admiration.

Profondément religieux était l'esprit général de ces populations. Aussi recueillirent-elles avec édification les nombreux exemples de vertu et d'héroïque piété que répandaient alors autour d'eux les monastères cisterciens, sous la puissante impulsion de saint Bernard.

Qui donc à cette époque aurait songé aux prospères et fécondes transformations que cette pieuse colonie réaliserait autour d'elle par le travail des champs et le défrichement du sol; quel esprit assez pénétrant aurait soupçonné que les forêts environnantes, les épaisses broussailles et les vallées marécageuses disparaîtraient pour faire place à des fermes opulentes et donneraient de riches et luxuriantes moissons? Aucun assurément, mais, ce qu'on pressentait, c'était la salubre influence et l'action bienfaisante que l'abbaye nouvelle exercerait autour d'elle.

Les âmes vraiment chrétiennes, et elles étaient nombreuses dans ces temps héroïques, comprenaient que les idées et les mœurs s'amélioreraient dans le voisinage sanctifiant des moines, au contact journalier de leurs sublimes vertus. Tous se félicitaient à la pensée des services et des aumônes que par profession les religieux multiplieraient autour d'eux.

Les témoignages de la satisfaction publique ne manquèrent pas de se manifester à la nouvelle que le projet du comte de Roucy était en voie de réalisation.

Hughes de Roucy, dont le vaste domaine s'étendait sur la contrée, venait en effet, de concert avec la comtesse Richilde de Souabe, son épouse, avec le consentement de son fils aîné Robert Guischard et de tous ses autres enfants, de donner à l'abbaye d'Igny ce qu'il possédait sur le territoire de Sévigny et de Saint-Quentin-le-Petit. C'était à condition qu'on y édifierait un nouveau monastère.



Depuis quelque temps, le comte de Roucy se signalait par des libéralités en faveur d'établissements religieux; dès 1131, il s'était appliqué à faire oublier les torts dont il s'était rendu coupable envers les moines de Saint-Thierry et les habitants de Trigny-le-Comte; c'était au lendemain de la sentence portée en sa faveur par le pape Innocent II lors de son séjour à Laon.

Cet arrêt pontifical le relevait de l'excommunication qu'il avait encourue pour ses vexations à l'égard d'un paisible monastère et d'une population inoffensive.

Entré dans la voie du repentir, il accorda de riches aumônes aux communautés victimes de ses injustices et eut à cœur de réparer les torts commis par quelques-uns de ses ancêtres.

Le comte avait concédé d'abord à l'abbaye de Cuissy <sup>1</sup> le libre passage sur ses terres, puis à l'église de Saint-Remi de Reims une rente annuelle de vingt sols avec le droit de pêche au Saux Saint-Remy (1139). Deux ans plus tard, il avait donné au chapitre de Laon une rente semblable de vingt sols à lever sur le village de Glennes, et à l'abbaye de Vaclerc une terre nommée « La Pêcherie d'Aisne ».

Mais toutes ces libéralités ne suffisaient pas pour satisfaire son esprit de bienfaisance et de charité, il voulait travailler plus efficacement encore à la prospérité religieuse et matérielle de ses domaines. A cet effet, il les dota d'un établissement de piété, à l'instar de ceux qui s'étaient fondés récemment dans divers endroits des diocèses de Reims et de Laon.

A cette époque, selon la réflexion très juste de Lecoy de la Marche, c'est l'Église qui exerce en fait la souveraineté sociale et, comme souveraine, elle étend son rôle à la défense des faibles, à l'adoucissement de l'esclavage, à la répression des abus et à d'autres actes d'un caractère politique.

Les seigneurs ne l'ignoraient pas; ces hommes, quelque puissants qu'ils fussent, se rendaient compte qu'ils ne pouvaient rien sans l'Église pour la direction morale du peuple; ils comprenaient que les monastères étaient, dans les mains des moines, un instrument

<sup>1</sup> L'abbaye de Cuissy, de l'ordre des Prémontrés, devait son origine au Bienheureux Lucas de Roucy qui, étant doyen de la Cathédrale de Laon, renonça à sa dignité pour se retirer à Cuissy. (Dom LELONG, *Histoire du diocèse de Laon*, page 233.)

puissant de régénération, en d'autres termes de civilisation chrétienne.

« C'est à l'abri des murs du cloître, dit Viollet-le-Duc, dont le témoignage ne paraîtra suspect à personne, que se réfugient les esprits élevés et délicats, et c'est parmi ces hommes vivant en dehors du siècle que le monde va chercher ses lumières...

« Autour des monastères s'assembla bientôt tout ce qui avait besoin de calme, de paix et de tranquillité pour travailler et pour vivre ». D'autre part nous n'ignorons pas combien nombreuses étaient les corporations ouvrières qui s'étaient abritées dans les enceintes des monastères à l'époque carlovingienne.

Au onzième siècle, charpentiers, menuisiers, feronniers, maçons, cimenteurs, orfèvres, sculpteurs, peintres, copistes s'associèrent à leur tour sous la protection des abbés et assurèrent à leur art ses conditions de progrès.

Dès lors, régna chez eux une sévère discipline, première condition d'une union féconde; de cette discipline enseignée par l'Église, sortirent l'apprentissage, le compagnonnage et la maîtrise, c'est-à-dire l'enseignement méthodique professionnel.

C'est là tout le secret de la perfection qu'atteignit l'art français au treizième siècle.

Aussi les seigneurs, quelque jaloux qu'ils fussent de leurs prérogatives, étaient-ils trop intelligents pour ne pas tirer parti, à leur profit comme à celui de leurs vassaux, des ressources de tout genre qu'offraient les monastères.

Les moines étaient à la fois des hommes de prière et des hommes de travail, on connaît leur devise : « *Ora et labora* ».

Non seulement ils défrichaient les esprits et les cœurs, mais aussi les terres que n'avait pas encore retournées la main de l'homme.

C'était là, aux yeux des grands propriétaires fonciers, un service d'autant plus appréciable que l'étendue des terrains incultes était immense.

Une population rare, décimée, plus souvent menée à la guerre qu'à la charrue, ne pouvait pas suffire aux travaux agricoles forcément négligés.

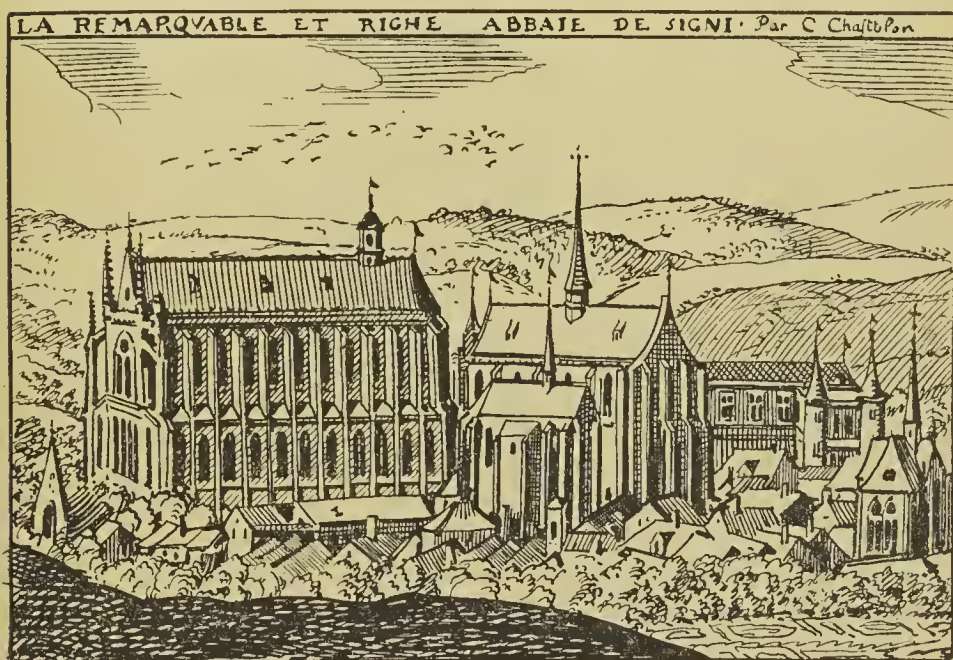
En fondant des abbayes et des monastères, les seigneurs obéissaient donc à un double mobile : l'intérêt social et religieux de



ceux qui vivaient sur leurs domaines et leurs intérêts personnels.

Cependant la vérité nous oblige à dire que de plus nobles motifs les inspiraient souvent dans la distribution de leurs libéralités.

Parfois, ces hauts personnages se laissaient guider par des sentiments de pieuse reconnaissance : tel fut le cas de Josbert, seigneur de Marle. Ce dernier ayant été mordu par un chien enragé, fut con-



ABBAYE DE SIGNY, D'APRÈS UNE VIEILLE ESTAMPE <sup>1</sup>

duit à Saint-Hubert et revint guéri. Comme témoignage de sa gratitude, il fonda le monastère d'Évergnicourt en 1074 <sup>2</sup>.

Tel était aussi le procédé dont usaient les seigneurs sincèrement repentants pour réparer leurs injustices.

Les comtes de Porcien, s'étant permis à la faveur des temps de

<sup>1</sup> L'abbaye de Signy fut une des plus opulentes du diocèse de Reims. Elle fut fondée, vers 1134, par plusieurs nobles comtes du pays des Essuens : Anselme, comte de Ribémont ; Henry, comte de Château-Porcien ; Clairenbault de Rozoy et Raoul, seigneur de Thour.

Comme pour La Valroy, les premiers religieux furent détachés de l'abbaye d'Igny.

<sup>2</sup> G.-A. MARTIN : *Essai historique sur Rozoy-sur-Serre*, t. I, p. 170.

troubles et de violence de s'emparer de biens qui ne leur appartenaient pas, restituèrent les possessions usurpées, par l'établissement ou la dotation de certaines abbayes.

Roger II bâtit une église aux chanoines réguliers de Chaumont, successeurs de saint Bertaud (1082); son frère Roger III, devenu après lui comte de Porcien, donna à son tour des preuves de sa piété, tout en accordant satisfaction à la voix de sa conscience, par la fondation du prieuré de Saint Thibaut dans le faubourg de Château-Porcien.

Plus tard en 1130, Godefroy, également comte de Porcien, abandonnait son bien de Gérigny à l'abbaye de Cuissy <sup>1</sup>, et nous voyons en 1134 les seigneurs les plus puissants de la contrée s'unir pour fonder, toujours dans les mêmes intentions, l'abbaye de Signy; c'étaient : Anselme, comte de Ribémont, Henry, comte de Porcien, Clairembaut, seigneur de Rozoy, et Raoul, seigneur du Thour.

Ces repentirs éclatants éprouvés à la suite de grandes fautes, ces expiations volontaires accomplies au grand jour sont la caractéristique des siècles de foi. Le Moyen-Age nous en fournit de touchants et nombreux exemples. Nous les chercherions en vain aux époques où prédomine le règne de la matière.

Hughes de Rouey vécut dans ces temps plus heureux; les beaux exemples de générosité et de réparation donnés par de hauts seigneurs ses collègues eurent une salutaire influence sur son esprit et sur son cœur.

Après avoir consulté l'archevêque de Reims et l'évêque de Laon, il décida de s'adresser aux religieux cisterciens de l'abbaye d'Igny pour réaliser son projet.

Ces religieux, il faut le reconnaître, jouissaient dans la contrée d'un crédit prodigieux. Cette incontestable autorité s'explique aisément quand on songe que les Ordres religieux, celui de Cîteaux en particulier, traversaient alors la période la plus resplendissante de leur histoire, sous la conduite de saint Bernard et de quelques-uns de ses disciples.

Personne n'ignore que cet illustre personnage exerçait alors une

<sup>1</sup> Dom LELONG, *op. cit.*, page 234.

puissante action sur l'opinion des princes et des peuples et particulièrement sur les décisions des évêques de France. Ce fut au point qu'on a pu dire sans exagération qu'il fut l'âme et en quelque sorte la personnification de son siècle.

A l'âge de vingt ans, il était entré dans l'ordre de Cîteaux, trois ans plus tard (juin 1115), il fondait l'abbaye de Clairvaux et en était le premier abbé; son zèle, son activité s'exercèrent dès lors sur la société toute entière. Son éloquence, à la fois énergique et onctueuse, sa piété délicate, son invincible persévérance, mais surtout sa prodigieuse austérité lui firent acquérir sur les esprits de ses contemporains un ascendant incomparable.

Uniquement préoccupé du salut des âmes, de la prospérité et de la gloire de l'Église, il savait, grâce au prestige qui s'attache toujours au génie et à la vertu, faire comprendre aux plus sceptiques quel puissant appui la religion pouvait tirer des monastères. Les exemples édifiants de charité et de sainte ferveur, si fréquents alors dans les cloîtres, étaient tout autant d'arguments dont il se servait pour convaincre les puissants du jour de la nécessité de multiplier les abbayes, ces sources intarissables de bienfaisance.

C'est ainsi, nous dit Dom Marlot, que saint Bernard, après s'être occupé de la fondation de l'abbaye d'Igny, eut l'occasion à son retour du concile de Reims de visiter les comtes Anselme de Ribémont, Henry de Château-Porcien, Clairenbaut de Rozoy et Raoul, seigneur du Thour. Il les exhorta à se concerter pour l'établissement d'un monastère sur leurs domaines. L'homme de Dieu essaya de triompher de leurs hésitations en faisant luire à leurs yeux l'espoir d'une récompense éternelle, proportionnée à leur piété et à leurs aumônes <sup>1</sup>. « Pour moi, leur disait-il, je vous promets de la part de Dieu autant d'espace dans le ciel que vous aurez aumosné de terre pour cet effet ».

Cette proposition ne fit tout d'abord aucune impression sur ces seigneurs mais quelque temps plus tard, en 1134, ils décidaient la création de l'abbaye de Signy.

Il est permis de croire que ce fut une pareille intervention de saint Bernard qui détermina l'illustre famille des comtes de Rouey

<sup>1</sup> Dom LELONG *op. cit.*, page 250.

à agir de même ; Dom Ganneron dans ses annales <sup>1</sup>, citant les monastères établis de son temps écrit en effet : « La Valleroy de l'ordre de Cîteaux basty en même temps que l'abbaye d'Esplan par saint Bernard ». Dans sa chronique, Jean Taté <sup>2</sup> est encore plus précis puisqu'il note que ce monastère fut fondé par le comte de Roucy à la prière de saint Bernard.

Quoi qu'il en soit, la charte de fondation et la confirmation de cette libéralité exposent en termes catégoriques les sentiments et les intentions des donateurs.

Voici la teneur de l'acte de fondation <sup>3</sup> dressé en 1147 :

Au nom de la sainte et indivisible Trinité, du Père, du Fils et du Saint-Esprit, moi Hughes, comte de Roucy, reconnaissant les graves et nombreuses fautes que j'ai commises, sachant aussi que les aumônes rachètent les fautes, je veux pourvoir au salut de mon âme, au salut de la comtesse Richilde, mon épouse, de mes parents et de mes enfants, avec le consentement de mon épouse, avec celui de notre fils Guischard et de nos autres fils et filles, j'ai donné à Dieu et à la bienheureuse Marie d'Igny, tout ce que nous possédons sur le territoire de Sévigny, c'est-à-dire la moitié de ce territoire consistant en terres labourables, en prés, en bois, ou en dîmes.

Cette donation est faite pour que les moines d'Igny construisent en cet endroit une abbaye de leur ordre pour le salut temporel et éternel de notre âme et le service de Dieu.

Quant à l'autre partie de ce territoire que mes frères Odon et Raniérus ont reçu de moi en fief, nous convenons que si elle revenait en notre possession ou en celle de nos héritiers, elle serait réunie entièrement et sans rétraction ou diminution à cette église qui avec l'aide de Dieu y sera élevée par nous.

Tant que mes frères susnommés ou leurs héritiers occuperont ce fief, ils nous paieront les droits dus, mais ils ne devront rien en vendre, en disposer, en échanger si ce n'est en faveur de cette abbaye.

Au moment de cette concession, le domaine était grevé d'une hypothèque que l'église d'Igny a rachetée cent vingt livres, monnaie de Provins, mais pour que notre libéralité n'en paraisse pas moins complète, nous accordons à l'église d'Igny tous les revenus et les droits

<sup>1</sup> DOM GANNERON : Ses annales, par Paul LAURENT, archiviste des Ardennes, *Revue historique ardennaise*, 1893. page 248.

<sup>2</sup> Jean Taté, greffier de Chateau-Poreien, a laissé une relation en 77 pages sur les événements locaux qui se sont passés de l'an 875 à 1748.

<sup>3</sup> Cartulaire de La Valroy, Bibliothèque nationale, fonds latin, n° 10 945, f° 3.



que nous possédons sur le village de Saint-Quentin, jusqu'à la compensation de ces cent vingt livres.

Pour que notre donation soit connue pour le présent et pour l'avenir, pour qu'elle soit ratifiée tant par nous que par nos successeurs et qu'elle demeure inviolable en droit et en fait, nous voulons qu'elle soit rapportée sur cette page, munie de l'impression de notre sceau et confirmée par la signature des témoins.

Ont signé : BARTHÉLÉMI, évêque de Laon, ROBERT, chapelain, PIERRE, abbé, NICOLAS DE COURLANDON, Gervais DE ROUCY, GÉRARD, EBAL, SANSON, archevêque de Reims, BOSON, archidiacre, Gaucher DE BASOCHE, Étienne DE NEUFCHATEL, Étienne D'ÉCHRY, Raoul DU THOUR.

L'archevêque de Reims, Sanson de Mauvoisin ne se contenta pas de souscrire à l'acte de donation fait en faveur de l'abbaye nouvelle, il voulut manifester par une charte la protection dont il voulait l'entourer. Voici la traduction de cette charte :

Sanson, par la miséricorde divine archevêque de Reims, à mon bien cher fils Gueric, abbé du monastère d'Igny et à ses frères professant la vie monastique dans ce monastère :

Parce que la vie humaine est courte et que la mémoire peut faire défaut nous avons estimé qu'il fallait rappeler par le présent écrit pour le présent et pour l'avenir, que Hughes Cholet, comte de Roucy, et son épouse, avec l'approbation de ses fils et de ses filles, pour le salut de leurs âmes, vous ont donné pour y établir une abbaye tout ce qu'ils possédaient à Sévigny et sur le territoire de ce village.

Ils vous ont accordé à vous et à vos successeurs tout ce qui leur revient en dîme de ce village, tant sur l'église-mère que sur la chapelle, et ils ont réglé que si les chevaliers Odon et Raniérus voulaient un jour vendre, donner ou échanger le fief qu'ils possèdent dans ce village, ils ne pourraient le faire à nul autre qu'à vous.

En plus, nos chers fils Girard et Boson, chanoines de Sainte-Marie, vous ont accordé par nous que si vous cultivez par vos soins ou faites cultiver les terres de toute cette paroisse, vous n'en fournirez pas la dîme. Pour que ces donations demeurent fermes et entières, nous les confirmons de l'autorité métropolitaine et nous faisons ratifier ce présent privilège par l'impression de notre sceau et l'attestation de personnes dignes de foi.

Les témoins de ces donations et de ces concessions sont : Boson, archidiacre, Drogo, préfet, Léon, doyen, Grégoire, chantre, Henri, Roger et Pierre, prêtres, Simon Raginerus et Jeoffroy, diacres, Gérard, Roger et Boson, sous-diacres.

Fait à Reims l'an de l'Incarnation du Verbe mil cent quarante-sept, l'indiction dixième, la dixième année du règne de Louis de France, la huitième de l'archiépiscopat de Sanson:

Drogo, chancelier, a fait la reconnaissance de cet acte; il l'a écrite et il l'a signée <sup>1</sup>.

Suivant le sentiment de quelques auteurs, cette première donation faite par le comte Hughes de Roucy accordait aux religieux d'Igny une vallée déserte et solitaire située entre Sévigny et Dizy. En retour de ces avantages, les donataires devaient assumer la charge d'y établir le futur monastère sur le territoire de Sévigny. Cependant, soit que l'endroit n'ait pas été positivement désigné, soit pour tout autre motif qu'on ignore aujourd'hui, le même Hughes et son épouse donnèrent encore à l'église d'Igny par une autre charte non datée, mais sans contredit de la même époque, tout ce qu'ils possédaient au village de Saint-Quentin, mais toujours avec l'obligation d'y faire construire le monastère.

C'est afin de pouvoir s'acquitter de la charge imposée par cette double donation et concilier les deux chartes, que l'emplacement de la future abbaye fut fixé entre les villages de Sévigny et de Saint-Quentin à égale distance de chacun d'eux, sans cesser toutefois de faire partie du territoire de Saint-Quentin.

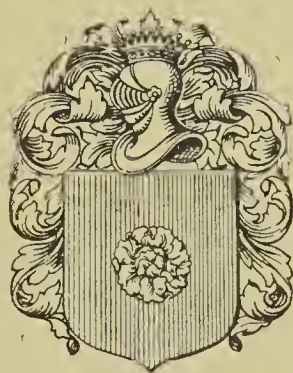
L'abbé d'Igny fut donc chargé de pourvoir à tous les détails de l'établissement de la nouvelle abbaye et, d'après les constitutions de l'ordre, celle-ci devenait, par voie de filiation, la fille de l'abbaye d'Igny et par elle se rattachait à Cîteaux <sup>2</sup>.

De même que dans une ruche où la population des abeilles croissant à chaque journée de printemps se voit obligée, pour ne pas s'y trouver trop à l'étroit, d'envoyer, à la faveur des chauds rayons du soleil, un jeune essaim de colonies ouvrières se fixer dans un autre emplacement convenablement choisi, ainsi en fut-il de l'abbaye d'Igny.

<sup>1</sup> Cartulaire de La Valroy, archives des Ardennes, H. 261, f° 99.

<sup>2</sup> Comme La Valroy, Igny fut vendue à la Révolution et ses religieux se dispersèrent. La famille qui avait racheté l'abbaye en respecta tous les souvenirs; en 1875, Mgr Langénieux, archevêque de Reims, les fit revivre en y appelant des moines cisterciens détachés du monastère de Sainte-Marie-du-Désert (diocèse de Toulouse).

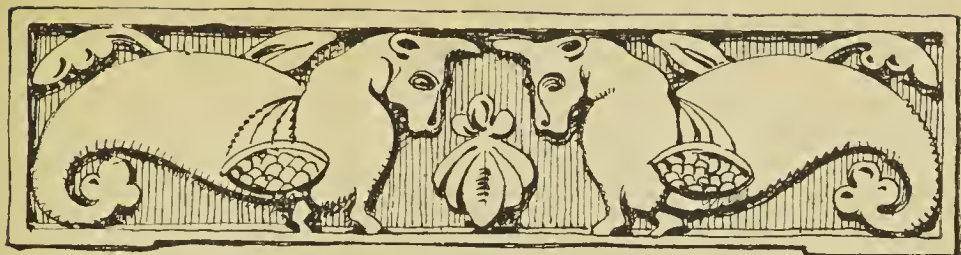
Grâce à l'accroissement merveilleux de la population monastique cette maison devenait, sous la chaude influence de ses maîtres et protecteurs, la mère de la nouvelle abbaye. De cette manière après avoir été, en 1135, la fondatrice de l'abbaye de Signy elle fut encore, par l'intermédiaire de cette dernière, celle de l'abbaye de Bonnefontaine, en 1154.



ARMES DE HUGUES CHOLLET, COMTE DE ROUCY  
(1132-1160),







## CHAPITRE II

### Le Bienheureux Guerric envoie des religieux à La Valroy.

LE BIENHEUREUX GUERRIC, ABBÉ D'IGNY, ENVOIE DOUZE DE SES MOINES POUR FORMER L'ABBAYE DE LA VALROY, IL PLACE A LEUR TÊTE ADAM (1147-1159). — CET ÉMINENT RELIGIEUX GOUVERNE AVEC SAGESSE LA NOUVELLE COMMUNAUTÉ ; IL SAIT, AINSI QUE SON SUCCESSEUR ROBERT (1159-1164), GAGNER LES SYMPATHIES DES POPULATIONS VOISINES ET MÉRITER LES BIENVEILLANTES LIBÉRALITÉS DES SEIGNEURS.

C'est à l'abbaye d'Igny <sup>1</sup> qu'avait été confié le soin d'établir un nouveau monastère sur les territoires de Sévigny et de Saint-Quentin. A sa tête se trouvait alors un fervent disciple de saint Bernard, le Bienheureux Guerric, dont le diocèse de Reims célèbre le pieux souvenir. Ancien religieux de Clairvaux, il avait succédé en 1138 à Humbert, premier abbé d'Igny.

Dès que les ressources nécessaires pour la fondation et l'existence

\* Bas-relief ornant l'une des faces de la cuve baptismale de La Valroy (XII<sup>e</sup> siècle).

<sup>1</sup> Mgr PÉCHENARD : *Histoire de l'Abbaye d'Igny*, page 71.

Nous croyons intéressant de faire connaître les détails suivants communiqués par le prier de l'abbaye d'Igny, le R. P. Bernard Oudart :

« La ruée allemande au Chemin des Dames, fin mai 1918, nous a forcés de quitter précipitamment l'abbaye le 28, sans rien emporter. Notre départ a été si précipité que, faute de temps, il nous fut impossible, à notre grand regret, de prendre avec nous les reliques de notre bienheureux Guerric.

« Nous les avons confiées à la divine Providence qui a veillé sur le cher dépôt,

« Le coffret renfermant les précieuses reliques a été sauvé par un aumônier

de l'abbaye nouvelle furent assurées, Guerrie choisit parmi ses religieux, dont le nombre s'élevait jusqu'à trois cents, douze moines éprouvés ; il les plaça sous la direction d'Adam, homme vertueux et éclairé, pour aller, sous la conduite de ce premier abbé, édifier le monastère.

Ce fut sans doute un spectacle bien touchant que celui où l'on vit arriver dans le vallon désert cette pieuse compagnie de moines qui devait se fixer à égale distance des deux villages de Sévigny et de Saint-Quentin.

C'était aux yeux du pays tout entier un immense bienfait, une faveur véritablement providentielle ; les populations environnantes ne tardèrent pas à apprécier l'événement à sa juste valeur.

En effet, sous les plis austères de leur robe, les moines n'apportaient-ils pas la paix et la bénédiction, source inépuisable de toutes les prospérités spirituelles et temporelles ?

On ne se contenta pas de les admirer ; c'était à qui les imiterait le mieux, tant est contagieux l'exemple de la vertu. C'est ainsi que s'éleva peu à peu à un degré supérieur le niveau moral de la population.

La solitude de l'endroit répondait bien aux exigences de la règle. Celle-ci, en effet, interdisait aux religieux de fonder leurs monastères à proximité des villes, des manoirs féodaux et des villages.

Aucun abri, aucune église n'était préparée pour les recevoir, le terrain sur lequel ils allaient s'établir était inculte ; l'œil n'y découvrait que broussailles, eaux marécageuses et bois ; en un mot, l'emplacement était tel que personne n'aurait voulu l'exploiter. Seuls les moines étaient capables d'en tirer profit, ces hommes qui de tout temps ont excellé dans l'art difficile de faire quelque chose avec rien.

militaire du 152<sup>e</sup> R. I., qui l'a fait déposer à l'évêché de Meaux. Mgr Marre, notre abbé, l'a maintenant en sa possession.

« Le 3 août, en se retirant, les Allemands ont fait sauter notre monastère au moyen de mines déposées dans les sous-sols. Il n'est plus qu'un amas de ruines.

« L'église a été brûlée. Quand pourrons-nous rentrer à Igny ? Nous n'en savons encore rien. »

Nous pouvons ajouter que le diocèse de Reims tout entier désire que l'abbaye d'Igny se rétablisse au plus vite et que les précieuses reliques du bienheureux Guerrie soient rendues à sa vénération.

Ainsi parlera plus tard sainte Thérèse dont les œuvres merveilleuses sont comparables à celles des moines : « Trois ducats et Thérèse, dira-t-elle finement avec une pointe d'humour, c'est zéro. Mais trois ducats, Thérèse et Dieu, quelle puissance et quel levier capable de soulever l'univers ! »

Oui, les moines cherchaient en Dieu leur levier et c'est pourquoi leur génie enfantait des miracles.

La nouvelle colonie s'arrêta non loin du ruisseau qui va de Sévigny à Saint-Quentin, au milieu d'un espace déboisé. Cet endroit paraissait offrir un terrain propre à la culture et sans plus tarder, ils se mirent à l'œuvre.

On vit alors ces hommes déployer dans leurs travaux cet ordre méthodique et cette prodigieuse activité, véritable caractéristique des religieux de saint Bernard; leur premier soin fut de se construire de pauvres cellules formées de branches et de roseaux.

Il fallut drainer le ruisseau, assainir et amender le sol, exécuter d'importants travaux préliminaires, rien ne les rebutait, mais les personnes témoins de leur zèle se montraient autant édifiées par la piété qui présidait à tous leurs exercices que par l'ardeur qu'ils apportaient à leur tâche; on les voyait, en effet, tour à tour hommes de peine et anges de la prière, étant donné qu'ils se consacraient à la fois au défrichement de la vallée et à la pratique de toutes les vertus.

Un silence absolu régnait au milieu de toutes leurs occupations et si parfois ils entr'ouvraient la bouche, c'était pour chanter les louanges de Dieu à certaines heures du jour et de la nuit. Personne ne subvenait aux besoins de leur existence matérielle; au contraire, quelques pauvres sollicitaient-ils leurs secours, aussitôt ils leur venaient en aide.

Sous l'intelligente et sage direction de l'abbé Adam, les bâtiments les plus indispensables s'élevèrent rapidement; ils étaient de petite dimension et très simples, façonnés en bois comme les premières constructions des abbayes de cette époque.

Un sanctuaire provisoire fut bâti et la dédicace en fut célébrée le 15 février 1150.

Suivant la règle générale de l'ordre, l'église fut dédiée à la Reine

du Ciel et de la terre. L'abbaye prit le nom de Notre-Dame-de-La-Valroy <sup>1</sup>.

Mais d'où vient cette dénomination de La Valroy (vallée du Roi), vallée royale; comment se justifie-t-elle? Aucun document ne nous éclaire sur cette question.

Voulut-on rappeler que le domaine sur lequel s'établissait le monastère dépendait autrefois du fisc royal? Cette appellation ne serait-elle pas plutôt due au charme spécial que présentait le site choisi par l'étendue de sa perspective, le vallonnement de ses cols et la majesté de ses forêts auxquelles il était redevable de son aspect vraiment royal? On l'ignore.

Enfin, se proposait-on de faire entendre que le Christ était le souverain monarque sous la dépendance duquel allaient s'établir les religieux? Ce serait là, peut-être, l'explication la plus plausible.

Toujours est-il que ce nom est parvenu jusqu'à nous avec toute la gloire d'une abbaye digne de nos souvenirs et de nos regrets.

La bonne harmonie s'établit aussitôt entre les religieux et les habitants des localités voisines.

Le comte Hughes de Roucy avait accordé aux moines les droits de propriété et d'usage. Mais ces hommes charitables ne voulurent pas les exercer d'une façon absolue; loin de là, ils consentirent à laisser subsister certains usages dont bénéficiaient les populations environnantes.

Ainsi, en vertu d'un accord préalablement établi, il fut convenu qu'on mettrait en commun entre l'abbaye et les habitants de Sévigny le pâturage des prés, des bois et des terres arables; sublime leçon de tolérance, de justice tempérée par la charité à l'adresse de nos économistes et de nos hommes d'État modernes.

Si de nos jours certains théoriciens du droit renonçaient à leur doctrine erronée pour s'inspirer des principes de nos vieux moines, que de malheurs nous épargnerait l'avenir dans les conflits aigus,

<sup>1</sup> Le nom de l'abbaye a varié suivant les époques et suivant les auteurs. On trouve en effet : *Vallis Regis* dans le cartulaire de la Bibliothèque nationale et dans les autres cartulaires : *Vallis regia* dans Marlot; *Vallis regalis*, *Regia vallis*, *La Valleroy*, *Vauleroy*, *La Val-roy*, *Valroy*, *Valleroi*, *Vaux-le-roi*, *Laval-roy*, *Vaulleroy*, *Vanleroy*, dans les registres paroissiaux.

« *La Valroy* », dénomination plus commune, était moulée sur une cloche fondue en 1767.



toujours si préjudiciables à l'ordre social, si troublants pour les consciences droites !

Les siècles chrétiens ne concevaient pas la propriété avec ce caractère étroit, égoïste et dur, qui s'est manifesté sous la pression irrégulière des anciens légistes.

Certes la propriété est de droit naturel et par là même inviolable et sacrée, mais elle se fait bienfaisante quand elle est dans la main du bon riche.

La mer, immense réservoir des eaux, ne les garde pas dans son sein, mais les distribue sur toute la surface du globe. Il en est ainsi du propriétaire chrétien ; cet homme pense à ceux qui n'ont rien et, par l'observation judicieuse des principes de la charité fraternelle, il jette autour de lui dans le sein des pauvres le plus de « bien-être » qu'il peut.

Chez les moines, l'esprit de sagesse et de charité présidait à tous les actes. Les documents abondent à l'appui de cette affirmation.

Pour prévenir toute discussion, il fut entendu que si un animal mis en pâture causait quelque dommage dans les prés ou les moissons, le propriétaire de l'animal devrait rendre à la partie lésée la valeur du dommage en dehors de tout jugement.

On convint également que si quelqu'un se permettait de couper du bois dans la forêt d'autrui sans permission, le bois abattu reviendrait au propriétaire ; si ce bois avait été amené à domicile, le ravisseur devrait le retourner au véritable possesseur ; s'il avait servi à construire un bâtiment, le prix devrait en être remis.

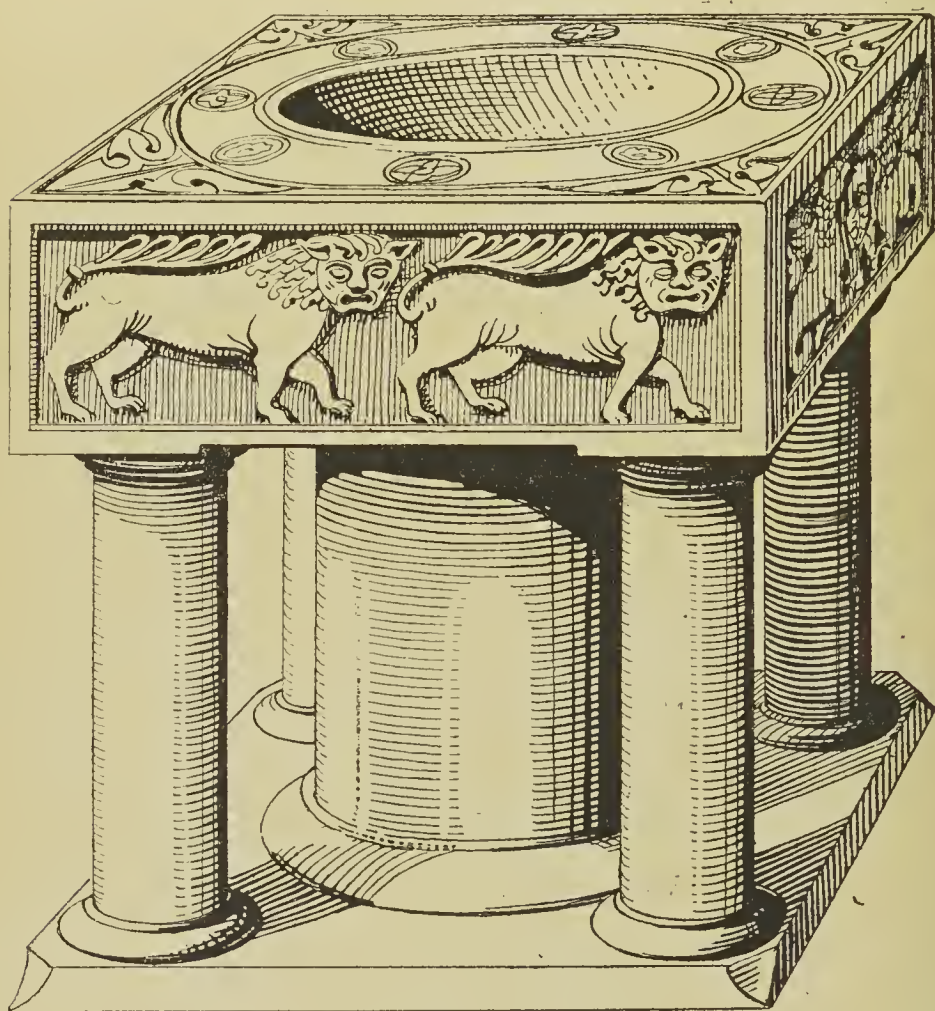
A Sévigny, les abeilles étaient cultivées avec un soin tout particulier. D'ailleurs, l'étymologie du nom de son hameau, Waleppe : *vallis apum*, vallée des abeilles, indique assez qu'il en était ainsi dans des temps plus lointains, mais, comme il arrive souvent en apiculture, la sortie des essaims donnait lieu à de fréquents litiges ; il fut décidé, pour obvier à toute difficulté, que l'essaim d'abeilles découvert dans un bois appartiendrait au propriétaire de ce bois <sup>1</sup>.

Dans son magnifique ouvrage intitulé *Les Moines d'Occident*,

<sup>1</sup> Cartulaire de la Bibliothèque nationale, fonds latin n° 10.945, f° 9. *De concordia inter fratres de Valle regis et homines Silviniacenses*. Avant la guerre, Sévigny-Waleppe possédait plus de trois cents colonies d'abeilles, toutes ont été pillées et ravagées par les Allemands.

Montalembert se plaît à mettre en relief cette haute sagesse des moines dont les ingénieuses combinaisons savent préparer de loin la paix.

Les détails qui précèdent en sont une preuve : très désireux



CUVE BAPTISMALE DE L'ABBAYE DE LA VALROY (ÉPOQUE ROMANE),  
RECONSTITUÉE D'APRÈS LES DOCUMENTS DE M. JULES CARLIER.

de la paix, pour eux-mêmes, les moines la veulent pour les autres et, par des procédés basés sur les principes évangéliques, ils la répandent autour d'eux comme le laboureur sème le blé dans les sillons.

De nos jours on parle beaucoup d'altruisme comme d'une règle

de conduite découverte par la philosophie contemporaine. On semble ignorer que cette doctrine est une plante qui a poussé, de longs siècles avant la Révolution, dans le jardin des moines.

Les religieux avaient prévu le cas où certaines âmes auraient recours à leurs conseils. Aussi, afin de pouvoir exercer sans difficulté leur charitable influence sur ces consciences troublées, ils sollicitèrent de la papauté la faculté d'entendre les confessions et d'administrer les sacrements aux commensaux et aux serviteurs qui pourraient se rencontrer dans l'abbaye.

Par une bulle datée de la troisième année de son pontificat (mai 1149), Alexandre III accorda le privilège demandé et pour attester sa bienveillante sollicitude à l'égard de l'abbaye, quelques années plus tard (1159), il déclara le couvent affranchi de toute juridiction épiscopale. Le Pontife défendit aussi sous peine d'excommunication d'exiger aucune dîme sur les biens que les religieux cultivaient de leurs propres mains.

La même mesure s'étendait aux abbayes de Vauclerc, de La Valroy et de Bonnefontaine.

Ces procédés empreints de tant de conciliation et de bienveillance ne tardèrent pas à attirer sur les religieux toutes les sympathies; de plus, émerveillés par le spectacle de leur activité, les riches propriétaires des environs s'intéressèrent à l'avenir du monastère et quelques-uns d'entre eux firent de nouvelles libéralités.

En 1148, année qui suivit la fondation du monastère, la comtesse Goteran de Le Thour, d'un commun accord avec ses fils Renaud, Guido et Guillaume surnommés Cuvelli, donnent à l'abbaye à titre de gage leur terre de Saint-Quentin.

Ils font également pour le salut de leurs âmes, abandon de l'hypothèque dont cette terre était grevée, mais ils en reçoivent pour solde la somme de trente sols, monnaie de Châlons; de plus, on convient qu'ils auront encore droit pendant la durée de leur vie à six setiers de froment que l'abbaye leur fournira chaque année; au décès de l'un des donateurs, le survivant jouira du même avantage, mais ensuite le monastère possédera perpétuellement cette terre libre de toute redevance.

Cette libéralité fut approuvée par Bouchard de Guise, seigneur



feudataire de cette terre et l'archevêque de Reims, Sanson, confirma l'acte de donation <sup>1</sup>.

Quelques années plus tard, le fondateur de l'abbaye, le comte Hughes de Roucy, plein d'admiration pour les services éminents de ces saints et laborieux moines et flatté des relations amicales que sa famille et lui entretenaient avec eux, voulut donner encore plus d'extension à leur domaine.

A cet effet, par un acte de donation <sup>2</sup>, qu'il fit dresser en son château de Roucy (1154) le comte accorda à La Valroy, de concert avec son fils Guischard, ses fils Ebles et Hughes, ses possessions d'Abbécourt et de Grandvilliers, c'est-à-dire la moitié de tout ce territoire; il se contentait de retenir les aisances pour les habitants de Nizy et de Saint-Quentin.

Les religieux de La Valroy durent cependant pour obtenir le consentement de Guischard et d'Ebles, fils de Hughes de Roucy, remettre dix livres monnaie de Châlons à Guischard et soixante sols monnaie de Provins à Ebles.

Enfin, ce qui était appréciable au moment où les droits de circulation étaient nombreux à acquitter, le généreux protecteur permit aux moines le libre transport de toutes leurs marchandises sur le territoire de son comté sans aucun péage.

Ce fut peut-être dans les dernières années de la prélature d'Adam et plus vraisemblablement sous son successeur que le comte Hughes de Roucy, dont l'épouse Richilde venait de mourir, fit une nouvelle donation aux religieux. De plus en plus frappé de leur excellente méthode de culture, il concéda à l'abbaye tous les prés qu'il possédait sur le territoire de Saint-Quentin et la moitié des prés de Nizy; toutefois on stipula que chaque année les religieux conduiraient la moitié du foin récolté dans la grange du seigneur de Nizy <sup>3</sup>.

S'il fallait s'en rapporter au catalogue des abbés de La Valroy tel que l'établit Dom Marlot, on pourrait attribuer à Adam, premier abbé, les actes d'administration qui vont jusqu'en 1186, celui-là donne, en effet, à l'abbé Adam trente-huit années de prélature et

<sup>1</sup> Archives des Ardennes, H. 263. Cartulaire analysé par l'abbé I. DESILVE dans le *Bulletin de la Société académique de Laon*, t. XXII, 1877, c. III, f° 3.

<sup>2</sup> Cartulaire Desilve, X, f° 11 v°.

<sup>3</sup> Cartulaire Desilve, IV, f° 4.

relate qu'il trépassa le 30 janvier 1186; mais c'est à tort : la liste des abbés établie dans *la Gallia christiana* en est une preuve irrécusable; on y trouve l'attestation de Robert, successeur d'Adam, signalée dans les actes de 1159 et 1161.

Le rôle de ce second abbé, aux origines de La Valroy, nous paraît entouré d'obscurités, cependant la simple lecture de la charte, où son nom se trouve mentionné, nous autorise à faire quelques conjectures.

Et d'abord le travail de culture auquel les religieux s'étaient adonnés, dès leur arrivée à La Valroy, est toujours en voie de prospérité et donne d'excellents résultats; le froment sélectionné qui sert de matière à transaction en est la preuve manifeste.

Le mobilier de l'abbaye s'est formé, les religieux possèdent des chevaux, des brebis, des chariots de transport, mais les chemins et les voies de communication sont sans doute encore rudimentaires et ils ne s'engagent pas à conduire leurs redevances à plus de quatre lieues.

Enfin, ce qui permet de constater l'extension sans cesse croissante des relations entretenues par l'abbaye, c'est l'intérêt que prennent à ses progrès, en même temps que les seigneurs de Roucy, de nouvelles familles telles que celles de Pierrepont et des seigneurs de Sissonne.

En 1158, Hughes de Roucy donne à l'abbaye le bois de Montigny, afin, dit la charte de fondation, d'entretenir la céleste fondation par des bénéfices et de l'arroser en quelque sorte par des collectes <sup>1</sup>.

La même année, Gautier, évêque de Laon notifie le contrat de donation des seigneurs de Pierrepont, acte dans lequel se trouve mentionné le nom de Robert, second abbé de La Valroy <sup>2</sup>.

Vraisemblablement ce fut aussi sous la prélatrice de l'abbé Robert que le pape Innocent III, dans une bulle datée de Viterbe en l'an 1162, accorde à l'abbaye de La Valroy un privilège important pour l'époque, celui de posséder leurs propriétés sans être obligés de s'en dessaisir au profit des anciens seigneurs <sup>3</sup>.

<sup>1</sup> Cartulaire de la Bibliothèque nationale, fonds latin, n° 10.945, f° 1.

<sup>2</sup> Cartulaire Desilve, XXI, f° 26.

<sup>3</sup> Archives des Ardennes, H. 261, f° 115.

Une charte datée de 1163 indique aussi l'origine des propriétés dont l'abbaye fit l'acquisition à titre onéreux près d'Escorel<sup>1</sup>; il lui fallut verser entre les mains de Guillaume de Sissonne et de son épouse Hermengarde six livres de bonne monnaie et seize sols, de plus un cheval et une brebis, elle devait aussi assurer la célébration d'un service anniversaire après leur décès. Nicolas Palmaris, sa femme Julienne et leurs enfants, en échange de soixante sols de bonne monnaie et deux muids de grains donnent aussi à La Valroy tout ce qu'ils possédaient en pâturages en ces endroits.

On peut donc conclure, en ce qui concerne l'abbé Adam et l'abbé Robert, son successeur, que chacun d'eux sut dans les quelques années de sa prélature, implanter dans la contrée le bon renom et l'estime de leur ordre religieux; les largesses dont l'abbaye de La Valroy fut favorisée dès son origine fournissent un témoignage probant à l'appui de cette assertion.

Sous la sage et surnaturelle direction des supérieurs qui vont se succéder, le monastère de La Valroy va se développer plus merveilleusement encore.

Quelques auteurs contemporains aux yeux de taupes reprochent aux moines du Moyen-Age d'avoir été des accapareurs.

Il serait bien difficile de rencontrer des gens plus bornés et d'une injustice plus notoire que ces gens à « courte vue », autant vaudrait dire que le soleil est envahisseur parce qu'il éclaire de ses doux rayons et jusque dans les moindres recoins toutes les parties de ce vaste univers.

Avant tout, les moines cherchaient le royaume de Dieu et sa justice et ce trésor ils n'entendaient pas le garder pour eux-mêmes, mais le partager avec leurs frères de la vie séculière; c'était à leur sens, trop peu de les édifier par leurs vertus, ils voulaient encore leur venir en aide par leurs travaux.

Propriétaires fonciers, ils usaient de leurs influences et de leur avoir pour christianiser de plus en plus les populations rurales et leur assurer comme à eux-mêmes, les ressources matérielles indispensables à la vie.

L'austérité de leur règle les obligeait à vivre de peu. Aussi igno-

<sup>1</sup> Cartulaire Desilve, XXVI.

raient-ils ce que l'on est convenu d'appeler les prétentions personnelles; si, par la force des choses et les privations, ils s'enrichissaient, c'était pour donner; ce qu'ils acquéraient était le produit de leurs sueurs. Quant aux biens terrestres dont ils étaient redevables aux libéralités des familles seigneuriales, ils n'oubliaient pas, en vertu de leur sainte vocation, qu'entre les mains des moines, toute possession était avant tout le patrimoine des pauvres.

C'est ainsi d'ailleurs que l'entendaient les pieux donateurs.

S'ils étaient accapareurs, les religieux l'étaient à la manière des fontaines, qui pour rafraîchir les voyageurs altérés, ne cessent de répandre une eau limpide et pure.

---





### CHAPITRE III

#### **Le Bienheureux Pierre Monoculus, troisième abbé de La Valroy.**

L'ABBAYE DE LA VALROY EST GOUVERNÉE PAR UN SAINT ABBÉ, PIERRE MONOCULUS (1164-1169), DONT LA MÉMOIRE EST VÉNÉRÉE DANS L'ORDRE DE CITEAUX, GRACE A L'ÉCLAT DE SES VERTUS ET DE SES NOMBREUX MIRACLES. — PIERRE MONOCULUS QUITTE LA VALROY ET DEVIENT ABBÉ D'IGNY ET DE CLAIRVAUX.

A l'abbé Robert succéda en 1164 un illustre et vénérable personnage, troisième abbé de La Valroy. Ce fut Pierre Monoculus dont la présence sanctifia notre territoire. Il nous tarde de fixer le précieux souvenir qui s'attache à ses œuvres.

Beaucoup de chroniqueurs ont été captivés par les épisodes merveilleux de sa vie. Les rois, que dis-je ? les papes eux-mêmes, vénéraient comme un thaumaturge cet homme véritablement doué du don des miracles et des prophéties. C'est au point que quelques-uns de ses contemporains sont allés jusqu'à le comparer à saint Bernard.

Le premier de ses historiens <sup>1</sup>, le moine Thomas de Reuil, son ami et son confident, témoin oculaire d'un grand nombre de ses actes, commence ainsi la relation de sa vie : « Si les faits que je vais raconter

\* Bas-relief ornant l'une des faces de la cuve baptismale de La Valroy (XII<sup>e</sup> siècle).

<sup>1</sup> Mgr PÉCHENARD dans l'*Histoire de l'Abbaye d'Igny* indique les auteurs à consulter pour la vie de Pierre Monoculus ; il en expose lui-même tous les traits principaux (chap. v).



dans ce livre ne sont pas vrais, que mon épaule se détache de sa jointure et que les os de mon bras se rompent, que le ciel devienne d'airain sur ma tête et que la terre soit de feu sous mes pieds, que le froment se change pour moi en chardons et l'orge en épines <sup>1</sup> ».

Pierre Monoculus appartenait à une famille noble et distinguée, il naquit au château de Marlae, près de Cluny, sa mère était proche parente du roi Louis le Jeune; mais, ni la noblesse de sa famille, ni la brillante situation qui l'attendait dans le monde ne purent détacher son esprit et son cœur du sublime idéal conçu dès sa plus tendre jeunesse.

A un âge où beaucoup ne songent qu'à s'abandonner aux plaisirs et aux voluptés du siècle, il comprit le néant des grandeurs terrestres et l'importance des biens éternels. C'était donc afin de mieux travailler en vue du ciel qu'il résolut de quitter le domaine paternel et d'embrasser l'état religieux.

A cette époque, une force invincible poussait vers le cloître les âmes éprises d'idéal et de sacrifice. Monoculus ne put résister à l'élan général. De plus, séduit par le prestige de sainteté dont jouissait l'abbé d'Igny, disciple de saint Bernard, il alla frapper à la porte de son monastère. On l'y admit et ce fut sous la conduite du Bienheureux Gueric qu'il fit ses premiers pas dans la vie monastique.

Pendant une nuit, rapporte en effet Vincent de Beauvais <sup>2</sup>, Pierre Monoculus eut une vision; il lui sembla pénétrer dans un magnifique palais, au milieu duquel était assise sur un trône une dame à l'aspect imposant.

Au moment où il entrait, d'horribles chiens noirs se jetèrent sur lui comme pour le dévorer; mais aussitôt cette grande et vénérable dame, d'un geste d'autorité, les mit en fuite. Puis appelant le jeune prince, elle le caressa de la main, lui adressa les plus douces paroles et le rassura en lui disant de ne rien craindre.

Pierre comprit de suite le sens de cette vision; les terribles bêtes qui cherchaient à le dévorer figuraient les dangers de toutes sortes qu'il aurait à coup sûr rencontrés dans le monde; la dame si compatissante était la Vierge Marie. Elle l'invitait à se retirer sous sa

<sup>1</sup> Thomas DE REUIL : *Vita B. Petri Monoculi*. Manuscrit n° 1133 de la bibliothèque publique de Troyes.

<sup>2</sup> Vincent DE BEAUVAIS, *Speculum majus*, IV, c, 29.



protection dans un ordre particulièrement consacré à sa dévotion.

Docile à cet appel divin, Pierre prenait à Igny l'habit de cistercien et, dès son entrée au monastère, il faisait concevoir pour son avenir religieux les plus brillantes espérances.

Quoique petit de taille et d'une complexion délicate, nous dit Thomas de Reuil, il était nerveux et solide; son esprit droit, son tempérament naturellement porté à la piété et à la vertu, lui permirent de franchir rapidement les épreuves du noviciat.

Il se donnait tout entier à l'esprit de prière et d'oraison, prenant même sur le sommeil de la nuit pour s'y livrer plus complètement; au réfectoire notre moine n'acceptait que la nourriture commune, souvent il refusait une partie de sa ration; même dans les froids les plus rigoureux de l'hiver, Monoculus portait pour tout vêtement une seule cagoule et une seule tunique; on le voyait observer jusqu'aux plus petits détails de la règle de l'ordre dont il ne s'écartait sous aucun prétexte; tout à fait exemplaire était sa fidélité à toutes les observances.

Notre religieux n'avait rien de plus à cœur que d'assister aux offices du jour et de la nuit; aussi se distingua-t-il bien vite, à son insu, de tous les autres novices et malgré sa jeunesse, il ne tarda pas à jouir bientôt de l'estime de tous ses frères.

L'innocence et la pureté de son cœur faisaient l'objet de ses plus vives préoccupations, tant il avait d'amour pour l'angélique vertu. Son expérience quotidienne lui avait appris que la meilleure arme pour résister aux assauts du démon était la dévotion en la très Sainte Vierge; le jeune religieux se montra toujours de plus en plus fidèle à l'honorer et à invoquer sa puissante protection et sa confiance en Marie lui assura toujours la victoire.

Quelque fussent ses peines et ses difficultés, il reçut toujours de cette divine Mère (c'est lui-même qui l'avoue) des marques visibles de sa maternelle protection.

Lors de son noviciat, rapporte toujours Thomas de Reuil, il lui arrivait parfois de succomber à la fatigue et de sommeiller au chœur; un jour il se sentit toucher par une main qui l'éveillait doucement; il crut que c'était celle du prieur. Celui-ci avait, en effet, l'habitude de circuler dans le chœur et d'éveiller les religieux surpris par le sommeil, ses yeux s'ouvrirent aussitôt mais il ne vit personne.

Le même fait se renouvela plusieurs fois, il ne douta plus alors que ce fut le geste de l'esprit céleste que la Vierge Marie lui avait donné pour guide.

Une vision soudaine qu'il eut pendant un office de nuit affermit sa conviction. Éveillé comme de coutume, il ouvrit brusquement les yeux et aperçut debout devant lui, un beau jeune homme tout éclatant de lumière. Sa chevelure, suivant sa propre expression, était d'or; l'inconnu s'éloigna lentement à travers le chœur jusqu'au moment où il disparut. « Je tiens ce fait de sa propre bouche », écrit Thomas de Reuil.

Le désir le plus ardent de Pierre Monoculus eut été de vivre obscur et ignoré, mais l'éclat de ses vertus et de ses mérites ne tarda pas à attirer sur lui l'attention de ses compagnons. Le Bienheureux Gueric, se rendant compte du crédit dont il jouissait dans le couvent, résolut de le constituer en dignité et le nomma prieur du monastère d'Igny (1155). Pierre s'acquitta de cette tâche ardue avec une intelligence et un zèle dignes de tout éloge.

Un seul fait montrera la fermeté et la noble indépendance de son caractère : A la mort de leur premier abbé, les religieux de La Valroy vinrent trouver Geoffroy, abbé d'Igny, pour lui demander un supérieur.

Geoffroy leur proposa un de ses amis intimes, Raoul de Bourlencourt, mais Pierre le savait indigne de remplir une tâche aussi délicate. Il s'opposa donc énergiquement à cette élection et finit par déterminer les religieux à faire un autre choix. Geoffroy, sous l'empire du plus vif mécontentement, adressa à son contradicteur de sévères reproches et réussit malgré tout à faire élire Raoul; mais il ne tarda pas à s'en repentir, car très peu de temps après il se vit obligé de le dénoncer au chapitre général pour cause d'indocilité.

En l'an 1164, Pierre Monoculus devait lui-même occuper cette charge abbatiale de La Valroy. Toujours guidé par le même esprit surnaturel, il vint administrer notre abbaye.

C'est là, suivant l'expression d'un de ses chroniqueurs <sup>1</sup>, qu'il parut comme une lampe ardente et brillante; ardente par le zèle de

<sup>1</sup> LE NAIN, *Histoire de l'Ordre de Cîteaux*, t. VII, 343.

sa charité et brillante par l'éclat de ses exemples et la lumière de ses conseils.

Il n'avait cependant pas voulu venir à La Valroy sans s'être assuré l'appui et le concours de deux religieux d'Igny animés du même esprit que lui; leurs noms méritent d'être mentionnés.

L'un était le moine Robert; Pierre avait en lui la plus grande confiance, il aimait sa société, souvent même il recourait à ses lumières, car il était fort instruit.

L'autre se nommait Nicolas. Ce religieux d'une vertu éprouvée remplissait à Igny les fonctions de chantre; Pierre Monoculus en avait fait souvent un de ses plus intimes confidents. Désireux de se l'attacher comme collaborateur précieux, il le nomma dès son arrivée prieur de l'abbaye, se reposant entièrement sur lui pour l'administration des intérêts temporels et matériels du couvent.

Ce Frère était entré tout jeune dans l'ordre cistercien et se distinguait entre tous par sa culture intellectuelle. Quand il eut fait profession, on l'occupa à rédiger des chartes, à transcrire les livres; plus tard, tout en remplissant la charge de chantre, il veillait sur la bibliothèque du couvent. C'était, en quelque sorte, l'annaliste du monastère. Son rôle consistait à consigner par écrit les faits les plus intéressants. (Il est probable que c'est au Frère Nicolas que nous devons, en partie du moins, les quelques détails curieux et édifiants relatifs aux origines de l'abbaye.)

Mais ce lettré, était avant tout un religieux édifiant; après une longue vie dépensée dans le cloître, il mourut en 1192, le 9 février, à Igny où il était revenu après un séjour de plusieurs années à La Valroy. Le souvenir de ce saint moine est conservé dans le catalogue des Bienheureux de l'ordre.

Quand Pierre Monoculus ainsi secondé se présenta à La Valroy, tous les religieux l'accueillirent comme un père et l'entourèrent des marques de la vénération la plus profonde. Mais lui, à l'exemple de saint Paul, s'estima le dernier et le plus humble des apôtres du Christ.

Devenu abbé de Clairvaux, il s'entretenait un jour avec le roi de France, son parent. Contentons-nous de mentionner cette appréciation de lui-même qu'il laissa tomber de ses lèvres à son propre sujet pour nous fixer sur la profondeur de son humilité : « Vous

m'êtes témoin, seigneur roi, que j'ai dû accepter de porter sur mes épaules le fardeau d'une telle maison, moi, qui ne suis qu'un homme dépourvu de tout prestige extérieur, sans esprit, ni talent.

« Je tremble que mon incapacité et mon insuffisance ne mettent en péril la situation d'un monastère qui jusqu'ici n'a éprouvé aucun dommage ».

Une bonté sans faiblesse, une énergie tempérée de douceur furent les deux qualités maîtresses que déploya Pierre Monoculus dans l'accomplissement des devoirs de sa charge.

Ses moines, il les aima comme s'ils eussent été ses propres fils et les conduisit en quelque sorte par la main dans les voies de la plus haute perfection.

Sa prééminence sur les autres hommes n'était, à ses propres yeux, qu'une glorieuse servitude et en toute circonstance il montra qu'il était venu, non pour être servi, mais pour servir.

Ce sublime exemple d'humilité donné par le divin Maître devait lui servir de guide. Quoiqu'il put s'en affranchir, les travaux les plus vulgaires ne le rebutaient pas, il s'y livrait volontiers en mémoire de Notre-Seigneur à Nazareth.

Un de ses frères tombait-il malade, l'abbé le soignait avec le plus paternel et le plus affectueux dévouement.

Nul n'observait mieux que lui les saintes lois de l'hospitalité chrétienne « *Hospes res sacra* ». Un hôte était vraiment pour lui cette chose sacrée dont parlent les anciens.

Voyait-il entrer au monastère un hôte portant au front la double auréole de la souffrance et du malheur, il n'était pas de prévenances ni de délicatesses inspirées par la charité fraternelle qu'il n'employât pour réconforter cette âme abattue.

Pierre savait sympathiser avec la souffrance d'autrui; ses préférences allaient aux petits, aux délaissés; les grands n'avaient qu'à s'applaudir de son exquise politesse, toutefois il se faisait une règle d'observer par devers eux cette noble réserve qui exclut jusqu'à l'apparence même de la courtoisie.

La vie chrétienne de ses hôtes était l'objet de ses plus vives préoccupations : une rencontre fortuite le mettait-elle en contact avec quelque pécheur endurci, il profitait de cette occasion providentielle pour lui adresser de salutaires conseils. C'est alors qu'il



faisait parler son grand cœur et plus d'une fois des âmes réconfortées par sa chaude parole quittèrent leur vie de désordre pour rentrer courageusement dans la voie du devoir.

Témoin Beaudoin d'Aguizy; ce seigneur avait la réputation d'un vaillant capitaine, mais ses vols, sa cupidité et par-dessus tout son impiété avaient fait de cet homme la terreur de la contrée. Le grand criminel fut complètement transformé et grâce au zèle ardent de Pierre Monoculus, il fit une mort très édifiante dans l'abbaye d'Igny.

Un autre chevalier non moins indifférent que Beaudoin au salut de son âme revint également à de meilleurs sentiments. Il se décida même à entrer dans le monastère de La Valroy pour faire pénitence de ses fautes <sup>1</sup>.

Les âmes pécheresses avaient particulièrement le don d'exciter la compassion de Pierre Monoculus. La pensée des vengeances célestes suspendues comme une menace sur la tête des coupables lui faisait verser d'abondantes larmes. Beaucoup de ses nuits se passèrent sans sommeil, tant il était occupé à pleurer devant Dieu sur le sort des pauvres pécheurs. Il implorait alors la clémence divine non seulement pour les péchés d'autrui mais encore pour l'omission du bien.

Il eut à tel point le don des larmes qu'à force d'en verser, il perdit un œil et ce fut à la suite de cet accident qu'il reçut de l'histoire le surnom de « *Monoculus* », c'est-à-dire le borgne.

Loin de s'affliger de la perte d'un si précieux organe, il en remerciait Dieu comme d'une faveur : « J'avais deux ennemis, disait-il en plaisantant, j'ai déjà échappé au premier, mais celui qui me reste m'inquiète plus que celui que j'ai perdu <sup>2</sup> ».

Si l'on en croit Thomas de Reuil, ce fut à La Valroy qu'eut lieu son premier miracle; Pierre le fit même sans en avoir conscience, mais le moine Nicolas, cellerier au couvent, son ami et son confident, en fut témoin et ce fut de sa bouche que Thomas en recueillit le récit.

Depuis longtemps un ouvrier du pays réclamait un salaire sans parvenir à se faire rembourser; de son côté le cellerier estimait

<sup>1</sup> MANRIQUE, *Annales cisterciennes*, 1157, II, 8.

<sup>2</sup> Vincent DE BEAUVAIS, t. IV, I, 29, c. XXXII.

qu'il n'était rien dû à l'artisan. Irrité des refus successifs qu'on lui opposait, le paysan résolut de se plaindre à l'abbé du monastère; mais sous prétexte que ce dernier était malade, il fut encore éconduit. Le plaignant voulut se venger et dans ce but courut à l'une des granges voisines pour y mettre le feu.

Au moment même où, à l'aide de tisons ardents, il allait provoquer l'incendie, Pierre Monoculus apparaît à ses yeux et lui demande quel est son dessein. Saisi d'effroi et surpris en flagrant délit, le paysan fait l'aveu de son coupable projet et lui révèle le motif qui l'a poussé au crime.

— « Arrête, lui dit Pierre, et viens me parler demain à l'infirmerie, personne ne t'empêchera d'entrer et je ferai droit à ta réclamation ». Notre ouvrier accepte la proposition et le lendemain, fidèle au rendez-vous, il se présente à l'infirmerie sans rencontrer d'obstacle et réclame à l'abbé l'exécution de sa promesse.

Or, Pierre ne savait rien de ce qui s'était passé la veille. Toutefois dissimulant son ignorance, il se fait exposer toute l'affaire et congédie le paysan après l'avoir assuré qu'il sera payé.

— « Ah ! mon frère, dit-il alors au moine Nicolas qui le soignait, si nous pensions à Dieu, comme Dieu penserait à nous ! » Soupçonnant quelque chose, Frère Nicolas suit l'ouvrier et lui fait raconter la scène qui avait eu lieu. On sut ainsi que Pierre était apparu à ce paysan et comment il l'avait empêché d'incendier la grange <sup>1</sup>.

Vers la même époque, un fait extraordinaire émerveilla encore toute la communauté : ce fut la surprenante guérison dont fut favorisé Pierre Monoculus. Ce dernier souffrait depuis un certain temps d'une suppuration d'humeur qui épuisait lentement ses forces; pendant plusieurs mois, il avait réussi à laisser ignorer de son entourage le mal qui l'accablait, mais une heure vint où son état de faiblesse l'obligea à découvrir sa maladie.

Un moine de Clairvaux, réputé pour ses connaissances médicales, était de passage à La Valroy. Les religieux conseillèrent à Pierre de recourir à ses soins. On ne tarda pas à reconnaître que sa santé était gravement compromise. Le moine déclara même que la vie du religieux était en danger et qu'une opération n'avait aucune chance

<sup>1</sup> MANRIQUE, *Annales cisterciennes*, 1157, II, 8.

de succès : « S'il voit Pâques, il ne mourra jamais », dit-il, voulant faire comprendre par là que la guérison n'était plus possible.

Cependant, grâce à une faveur providentielle, Pierre Monoculus revint à la santé et pour de longues années; son humilité attentive à masquer les grâces dont il était l'objet, ne permit pas de savoir si cette guérison fut réellement miraculeuse <sup>1</sup>.

Sous la prélature du Bienheureux Pierre Monoculus l'abbaye de La Valroy, par suite de difficultés survenues entre Hughes de Roucy, son fondateur, et l'église de Laon, se trouva engagée (1164) à payer à cette dernière la rente de cinquante sols, monnaie de Châlons, qu'elle fournissait auparavant à ses fondateurs.

« Hughes de Roucy, dit la charte <sup>2</sup>, et son fils Guisehard, ayant causé des dommages et injustices au préjudice de l'église de Laon, pendant le temps de leur excommunication, sont enfin entrés dans des sentiments de repentir et se décident à réparer leurs torts. En conséquence, il cèdent à perpétuité entre les mains de l'évêque de l'église de Laon les cinquante sols, monnaie de Châlons que l'église de La Valroy leur livrait comme cens.

« L'abbé de La Valroy convient, avec l'assentiment de son chapitre, de payer chaque année à perpétuité, par l'ordre du comte Hughes et de son fils Guisehard, ces cinquante sols à la solennité de Pâques.

« De leur côté les chanoines de l'église de Laon s'engagent à faire protéger par la justice ecclésiastique, l'église de La Valroy contre les injustices qui pourraient être tentées contre elle par le comte ou par ses héritiers ».

Parmi les signataires de cette charte, on relève l'attestation de B. Pierre Monoculus et celles de deux religieux de La Valroy nommés l'un Vaucher et l'autre Yvon.

L'année suivante, en 1165, Raoul du Thour renouvela en faveur de La Valroy le droit concédé sur ses pâturages <sup>3</sup> et quelques années plus tard (1167), les seigneurs de Bucy, Fulcon d'Eren, ses fils Radulphe et Jean de Bucy, Oda, épouse de ce dernier et son fils

<sup>1</sup> MANRIQUE, *Annales cisterciennes*.

<sup>2</sup> Cartulaire Desilve, V, f° 5.

<sup>3</sup> Bibliothèque nationale, fonds latin, 10.945, M<sup>ss</sup>, f° 12.



Barthélemi, donnent à l'église de La Valroy les pâturages et les aisances de toute la terre dont ils ont la propriété dans la seigneurie de Pierrepont, excepté le Ploetz de Hierninchasne.

Hughes Cholet, comte de Roucy, premier et principal fondateur de l'abbaye de La Valroy vint alors à mourir en 1165 <sup>1</sup>; son fils aîné, Robert dit Guischard, lui succéda dans la possession du comté.

Animé des mêmes sentiments de générosité et de piété dont son père avait fait preuve, il s'empressa de ratifier les aumônes faites par celui-ci à différentes maisons religieuses, à l'abbaye de Vauxclerc, à l'église de Laon et notamment à l'abbaye de La Valroy.

Cet acte <sup>2</sup> mit fin aux contestations qui s'étaient élevées dans la fourniture des redevances faites par l'abbaye. Quant aux titres de propriété que possédait La Valroy sur les territoires de Sévigny, de Saint-Quentin, d'Abbécourt, de Grandvilliers et de Montigny, on les entoura de nouvelles garanties.

Remarquons que dans les litiges si fréquents à une époque où les droits particuliers n'étaient pas toujours très précis, le Bienheureux Pierre Monoculus s'inspirait toujours de procédés surnaturels.

Dans la manière de traiter les affaires il avait pour méthode de s'en rapporter à la conscience de chacun, s'il ne pouvait pas régler les difficultés à l'amiable.

Témoin le trait suivant que nous tenons des historiens :

Le comte Robert de Braisne voulait enlever au monastère d'Igny une importante propriété. Au jour fixé pour le rendez-vous, Robert entouré d'une foule de gens tout dévoués à sa personne attendait l'arrivée des religieux; Pierre Monoculus, alors abbé d'Igny, se présenta, mais seul et à pied; il entra et salua le comte.

Celui-ci étonné de le voir sans escorte, lui dit : « Je vous saluerais, seigneur abbé, si vous ne vouliez pas m'enlever mon bien ni celui de mes enfants.

— « Il est loin de l'esprit de notre profession et de notre ordre, répondit le saint abbé, de faire tort à personne. Si ce bien est à vous, gardez-le; mais s'il appartient au monastère, craignez la colère de Dieu. » Et il se retira.

<sup>1</sup> MELLEVILLE, « Les comtes de Roucy », *Bulletin de la Société académique de Laon*, t. VIII, page 163.

<sup>2</sup> Cartulaire Desilvo, VI.

Quelqu'un dit alors au comte : « C'est là tout son plaidoyer, il n'a pas d'autres arguments à vous opposer, mais il est tout puissant près de Dieu, redoutez la menace qu'il vous a faite. »

Le comte tout bouleversé se mit à la poursuite de l'abbé et, s'inclinant devant lui avec déférence : « Révérend Père, lui dit-il, priez pour moi, reprenez votre bien, je renonce à vous tourmenter désormais <sup>1</sup> ».

Le chroniqueur César d'Heisterbach rapporte un trait analogue : Une violente contestation s'était élevée entre un homme de guerre et l'abbaye au sujet de quelques propriétés. Au jour fixé pour régler le différend, l'abbé arrive accompagné d'un simple moine et se contente de dire à l'homme d'épée : « Vous êtes chrétien ; si vous déclarez en toute vérité que ces biens doivent vous appartenir, votre témoignage me suffira. »

Plus sensible à ses intérêts qu'au respect dû à la vérité, le soldat répond : « J'affirme en vérité que ces biens m'appartiennent ». — « Gardez-les donc, lui dit l'abbé, plus jamais je ne vous les réclamerai », puis il reprend le chemin de Clairvaux.

Le soldat s'en retourne de son côté tout triomphant et met sa femme au courant de la scène qui venait de se passer : « Tu as trompé ce saint abbé, reprit celle-ci, frappée de tant de droiture et de simplicité, la vengeance de Dieu nous punira. Ces biens appartiennent au monastère, si tu ne les rends pas, je t'abandonne. »

Effrayé à son tour de sa conduite coupable, le soldat se rend à Clairvaux, renonce aux biens en question et demande pardon au saint abbé des vexations qu'il lui a fait souffrir.

Ces exemples ne font-ils pas honneur aux mœurs de l'époque?

L'influence salutaire qu'exerçait sur les esprits de ce Moyen-Age tant décrié la crainte des jugements de Dieu dénote d'une façon éclatante combien robuste et profonde était la foi de nos pères.

Ces hommes n'étaient pas plus exempts que ceux de notre époque des passions qui agitent l'humanité mais, si parfois ils commettaient de lourdes fautes, grands et sincères étaient les repentirs. Chez eux, la conscience vibrail comme les cordes d'une lyre sous les doigts

<sup>1</sup> Thomas DE REUIL : *Vita B. Pelri Monoculi*, addimenta f° 25. — Mgr PÉCHENARD : *Histoire de l'Abbaye d'Igny*, page 145.

de l'artiste. L'artiste, c'était le prédicateur qui du haut de la chaire chrétienne trouvait sans peine le chemin des cœurs et, à l'aide d'un texte des divines Écritures, il en réveillait ces grands sentiments de crainte et d'amour de Dieu qui dorment au fond même des âmes les plus rebelles.

Il y avait alors, ce qui n'existe plus de nos jours, une « conscience publique » grâce à laquelle régnait cette mutuelle confiance si propre à faciliter les rapports de la vie sociale. Aujourd'hui, nous avons plus de police mais moins de sécurité, parce qu'en général la conscience n'a plus chez les hommes ni la même délicatesse ni la même autorité.

C'est dans un grand esprit de conciliation que le Bienheureux Pierre traita le cas des serviteurs de Raynald de Rozoy, coupables d'avoir endommagé les propriétés de La Valroy.

En vrai moine, il sut se montrer si libéral envers ces malheureux que leur maître et seigneur en fut profondément touché. En guise de compensation, Raynald concéda aux religieux le droit d'aisance sur sa terre qui consistait en pâturages, en eaux, en champs et en bois, exception était faite des haies que les Frères ne devaient pas tailler.

Il accorde aussi sur ses terres le droit de sortie libre et sans solde. Enfin, une des preuves les plus manifestes de son bon vouloir, c'est qu'il offre, en cas de guerre, un asile sur ses terres : les Frères pourront s'y réfugier avec leurs animaux. En échange de tous ces avantages, les religieux devront célébrer, à la mort de Raynald de Rozoy et pour son sénéchal Henri, les mêmes offices que pour les leurs <sup>1</sup>.

Cette charte porte la date de 1169 et, parmi les attestations des témoins, nous distinguons celle du Bienheureux Pierre Monoculus. Il signa, non plus en qualité d'abbé de La Valroy, mais comme abbé d'Igny.

En effet, en cette année 1169, Pierre Monoculus avait été élu abbé d'Igny dans les circonstances suivantes :

Le monastère d'Igny était alors sans abbé, on songeait à une élection et les moines étaient fort préoccupés du choix qu'ils devaient faire. Or, un saint religieux qui avait rempli longtemps l'office de

<sup>1</sup> Cartulaire Desilve, LV, f° 63.

chantre, le Frère Robert entendit soudain une voix mystérieuse lui parler au milieu de son oraison : « Vous aurez, lui dit-elle, un abbé, véritable imitateur de Pierre; il se nomme Pierre lui-même. »

Quand vint le jour de l'élection, le choix des abbés présents et des religieux se fixa à l'unanimité sur le Bienheureux Pierre; le Ciel lui-même le désignait aux suffrages.

Le nouvel élu porta à Igny les mêmes qualités d'esprit et de cœur dont il avait fait la preuve à La Valroy, mais là ne devaient pas se terminer ses jours; il n'y resta que dix ans. On le nomma abbé de Clairvaux en 1179 et plus tard il vint mourir à l'abbaye de Foigny, le 29 octobre 1189 <sup>1</sup>, son corps fut ramené à Clairvaux et déposé dans le premier tombeau de saint Bernard.

On conserve pieusement dans les annales de l'ordre la mémoire et les traits édifiants du Bienheureux Pierre Monoculus, troisième abbé de La Valroy.

Ses contemporains le vénéraient déjà pendant sa vie comme un thaumaturge; le pape Alexandre III dans une lettre adressée à Louis VII, roi de France, s'était exprimé en ces termes : « Bien que le vénérable abbé d'Igny soit un homme d'une science ordinaire, il n'est pas possible de douter de sa sainteté, puisque Dieu daigne opérer par lui de fréquents miracles. »

Lorsque Pierre se rendit à Rome, en 1185, pour y discuter des intérêts de l'ordre, le pape Lucius voulut le recevoir et écouter ses conseils. Pour lui témoigner les marques d'une vénération profonde il alla jusqu'à se jeter à ses pieds et lui faire la confession de toute sa vie; de plus, le Pontife le pria de célébrer la messe en sa présence et voulut recevoir de sa main la sainte communion.

Pierre était en grande estime auprès de l'empereur Frédéric d'Allemagne et sa parole onctueuse le transportait d'admiration. Quant au roi de France Louis VII, on le vit un jour fléchir le genoux devant lui et baiser dévotement l'œil qu'il avait perdu, tant était profond et sincère le respect religieux dont il était animé à son égard.

Dom Ganneron a salué en la personne de Pierre le plus grand saint de son siècle, l'homme doué du don des miracles et des prophéties.

<sup>1</sup> DOM LELONG, indique l'année 1186 comme date de la mort du Bienheureux Pierre, *op. cit.*, page 232.

Une inscription gravée sur la pierre tombale où reposaient ses restes rappelait aux hommes les hautes vertus du saint. Des paroles touchantes exprimaient clairement la ferme confiance des religieux dans la protection dont leur frère devait les entourer auprès de Dieu.

Religieux de La Valroy, habitants de la contrée sanctifiés par sa présence, tous durent, à n'en pas douter, ressentir pendant longtemps les heureux effets du pouvoir tutélaire de ce saint abbé.

---





#### CHAPITRE IV

**Dom Julien, quatrième abbé de La Valroy (1169-1183).  
Dom Gauthier (1183-1188). — Dom Adam (1188-1200).**

SOUS L'HABILE ET SAGE ADMINISTRATION DES SUCCESSEURS DE PIERRE MONOCULUS, L'ABBAYE DE LA VALROY VOIT S'ACCROITRE L'ÉTENDUE DE SES DOMAINES. — LE PAPE ALEXANDRE III LUI ACCORDE UNE BULLE QUI SANCTIONNE SES DROITS ET SES TITRES DE PROPRIÉTÉ.

Grande fut l'affliction des religieux de l'abbaye, aussi bien que la tristesse des habitants de Sévigny et de Saint-Quentin, à la nouvelle du départ de Pierre Monoculus pour le monastère d'Igny.

Témoins pendant quatre ans de ses éminentes vertus, tous avaient conçu pour le révérendissime abbé une estime mêlée du plus affectueux respect. A l'heure où ils espéraient le garder longtemps encore au milieu d'eux, on le leur reprenait brusquement : c'était leur ravir un trésor.

L'explosion de regrets qui s'en suivit est une date dans les annales du monastère. Cette tristesse cuisante s'atténua toutefois à la pensée que le Bienheureux Pierre qui se connaissait en hommes avait lui-même désigné son successeur.

C'était le Père Julien, homme très digne de succéder à Monoculus, par l'exquise bonté de son cœur autant que par son angélique piété.

\* Vignette tirée du Psautier de saint Louis (Bibliothèque Nationale, deuxième moitié du XIII<sup>e</sup> siècle).



D'ailleurs, continuer dans l'administration religieuse et temporelle de l'abbaye les procédés de ses prédécesseurs si longtemps couronnés de succès, telle fut la ligne de conduite que se traça le nouvel abbé.

Ce qui soutenait son courage c'était la pensée que les conseils de Pierre ne lui feraient pas défaut au sein même des difficultés. Aussi avons-nous de nombreuses preuves de cette sollicitude de Monoculus pour son ancienne abbaye. Que de fois, en effet, il alla visiter La Valroy pour veiller à ses intérêts :

En l'an 1170 c'est Pierre qui décida Guischard, le nouveau comte de Roucy, à compléter une donation précédemment faite du territoire de Montigny <sup>1</sup>; la même année, il sert de témoin à une libéralité de Hughes de Pierrepont. Ce dernier, avec le consentement de son épouse Clémence et de ses fils Robert et Gauthier, donnait à La Valroy et à ses dépendances un sauf-conduit d'une extrême importance. C'était l'aller et le retour sur les terres de Pierrepont et sur sa terre de Montaigu, aussi loin que s'étendait sa justice et son ressort. En échange de dix livres de bonne monnaie <sup>2</sup>, Hughes permettait en même temps le pâturage de sa terre aux animaux que l'abbaye entretenait à Escorel; il décide en outre que l'abbaye y possédera librement ses viviers et que personne n'y pourra pêcher soit aux filets, soit d'une autre manière.

Dans le cours de l'année 1183, Pierre Monoculus vient à La Valroy et y découvre un recueil manuscrit contenant le récit des miracles de saint Bernard <sup>3</sup>. L'abbé emporta avec lui ce précieux document, mais il faillit le perdre au passage de la rivière près du monastère de Longpont; c'est vraisemblablement encore après une de ces visites faites à La Valroy, que passant près d'une grange de l'abbaye de Signy, nommée Chaudion <sup>4</sup>, il guérit miraculeusement deux Frères convers très malades et terrassés par une fièvre ardente <sup>5</sup>.

Dans les premières années de la prélature de Julien, l'abbaye de La Valroy, moyennant une redevance annuelle de vingt sols

<sup>1</sup> Cartulaire Desilve, XI, f° 13.

<sup>2</sup> Cartulaire Desilve,, XXVII, f° 36.

<sup>3</sup> On trouve le récit de cette aventure dans MANRIQUE, *Annales*, 1183, c. IV.

<sup>4</sup> Ecart de Saint-Fergeux.

<sup>5</sup> THOMAS DE REUIL : *Vita B. Petri Monoculi*, addimenta f° 23-26.

payables aux calendes de Janvier, fit l'acquisition d'un moulin sur le ruisseau qui va de Saint-Quentin à Le Thour.

Ce moulin appartenait à Odon Frossart et celui-ci le tenait en fief de Raoul, seigneur du Thour<sup>1</sup>. Pour qu'aucune garantie ne manquât à cette acquisition, Raoul consentit à céder une terre voisine et abandonna tous ses droits sur le moulin. Dans la même charte, Raoul du Thour, sous la réserve d'une redevance annuelle de soixante-quinze setiers de froment, mesure de Château-Porcien, donne à La Valroy toutes ses possessions sur le territoire de Lescencourt, d'Abbécourt et de Grandvilliers.

Par suite de libéralités et d'acquisitions, l'abbaye se trouvait à la tête d'un certain nombre de propriétés nouvelles dont quelques-unes étaient situées à des distances assez éloignées. On fut obligé d'y établir des dépendances désignées communément sous le nom de « granges ». Des religieux ou des Frères convers les habitaient à l'époque des grands travaux.

Parmi ces propriétés, une surtout offrait bien des avantages, c'était l'île d'Emboye, située près d'Escorel. Les religieux l'avaient obtenue de Guillaume de Sissonne. Ils y avaient creusé un vivier et mis en valeur la rivière. Ces travaux furent pour eux d'un immense profit, ils en tiraient, en effet, de belles provisions de poissons, ce qui constituait une part importante de leur alimentation.

Non loin de l'abbaye, sur le petit ruisseau qui coule de Sévigny à Saint-Quentin, les moines avaient confortablement aménagé un étang dans la partie basse de la vallée, toutefois les dimensions en étaient assez restreintes. Ils avaient également le droit de pêche aux abords du moulin du Thour, mais les eaux n'y étaient pas assez abondantes et le poisson y était plutôt rare. Le vivier plus poissonneux d'Emboye leur offrait donc de grandes ressources. Les religieux eurent la satisfaction de les voir s'accroître par une donation plus considérable encore, celle de l'île voisine, d'Escorel.

Clarembald et Odon de l'Abbaye leur cédèrent cette île par une charte de 1171 dans laquelle sont exposées les conditions de l'acquisition<sup>2</sup>.

Cartulaire Desilve, XII, f<sup>o</sup> 15.

<sup>2</sup> Cartulaire Desilve, XXIII, f<sup>o</sup> 29. Cette charte mentionne parmi les témoins signataires : Azon, doyen de Sévigny (*Azonis, decani de Silviniaco*).

L'un des dignitaires de l'église de Laon, le sous-trésorier Girard, avait plus d'une fois assisté à des actes de donation en faveur de La Valroy. Lui-même, à la même époque (septembre 1174), gratifia l'abbaye d'une libéralité dont elle dut lui être reconnaissante <sup>1</sup> : il lui donnait, en effet, sa vigne de Martigny, appelée Fauve; son intention était sans doute de pourvoir au salut de son âme et de celles de ses parents et amis trépassés.

Le vin provenant chaque année de cette vigne, avait-il spécifié dans l'acte de donation, devra servir à la célébration des messes et le surplus sera distribué aux religieux malades.

Une autre visite que fit à La Valroy le Bienheureux Pierre Monoculus pendant qu'il était abbé d'Igny (1172) eut pour motif une contestation qui s'était élevée entre les religieux de La Valroy et ceux de l'abbaye de Vauclerc.

Cette abbaye, fille de Clairvaux, fondée en 1134 <sup>2</sup>, à quatre lieues de Laon, avait été favorisée par les libéralités de Gérard, fils de Gauthier, comte de Roucy; elle possédait des droits de pâturage et d'aisance sur le territoire d'Abbécourt jadis concédé aux religieux de La Valroy.

Or, ce conflit d'intérêts et particulièrement les servitudes dont les terres étaient grevées avaient fait naître des démêlés entre les Frères des deux communautés. Là, occupés les uns et les autres aux travaux agricoles, ils prétendaient posséder sur ces propriétés des droits exclusifs.

Avouons en toute vérité que les bons religieux envoyés pour habiter les granges et les dépendances du dehors, s'intéressaient plus au travail manuel qu'à la consultation des titres originaux des propriétés. Souvent même, l'étendue ainsi que la limite de leurs droits et de leurs obligations leur échappaient complètement.

La plupart du temps, grâce à la sagesse des abbés, les conflits de cette nature étaient de courte durée, ils étaient aussitôt que possible réglés à l'amiable. Toutefois dans les circonstances présentes les

<sup>1</sup> Cartulaire Desilve, LIV.

<sup>2</sup> Dom LELONG, *Histoire du diocèse de Laon*, p. 252. Cette abbaye fut fondée par saint Bernard qui envoya pour la gouverner Jean-Henri Mardach nommé plus tard archevêque d'York. Vauclerc est aujourd'hui un village du canton de Craonne; en 1814 s'y déroula la bataille livrée aux Russes, et en 1914 les sanglantes opérations de la grande guerre.

droits de l'abbaye de La Valroy étaient incontestables; aussi l'abbé décida-t-il d'en appeler aux preuves écrites.

Le litige fut soumis aux lumières du chapitre de l'abbaye-mère de Clairvaux et de plusieurs abbés de l'ordre, mais, examen fait de l'affaire, on convint, sur les conseils du Bienheureux Monoculus, que Pierre lui-même, en qualité d'abbé d'Igny, Gérard, abbé de Clairvaux et Hughes, abbé de Longpont, se rendraient à La Valroy pour régler le différent.

A cet effet un rapport fut rédigé (1172).

« Il ne convient pas, déclarent tout d'abord les trois abbés, que pour des intérêts purement terrestres, la discorde divise des religieux qui, d'après la devise de l'Évangile, ne doivent faire qu'un seul cœur, qu'une seule âme : « *Cor unum et anima una* ».

Ce principe une fois établi, Gérard, abbé de Clairvaux, fait savoir « qu'en vertu de l'autorité et de l'ordonnance du chapitre de Clairvaux on a, de concert avec plusieurs abbés de l'ordre, mis un terme à la discussion depuis trop longtemps engagée entre les Frères de Vauclerc et ceux de La Valroy.

« Toutefois, ajoute Gérard, étant donné que les Frères de La Valroy se sont plaints d'avoir été lésés dans leurs droits, nous avons résolu, avec la permission du chapitre de Cîteaux et en vue d'une paix commune, d'aller visiter les lieux qui font l'objet du débat.

« Notre désir est d'arriver, avec le secours de la grâce, à faire briller constamment, pour l'honneur de Dieu et de notre ordre, cet esprit de concorde et de charité fraternelle dont nous déplorions amèrement la disparition.

« Nous nous sommes donc rendus à La Valroy et nous avons scrupuleusement discuté l'affaire.

« Les deux parties s'en sont remises ensemble à l'arbitrage de nos confrères Pierre, abbé d'Igny et Hughes, abbé de Longpont, présents auprès de nous et décidés à ratifier la solution qui serait donnée au différend.

« Or les susdits abbés ont été d'avis qu'au lieu des quatre charriages réclamés, les Frères de Vauclerc se contenteraient du seul charriage qu'ils possèdent sur le territoire d'Abbécourt.

« Quant à l'abbaye de La Valroy, elle ajoutera à cet unique



charruage, trente journaux de terre labourable, libre de tout usage.

« Les Frères de Vaublanc seront exempts du cens annuel qu'ils payent à La Valroy; ils auront les aisances dans les bois et les plaines que La Valroy tient des comtes de Roucy et de Radulphe du Thour.

« Les religieux de La Valroy auront le droit exclusif de pâturage du côté du camp de Nizy jusqu'à la vallée qui s'étend dans la direction de Le Thour et jusqu'au chemin de Nizy à Sissonne par Martin-court; le vivier qu'ils font construire à Escorel sera disposé de manière à ne pas nuire aux aisances des Frères de Vaublanc.

« Cet accord réglé à l'amiable par les deux parties et confirmé par l'apposition de notre sceau, doit être fidèlement observé au nom de l'autorité du chapitre de Cîteaux et, suivant notre volonté expresse, ratifié par le sceau des deux arbitres et des abbés de Clairvaux et de La Valroy.

« Les chirographes qui avaient été précédemment rédigés se trouvent annulés, pourvu que la paix soit établie par ce contrat. Dans le cas contraire, chaque partie ne doit pas se dissimuler qu'elle devra recourir à l'autorité du chapitre général. Et si, ce qu'à Dieu ne plaise, on transgresse les décisions de cette auguste assemblée, les coupables seront sévèrement punis <sup>1</sup>. »

Effectivement les droits de La Valroy furent mieux respectés, car cinq ans plus tard (1177), nous constatons que dans une charte <sup>2</sup> où les religieux font l'acquisition d'une charrue de terre près de leur maison d'Escorel, les seigneurs de ces domaines d'Escorel, Hughes de Pierrepont, Clarembald de l'Abbaye, Legardis des Vallées et Nicolas des Bruyères, s'engagent à établir et à garantir contre qui que ce soit la jouissance de cette propriété.

Jean, chevalier de Bussy, prétendait lui aussi avoir des droits d'aisance dans l'île et dans les marais d'Escorel mais, en 1178, il abandonne entre les mains de l'archevêque de Reims les réclamations qu'il avait formulées à ce sujet. Il reconnaît n'avoir plus aucun droit dans les anciennes limites, c'est-à-dire, depuis Morem-

<sup>1</sup> Cartulaire Desilve, LI.

<sup>2</sup> Archives des Ardennes, cartulaire H, 261. — Cartulaire Desilve, XXII.



plum à travers l'île et les marais jusqu'au monastère de Chivres, ni sur les près, ni sur les viviers ou autres aisanees.

L'abbé de La Valroy avait eu aussi quelques difficultés avec Radulphe, chevalier du Thour. Ce dernier aceusait les religieux d'avoir empiété sur ses domaines et voulait exiger d'eux des dîmes pour des terres dépendant de son fief <sup>1</sup>; mais après un examen plus approfondi des droits du monastère, les terrains furent mesurés et bornés pour éviter tous proeès en revendication. Radulphe abandonna les prestations et les dîmes que, de son propre aveu, il avait injustement réclamées.

C'est à la même époque que les religieux de La Valroy sollicitèrent du pouvoir pontifical la reeonnaissanee officielle de leurs droits et de leurs titres de propriétés. Leur désir le plus ardent était de se garantir eontre les prétentions souvent injustifiées des seigneurs et, à leurs yeux, les sanetions de la eour de Rome étaient de nature à mettre plus failement fin pour l'avenir aux contestations de toute espèee.

Le pape Alexandre III <sup>2</sup> aceéda à leurs souhaits dans une bulle d'autant plus intéressante qu'elle eontient la nomenclature détaillée des propriétés que possédait alors l'abbaye.

Voici le texte de eette bulle <sup>3</sup> :

Alexandre, évêque, serviteur des serviteurs de Dieu, à nos ehers fils, Bauduin, abbé du monastère de La Valroy, et les Frères tant présents que futurs, professant la vie régulière dans cette abbaye.

Toutes les fois qu'on nous demande ce qui doit servir à faire persévérer la religion et l'honnêteté, nous devons l'aceorder volontiers et favoriser les suffrages des demandeurs.

C'est pourquoi, fils chéris dans le Seigneur, nous exauçons benignement vos justes prières et nous admettons sous la protection du Bienheureux Pierre et la nôtre, le susdit monastère dans lequel vous vous êtes consacrés au service divin et nous le dotons du privilège du présent chirographe.

D'abord, nous voulons que l'ordre monastique soit établi selon Dieu, que la règle du Bienheureux Benoît et l'institut de Citeaux y soient toujours et inviolablement observés; ensuite que toutes les propriétés,

<sup>1</sup> Cartulaire Desilve, XIII.

<sup>2</sup> Ce pontife élu pape le 7 décembre 1154, mourut le 30 août 1181.

<sup>3</sup> Cartulaire Desilve, LXIII.

tous les biens que le même monastère possède canoniquement à présent, ou qu'il pourra avoir dans l'avenir avec la grâce de Dieu, par la largesse des pontifes, la munificence des rois ou des princes, les dons des fidèles ou par d'autres justes moyens, vous restent stables et intacts ainsi qu'à vos successeurs.

Or nous avons jugé opportun de désigner les biens suivants par leurs noms propres; le lieu sur lequel est situé le monastère avec toutes ses dépendances; la terre de Lezencourt; la terre de Goderan avec toutes ses dépendances; le territoire d'Abbécourt et de Grandvilliers avec toutes ses dépendances; le territoire de Montigny et de Leomes avec toutes ses dépendances; les prés d'auprès du camp de Nizy; le pré appelé Falep et le pré Gobert; le moulin qu'on appelle « à la Croix » avec son vivier et son plantis de jones, la vigne Courtzeuron; la vigne de Martigny; la ferme de Gérard Hazel avec toutes ses dépendances et tout ce que le même Gérard possède en vignes, en maisons et en terres; ce qui provient du don du comte de Roucy, à savoir : le pâturage et tous les usages, avec le tonlieu <sup>1</sup> et le péage de toute sa terre.

Ce qui provient du don du seigneur Rudolphe du Thour, à savoir : le pâturage et les usages pour le service de la ferme qui sert à la culture d'Abbécourt.

Ce qui provient du don du seigneur Raynald de Rozoy, à savoir : le pâturage et les usages de cette terre avec le péage et le tonlieu.

Ce qui provient du don d'Hughes de Pierrepont, à savoir : le pâturage et les usages de sa terre avec le péage et le tonlieu.

Ce qui provient du don de Clarembald de l'Abbaye, à savoir : le pâturage et les usages de sa terre, de plus les usages de Guillaume de Sissonne et de Fulcon de Buseco; la terre située près de Leomes, avec le bois que le monastère tient d'un certain Guillaume de Pierrepont, appelé Pelet, et de ses frères; le marais et le vivier près d'Escorel; ce qui provient du don de la succession du dit Guillaume de Sissonne; les dîmes des terre de l'Abbaye dans les paroisses de Sévigny et de Saint-Quentin, selon l'accord intervenu entre elle et le prêtre (curé) de la paroisse, avec l'approbation du seigneur des susdites églises qui a fait pieusement l'abandon de son droit; le territoire d'Escorel avec ses dépendances.

Voulant de plus pourvoir dans notre paternelle diligence, à votre paix et à votre tranquillité, nous défendons par l'autorité apostolique de faire aucune violence ou rapine dans la clôture de l'abbaye ou dans ses fermes, d'y commettre aucun vol, de mettre le feu, de prendre les hommes ou de les tuer.

<sup>1</sup> Droit que payaient les marchands pour pouvoir étaler leurs produits sur un marché.

Qu'il vous soit aussi permis de recevoir dans votre conversion et de retenir dans votre monastère, sans que personne puisse y mettre obstacle, les cleres et les laïques s'exilant du siècle, libres et absous.

En outre, nous défendons aux Frères de sortir du cloître, après leur profession, sans la permission du prieur ou de l'abbé et personne n'aura la témérité de retenir un fugitif qui ne serait pas muni des lettres testimoniales ou dimissoires.

Que personne n'ose exiger les dîmes des travaux faits par vos mains ou à vos dépens, ou des nourritures de vos animaux.

Nous décrétons qu'il ne soit permis à personne de troubler témé-  
rairement l'église de La Valroy, de prendre ses biens ou de les retenir, de les diminuer ou de les accabler de vexations, mais ils doivent être conservés entiers et intacts à la direction et pour l'entretien de ceux auxquels ils ont été attribués, sauf l'autorité du siège apostolique.

Si donc à l'avenir une personne ecclésiastique ou séculière, connaissant cet éerit de notre constitution, essaye de l'enfeindre témé-  
rairement, et, qu'ayant été avertie deux ou trois fois, elle ne corrige pas sa présomptueuse conduite par une convenable satisfaction, qu'elle soit privée de la dignité de son pouvoir et de son honneur, qu'elle sache qu'elle a encouru les rigueurs de la sentence divine à cause de son iniquité; qu'elle soit éloignée de la communion du très sacré corps et du sang du Dieu et Seigneur, notre Rédempteur Jésus-Christ et qu'au dernier jugement, elle éprouve le châtement d'une sévère vengeance. \*

Au contraire à tous ceux qui respecteront les droits de cette abbaye, soit la paix de Notre-Seigneur Jésus-Christ, en sorte qu'ils recoivent ici-bas le fruit de leur bonne action et que devant le Juge suprême, ils trouvent la récompense de la vie éternelle. Ainsi soit-il.

Cette pièce, en raison des acquisitions faites par l'abbaye de La Valroy dans les années suivantes et dont elle ne fait nullement mention, doit vraisemblablement être située dans le courant des années 1178 ou 1179. Toutefois elle n'est pas sans présenter quelque difficulté. On s'étonne que le nom de Beauduin, abbé de La Valroy à qui est adressée cette lettre ne figure nulle part ailleurs.

On pourrait supposer, pour expliquer ce fait, que ce Beauduin fut en réalité abbé de La Valroy à l'époque où la bulle fut sollicitée, mais qu'il y resta trop peu de temps pour que son nom soit retenu par les annales de l'ordre.

Quoi qu'il en soit, nous sommes autorisés à penser que Julien fut abbé de La Valroy jusqu'en 1183. L'administration du temporel

de l'abbaye lui avait causé de graves ennuis, mais la constante protection des comtes de Roucy et les sympathies croissantes dont ses religieux furent l'objet le dédommagèrent de tant de contrariétés.

Les Frères de La Valroy demeurant à Escorel ressentirent les heureux effets de cette bienveillance lorsque Gauthier de Tolis <sup>1</sup> encouragé par les siens leur fit don de trois setiers de froment et trois setiers de trémail (1182).

Le comte Guischard de Roucy, après son voyage en Terre sainte, voulut lui aussi laisser un dernier témoignage de sa dévotion; il exprima la volonté d'entretenir une lampe dans le sanctuaire de l'abbaye et d'en fournir l'huile nécessaire.

Cet acte de piété dénote clairement l'esprit de foi dont étaient animés les fidèles de cette époque.

Le comte Raoul de Roucy, qui avait succédé à son père décédé en 1180, exécuta les volontés de ce dernier. A cet effet, il confirma (1182) d'abord toutes les libéralités de ses ancêtres en faveur de La Valroy, puis concéda la propriété foncière défrichée près de Nizy par les frères Gonthier et Constance. La donation comprenait aussi les terres situées autour de l'abbaye dont le sénéchal Ponchard s'était dessaisi en sa faveur.

Puis, désireux de fournir l'huile nécessaire à l'entretien de la lampe, il assigne trente sols à percevoir sur le tonlieu de Neufchâtel, après s'être toutefois assuré l'assentiment de sa nièce dont la dot comprenait cette propriété. Mais cette donation lui paraît insuffisante, aussi concède-t-il encore une rente de trente sols, monnaie de Reims, destinée à subvenir aux frais d'autres lampes, qui devaient brûler constamment dans l'église du monastère devant l'autel de la Bienheureuse Vierge Marie <sup>2</sup>.

En la même année 1182, Yvon du Thour fut inhumé dans le monastère de La Valroy sur le désir qu'il en avait exprimé et en reconnaissance de ses nombreuses libéralités.

Raoul, chevalier du Thour <sup>3</sup>, touché de cette marque de bienveillance et de l'insigne honneur rendu à la mémoire de son beau-père, fit à l'abbaye la remise d'un muid de froment, de douze setiers et

<sup>1</sup> Cartulaire Desilve, XXV.

<sup>2</sup> Cartulaire Desilve, VII.

<sup>3</sup> Cartulaire Desilve, XIII.





1919

• ADAM PREMIER ABBÉ, S'ÉTABLIT A LA VALROY •

Projet de Vitrail  
par Roger Bréval

coquemer  
imp. paris





d'une mine sur le froment payé par les moines à titre de redevance ; il spécifie qu'une mine de ce froment servira à couvrir les frais de l'hôtellerie ; ainsi se trouve réduit le cens annuel fourni par l'abbaye à soixante-deux setiers et une mine de froment. Raoul donne en outre au monastère une petite partie de la terre arable cultivée par Thomas Panirius et située près du moulin de la Croix, une portion du vivier de ce moulin et les terrains marécageux qui se trouvent le long de la métairie.

L'Abbé Julien sut donc régler tous les litiges relatifs aux propriétés du monastère et de la sorte affermir les intérêts de l'abbaye.

Il exerçait encore les fonctions de sa prélature lorsque le 28 octobre 1183, Henri, abbé de Mouzon, et son chapitre, avec le consentement d'Arnulphe, prieur de Thin, accordèrent au monastère de La Valroy tout ce qui leur appartenait en droit et en propriété sur les territoires de Wandelen-Castel, de Mortiers et de Vainon. Ils y adjoignirent toutes les dépendances de ces territoires et les bois qui touchent à ceux de Signy du côté de Grimbert, Estaple et les bois de Saint-Remi, dans la direction de Vi et de Lamsiset, les bois de Saint-Martin de Laon dont la huitième partie appartenait aux donateurs ; plusieurs autres s'y ajoutèrent dans la suite.

Tous ces biens et leurs aisances, tant en fonds qu'en terres cultivées ou incultes, prés, terrages, cens et bois sont donnés moyennant une rente de cinquante setiers de bon blé, récolte faite sur le territoire de La Valroy, mesure nette et sans excédent de Château-Portien. Cette redevance sera payée à Thin entre la Saint-Remi et l'octave de Pâques ; s'il survenait une guerre, on s'en acquitterait aussitôt que possible dans le cours de l'année.

La maison de Thin sera tenue de fournir la nourriture aux hommes et aux animaux de trait et trois chariots retourneront de Thin chargés de bois préparés par les charpentiers de La Valroy.

Henri et le prieur Arnulphe et leurs successeurs se portent garants de ces donations, la redevance devant servir de caution pour cette garantie.

Si La Valroy souffre de quelque dommage, le tort sera réparé par une indemnité prise sur la redevance ou sur d'autres biens de la maison de Thin.

Lorsque arrivera à Thin le blé de La Valroy, les procureurs

de Mouzon et de Thin le prendront sur les chariots et le porteront au grenier. La mesure sera toujours la même à l'avenir que celle de la présente année <sup>1</sup>.

Cet acte mentionne dans ses attestations les noms de deux religieux de La Valroy, celui d'Adam, prieur et celui de Ponchard, le préposé au vestiaire; il porte la date du 28 octobre 1183. Ce fut vraisemblablement l'année où mourut Julien.

Ce dernier eut pour successeur Gauthier. Le pape Alexandre III le nomma comme arbitre avec quelques autres abbés de l'ordre afin de terminer un différend qui s'était élevé entre les monastères de Saint-Michel-en-Thiérache et de Foigny, à l'occasion des limites de la forêt de Wasigny.

Quand l'affaire eut été discutée et terminée, le Souverain Pontife lui enjoignit l'ordre d'assister avec ses collègues à l'exécution du jugement et le bornage se fit avec solennité.

Cette décision cependant avait offensé les Bénédictins de Saint-Michel. Le nouveau pape Lucius III dut la confirmer en 1185, ensuite il ordonna à Gauthier, ainsi qu'aux autres juges, de se rendre une seconde fois dans la forêt de Wasigny afin d'y assister en personne à l'exécution de la sentence.

Une autre charte de 1188 fait encore mention de Gauthier, mais tout porte à croire qu'il mourut cette même année ou au commencement de la suivante.

Sous la prélature de Gauthier, l'abbaye de La Valroy vit son domaine s'agrandir encore et son influence se développer : Godefroy de Château, avec l'assentiment de son frère Henri, de ses autres frères et de Béatrice son épouse, approuve, pour son propre salut et celui de ses ancêtres, l'acte passé par les monastères de Mouzon et de Thin avec les religieux de La Valroy au sujet des bois et de la colline de l'Aisne vers la campagne. Comme témoignage de reconnaissance, il reçoit de l'église de Thin dix livres, monnaie de Reims. Celle de La Valroy lui fait présent d'un palefroi <sup>2</sup> de soixante sols et un muid de froment. Godefroy assurera la donation et, au besoin, s'en constituera le défenseur. Lui-même accorde en outre aux

<sup>1</sup> Cartulaire Desilve, XLII.

<sup>2</sup> Cheval de parade.

Frères de La Valroy, toutes les aisances de sa terre sur les pâtures, les champs et les bois et, si ces derniers ou leurs serviteurs causent quelque dommage, ils se contenteront de le réparer.

A ces droits s'ajoutent ceux d'entrée, de sortie et de passage sur sa terre, puis en cas de troubles ou de guerre, celle-ci leur servira de refuge aussi longtemps qu'il sera nécessaire <sup>1</sup>.

Drogon de Cormicy <sup>2</sup>, d'accord avec son épouse Cyringa et ses fils Raoul et Ulric, concède aux religieux le territoire de Chalemel et toutes ses dépendances consistant en terres, vignes et bois, moulins et prés, en outre la moitié d'un charruage de terre qu'il a reçu de l'archevêque de Reims <sup>3</sup> ainsi que la prairie qu'il tient de sa femme.

En retour de cette concession, l'abbaye lui payera annuellement à Cormicy quarante setiers de froment, mesure de Reims.

Puis Guido de Cerys, en mémoire de son neveu Odon, accorde le libre passage d'entrée et de sortie sur toutes ses terres, en même temps qu'un refuge pour le bétail du couvent, en cas de nécessité. A la même époque, Raoul du Thour ajoute à ses libéralités anciennes de nouvelles dispositions. Il concède au monastère le pâturage et les aisances sur les territoires du Thour et de Hannogne et le vivier de la Croix. Toutefois, en échange de ces dons, l'abbaye dut verser entre ses mains quarante-neuf livres, monnaie de Reims, et deux muids de froment <sup>4</sup>.

Sur le territoire de Sainte-Preuve, Gauthier acquit également le pâturage et les aisances sur la propriété de Gobert de Sissonne, mais en compensation il donne à ce bienfaiteur un cheval de trait et huit livres. Dans cet acte (1185) <sup>4</sup>, les bons Frères convers de La Valroy, à qui était confiée dans les pâturages la garde du bétail, sont accusés de négligence. En effet, on y trouve noté que souvent les animaux de l'abbaye causent des dommages dans les prés et même dans les moissons des propriétaires voisins. Il serait superflu de dire qu'en de telles circonstances les religieux savent toujours

<sup>1</sup> Cartulaire Desilve, LII.

<sup>2</sup> Drogon de Cormicy avait reçu de l'Archevêque de Reims la terre de Chalemel en considération de ses loyaux services.

<sup>3</sup> Cartulaire Desilve, XV

<sup>4</sup> Cartulaire Desilve, XXXI

réparer amplement leurs torts, selon les lois en vigueur dans le voisinage.

Nous avons la preuve authentique qu'en l'année 1186, l'harmonie fut de nouveau et passagèrement troublée entre les moines de Vauxclerc et ceux de La Valroy; en effet l'abbé de Cîteaux et l'assemblée générale du chapitre de ce monastère durent charger les abbés de Fursy (*Fursnei*) et d'Ourscamp de terminer la discussion renaissante entre Vauxclerc et La Valroy.

Ces deux prélats s'étant adjoints ceux d'Igny et de Longpont réglèrent la paix aux conditions suivantes <sup>1</sup> : la grange de Chalemel restera tout entière aux Frères de La Valroy; par contre, ceux-ci ne feront plus paître leurs animaux au delà d'Auxonne. Défense leur est faite soit d'acquérir des biens entre les paroisses de Berry et de Chadalrie, soit d'acheter du foin ou quoi que ce soit; si on leur donne quelque chose sous forme d'aumônes dans les limites indiquées, les Frères seront tenus de vendre la donation dans l'année où ils l'auront reçue.

Enfin les clauses du contrat précédemment passé et réglé par Pierre Monoculus en vue du rétablissement de la paix entre les deux abbayes, devront être inviolablement observées.

Dans un acte de 1189 <sup>2</sup>, nous voyons que Raoul du Thour, bien-faiteur fidèle et dévoué de l'abbaye, après la mort de Marie son épouse, se décida à prendre la croix pour aller visiter le Saint-Sépulchre.

Avant de partir pour la croisade, ce pieux chevalier pressentant sans doute les dangers qui le menaçaient (il mourut en Palestine en 1191), voulut gratifier La Valroy de nouvelles libéralités.

Sur ces entrefaites, mourut Gauthier. Ce dernier eut pour successeur l'abbé Adam, second du nom <sup>3</sup>; c'était le sixième abbé de La Valroy.

Un de ses premiers actes administratifs fut d'acheter pour soixante-dix livres à Raoul du Thour le moulin de Lagnicourt avec son vivier.

<sup>1</sup> Cartulaire Desilve, LII.

<sup>2</sup> Cartulaire Desilve, XVIII.

<sup>3</sup> Selon Dom ALBERT NOËL le nom de cet abbé ne nous aurait pas été conservé, mais deux actes du cartulaire Desilve (XL et XLI) nous indiquent son nom.



Comme celui-là tombait en ruines, Raoul accorda aux religieux l'autorisation de le rétablir ou de le supprimer, de construire, même s'ils le voulaient, une maison à proximité de l'endroit, sur un emplacement de leur choix. Ceux-ci obtenaient en même temps le libre passage pour le moulin sur les terres de Raoul <sup>1</sup>.

Dans le cours de l'année suivante (avril 1190), Gobert de Sissonne, à l'exemple de Raoul, donne aux Frères de La Valroy pour le salut de son âme et celles de son père, de sa mère et de ses ancêtres, la liberté de passer sur sa terre, pour sortir d'Escorel ainsi que le pâturage de tout le territoire de Sissonne. L'abbaye remit à Gobert dix livres, monnaie de Laon. Ses frères Gérard et Nicolas, et Agnès leur sœur, après avoir promis légitime garantie, regurent respectivement vingt sols, cinq sols et douze deniers <sup>2</sup>.

Un arbitrage eut lieu ensuite par les soins de l'archevêque de Reims et mit fin aux contestations relatives à la ferme de Chalemel et de ses dépendances <sup>3</sup>.

Maurice, évêque de Paris, dut intervenir aussi dans un différend qui s'était élevé entre les chanoines de Laon et les moines de Mouzon au sujet des bois de Gaignon (Wagnon) sur lesquels La Valroy avait des droits. Le procès fut réglé à l'amiable <sup>4</sup>.

Un accord semblable mit fin à la discussion qui s'était engagée entre Guido de Cerys et les Frères de La Valroy relativement aux bois concédés par l'abbaye de Mouzon moyennant une redevance annuelle au monastère de Thin <sup>5</sup>.

L'abbaye de La Valroy put dès lors posséder en paix et en toute liberté le bois de Mortiers, surtout après que les seigneurs d'Aubigny eurent fait en sa faveur l'abandon de leurs droits <sup>6</sup>.

A la ferme d'Escorel, s'étaient élevées de nouvelles difficultés issues cette fois du mécontentement des villages voisins.

A la suite d'une réclamation formulée en leur faveur par Clémence, dame de Pierrepout, et Robert son fils, des arbitres choisis à cet effet,

<sup>1</sup> Cartulaire Desilve, XIX, f<sup>o</sup> 23.

<sup>2</sup> Cartulaire Desilve, XXXII.

<sup>3</sup> Cartulaire Desilve, XXXIX.

Cartulaire Desilve, XLIX.

<sup>5</sup> Cartulaire Desilve, XLIX.

<sup>6</sup> Cartulaire Desilve, XLIV.

examinèrent les titres de l'abbaye et les reconnurent authentiques et conformes aux prétentions des religieux.

Les habitants de Pierrepont, de Manicourt, de Roquencourt et des autres paroisses des susdits seigneurs prétendirent n'avoir jamais renoncé à la propriété de leurs aisances. On fit droit à leurs revendications; mais ce fut la seule exception.

« Les arbitres se réunirent donc à Pierrepont et demandèrent aux dits hommes s'ils voulaient approuver les titres de l'abbaye. Ceux-ci répondirent librement et de bon cœur qu'ils abandonnaient tous leurs droits sur les viviers construits par les Frères et leurs aisances sur les herbes, les roseaux et le bois situé autour de l'île d'Escorel, de sorte qu'à l'avenir personne ne put pêcher dans le marais soit avec des filets, soit d'une autre manière, ni couper des herbes, des roseaux ou du bois.

« Pour que désormais la susdite maison d'Escorel ne soit plus inquiétée et qu'elle puisse posséder en paix ce qu'elle tient de Clarembald de l'Abbaye, soit dans l'île, soit en dehors, Clémence, veuve de Hughes de Pierrepont, ses fils Robert et Wautier, Eustachie, épouse de Robert et Béatrice sa fille, et les hommes de Pierrepont, de Manicourt, de Roquencourt et des autres paroisses de la seigneurie de Pierrepont renoncent à toute prétention sur Escorel, pour le présent et pour l'avenir. Ils approuvent ce chirographe et ceux que les frères tiennent du fief de Clarembald.

« Clémence et Robert se portent garants, sous la foi du serment, vis-à-vis de tous leurs hommes.

« Les Frères de La Valroy pourront moudre leur grain au moulin, pour eux et pour les Frères de leur ordre.

« Clémence et Robert son fils ont reçu du monastère cent livres, monnaie de Laon, en promettant que si quelqu'un de leurs hommes pêche dans le vivier ou prend la liberté de couper des herbes ou du bois dans la forêt appartenant à La Valroy, ils lui feront payer le dommage et en outre cinq sols d'amende à Robert <sup>1</sup>. »

L'abbaye de La Valroy venait aussi de se libérer envers Clarembald de l'Abbaye de la redevance annuelle de neuf galets de froment et de trémail. Ce dernier, avant sa mort, lui avait même fait

<sup>1</sup> Cartulaire Desilve, L, f° 57.

remise des deux muids de grains qu'elle lui fournissait chaque année.

A la même époque, Jean de Roucy, successeur de son frère Radulphe, mort sans enfant, mit aussitôt tous ses soins à enrichir le monastère envers lequel ses ancêtres s'étaient déjà montrés si généreux.

De concert avec Béatrice de Vignory, son épouse, Henri son frère et le chevalier Gui d'Hannogne, il donne en toute propriété le bois appelé Fay.

Cette libéralité complétait avantageusement toutes les donations faites jusqu'ici sur les territoires de Sévigny et de Saint-Quentin. Ce bois du Fay devait être d'une réelle utilité pour les religieux. Ceux-ci, en effet, allaient y trouver, outre leur bois de chauffage, le bois de construction pour édifier la nouvelle et vaste église projetée.

Situé sur un plateau assez vaste, dominant tous les territoires voisins, le bois de Fay couronnait majestueusement de sa belle futaie les exploitations agricoles formées par l'abbaye et groupées autour de lui <sup>1</sup>.

Non content de faire abandon de ce bois aux moines, Jean de Roucy leur donnait la faculté d'ensemencer, de planter ou de transformer en forêt la terre qui dépendait du Fay. Les habitants de Saint-Quentin abandonnaient les aisances dont ils jouissaient dans cette forêt et promettaient, sous la foi du serment, de ne plus y couper du bois et de ne plus y faire paître leurs animaux.

Ils offraient pieusement à l'autel de la Bienheureuse Vierge Marie tous ces droits qu'ils possédaient dans le bois du Fay.

De leur côté, les Frères de La Valroy, cédant aux prières des habitants de Saint-Quentin et à l'intervention du comte, donnent à l'église de Saint-Quentin six sols et demi pour l'entretien d'une lampe et renoncent au cens que Saint-Quentin paie pour le bois.

En outre, les Frères donnent à la population de ce village l'aisance de la moitié de la paille du territoire de Licencourt. L'octroi de

<sup>1</sup> Cartulaire Desilve, VIII, IX, XX. S'il faut en croire la légende, près de ce bois du Fay se livra en 680 une bataille très sanglante entre les Austrasiens et les Neustriens; le duc Pépin, qui était à la tête de l'armée austrasienne, n'échappa que par la fuite, et son allié le duc Martin, dut aller se renfermer dans la ville de Laon. Ebroin conduisit son armée victorieuse pour s'emparer de cette ville.

Le bois du Fay a été défriché en 1846 au grand mécontentement des villages environnants; une ferme y fut alors établie.

cette aisance ne dispensera pas les Frères de travailler leurs terres.

Le comte Jean et son frère Henri confirment cette donation sous la foi du serment et promettent toute garantie à l'abbaye.

« Si quelqu'un des hommes de Saint-Quentin a la témérité de forfaire dans le bois du Fay, il paiera au comte une amende de cinq sols ».

Près de Chimum, entre la propriété du prévôt Blichard et celle des religieux, l'église de La Valroy possédait une terre de la contenance de vingt journaux. Or, en 1195, Jean de Rouey s'en était injustement emparé, mais après avoir reconnu ses torts, il la restitua et accorda en outre une complète immunité pour toutes les terres concédées par ses prédécesseurs <sup>1</sup>.

La même année, Robert de Pierrepont se dépouillait en faveur de La Valroy de la partie de ses bois située à Tilloy, près de Lappion pour l'essartage; il était stipulé que la terre appartiendrait à l'abbaye, à condition toutefois qu'on remit à Robert la moitié des produits. Robert devrait prendre son revenu et l'engranger lui-même. Eustaehie, sa femme, approuvait cette concession <sup>2</sup>.

A la fin du douzième siècle, c'est-à-dire à l'époque où nous arrivons à l'examen de ces libéralités et de ces divers contrats faits en sa faveur, l'abbaye de La Valroy avait cinquante ans d'existence et tout nous porte à croire qu'elle avait traversé victorieusement la dure période de ses origines.

Considérables étaient déjà les terrains défrichés par les religieux. Propriétaires d'une partie des territoires de Sévigny, de Saint-Quentin, de Hannogne, de Nizy, de Le Thour, ceux-ci avaient dû bâtir des granges pour l'exploitation de leurs terres situées au loin. Afin d'arriver à pouvoir moudre leur blé, il s'étaient vus dans la nécessité d'établir à proximité plusieurs moulins et de creuser des viviers pour se procurer du poisson. En leur possession se trouvaient aussi un nombreux bétail composé de moutons, de bœufs et des équipages de culture.

Les modestes habitations hâtivement bâties étaient devenues insuffisantes. Aussi avaient-ils été obligés de construire des loge-

<sup>1</sup> Cartulaire Desilve, LXV.

<sup>2</sup> Cartulaire Desilve, LXVI.



ments plus vastes. La chapelle provisoire se trouvait trop étroite; aussi le monastère songeait-il à édifier une nouvelle église sur un plan plus spacieux.

A mesure que la situation temporelle des moines avait progressé, leur influence extérieure et sociale s'était étendue dans les mêmes proportions. Comme nous avons pu le constater, les seigneurs dont les domaines touchaient à l'abbaye s'intéressaient à l'avenir du couvent, au point de respecter eux-mêmes et de faire respecter aux autres ses droits acquis. Dans leurs fréquentes visites, ces personnages éminents savaient prendre, au contact des religieux, un esprit surnaturel, et régler sur de tels modèles leur vie et leur conduite.

Les seigneurs féodaux dont la puissance eût été pour les populations une source de misères et de calamités prenaient une conscience plus nette de leurs responsabilités et des services qu'on attendait de leur protection. Quand à tout propos, les abbés et les religieux leur rappelaient que leur pouvoir et leur autorité étaient à la merci de la volonté de Dieu, ces fiers personnages en convenaient volontiers et, dans les chartes signées par eux, ils reconnaissaient humblement que Dieu était rempli de patience à leur égard.

S'ils avaient des faiblesses et des fautes à racheter, ils ne se contentaient pas de manifester leur repentir par de meilleures dispositions, ils créaient encore des fondations charitables au profit des déshérités de la terre pour obtenir de Dieu le pardon de leurs péchés : des documents nombreux et explicites en font foi.

C'est sous l'inspiration des moines, on peut l'assurer sans témérité, que partirent pour la Terre sainte les chefs de ces grandes familles de seigneurs.

Dès lors, on vit successivement s'enrôler sous la bannière des croisés, Guisehard de Rouey en 1170, puis Clarembald de l'Abbaye en 1171, plus tard en 1189 Raoul du Thour qui mourut l'année suivante dans les Lieux saints; enfin Gobert de Sissonne, tout autant de zélés bienfaiteurs sincèrement dévoués à La Valroy.

Ce n'était certes pas la soif des conquêtes qui poussait ces nobles chevaliers ainsi que les autres seigneurs dans ces expéditions lointaines. Venger les Lieux saints des opprobres dont ils étaient couverts depuis longtemps, telle était l'unique ambition des croisés; ils



n'allaient pas à la conquête d'un royaume, mais ils voulaient mettre un terme à ces persécutions sans nombre dont les infidèles accablaient les pèlerins : une pensée surnaturelle et chrétienne les inspirait dans leur résolution.

Ce noble but, hâtons-nous de le dire, fut pleinement atteint et le résultat souhaité se trouva réalisé.

En effet, quoique enclavés en terre turque, les Lieux saints furent en vertu des traités obtenus, placés sous le protectorat des nations chrétiennes et les fidèles y trouvèrent désormais libre accès, sans être comme autrefois exposés aux persécutions et aux avanies signalées par les apôtres des croisades.

Ajoutons que le dévouement des croisés fut pour l'Europe et pour la civilisation très féconde en résultats aussi bienfaisants qu'inattendus. L'héroïsme de ces chevaliers du Christ nous préserva de la honte de tomber sous la domination des Turcs et des Arabes. Idées nouvelles rapportées de l'Orient, procédés ignorés des nations chrétiennes, tels sont en outre les avantages que nous avons retirés du sublime mouvement des croisades.

Grande fut aussi l'influence exercée sur les populations voisines par les religieux de La Valroy.

Celles-ci n'avaient pu rester longtemps indifférentes au spectacle édifiant qui s'offrait journellement à leurs yeux. Ces pauvres moines, ces gens inconnus qui, sans autre bagage que leurs outils et leurs livres, étaient venus s'installer au milieu d'elles, avaient tout d'abord attiré sur eux la curiosité publique. Mais peu à peu, tout changea, le genre de vie austère des religieux, la cloche du monastère indiquant l'heure de la prière et de l'office, la vue de ces pieuses équipes de travailleurs se rendant gravement et en silence à leurs occupations, le droit d'asile et les aumônes abondantes accordés aux indigents, tout concourut peu à peu à frapper les imaginations et à produire sur les âmes une forte impression.

L'abbaye de La Valroy était comme un livre ouvert où tous pouvaient lire des leçons vécues de l'Évangile sur la charité, l'abnégation, la pénitence, le détachement et ces enseignements portaient certainement leurs fruits.

Si l'abbaye put recruter ses moines dans la contrée et y trouver un contingent respectable de novices et de Frères, elle sut également

faire germer autour d'elle bien des actes de vertu et de générosité.

La trace de ces faits nous échappe en grande partie, il est vrai, mais on n'en doit pas moins les estimer de quelque valeur dans l'action bienfaisante et religieuse du monastère.

Un autre travail se manifestait aussi d'une manière insensible, non plus sur les individus, mais sur le sol lui-même.

Les revendications que les habitants élevaient de temps à autre pour conserver des anciens droits d'aisance qu'ils avaient laissé tomber dans l'oubli, sont pour nous l'indication d'un changement opéré dans les mœurs. De tels faits nous autorisent à penser que les magnifiques résultats obtenus par les moines en défrichant les marais et les broussailles, stimulaient l'activité de la population laborieuse; celle-ci s'éprenait pour le travail de la terre d'un amour qui dure encore.

Les moines de La Valroy à force de conduire leurs charrues à travers les épines et les ronces et de faire ainsi reculer les forêts envahissantes, décuplaient la valeur de notre sol.

Dieu, dit Fénelon, a mis la religion dans des faits. C'était la méthode des moines.

Sans dédaigner la théorie, ils allaient d'instinct à la pratique et obtenaient des résultats en présence desquels dans notre siècle les esprits sont encore saisis d'admiration.

C'est une réponse à l'insolente question des contempteurs de notre foi : A quoi bon les moines?

N'eussent-ils servi qu'à défricher les terres incultes, à exposer leur vie dans l'assainissement des marécages, qu'ils auraient déjà droit à toute notre reconnaissance.

Mais plus loin encore s'est étendue leur action bienfaisante; Cluny et Cîteaux ont formé la France.

---





## CHAPITRE V

**Prélature des abbés Nicolas (1200-1202),  
Guillaume I<sup>er</sup> (1202-1216).  
Robert (1216-1223), et Guillaume II (1223-1255).**

LE MONASTÈRE EST ÉDIFIÉ SELON LE PLAN GÉNÉRAL ADOPTÉ PAR L'ORDRE DE CITEAUX. — LA CONSÉCRATION DE L'ÉGLISE (11 OCTOBRE 1209) EST L'OCCASION DE NOUVELLES LIBÉRALITÉS DE LA PART DES SEIGNEURS DE LA CONTRÉE.

Nous touchons au seuil du treizième siècle. L'Église catholique y multiplie des œuvres de zèle et de charité, les arts atteignent leur plus riche épanouissement. L'histoire de l'abbaye de La Valroy nous apparaît comme un ensemble d'efforts et de progrès en parfaite harmonie avec les besoins de l'époque; c'est sa période la plus florissante.

Tout en s'occupant activement de la formation religieuse de leurs moines, les abbés de La Valroy portèrent leur attention sur les intérêts et le développement matériel de l'abbaye.

L'accroissement du personnel et l'importance des transactions nécessitaient de nouvelles constructions; celles-ci, en effet, s'accroissaient d'année en année grâce aux produits toujours plus abondants que les religieux savaient tirer de leur domaine.

Nicolas I<sup>er</sup> qui avait succédé à Adam sur le siège abbatial de

\* Vignette tirée du Psautier de saint Louis (Bibliothèque Nationale, deuxième moitié du XIII<sup>e</sup> siècle).

La Valroy eut donc à diriger les travaux dont ses prédécesseurs avaient décidé l'entreprise. Il s'agissait d'achever la construction du monastère et surtout de bâtir l'église.

Il n'eut malheureusement pas la satisfaction de voir la fin de ces travaux : il ne fut abbé que deux ans et mourut dans le cours de l'année 1202.

Cependant, sous sa prélature, l'abbaye fit plusieurs acquisitions, entre autres celle d'un pré situé contre le moulin de la Croix. En échange de cette donation, il s'engageait à payer à Roger, seigneur du Thour, un cens annuel de six deniers ; ce même Roger reçut vingt livres, monnaie de Reims, en compensation de l'angle de son vivier situé près du moulin de Laniscourt <sup>1</sup>.

Ensuite on vit avec l'abbé Hughes, le chapitre de Saint-Denis donner à perpétuité toutes leurs propriétés du manse de Concevreux, à savoir : une maison et jardin, la vigne de Faunain, celle de Hault-Launoy et les deux vignes du Frère Hughes, leur familier. La première contenait environ huit journaux, la deuxième trois et les deux dernières un seul.

Les dîmes et les revenus devaient être payés au monastère de Saint-Denis, dans l'octave de la Saint-Martin, et, en cas de retard, le débiteur était passible d'une amende de sept sols et demi.

De plus, l'abbaye de La Valroy pouvait acquérir au plus sept journaux de vignes ou sept journaux de terre pour y planter une vigne dont elle devait aussi payer la dîme.

Le raisin devait être écrasé dans le pressoir appartenant au monastère de Saint-Denis.

Si un désaccord survenait entre les serviteurs de La Valroy et ceux de Saint-Denis, aucune des parties ne pouvait porter plainte à la justice, tant que la partie offensante s'offrait à dédommager la partie lésée <sup>2</sup>.

Enfin l'abbaye obtint l'emplacement de plusieurs moulins sur la rivière d'Aisne, près d'Évergnicourt.

Cette dernière acquisition, comme un peu plus tard celle des bois de Sissonne et de Sainte-Preuve, va nous fournir l'occasion

<sup>1</sup> Cartulaire Desilve, CXVIII.

<sup>2</sup> Cartulaire Desilve, CXV.



d'étudier les formalités imposées à cette époque pour garantir les contrats de vente et d'achat, les mutations et les redevances.

Les seigneurs, chose digne de remarque, n'avaient pas seuls le droit de propriété; un simple cordier de Nizy (d'après la charte CIX déjà citée) vendait, avec l'autorisation du seigneur, une terre au couvent de La Valroy. Souvent aussi les seigneurs endettés se trouvaient dans l'obligation de vendre leur part d'héritage, le besoin d'argent les poussait à faire des concessions de terrain dont ils tiraient profit.

Ce qui est surtout intéressant à signaler, ce sont les multiples précautions prises pour assurer la tranquille et sûre possession de la propriété.

En face des révocations possibles de la part des donateurs eux mêmes ou de leurs héritiers, il semble qu'une menace de cassation planait toujours avec terreur sur les formules judiciaires.

Et d'abord le seigneur ne se permettait pas de vendre ou de céder ses propres biens sans l'assentiment de son épouse; celle-ci de son côté ne pouvait passer de contrat sans l'autorisation de son mari.

Mais les garanties que présentaient certains chevaliers de l'époque étaient si peu sérieuses que les transactions et les marchés étaient entourés d'un appareil solennel dont nous sommes étonnés aujourd'hui.

Presque toutes les anciennes chartes de La Valroy nous offrent ainsi, comme principale caution de l'engagement pris par les seigneurs, une série de témoins dont le nombre et la qualité sont toujours imposants. Ces précautions se trouvant encore insuffisantes, on fait appel à la sanction de l'archevêque de Reims, assez souvent à celle de l'évêque de Laon ou de Soissons; parfois même on a recours, sur la demande de l'archevêque, à la sanction du roi ou du Souverain Pontife.

Pour mieux nous rendre compte des formalités alors en usage, il nous suffira d'examiner en détail la série des chartes relatives à la donation faite par la comtesse de Roucy de l'emplacement de plusieurs moulins sur la rivière d'Aisne à Évergnicourt.

La donatrice est Élisabeth, fille de Jean, vicomte de Mareuil, seigneur de Neufchâtel-sur-Aisne. Veuve du comte Guischard de

Roucy mort en 1180, elle survécut longtemps à son mari et avait conservé pour domaine la terre de Neufchâtel.

La bienfaitrice fit d'abord savoir qu'au temps de son veuvage, elle avait acquis l'emplacement de certains moulins sur l'Aisne, près d'Évergnicourt. Cette terre appartenait à trois seigneurs, la première part était à Radulphe de Noviant (Novion-Porcien); la seconde à Rainald de Mondivel et à Élisabeth, son épouse, avec le consentement d'Henri de Noircourt, seigneur féodal; mais elle avait été achetée par Élisabeth en même temps que le tiers du manse seigneurial d'Évergnicourt; la troisième, aux fils d'Hughes de Prunisuel à savoir Gérard et Pierre.

Élisabeth donna toute cette propriété à l'abbaye de La Valroy par l'entremise de l'abbé Nicolas, pour son propre salut et celui de ses enfants.

Elle garantit cette donation en parfait accord avec Rainald de Mondivel et sa femme Élisabeth, sa fille Agnès, Gibelot sa belle-mère et son frère Pierre, tous désireux de faire partie des bienfaiteurs de La Valroy <sup>1</sup>.

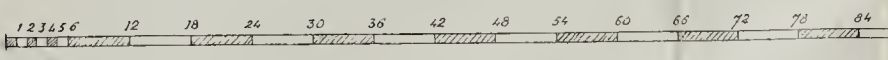
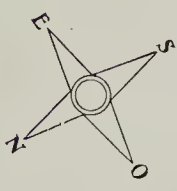
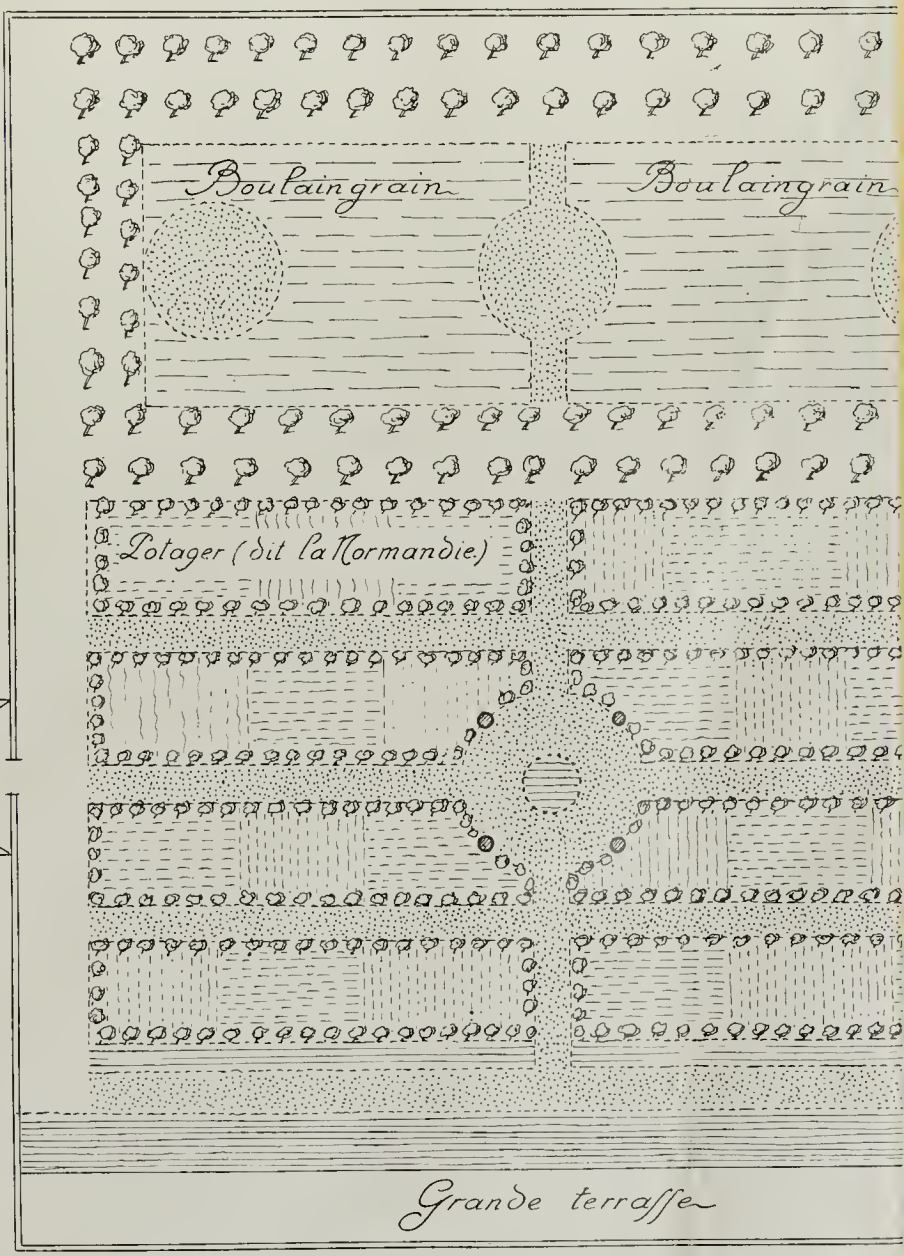
Ces libéralités font l'objet d'une charte datée de 1201, mais le texte d'une autre charte indique le consentement donné par Ingeran de Coucy, comte de Roucy et celui de son épouse Eustachie, elle-même fille d'Élisabeth.

De leur côté, l'abbé et les chapitres de Saint-Pierre et de Saint-Hubert en Ardennes avaient des droits sur l'emplacement de ces moulins. Une charte spéciale, toujours datée de 1201, contient les clauses qu'ils apportent à leur consentement : ils réclament le droit de faire moudre chaque semaine sept setiers de grains pour les besoins de l'église d'Évergnicourt, sans rétribution, ni mouture.

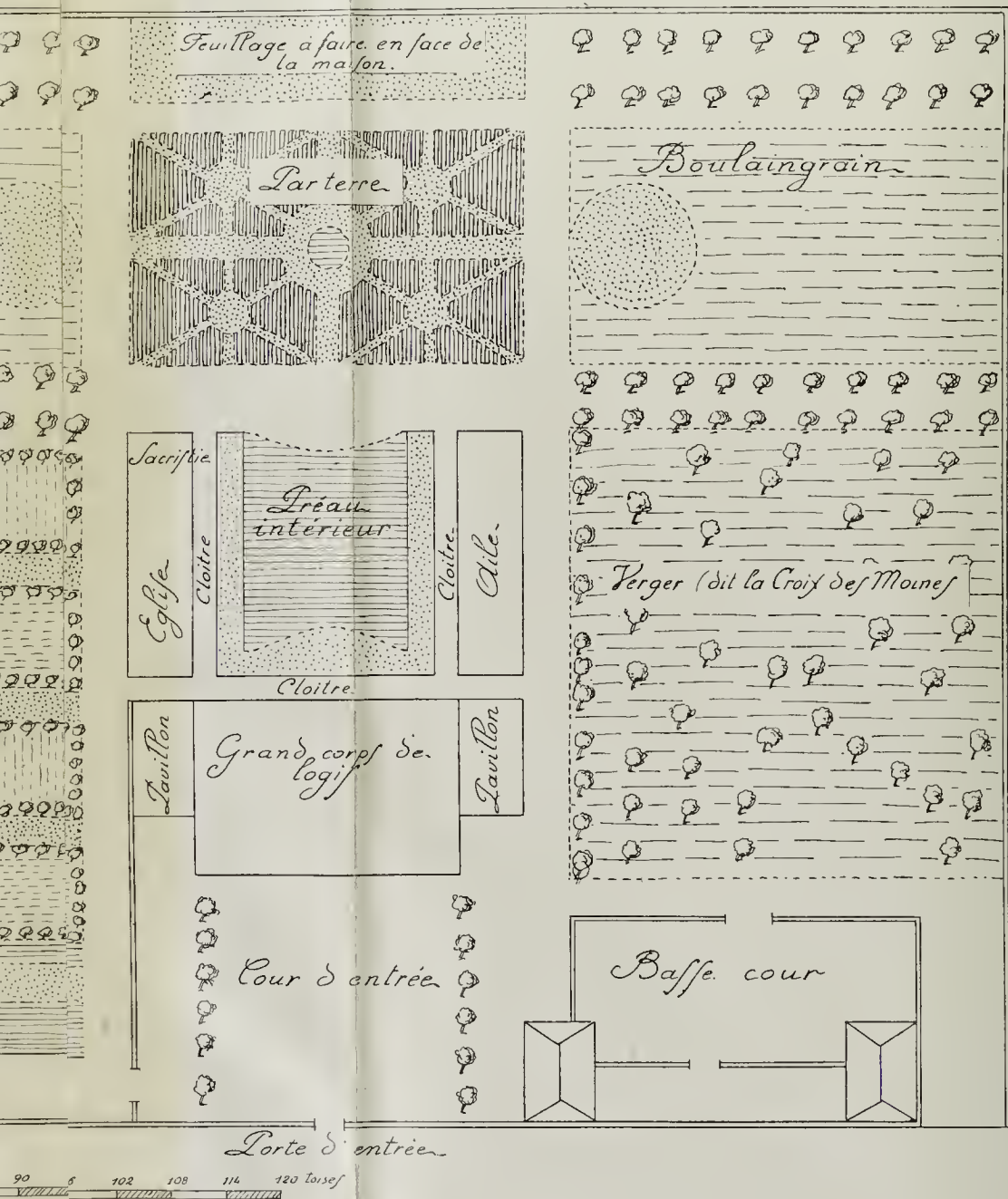
En 1202, la même Élisabeth concède encore son tiers sur l'emplacement des moulins d'Évergnicourt et Gérard de Prunisuel, ainsi que son épouse, imitent son exemple, en présence du Chapitre de Reims; mais ils reçoivent de l'abbaye dix livres, monnaie de Reims. Pierre, fils de Gérard, approuve le contrat, Gauthier de Chasteler et sa femme Ælide, sœur de Gérard, Pochard de Château-Porcien et sa femme Helvide, aussi sœur de Gérard, et Sibille, également sœur de

<sup>1</sup> Cartulaire Desilve, CI, C, CII, CIII, CIV.

Plan des bâtiments & jardins de l'Abbaye de la Valleroie, avec



c celui des Promenades & dépendances dans l'intérieur du clos de ces messieurs





Gérard, donnent aussi leur assentiment. En octobre de la même année, Rainald de Mondivel cède également son tiers et l'aisance d'une carrière à l'usage du moulin contre vingt livres, monnaie de Reims.

La notification définitive de toutes ces concessions est enfin promulguée par le chapitre de Reims. On la trouve exprimée dans la neuvième chartre relative à ces moulins d'Évergnicourt <sup>1</sup>.

Si plus tard quelque contestation s'était élevée, on aurait eu recours à la sanction du roi de France ou du Souverain Pontife. Le cas se produisit effectivement en cette année 1202, au sujet de la propriété du bois du Fay qui, nous l'avons vu, appartenait à La Valroy.

Dans une chartre délivrée par Odon, évêque de Paris, nous lisons : « Après qu'un long débat eut été tenu devant nous, en vertu d'un mandat apostolique, entre l'abbé et les chanoines de Cuissy, d'une part et l'abbé et les moines de La Valroy de l'autre, notre médiation a enfin obtenu l'accord suivant : la terre labourable que les Frères de Cuissy réclamaient appartiendra propriétairement à l'abbaye de La Valroy, selon la désignation des bornes faites par les témoins de La Valroy, à savoir depuis la voie romaine jusqu'au Fay, comme l'indique la borne placée dans la vallée près de la voie romaine, laquelle borne regarde obliquement la borne de *Salicula* et se dirige directement par d'autres bornes jusqu'au bois du Fay, de même la portion du bois qui est entre la borne placée dans l'angle de cette portion et regarde du côté de l'orient la borne appelée le *Gros Hêtre* et qui, du côté de l'occident, est tournée vers le Fay, restera aux Frères de La Valroy, malgré les précédentes prétentions des chanoines de Cuissy, en sorte que ni les chanoines ni les hommes de Dizy n'en pourront jamais réclamer le pâturage ou les aisances.

« Les moines de La Valroy auront le pâturage des terres de la paroisse et de la ferme de Dizy, appartenant aux chanoines de Cuissy ou aux hommes de Dizy sur lesquelles ceux-ci feront paître leurs troupeaux ; et réciproquement les chanoines de Cuissy et les hommes de Dizy sur les terres de La Valroy, à l'exception du Fay tant qu'il sera bois.

<sup>1</sup> Cartulaire Desilve, CIV.



« L'abbaye de La Valroy a donné cent quarante livres parisis à celle de Cuissy pour cet accord.

« Fait à Paris, en notre chapelle, l'an 1202, de notre pontificat la sixième <sup>1</sup> ».

Cette sentence fut en outre confirmée par le roi de France dans les termes suivants : « Philippe (II Auguste), par la grâce de Dieu, roi des Francs.

« Sachent tous présents et à venir que la paix faite entre l'abbé et les chanoines de Cuissy, d'une part et l'abbé et les moines de La Valroy, de l'autre, concernant la terre, le bois, les pâturages et l'usage du Fay, sujet de leur discussion, a été d'un consentement mutuel faite et rédigée par écrit et munie du sceau d'Odon, évêque de Paris, sauf notre droit, comme nous l'a rapporté ce même Odon, notre cher cousin.

« Et nous, nous l'avons confirmée par l'autorité de notre sceau et par la signature du nom royal.

« Fait à Passy, l'an du Seigneur douze cent deux, de notre règne le vingt-quatrième. »

Sous la prélatrice de l'abbé Guillaume, successeur de l'abbé Nicolas, l'abbaye de La Valroy voyait s'élever peu à peu les murs de son église nouvelle avec ses dépendances. La vente des blés et des grains couvrit aisément les frais de ces importants travaux.

Les soins assidus apportés à la culture et au défrichement avaient donné à leur domaine un tel rapport qu'on arriva à faire face aux dépenses occasionnées par les constructions; que dis-je? on trouva même les sommes nécessaires à l'acquisition d'une forêt entre Sissonne et Sainte-Precuve et au paiement des aïssances que la famille de Roucy possédait elle-même au bois du Fay.

La charte <sup>2</sup> dans laquelle la comtesse Eustachie de Roucy concède ce droit d'aïssance nous renseigne clairement sur les obligations contractées par les religieux : ils remirent à Odon, seigneur de Sévigny, cent livres parisis moins cent sols et de plus ils s'engagèrent

<sup>1</sup> Cartulaire Desilve, CIV, CV. — L'abbé de Cuissy avait acheté des religieux de Marmoutiers la terre et la seigneurie de Dizy (1144) et après avoir admis en 1195 le roi de France et ses successeurs au partage de tout le terroir de Dizy, y fondait le village. C'est à cette co-proprioété existant entre l'abbé de Cuissy et le roi de France que nous devons peut-être cette charte de Philippe-Auguste.

<sup>2</sup> Cartulaire Desilve, CVII.

à payer chaque année sept sols, monnaie de Reims, pour le luminaire de l'église de Sévigny.

Par contre, il ne restait plus aux habitants de Sévigny le moindre droit d'aisance et de pâturage sur le bois du Fay. D'ailleurs tous étaient unanimes à le reconnaître.

« Si, ajoute le texte, un homme de Sévigny vient à forfaire dans le bois du Fay, soit en y faisant paître, soit en y passant, sur la déposition véridique d'un Frère convers de l'abbaye ou sur le serment d'un séculier, il devra restituer le dommage et, le dimanche suivant, il sera dépouillé de ses habits et frappé en face de l'église, et de plus devra prêter serment qu'il ne retombera plus dans cette faute.

« Peut-être le coupable refusera-t-il de donner pareille satisfaction, dans ce cas, les Frères de La Valroy porteront leur plainte au seigneur de Sévigny et si, dans la quinzaine, la faute n'a pas été réparée, les Frères réclameront auprès du seigneur feudataire de Sévigny.

« Supposons que cette réclamation n'obtienne aucun effet, ils auront alors le droit de réclamer justice partout où bon leur semblera.

« Sur le refus du coupable de se soumettre aux arrêts de la justice des seigneurs, ces derniers pourront le séparer de la communion de la paroisse de Sévigny.

« Dans l'hypothèse où le bois du Fay viendrait à être défriché et converti en terre, les hommes de Sévigny reprendront le droit de pâturage et l'abbaye sera exempte de sa redevance pour le luminaire de l'église. »

Les négociations entamées par l'abbé Guillaume pour l'acquisition du bois situé entre Sissonne et Sainte-Preuve donna lieu à de multiples contrats; onze chartes <sup>1</sup> furent rédigées à cette occasion et l'abbaye dut payer près de neuf cents livres à Milon, seigneur de Sissonne, ce qui était à peine suffisant pour acquitter les dettes dont ce dernier était accablé.

Le principal mérite de Guillaume fut d'avoir réussi, par la sagesse de ses vues, à mener à bonne fin l'édification du monastère sur un plan définitif.

Ce plan, ses prédécesseurs l'avaient conçu d'une façon absolument

<sup>1</sup> Cartulaire Desilve, LXVI, LXXII, LXXIII à LXXXII, XCIV.

conforme aux prescriptions du premier chapitre général de l'ordre. Tout était combiné et il était établi de manière à ce que l'abbaye pût réunir dans son enceinte toutes les choses nécessaires à la vie : eau courante, jardins fruitiers, potagers, ateliers, etc. ; les religieux n'avaient aucun prétexte pour aller au dehors.

Lorsque la construction de l'église fut terminée, l'abbé Guillaume fixa la date de sa consécration <sup>1</sup> au 11 octobre ; il convoqua pour rehausser l'éclat de cette cérémonie, tous les seigneurs des environs. Aucun d'eux ne manqua à l'appel et les fidèles des paroisses voisines vinrent très nombreux pour assister à la solennité.

Cette circonstance exceptionnelle groupait la foule et les religieux dans le nouveau sanctuaire, Guillaume en profita pour élever la voix.

Dans un langage à la fois simple et noble, il montra le but surnaturel qui avait présidé à la fondation de l'abbaye, puis en termes pleins de chaleur et de sincérité il remercia les comtes de Roucy de leurs libéralités premières envers le monastère et des faveurs nouvelles qu'ils se proposaient de lui accorder dans l'avenir.

Les assistants purent admirer les belles proportions du nouvel édifice où cependant tout respirait l'austérité et la simplicité monastiques, conformément aux sages règlements de l'ordre cistercien.

La plus grande pauvreté régnait dans le mobilier des religieux et jusque dans les accessoires du culte. Les croix des autels étaient en bois, les candélabres en fer. Ni or, ni métal précieux ne frappaient les regards, seuls les calices étaient d'argent.

Nulle broderie ne relevait la simplicité des nappes d'autels, les ornements étaient tous d'une seule et même couleur, en laine ou en lin, car la règle interdisait les étoffes de soie.

La cérémonie de la consécration fut très longue, mais on ne pouvait se lasser d'entendre la psalmodie si recueillie et si pieuse que la voix grave des moines faisait entendre.

Au premier rang dans l'assistance se tenait la comtesse Eustachie de Roucy ; la succession du comté lui était échue, ainsi que le domaine de Roucy et de Nizy à la mort de ses frères, Raoul et

<sup>1</sup> Tous les ans on en faisait mémoire le 11 octobre et le calendrier de l'ordre la mentionnait à cette date : *In territorio Rhemensis dedicatio Basilicæ Vallis Regis.*

Jean, décédés sans héritiers, sa présence était donc une preuve manifeste de son inaltérable bienveillance et de l'intérêt toujours croissant que sa maison portait aux destinées de l'abbaye.

Après la consécration de l'église, la comtesse se sentit tellement touchée de ce qu'elle avait vu et entendu au cours de la cérémonie que cédant à une heureuse inspiration du moment elle fit une nouvelle donation.

C'était une redevance annuelle, à prendre sur le vinage de ses terres. Son intention était de fournir chaque année aux religieux pour le jour anniversaire de la dédicace de leur église, « mille harengs » *mille allecia*.

Voici d'ailleurs la traduction du texte latin de cette donation :

« Je, Eustachie, comtesse de Roucy, fais savoir à tous présents et à venir qu'ayant assisté à la consécration de l'église de La Valroy et étant très satisfaite de ce que j'ai vu et entendu, guidée et touchée par le Saint-Esprit, j'ai donné à perpétuité à ladite église de La Valroy et à ses religieux, en esprit de dévotion et de sainte liberté, pour mon salut temporel et éternel, pour le salut de ma mère, de mon fils et de mes filles, pour la recommandation annuelle de mon mari défunt, Robert de Pierrepont, et pour le soulagement des âmes de mon père, de mes frères et de tous mes ancêtres, mille harengs à prendre chaque année sur mon vinage de Nizy, en sorte que celui qui tiendra ce vinage sera tenu de les fournir sans délai ni discussion, le lendemain de la Saint-Denis, pour fournir leur pitance au jour anniversaire de la dédicace de leur église <sup>1</sup>. »

Un sincère sentiment de dévotion porta la comtesse Eustachie à prendre pour le soulagement de son âme une autre disposition charitable. Celle-ci assurait aux religieux de La Valroy douze setiers de froment du premier battage, à prendre chaque année sur le terrage et les revenus de Saint-Quentin. Le but de cette donation était de procurer tous les ans, au jour anniversaire de son décès, la pitance aux religieux. De son vivant, la comtesse de Roucy avait elle-même réglé le détail des dispositions à prendre après sa mort <sup>1</sup>; ses enfants, Jean, seigneur de Pierrepont et les sœurs de celui-ci, Œlide et Élisabeth, en assurèrent l'exécution.

<sup>1</sup> Cartulaire Desilve, CXII, 1209.



D'autres seigneurs qui vraisemblablement assistèrent également à la consécration de l'église, imitèrent la noble et chrétienne conduite d'Eustachie; à la même époque La Valroy fut l'objet de leurs libéralités.

Guy d'Hannogne, avant de mourir, donne une rente de vingt setiers de froment à prendre sur les terrages et vingt sols à percevoir sur le cens d'Hannogne, son frère Jean, seigneur de Dercey, exécuta ses volontés.

Radulphe, de Château-Porcien, assure un revenu de cent sols à prendre sur le vinage de Balham, tandis que son frère Gaufridus, concède vingt sols de rente sur le revenu de sa ferme de Grand-champ.

Garin de Chalemel et Hersende, son épouse, abandonnent au monastère leur vigne de la Terre-Noire et tout leur champ situé sur le territoire de Chalemel; l'abbaye leur laisse le viage de cette vigne et de ce champ pour le prix annuel de trois muids de vin et d'un setier de froment destinés à la pitance des religieux. Après leur décès la vigne et le champ devaient revenir entièrement à l'abbaye <sup>1</sup>.

Dom Guillaume put donc remercier la Providence de lui avoir accordé pendant sa prélature des témoignages si évidents de protection; il eut aussi la joie de voir se terminer à son avantage un débat qui s'était élevé entre l'abbaye et la commune de Bucy. Il s'agissait d'aisances que Bucy prétendait avoir dans l'île et dans le marais d'Escorel, entre Morimplune et l'église de Chivres. Les prêtres de Tavaux et de Chivres, en hommes discrets, surent après de longues discussions obtenir de Bucy qu'il renonçât à ses prétentions <sup>2</sup>.

Les annales de l'abbaye de Vauchrétien, au diocèse de Soissons, mentionnent le rôle que Guillaume, abbé de La Valroy, fut appelé à remplir en 1210. Il s'agissait alors de régler un différend survenu entre les moines d'Igny et les chanoines de Chartreuve au sujet de quelques parcelles de terre.

Le nom de Dom Guillaume se trouve encore cité dans une fameuse décrétale d'Innocent III, insérée au Corps du Droit : *Cap. Olim de rescriptis*, datée de Latran du 2 mai 1212. C'était à propos d'une

<sup>1</sup> Cartulaire Desilve, CXI, XC, XCI, XCVII.

<sup>2</sup> Cartulaire de Desilve, CXVI.



affaire ecclésiastique dont la solution était restée pendante, malgré sa médiation jointe à celle des abbés d'Igny et de Saint-Nicaise de Reims.

Le litige avait pour objet la cure de Sault-Saint-Remi. Deux compétiteurs se la disputaient, mais deux chanoines de Laon, en vertu d'une commission apostolique, l'adjugèrent à un clerc né à Crugny, près de Fismes <sup>1</sup>.

Nous savons enfin qu'en 1214, l'abbé Guillaume se rendit au monastère de Signy pour assister à la translation des restes des Bienheureux Guillaume, Arnould et Gérard dont l'éclat des vertus avaient illustré le berceau de cette abbaye <sup>2</sup>.

Robert II, son successeur, si l'on en croit les auteurs de la *Gallia Christiana*, présida aux destinées de La Valroy pendant sept ans.

Vers la même époque, on avait projeté de reconstruire la cathédrale de Reims et une somme d'argent était nécessaire pour subvenir aux dépenses de ces travaux. Or, comme les seigneurs de Guignicourt, Prouvais et Neufchâtel, villages dont était formée la châtellenie de Neufchâtel, vassale du comte de Rouey, se montraient peu favorables au succès de cette œuvre, l'archevêque de Reims, Albéric de Hautviller, eut recours à l'intervention de Robert pour les sommer de recevoir les clercs chargés de faire la collecte.

Nous savons, en effet, qu'en 1212 (le 6 mai 1210, d'après Jean Taté) un violent incendie avait anéanti une grande partie de la ville de Reims; l'édifice construit vers 846 par l'architecte Romuald, sous le pontificat de Hinemar, avait été la proie des flammes.

L'archevêque Albéric Humbert conçut aussitôt le projet de réparer magnifiquement le désastre; les données architecturales de l'époque lui en fournissaient le moyen. Aussi résolut-il d'élever à la gloire de Notre-Dame un monument appelé à devenir l'un des plus beaux joyaux de sa couronne.

Il posa la première pierre l'année suivante, et les travaux furent poussés avec tant d'ardeur que dans le court espace de trente ans s'acheva cet incomparable chef-d'œuvre dont la gloire devait être si intimement liée à celle de la France.

<sup>1</sup> *Bulletin du diocèse de Reims*, année 1874, n° 17.

<sup>2</sup> Dom MARLOT, p. 420. — Dom LELONG, p. 252.

La cathédrale de Reims, sans avoir les dimensions de l'ancien Temple de Salomon, reflète quelque chose de sa splendeur; toute l'Europe, que dis-je? le monde entier connaît ce célèbre et majestueux édifice.

Nous le devons au génie de nos pères qui nous l'ont légué comme un vivant témoignage de leur foi.

Sept siècles s'étaient écoulés sans rien effacer de son idéale magnificence. La richesse de son sanctuaire, l'élégance de ses nefs, l'élévation de ses colonnes, la hardiesse de ses voûtes étaient un perpétuel objet d'étonnement et d'admiration; ses verrières formaient autant de pages d'une suave éloquence; leur aspect évoquait dans l'âme française les plus doux, comme les plus émouvants souvenirs. La rosace de l'Assomption étincelante et superbe était comme le sceau de la Vierge sur le monument élevé en son honneur :

Le temple grandiose ressemblait au vestibule du paradis, il charmait les yeux et impressionnait le cœur; par devant ses autels on eût dit que Dieu était moins invisible, la pensée se reportait vers Remi, l'immortel pontife dont la main baptisa la Monarchie dans la personne de Clovis, vers Jeanne d'Arc, la libératrice, debout et portant fièrement l'étendard de la victoire au sacre de Charles VII.

Voilà l'incomparable merveille d'architecture chrétienne, expression vivante de nos gloires nationales, que la haine et la barbarie teutonne ont voulu anéantir !

Cependant en dépit de ses terribles blessures, le chef-d'œuvre de l'art chrétien demeure encore debout et, devant ces ruines imposantes, on se demande encore aujourd'hui comment Albéric put trouver des ressources assez nombreuses pour faire face aux frais d'un travail aussi gigantesque.

On ne s'en étonnera pas si l'on se reporte par la pensée à une époque où la ferveur et la foi n'avaient jamais été plus florissantes; l'élan était merveilleux ! c'était à qui contribuerait dans la plus large mesure à l'édification du monument projeté à la gloire de Notre-Dame.

Tous les membres de la société, les habitants des villes comme ceux des campagnes, donnaient spontanément, en proportion de leurs moyens.

Il ne resta plus à l'archevêque de Reims qu'à coordonner la récep-

tion des offrandes venues de toutes les paroisses de sa province ecclésiastique. Ce soin fut confié au chapitre de sa cathédrale dont Milon de Nanteuil était alors le doyen.

Celui-ci, après avoir pris conseil de tous ses collègues du chapitre, décida d'envoyer dans toutes les localités de la province des collecteurs spéciaux. Ordre avait été donné au clergé et aux fidèles de les recevoir processionnellement; le jour de leur passage devait être chômé comme le dimanche, et un office chanté avait été prescrit.

Or, il arriva, comme nous l'avons dit plus haut, que le doyen de Guignicourt et les curés de Prouvais et de Neufchâtel, du diocèse de Laon, se refusèrent à recevoir les collecteurs du chapitre avec la solennité demandée.

Ces prêtres prétendaient n'avoir regu à ce sujet aucune instruction de leur évêque Anselme; celui-ci, ajoutaient-ils, n'avait adressé à son clergé qu'une simple lettre de recommandation en faveur des quêteurs.

C'est alors que l'archevêque de Reims charge notre abbé de La Valroy, Dom Robert, de la mission assez délicate de faire respecter ses ordres et la décision de son chapitre.

Robert, malgré tous ses efforts, échoua dans sa mission; l'archevêque censura les trois curés récalcitrants; ceux-ci en appelèrent au pape Honorius III et l'archevêque de Sens les releva finalement de leur censure, après information faite par trois chanoines de Paris <sup>1</sup>.

En dehors de cette intervention de Dom Robert, un seul document, à notre connaissance, se rattache aux années de sa prélature.

C'est un acte de libéralité par lequel Raoul de Château-Porcien établit en 1218 une rente annuelle de soixante sols, monnaie de Reims à prendre sur son droit de vinage de Balham pour fournir chaque année une pitance aux religieux de La Valroy, le jour anniversaire de sa mort <sup>2</sup>.

Un tel exemple, nous l'avons vu, venait de la comtesse Eustachie de Roucy. Toutefois, d'après les règlements de l'ordre, de semblables fondations ne pouvaient être que tolérées. La pitance, en effet, était

<sup>1</sup> Dom LELONG, *Histoire du diocèse de Laon*, page 289.

<sup>2</sup> Cartulaire des archives de Mézières, H. 261.

un supplément de nourriture que de généreuses personnes établissaient à jours fixes en faveur des religieux ; il consistait en pain blanc, en vin ou en poisson ; on l'ajoutait à la portion habituelle.

Dans certaines abbayes les pitances furent si nombreuses que le régime alimentaire des moines s'en trouva transformé. A La Valroy, elles furent plutôt rares ; la première ne fut établie qu'en 1209, on en voit seulement cinq dans le cours du treizième siècle. C'est une preuve irrécusable du respect qu'on ne cessa de porter à la discipline et à l'observance primitive.

Dom Robert mourut le 13 avril 1223. Si l'on en croit les chroniqueurs, il aurait perdu la raison dans les dernières années de sa vie. Guillaume, le deuxième du nom, le remplaça sur le siège abbatial de La Valroy.

Celui-ci était à peine entré dans l'exercice de ses fonctions (mai 1223) que le sire de Bucy, Albéric et Iserburde, son épouse, accordèrent au monastère le droit de pâturage et les autres droits d'aisances sur toutes les terres de Pierrepont, pour le bétail que les religieux entretenaient à Bucy <sup>1</sup>.

Quelques mois plus tard (août 1223) Roger, seigneur de Chaumont, leur céda en échange d'une rente de douze sols et deux deniers, une maison et ses dépendances situées à Rocquigny ; le jardin de cette propriété aboutissait à la rivière appelée Ceram. Dans la charte de cette mutation, comme on peut le constater, les moines possédaient une grange (ferme) à Rocquigny et là ils avaient des Frères convers pour l'administrer <sup>2</sup>.

L'année suivante, le chevalier Guy, frère de Gérard, seigneur de Bertincourt (écart de Fraillicourt sur la Malacquoise) donnait encore à La Valroy une rente de deux muids et demi de blé d'hiver à prendre sur ses moulins.

Cinq années plus tard (1229), Henri de Berlize approuvait, en qualité de suzerain, l'abandon d'une portion des dîmes de Berlize et de Noircourt fait à Guillaume II par Thierry de Château-Porcien et Marie, son épouse.

Mentionnons ici une décision datée de septembre 1224 et prise

<sup>1</sup> Archives des Ardennes, H. 265, manuscrit.

<sup>2</sup> Manuscrit de la Bibliothèque nationale, fonds français n° 4787, f° 68.



par le chapitre général de l'ordre; elle nous renseigne sur les pieuses et constantes relations entretenues entre les religieux de La Valroy et le clergé de la cathédrale de Reims.

Le doyen du chapitre de Notre-Dame avait sollicité pour les chanoines ses confrères, de leur vivant et après leur mort, la participation à tous les mérites de l'ordre.

L'abbé de Cîteaux et le chapitre général accédèrent avec empressement à ce désir et firent rédiger l'acte d'association suivant :

« Aux vénérables hommes, nos amis en Jésus-Christ, les très Révérends Pères de l'Église de Reims, présents et futurs, Frère G..., abbé de Cîteaux et toute l'assemblée des abbés réunis en chapitre général, salut et prière en Jésus-Christ :

« Considérant les sentiments d'affection et de dévouement que vous avez témoignés jusqu'à ce jour et que vous témoignez encore maintenant à notre ordre, à la prière du vénérable Pierre, doyen de l'église de Reims, et sur les instances de nos co-abbés d'Igny, de Signy et de La Valroy, nous accordons à chacun de vous durant sa vie et après sa mort, la pleine participation de toutes les bonnes œuvres qui se font dans notre ordre et qui continueront à s'y faire avec la grâce de Dieu.

« En conséquence lorsque notre chapitre général aura été informé du décès de l'un de vous quel qu'il soit, on fera pour lui exactement ce qui se fait pour chacun de nous.

« Donné en l'an de grâce, mil deux cent vingt-quatre <sup>1</sup>. »

Dans le courant de l'année 1230, il arriva aussi ce que rapporte la chronique d'Albéric des Trois-Fontaines <sup>2</sup>.

Un hiver extrêmement pluvieux désola le Nord de la France; les rivières sortirent de leur lit, portant partout la dévastation et la ruine. L'abbaye de La Valroy eut particulièrement à souffrir des débordements du ruisseau de Sévigny; par suite de leur abondance et de l'insuffisance de leur écoulement, les eaux de ce ruisseau ne se bornèrent pas à inonder les terrains de culture, ils dévastèrent encore le verger, les jardins, les habitations, le sol même de l'église; il fallut de longs mois pour tout restaurer. C'était un avertissement

<sup>1</sup> Mgr PÉCHENARD, *Igny*, page 222. — Cartulaire G du chapitre de Reims, f<sup>o</sup> 110, pièce 261, écrite sur velin.

<sup>2</sup> La chronique d'Albéric finit en 1241. *Bibliot. génér. des écrivains*, t. I.



dont on eût tort de ne pas tenir compte car, plus tard, de nouvelles inondations se produisirent dans les mêmes circonstances et occasionnèrent de sérieux dégâts.

Grâce à la sagesse de son administration, Guillaume n'eut pas, semble-t-il, pendant le cours d'une assez longue période, l'occasion d'intervenir dans des démêlés sur les domaines cultivés par les religieux; toutes les contestations concernant les propriétés avoisinantes avaient été réglées par ses prédécesseurs. Cependant la forêt dont ils étaient propriétaires à Mortiers était trop éloignée pour leur permettre une surveillance assez active. Aussi les habitants de Thin se permirent-ils, au mépris des conventions précédemment établies, d'y commettre beaucoup de déprédations.

La situation était devenue tellement critique qu'il fallut faire appel à l'intervention de l'archevêque de Reims. Celui-ci chargea l'abbé du monastère de Signy de juger le différend et d'aboutir à une conciliation. Les deux partis décidèrent, d'un commun accord, que l'abbaye de Mouzon et les hommes de Thin pourraient faire paître tous leurs animaux sur le territoire de Mortiers, aussi bien dans les bois que dans la plaine et les prairies; l'abbaye de Mouzon et celle de La Valroy devaient s'abstenir pendant dix ans de conduire leurs troupeaux dans les nouveaux taillis.

L'abbaye de La Valroy jouirait de tous les droits de propriétaire foncier et par les soins du prieur de Thin, elle recevrait chaque année quatre charretées de bois (février 1231) <sup>1</sup>.

Le domaine de La Valroy affermissait donc ses titres et ses propriétés par des garanties nouvelles. En conséquence Dom Guillaume pouvait, avec un esprit plus libre de toute préoccupation temporelle, s'occuper de la vie intérieure et religieuse de la communauté. Il mit ainsi à profit le crédit dont jouissait auprès du pape l'ordre de Cîteaux pour solliciter en faveur de son abbaye d'importants privilèges.

Innocent IV ne manquait aucune occasion de témoigner sa bienveillance aux religieux cisterciens. C'est ce pontife, en effet, qui avait élevé Pierre de Bar, abbé d'Igny, à la dignité de cardinal-prêtre de l'Église romaine. L'abbaye regut donc de lui tous les avantages qu'elle sollicitait.

<sup>1</sup> Cartulaire Desilve, CXIX.

Tout d'abord, une bulle du 9 février 1243 <sup>1</sup> donne à l'abbé de La Valroy un pouvoir réservé au chef de l'Église, celui d'absoudre de l'excommunication les moines et convers qui l'auraient encourue. Le 15 juin de la même année, il exempta l'abbaye de tout droit de péage, de vinage, de rouage, pour les transports de blé, de vin, de laine, de bois, de pierres et des autres produits à vendre ou à acheter <sup>2</sup>.

Plus tard, en 1246, il prend sous sa protection personnelle les propriétés de l'abbaye et décide qu'on ne pourra pas l'obliger soit à les aliéner, soit à les vendre ou à en acquérir d'autres; en même temps il dispense les religieux de la juridiction de l'évêque pour le droit de visite <sup>3</sup>.

Grâce à ces insignes témoignages de faveur, la situation de La Valroy ne pouvait que prospérer au dedans comme au dehors; ce fut alors pour elle l'époque la plus florissante de son histoire.

Les sympathies et les encouragements venaient aussi d'une autre source. La fidélité des seigneurs vis-à-vis de leurs engagements et les nouvelles donations accordées aux religieux en étaient les signes les plus manifestes.

Ainsi l'illustre et noble comtesse de Soissons, Marie, dame de Chimay et du Thour, fait en 1240, dans son testament, un don de trois muids de froment en faveur de l'abbaye de La Valroy où elle veut avoir sa sépulture. Comme preuve de sa sincérité, elle nomme pour ses exécuteurs testamentaires les abbés de La Valroy, de Signy, de Vauelère et le doyen de Villers <sup>4</sup>.

Dix ans plus tard (novembre 1250) une pieuse personne de Nizy-le-Comte, nommée Ponce, veuve Frédéric, par un acte passé devant l'officialité de Laon, fait l'abandon de tous ses biens meubles et immeubles en faveur de l'abbaye. En retour, obéissant à une considération toute surnaturelle, la pieuse bienfaitrice manifeste l'ardent désir de profiter devant Dieu des mérites abondants qui s'attachent à cette confraternité spirituelle. A cet effet, nous la voyons solliciter

<sup>1</sup> Archives des Ardennes, H. 261, f° 123.

<sup>2</sup> Archives des Ardennes, H. 261, f° 107.

<sup>3</sup> Archives des Ardennes, H. 261, f° 104-117.

<sup>4</sup> Archives des Ardennes, H. 261, f° 261-266, f° 27. Testament reproduit en une belle héliogravure dans l'*Album du Musée des Archives départementales*, planche 75.

humblement la grâce d'être agréée comme Sœur et de participer ainsi aux bonnes œuvres des religieux de La Valroy.

Un tel exemple de générosité trouva de prompts et zélés imitateurs. Ainsi dans le même temps, une autre pieuse personne, également de Nizy-le-Comte, et nommée Aveline, inséra dans un testament ses dernières volontés en faveur des abbayes de La Valroy et de Vauclerc. Il y fut spécifié qu'elle leur consacrait ses biens meubles. De leur côté, les donataires se chargeaient d'en faire distribuer les revenus aux pauvres par les soins du Frère portier.

Son fils Constance, clerc de Saint-Nicaise, à qui le libellé de l'acte donne l'appellation de « *magister* », titre universitaire équivalent à celui de docteur, ne se contenta pas, à la mort de sa mère, d'exécuter les volontés de la défunte. Il voulut encore abandonner à La Valroy toutes les propriétés et revenus personnels qu'il possédait soit à Nizy-le-Comte, soit à Prouvais.

Notre abbaye put de cette façon disposer d'une maison située à Nizy entre la demeure de Jacquin, dit Cosson et celle de Lambert le forgeron. Elle avait également reçu en partage une grange placée en face de l'habitation de Bléhard de Roucy, trois pièces de terre arable, la première située le long des jardins, près du chemin de la Selve, avait une contenance de sept journaux; la seconde de quatre journaux avait appartenu à Gérard le prévost; la troisième, d'une égale superficie, était située à Neufchâtel, au lieu dit les Parts.

Les revenus de Prouvais consistaient en six setiers et un quartel de froment, autant d'avoine et cinq sols, monnaie de Laon <sup>1</sup>.

L'esprit d'ordre et de sagesse présidait à toutes les entreprises dirigées par les religieux. Aussi la situation matérielle de l'abbaye était-elle prospère et les récoltes toujours de plus en plus abondantes; il fallut même songer à construire des bâtiments plus spacieux pour loger les produits destinés à être engrangés et aménager des locaux d'exploitation beaucoup plus vastes.

L'abbé Guillaume y pourvut et traita avec Nicolas de Rumigny pour l'achat des bois. En avril 1248, il lui acheta pour la somme de cinquante-cinq livres parisis la superficie de cinq muidées et trente

<sup>1</sup> Archives des Ardennes, II. 262, f° 78.

verges de bois à couper, en l'espace de dix années, dans ses forêts de Signy-le-Petit<sup>1</sup>.

Nicolas de Rumigny concédait en même temps certaines libertés et aisances pour l'exploitation des bois et en particulier le droit de bâtir un logement pour les religieux et leurs ouvriers dans le village ou à proximité de Signy-le-Petit.

En l'espace d'un siècle, l'abbaye de La Valroy était donc arrivée à constituer autour d'elle un important domaine. Nombreuses furent les premières difficultés contre lesquelles les moines avaient eu à lutter dans leurs travaux d'installation, mais rien ne put résister à leurs héroïques efforts.

Les parties du territoire de Sévigny et de Saint-Quentin, fruits de pieuses libéralités et même les vastes emplacements situés à Hannogne, à Nizy-le-Comte, à Le Thour, à Rocquigny, à Fraillincourt, à Bucy, à Prouvais, tout fut bientôt défriché par leurs mains et mis en valeur.

Ce domaine cessera désormais de prendre une plus grande extension. Les abbés, successeurs de Guillaume II, se préoccupèrent plutôt de le faire prospérer.

---

<sup>1</sup> L'emplacement de ces bois est désigné et comprend neuf pièces distinctes : la première, située sur le ruisseau de Brognon, sur la route de Chimay contenant trente galets et demi; la deuxième, sur l'Artoise, sur le chemin de Chimay, cinq galets et demi; la troisième, le long du chemin de Chimay au delà de Brognon, trois galets; la quatrième, aux champs de Courbery, trois galets; la cinquième, près de Nimclette, le long du bois de Chimay, neuf galets; la sixième, à la Sore Corbel, quatre galets et un pugnet; la septième, sur le ruisseau du Gland, six galets, trente-cinq verges; la huitième sur le petit ruisseau appelé Sourin, quatre-vingt-dix-neuf verges; la neuvième, près de la fontaine du Gland. — Archives des Ardennes, H. 261.









Vue  
de  
à  
La

VUE RECONSTITUÉE DE L



APRÈS LE PLAN PRÉCÉDENT.







## CHAPITRE VI

### La vie religieuse à La Valroy.

PHYSIONOMIE DE L'ABBAYE AU MOMENT DE SA PÉRIODE DE FERVEUR ET DE PROSPÉRITÉ. — DISPOSITION DES LOCAUX. — CHARGES ET OFFICES DIVERS REMPLIS PAR LES RELIGIEUX. — UNE JOURNÉE CHEZ LES MOINES. — LEUR VIE PÉNIBLE SE TERMINE DANS TOUTES LES AUSTÉRITÉS DE LA PÉNITENCE.

Si l'on se bornait à étudier l'histoire de l'abbaye d'après les seuls documents découverts dans ses archives et ses titres de propriété, on risquerait fort de s'en faire une idée très imparfaite, sinon fausse.

Il est donc indispensable pour connaître la physionomie qu'elle présentait à l'époque de sa splendeur de pénétrer plus intimement dans la vie des moines qui l'habitaient alors.

Disposition des bâtiments, composition du personnel, ordre hiérarchique des chefs, différents exercices de la journée, genre de vie des religieux, voilà autant de faits intéressants sur lesquels nous chercherons à édifier la curiosité de nos lecteurs.

L'intérieur du couvent dans lequel nous allons pénétrer n'a plus cette physionomie rudimentaire que présentaient ses premières constructions en planches et en roseaux. L'œil aperçoit de loin la masse imposante des bâtiments groupés autour du cloître, mais la structure plus élevée de l'église et du clocher les domine tous.

\* Vignette tirée du Psautier de saint Louis (Bibliothèque Nationale, deuxième moitié du XIII<sup>e</sup> siècle).



Le monastère est une retraite destinée au développement de la vie religieuse. Il sera donc entouré provisoirement par une enceinte de palissades et de haies ; une muraille de pierres la remplacera plus tard.

Sur le chemin qui va de Sévigny à Saint-Quentin-le-Petit, se trouve l'entrée principale. Franchissons-la et nous serons aussitôt saisis de voir régner dans la vaste demeure la paix la plus profonde.

L'aspect de ces murs silencieux, la démarche recueillie de ses austères habitants, le bruit sonore de leurs pas, l'ordre, la propreté dont les regards sont frappés, l'accueil prévenant et l'expression obligeante du bon Frère portier, toujours empressé de venir à la rencontre des visiteurs, tout impressionne dans cet auguste asile. L'âme se trouve pénétrée d'une indicible émotion, du sentiment même de la présence de Dieu.

Le Frère portier est toujours à son poste ; nous rencontrons son habitation sur notre droite, le long du mur d'enceinte et non loin de l'hôtellerie affectée aux pèlerins, aux hôtes de passage, à ceux qui viennent visiter les religieux.

C'est un vénérable moine dont la sagesse est à toute épreuve et à qui l'âge ne permet plus les travaux pénibles ; près de la porte d'entrée son occupation consiste à réparer les vêtements de la communauté, toutefois il est spécialement chargé de distribuer les aumônes aux pauvres ; aussi le considère-t-on comme la providence visible des malheureux de tous les villages voisins.

Dans sa cellule des pains sont toujours préparés d'avance pour être répartis aux indigents ; tous les jours il met à la disposition des nécessiteux les restes du repas. Un religieux vient-il à mourir, pendant tout le mois qui suit la mort de ce dernier, le règlement veut qu'on y adjoigne la portion du défunt, à son défaut, des vêtements ou des chaussures devront la remplacer.

Au Frère portier incombe le rôle d'accueillir les visiteurs ; il se prosterne à genoux devant eux, par honneur pour Jésus-Christ qu'il salue en leur personne ; si l'un des visiteurs est prêtre, il ne se relève qu'après avoir reçu de lui la bénédiction.

Le Frère, après s'être enquis du motif qui les amène, s'empresse d'avertir le Père abbé ou simplement le Frère hôtelier.

Dès que l'arrivée d'un visiteur est ainsi annoncée, deux Frères

viennent à la rencontre de l'étranger, se prosternent profondément devant lui, s'étendent sur la terre comme ils le feraient devant la personne du Christ. Lorsque ces religieux l'ont salué par une formule pieuse, leur premier soin est de le conduire à l'église. Là, ils l'invitent à venir avec eux adorer le véritable Maître de la communauté perpétuellement présent en ce lieu.

De là, les Frères conduisent leur hôte dans une pièce qui tient lieu de parloir et de bibliothèque et, suivant la règle, s'assoient à ses côtés, en lui faisant une courte lecture de piété; ils le conduisent ensuite à la chambre du Père abbé ou du prieur. S'il n'y a pas nécessité de le faire, le visiteur est dirigé vers l'hôtellerie; n'oublions pas, en effet, que l'hospitalité la plus large est un des devoirs les plus en honneur dans les abbayes cisterciennes.

Quiconque devient leur hôte, à quelque rang social qu'il appartienne, qu'il se présente uniquement en curieux ou poussé par le désir de trouver dans le silence de la retraite la salutaire influence de l'exemple, cet homme est certain de recevoir l'accueil le plus empressé et à titre gratuit le gîte et le couvert.

Si la table est frugale, du moins la nourriture est saine et abondante. Subvenir à tous les besoins, procurer le logement, assurer la nourriture à tous les repas, c'est au Frère hôtelier qu'incombe cette tâche; lui-même fait le service en personne.

Le souvenir des bons soins dont il fut l'objet détermina Raoul du Thour à établir une fondation en faveur de l'hôtellerie de La Valroy (1182). Il assura à cet effet une redevance annuelle d'un muid, douze setiers et une mine de froment.

D'ordinaire le prieur, quelquefois même le Père abbé, se font le bienveillant cicérone des visiteurs et les conduisent dans les différentes parties du monastère en leur donnant les explications nécessaires.

Laissons-nous donc guider par eux et lorsque nous traversons la cour d'entrée pour nous rendre à l'église, fixons nos regards sur la porte du vestibule. Des sculptures en pierre y représentent la Vierge Marie, sous la protection de laquelle saint Bernard met la maison de La Valroy. C'est un touchant symbole de la vénération et des hommages rendus par les moines à leur auguste patronne.

Ce qui nous frappe, aussitôt que nous pénétrons dans l'église,

c'est son air à la fois sévère et solennel; cet édifice régulièrement orienté du levant au couchant mesure environ trente mètres de long sur dix mètres de large; tracé sur un plan d'une austérité vraiment monastique, il est entièrement fixé par des lignes qui se croisent à angles droits; ce plan se retrouve dans toutes les églises des Cisterciens; il comprend une nef et deux bas-côtés, un transept flanqué de chapelles; celle du côté de l'épître sert de sépulture aux divers membres de la famille de Roucy ainsi qu'à certains bienfaiteurs.

Le mobilier est fort simple, les verrières sont blanches, sans aucun dessin en couleur; une grille en bois sépare de la nef le chœur, partie exclusivement réservée aux religieux. Seize stalles font face à l'autel principal; l'abbé occupe la première à droite, c'est là qu'il préside les offices; la première à gauche est celle du prieur.

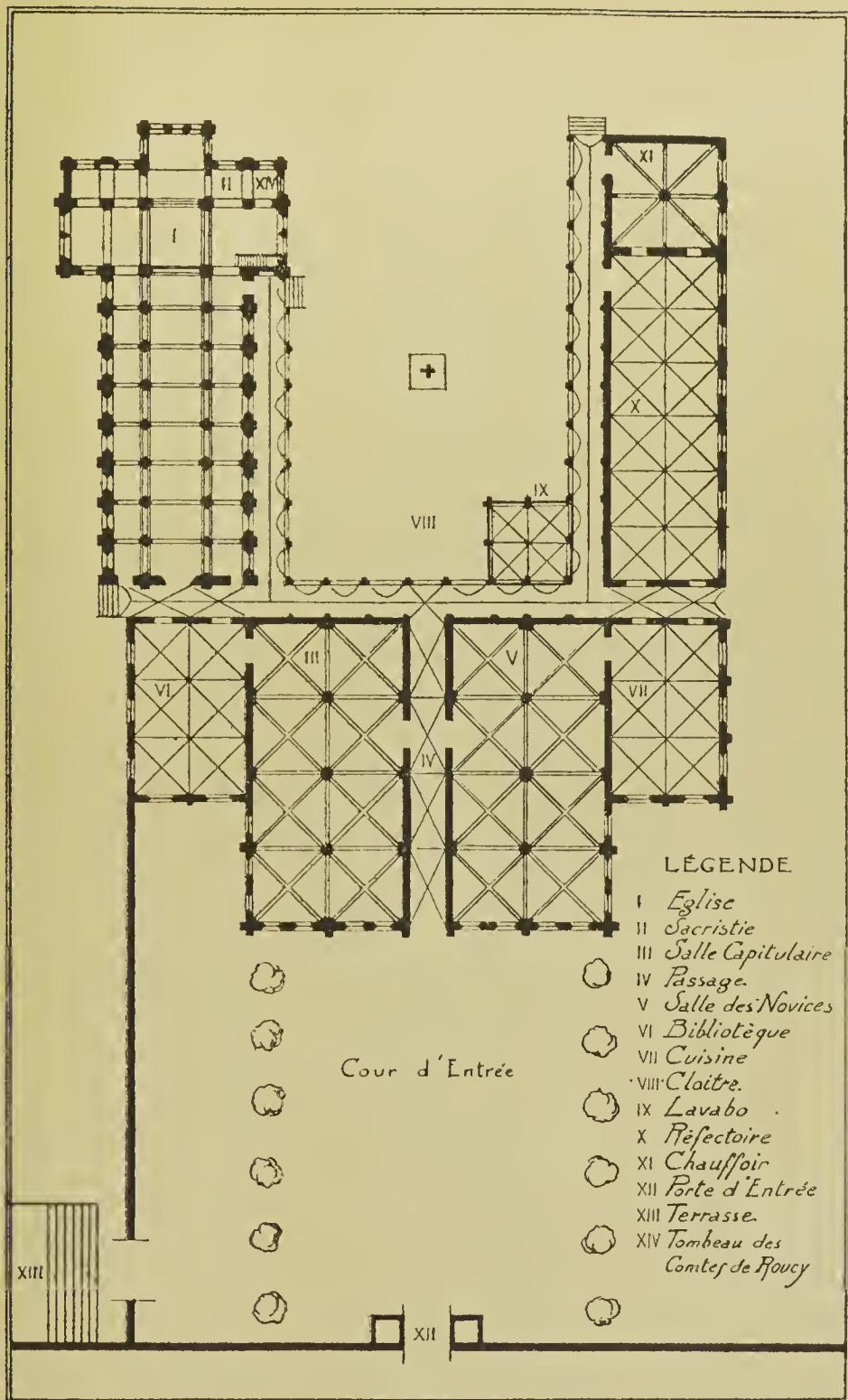
Comme les ornements sont peu nombreux, c'est une chapelle qui sert de sacristie. Sur les côtés des autels sont placés des reliquaires en bois, ils contiennent un assez grand nombre de reliques de saints. Malheureusement l'humidité est telle que les inscriptions s'effacent; les documents authentiques des reliques de saint Préject, évêque et martyr, sont les seuls qu'on puisse déchiffrer.

C'est devant ces restes vénérés que le Bienheureux Pierre Monoculus aimait à verser ses larmes dans le silence de la nuit, et c'est là qu'il fut favorisé de tant de faveurs surnaturelles.

Une porte latérale, placée à droite, donne accès dans le cloître. Celui-ci, sobre d'aspect, est formé de trois galeries sans étage; elles entourent un espace rectangulaire, au centre duquel suivant la coutume établie s'élève une grande croix.

Le cloître forme, en quelque sorte, pour les religieux le centre de leur vie journalière; une certaine animation ne cesse de s'y manifester, surtout dans les jours où le mauvais temps empêche les solitaires de se rendre aux travaux des champs. C'est là aussi qu'après le repas de onze heures et aux intervalles fixés pour le repos, se promènent les moines d'un pas grave et discret.

Sous les galeries du cloître à proximité de l'église, se déroulent les processions liturgiques; les Frères précédés de la croix s'avancent alors sur deux rangs, enveloppés de leur manteau de chœur, derrière



DISPOSITION DES BATIMENTS DE L'ABBAYE DE NOTRE-DAME DE LA VALROY.



eux viennent les religieux prêtres; l'abbé, crosse en main et entouré du pricur et du cellérier ferme la marche.

Près de la porte de l'église apparaît une armoire qui reçoit les ouvrages mis à la disposition des moines pour le temps qu'ils doivent consacrer à la lecture sous le cloître.

Non loin de là se trouve le lavabo; les religieux sont tenus à une extrême propreté. Aussi avant leur entrée à l'église, avant ou après les repas, au retour des champs, sont-ils obligés, pour se conformer aux règlements, de procéder à des ablutions manuelles.

A La Valroy, la pièce la plus importante après l'église est la salle capitulaire. Elle s'ouvre sur la galerie du cloître perpendiculaire à la chapelle; c'est là que chaque jour sous la présidence de l'abbé, dont la chaire se dresse en face de la porte d'entrée, tous les religieux se réunissent pour tenir chapitre. Ils délibèrent au sujet des affaires de la communauté, se communiquent les ordres de travaux à exécuter, prennent connaissance des décès survenus dans les autres abbayes par la lecture des missives connues alors sous la dénomination de « rouleaux des morts ».

C'est dans la salle capitulaire que le Père abbé adresse à ses moines de quotidiennes et pieuses exhortations; là il commente et expose chacun des articles du règlement de l'ordre. Ces exercices précèdent la coulpe, c'est-à-dire la confession publique des fautes extérieures contre la règle; souvent les fautes sont punies à l'instant même par des disciplines que le coupable reçoit de la main d'un autre Frère.

Enfin c'est en cet endroit qu'après la mort de l'abbé on procède à l'élection de son successeur. Sous les dalles de la salle capitulaire reposent les corps des abbés décédés dans l'abbaye.

Près de cette dernière, sont situées la salle des novices et celle de la bibliothèque réservée aux scribes et aux archives de la maison.

Sur la galerie du cloître se trouve encore le réfectoire; le long des murs sont alignés les bancs et les tables où les religieux prennent leur modeste repas; au centre, adossé à la muraille se dresse la chaire du haut de laquelle un frère fait la lecture à haute voix pendant les collations.

Plus loin est le chauffoir, unique endroit en dehors de la cuisine, où la règle tolère le feu; c'est la pièce où, pendant l'hiver, en dehors



des offices et des travaux manuels, les religieux passaient leurs instants de liberté; les moines y venaient encore après l'office du matin pour graisser leurs sandales avant de se rendre aux occupations de la journée.

Le dortoir des religieux occupe au-dessus de la salle capitulaire toute la longueur du bâtiment. La règle leur fait une obligation de coucher tout habillés, prêts à se rendre à l'église au premier signal pour l'office de la nuit, dans une salle commune, sans feu, sur des paillasses de joncs déposées sur le sol; de simples cloisons basses, alignées sur deux rangs avec un couloir central les séparent les uns des autres.

L'abbé seul, en vertu d'un privilège spécial, possède une cellule. Placée à l'extrémité du dortoir, elle lui permet de traverser cette grande salle et d'exercer sa surveillance en se rendant au chœur.

En dehors des bâtiments se trouve l'infirmierie, c'est par mesure d'hygiène que les ordonnances de Cîteaux prescrivent cet isolement; plus loin sont disséminés dans l'enceinte de l'abbaye, la boulangerie, le magasin, les celliers, les métairies, la forge, les écuries, le soin en est confié à la vigilance de Frères convers. Parmi ces bâtiments on aperçoit aussi la prison. Ne nous en étonnons pas car, en vertu d'une prescription du chapitre général de 1229, toute abbaye cistercienne est tenue d'en avoir une.

Autour des bâtiments s'étend le cimetière. Là reposent à l'ombre d'une modeste croix, les corps de ces religieux dont l'âme s'est séparée pour aller jouir de la récompense promise aux vaillants. Ensuite apparaissent le verger et le jardin; le ruisseau qui coule de Sévigny en forme la limite au levant; ce faible courant d'eau alimente le vivier creusé par les religieux dans le fond de la vallée, vers le village de Saint-Quentin.

Nous voilà donc bien orientés dans cette spacieuse demeure. Cette connaissance des lieux nous permettra de mieux étudier l'organisation intérieure des religieux qui l'habitent.

Ces moines, notons-le bien tout d'abord, ne sont pas toujours et tous ensemble réunis dans le monastère; quelques-uns le quittent pour aller donner leurs soins aux propriétés que possède au loin l'abbaye.

Les religieux se divisent en plusieurs catégories; ce sont d'abord

les moines proprement dits, puis les Frères convers, les oblats, et enfin les familiers.

Les moines sont les religieux de chœur, ils constituent avec l'abbé, l'âme, l'essence même de la communauté; seuls ils prennent part à l'élection de l'abbé et peuvent être appelés aux différentes dignités de l'ordre.

Leur costume est des plus simples; sa forme n'a pas varié depuis saint Benoît qui avait imposé à ses religieux les misérables habits des pauvres de son pays; une grossière chemise de serge à peu près semblable à un cilice, une tunique, ou robe longue, retenue à la taille par une ceinture de cuir : cette dernière est recouverte d'un vêtement composé de deux larges bandes d'étoffe et appelé seapulaire; en dehors du travail manuel une cagoule ou large manteau à capuchon : le tout en laine de couleur blanche; enfin de lourdes chaussures de cuir.

Les religieux ne portent pas la barbe, ils ont la tête rasée et ne conservent qu'une légère couronne de cheveux.

L'abbaye est une véritable famille dont l'abbé est le chef, disons mieux, le père, car son nom lui-même indique la paternité qu'il exerce avec ses droits et ses responsabilités; ne doit-il pas, selon saint Benoît, tenir dans le monastère la place de Jésus-Christ et en reproduire l'image?

L'abbé tient son élection du suffrage de toute la communauté. Les abbés des monastères de la même filiation et de l'abbaye-mère sont admis à prendre part au vote.

Ses pouvoirs n'ont d'autre limite que la vie; importante et presque sans borne est son autorité. C'est lui, en effet, qui gouverne, administre, instruit, gère les affaires financières et matérielles du couvent, aussi bien que ses intérêts spirituels.

Lui-même nomme ses officiers et leur distribue les charges de la maison. D'où il suit que tous les membres de la communauté relèvent de son commandement d'une manière directe ou indirecte.

Ses prérogatives s'étendent jusqu'au droit de punir, d'excommunier et même de chasser les rebelles et les mécréants.

Malgré son droit d'occuper la première place au chœur et de présider les cérémonies, il n'en est pas moins soumis comme les autres moines à la règle commune, dont il n'est que l'interprète et le gar-

dien. Son devoir est de vivre de la même vie que les Frères, de se vêtir du même costume, de se soumettre au même régime et de ne jamais prendre aucune décision importante sans avoir préalablement consulté les anciens.

Dans les cérémonies liturgiques, l'abbé porte une crosse de bois, c'est l'insigne de son éminente autorité; un sceau personnel dont il fait usage sert à attester la validité des contrats qu'il passe au nom de l'abbaye.

Dans l'ordre hiérarchique, le second dignitaire est le prieur.

Son rôle est de suppléer l'abbé dans toutes les fonctions de son administration; il se tient à sa droite dans les réunions du chapitre et, dans le chœur, il occupe de droit la première stalle à gauche. Sous sa surveillance immédiate sont placés le Frère sacristain et le chantre. Ce dernier n'a pas pour unique fonction de diriger le chant des offices, mais veiller sur les livres liturgiques, rédiger les annales du monastère, noter les faits importants et les actes de la vie religieuse, telles sont encore les charges qui lui incombent.

Au prieur revient le soin de donner le signal pour la reprise ou la fin du travail : il s'en acquitte en frappant sur une tablette de bois. Si l'abbé vient à s'absenter, il le remplace dans la présidence à tous les exercices et, à son exemple, il entend la confession des religieux.

Le sous-prieur le seconde dans ses attributions. Celui-ci a pour mission particulière de rappeler à la réalité les Frères surpris au chœur par le sommeil.

Après le prieur, le cellérier occupe la charge la plus importante. C'est lui qui administre les finances du couvent sous la direction générale de l'abbé. Sa surveillance doit s'exercer sur tout le mobilier et sur toutes les propriétés du monastère. Dans le cas de nécessité des aides peuvent le suppléer, surtout quand le nombre des fermes à exploiter est assez considérable, comme à La Valroy. De ce dignitaire dépendent directement le portier, l'hôtelier, le maître des novices dont le rôle est de surveiller et de former à la vie monacale les recrues du couvent.

Réfectoier préposé au service de la table, infirmier chargé de l'assistance aux malades, bibliothécaire, gardien du vestiaire, maître des convers, pitancier, maître des chariots, Frères convers surveil-

lants des métairies, tous ces gérants subalternes doivent chacun rendre compte au prieur de leur administration respective.

Dans l'abbaye, le travail et toutes les fonctions sont donc équitablement partagées et cependant, en dehors de l'exercice de ces différentes charges, une égalité parfaite règne entre tous les membres de cette petite république. D'ailleurs le règlement de l'ordre impose formellement à l'abbé l'obligation de gouverner avec équité, sans faire de distinction entre les Frères.

Chacun garde son rang de profession et on décerne le titre d'anciens (*seniores*) aux moines qui depuis plus longtemps vivent sous la discipline de l'abbaye; ils ont le pas sur les plus jeunes, forment le conseil plus ordinaire de l'abbé, exercent un certain droit de surveillance et sont traités avec plus d'égards.

Les Frères convers forment la seconde catégorie. Ces religieux portent le même costume et sont soumis à la règle des moines, cependant ils ne chantent pas l'office et ne remplissent aucune fonction sacerdotale; c'est à eux surtout qu'incombe la tâche d'exploiter les domaines de l'abbaye et d'aller cultiver les métairies du dehors.

Les religieux de chœur plus spécialement consacrés au chant des offices se trouvent, par ce fait même, dans l'impossibilité de trop s'éloigner du monastère.

Ainsi à la Grange-aux-Bois, à Rocquigny, à Escorel, à Montigny, à Mortiers où l'abbaye de La Valroy possède ce qu'on appelait alors des granges, on rencontre des Frères convers. Ceux-ci ont à leur tête un maître de la grange (*magister grangie*) chargé, sous la direction du cellérier, de faire valoir les terres confiées à ses soins.

Sous l'autorité de ce chef, un hôtelier, dans ces dépendances du dehors comme à l'intérieur de l'abbaye, s'acquitte du service de l'hospitalité. D'autres convers se partagent entre eux les divers emplois : l'un soigne le bétail, l'autre traite le lait et fait parvenir à la fromagerie de l'abbaye les produits dont la grange peut se passer; celui-ci est berger, celui-là porcher, et comme les Frères marchent toujours deux par deux, un compagnon plus jeune les suit toujours sans jamais les quitter.

Aux côtés du Frère chargé de labourer les terres et de conduire la charrue se trouve le Frère bouvier; quant au Frère charretier, soit que sur ses attelages il transporte à l'abbaye les fruits de la



ferme, soit qu'il en ramène le pain et les autres provisions, toujours il fait route avec le Frère palefrenier.

Les granges importantes sont pourvues d'une chapelle. Il en est ainsi à la Grange-aux-Bois, à Montigny, à Escorel, à Rocquigny, les Frères s'y réunissent pour la prière en commun; à l'origine il n'était pas permis d'y célébrer la messe; mais à partir de 1254 tout changea, car le Souverain Pontife avait accordé le privilège de bâtir des oratoires dans les fermes et d'y célébrer l'office divin.

La bulle de concession renouvelée par Alexandre IV en 1257 <sup>1</sup> spécifie formellement que la permission accordée à La Valroy ne s'étend pas au delà des religieux et des habitants de la grange. Les sacrements ne peuvent être administrés aux étrangers sans l'autorisation préalable de l'évêque diocésain.

Outre la chapelle se rencontrent dans les fermes comme à l'abbaye, un réfectoire, un dortoir, une salle capitulaire où le maître des convers vient à certains jours faire une instruction et entendre les confessions.

La règle doit être observée dans les granges avec autant de discipline qu'au monastère; le Père abbé accompagné de quelques Frères vient chaque semaine s'en assurer lui-même. Le Bienheureux Pierre Monoculus, toujours désireux de servir dans tous ses actes de modèle à ses fils, aimait à s'y rendre à pied. On le voyait passer de l'une à l'autre de ces granges à travers les difficiles sentiers sans le secours d'une monture. Chaque fois les Frères l'accueillaient comme l'envoyé du ciel et son arrivée était un puissant réconfort pour tous ces vaillants travailleurs <sup>2</sup>.

En dehors des moines et des convers, l'abbaye groupe encore dans son sein ou dans le voisinage, des séculiers. Ce sont des artisans qui se sont engagés à servir le couvent en y exerçant leur profession. La nourriture et le vêtement leur sont assurés; à l'instar des religieux, ils participent aux mérites spirituels de l'ordre; on leur donne le nom d'oblats ou donnés, d'après l'étymologie du mot.

En cas de nécessité et lorsqu'un surcroît de travail l'exige, on a parfois recours à l'aide des ouvriers des villages voisins. Aussi

<sup>1</sup> Archives des Ardennes, H. 261, pages 125 et 126.

<sup>2</sup> Thomas DE REUIL, *Vita Petri Monoculi*, page 35.



n'était-il pas rare de voir des artisans, des journaliers de Sévigny et de Saint-Quentin occupés aux diverses besognes du monastère. Ces hommes se faisaient gloire d'être employés chez les moines, car le choix dont ils avaient été l'objet était pour eux un brevet d'honnêteté et de bonne conduite.

Mais ne nous attardons pas à rapporter, quelque intéressants qu'ils soient, des faits étrangers au cœur même du sujet et revenons à notre abbaye. Il importe, avant tout d'examiner dans le détail la journée des religieux et de les suivre à travers les locaux dont nous avons fait la description.

Ces hommes, ne l'oublions pas, se sont consacrés corps et âme au service de Dieu et, en conséquence, chacune de leurs actions doit être marquée d'un effort généreux vers la pratique de toutes les vertus chrétiennes. En vertu d'une profession solennelle, ces moines se sont engagés à suivre fidèlement la règle et à observer leurs trois vœux de pauvreté, d'obéissance et de chasteté; ils ont renoncé à toutes les satisfactions mondaines pour mieux tendre vers l'idéal de la perfection.

Le religieux cistercien commence ses pieux exercices au milieu des ténèbres et du calme de la nuit. C'est l'heure où la plupart des hommes sont encore plongés dans le sommeil le plus profond.

Qu'a-t-il eu pour se remettre des fatigues de la veille?

Un misérable grabat sur lequel il s'est étendu tout habillé, un sac de paille afin d'y reposer sa tête; au lieu de draps, une simple couverture de laine, et voici qu'à minuit ou à une heure du matin, suivant les jours, la cloche du monastère a interrompu un sommeil de quatre heures environ.

Au premier signal le religieux est déjà debout; d'ailleurs le Frère excitateur parcourt aussitôt l'allée centrale du dortoir et, au pieux salut : « *Benedicamus Domino* », toute la communauté s'éveille. Chacun des membres fait aussitôt le signe de la croix, baise dévotement son crucifix et, à la lueur de sa lanterne, se dirige silencieusement vers l'église.

Il s'incline profondément devant l'autel principal où réside le Saint-Sacrement, se place dans sa stalle et s'y tient debout en attendant l'office qui ne tardera pas à commencer.

A l'heure fixée, tous les religieux se mettent à entonner le chant

des Matines et des Laudes de la fête ou de la férie. Ils ne peuvent s'asseoir que pendant les leçons et la moitié des psaumes. De la sorte, le chœur chante un psaume assis et l'autre debout; pendant ce temps les Frères convers prient dans la partie de la nef qui leur est réservée.

Quel imposant et sublime spectacle que celui de cet office célébré pendant la nuit ! Comme l'âme des assistants s'y sent profondément remuée ! Interrogez les touristes qui ont pu visiter, par exemple, la Trappe de Notre-Dame de Scourmont, près des Rièzes de Chimay, et entendre du haut de la tribune la grave et lente psalmodie des Nocturnes, les termes leur manquent pour vous traduire l'indicible émotion dont leur cœur est resté pénétré.

Ce frémissement de l'être tout entier, un auteur l'a cependant fort bien exprimé :

« Les étrangers, dit M. Albert du Boys <sup>1</sup>, qui aiment à se procurer le religieux plaisir d'assister à l'office de la nuit éprouvent des impressions bien profondes, surtout quand c'est un jour de grande fête où les offices sont chantés avec plus de solennité.

« Nous nous trouvions seuls avec un ami dans la tribune, la première fois que nous y assistâmes. Nous vîmes arriver au chœur tous les Pères, les profès en habit blanc, les novices avec leur chape noire, et munis chacun d'une petite lanterne, se ranger dans leurs stalles à la lueur de quelques flambeaux. Bientôt ils commencèrent à chanter, sur un mode lent et grave, avec des voix fortes et sonores.

« Une grande partie de leur office se récite de mémoire. De temps en temps tous les flambeaux s'éteignent ou se cachent et alors il n'y a guère que la lampe du sanctuaire qui répande au milieu des ténèbres ses vacillantes clartés. On ne voit plus errer dans le chœur que des formes vagues ou indécises, sortes de fantômes collés contre les parois de la muraille.

« L'office des morts terminé, les chants sont interrompus par un silence complet, ce silence joint à l'obscurité de la nuit vous émeut jusqu'au fond de l'âme et fait éprouver aux plus indifférents un frémissement religieux.

« Notre ami, en cet instant, cède à son émotion involontaire et,

<sup>1</sup> Cité par M. l'abbé J. GILLET : *La Chartreuse du Mont-Dieu*, p. 53.

nous serrant la main, il nous dit tout bas : Voilà qui est plus saisissant que les plus éloquentes prédications. »

Mais pour nous rendre compte des sentiments plus intimes qui animent l'âme des religieux, lorsqu'au sein de la nuit ils viennent dans le chœur célébrer les louanges de Dieu, écoutons ce que dit l'un d'eux :

« Cet office nocturne dure longtemps, deux heures au moins, souvent trois heures et plus, mais pour tous, les religieux sont unanimes à le dire bien haut, c'est le meilleur moment.

« Chanter les louanges de Dieu, au pied de l'autel, devant Notre-Seigneur, dans le silence et les ombres de la nuit, alors que le monde oublie Dieu et que beaucoup l'offensent, procure à l'âme une joie intime, une douce consolation qu'on ne saurait acheter trop cher et les heures s'écoulent rapidement.

« L'étranger du haut de la tribune ne peut se faire une idée exacte de l'office; n'ayant pas le livre à la main, le temps doit lui sembler long. Il n'en est pas de même du religieux dans sa stalle, il chante et comprend la signification mystérieuse des psaumes, cette histoire prophétique de l'humanité chrétienne, ces hymnes divins que depuis plusieurs milliers d'année, la Synagogue et l'Église chrétienne après elle récitent chaque jour.

« Il suit les très nombreuses cérémonies qu'il faut faire à chaque instant; il cherche, trouve et s'applique les divers enseignements qui naissent du texte sacré; enfin et surtout, vers Dieu il dirige ses hommages, ses louanges et ses chants.

« L'office de nuit ne paraît jamais trop long aux religieux fervents, c'est un axiome incontestable pour qui en fait l'heureuse expérience. »

Le chant en commun de l'office est donc pour le religieux de chœur l'occupation principale; son attitude recueillie, son attention respectueuse, la mélodie lente et grave qu'il exécute, tout indique qu'il y met toute son âme et qu'il puise dans cette prière chantée, les provisions d'idées surnaturelles qui alimenteront sa vie pendant la journée qui va commencer.

Après l'office régulier, en dehors des fêtes, on ajoute l'office des morts, composé d'un seul nocturne et des Laudes. Puis, en souvenir du patronage spécial qu'ils reconnaissent à la Très Sainte Vierge,

les moines récitent les jours l'Office de la Sainte Vierge, mais cette récitation est privée et ils se séparent pour cet exercice <sup>1</sup>.

Les religieux peuvent alors employer le temps libre qui les sépare du chant des Petites Heures, soit à la méditation, soit à la réception du sacrement de pénitence.

Quand l'heure est venue de chanter Prime, c'est-à-dire vers quatre heures du matin les religieux se retrouvent dans l'église, et ensuite commence la messe matutinale de communauté.

Outre cette messe conventuelle, on célèbre tous les jours, même le dimanche, une messe de *Requiem*. Celle-ci correspond à l'office des morts déjà cité.

Les jours de fête chômées et chaque dimanche, on chante encore, après Tierce, une autre messe solennelle, appelée majeure.

Pour ces messes de fêtes, le célébrant est assisté d'un diacre, d'un sous-diacre et d'un autre servant. Ce dernier ne monte à l'autel qu'en cas de nécessité; dans les jours ordinaires, le prêtre est assisté d'un seul ministre, diacre ou sous-diacre.

Pendant le chant qui accompagne ces cérémonies, mais seulement après l'offertoire de la messe conventuelle, les autres religieux prêtres disent leurs messes privées aux petits autels.

A l'époque de la moisson ou de la fenaison ces dernières sont supprimées, afin qu'on puisse se rendre plus tôt aux pressantes occupations des champs.

Après la première messe, tous les religieux de chœur et les novices assistent dans la salle capitulaire au chapitre présidé par l'abbé; les Frères convers n'y prennent part que le dimanche et les jours de fête.

Dans tous les monastères le chapitre commence par la lecture du martyrologe et de quelques articles de la règle de saint Benoît. L'abbé donne ensuite l'explication des passages les plus saillants. Son entretien prend une forme plus relevée aux fêtes solennelles; aussi les appelle-t-on « jours de sermon ».

Le chapitre se termine par la coulepe, c'est-à-dire par la confession publique que font les religieux de leurs fautes extérieures, avec toujours suivi d'une pénitence expiatoire.

<sup>1</sup> R. P. CABROL : *Dictionnaire d'Archéologie chrétienne et de Liturgie*, article *Cîteaux*.



Alors se fait sans plus tarder la répartition du travail de la journée. Le prieur assigne à chacun sa tâche et les Frères se rendent à leurs occupations en observant le silence le plus rigoureux.

Le travail manuel joue un rôle assez considérable dans la vie des religieux, sa durée est de sept heures. Si les fondateurs de l'ordre en ont fait une obligation, ce n'est pas, comme chez les Chartreux, par exemple, dans le but de procurer un repos intellectuel à des hommes dont les facultés sont constamment tendues par la prière et la méditation.

Saint Robert, fondateur de l'abbaye de Cîteaux (1098) exigea toujours l'application stricte de la règle imposée par saint Benoît. Or, tandis qu'à Cluny on avait adouci la rigueur de la discipline et prolongé l'office divin au détriment du travail, les Cisterciens agirent en sens contraire : ils abrégèrent les offices, donnèrent moins d'éclat à leur solennité, au profit des travaux agricoles. Ils s'y adonnèrent même en personne. Saint Benoît en est un exemple frappant. On vit ce descendant d'une illustre famille, ce grand docteur de l'Église, éprouver un charme indicible en s'abaissant volontairement au travail manuel. Il bêchait la terre, faisait la moisson, coupait du bois et le portait sur ses épaules, comme tous les autres religieux.

A l'époque où nous les rencontrons à l'œuvre, la principale occupation des Cisterciens a pour objet le défrichement des forêts et la culture des champs. C'est surtout ce genre de travail qui est en honneur à La Valroy.

Quand a sonné l'heure des travaux agricoles, on voit les religieux s'avancer en file, précédés de l'abbé ou du prieur et se rendre, l'outil à la main, au champ qu'ils doivent cultiver. Ils marchent en psalmodiant des psaumes ou en récitant des prières.

C'est toujours au milieu d'un profond silence qu'ils remplissent leur tâche. Se trouvent-ils dans la nécessité d'échanger quelques idées, les moines s'entretiennent toujours par des signes; le fait doit avoir lieu le plus rarement possible.

Chez les Cisterciens rompre le silence est une faute grave, saint Bernard va jusqu'à dire qu'elle peut être une faute mortelle, si elle est commise en mépris de la règle ou du supérieur.

Le travail n'est interrompu que sur l'ordre donné par le prieur.





# • LES MOINES AU TRAVAIL •

Projet de Vitrail  
par roger bréval

coquemier  
imp. paris



S'il leur accorde un moment de repos, tous se groupent autour de l'abbé ou du prieur, s'assoient en silence et se délassent l'esprit et le cœur par la méditation ou la récitation de prières en commun.

Quand la cloche du monastère les convoque pour le chant de l'office, les religieux interrompent le travail aussitôt pour se rendre à l'église. Dans le cas où ils en seraient trop éloignés, ils récitent l'office à l'endroit même où ils se trouvent.

A l'heure du repas, les Cisterciens se rendent au réfectoire, et c'est là encore un lieu favorable pour observer les austérités auxquelles ils sont soumis.

Le régime alimentaire du monastère est très rigoureux, c'est en quelque sorte un jeûne perpétuel.

Pendant tout le temps qui va de la fête de l'Exaltation de la sainte Croix jusqu'à Pâques, les religieux ne font qu'un seul et unique repas. Ils le prennent à deux heures et demie, ou à quatre heures après le mercredi des Cendres. Ce long carême dure près de huit mois.

De Pâques au 14 septembre le régime est moins sévère, le principal repas se prend vers onze heures et le soir a lieu une légère collation; elle consiste en un peu de pain et d'eau.

Les Frères convers et ceux qui se livrent à des travaux plus pénibles peuvent prendre le matin une modeste réfection de 125 grammes de pain (60 grammes les jours de jeûne), et de dix centilitres de vin; c'est ce qu'on appelle la « miste ».

Au repas principal, sur des tables toujours nues, mais soigneusement lavées tous les jours, chaque religieux a devant lui sa serviette, son gobelet, sa cuiller et sa fourchette en bois. On lui sert deux plats de légumes cuits au sel et à l'eau, c'est le seul assaisonnement; le potage est quelquefois confectionné au lait, mais jamais les jours de jeûne; quelques fruits tiennent lieu de dessert.

La portion du pain et du vin est strictement mesurée : chaque convive a droit par jour à une livre de pain environ (douze onces) et à trente centilitres de vin (une hémine).

Dans la période des extrêmes fatigues, par exemple au temps de la moisson ou de la fenaison, l'abbé peut, en vertu d'un droit prévu par les règlements, accorder à la communauté ce qu'on appelle une pitance ou encore un « Pulmentum », c'est-à-dire un plat général se composant de poisson, d'œufs ou de fromage.

Les religieux entrent au réfectoire en silence à la suite de l'abbé, ils mangent la tête couverte de leur capuce et ne font usage que de vaisselle de bois. Pendant tout le repas, un Frère fait à haute voix une lecture de la vie des saints. Aussitôt après, la communauté se rend à l'église pour y réciter les grâces, tout en psalmodiant le « *Miserere* ».

La journée s'achève par le chant des Complies, précédées ordinairement d'une lecture spirituelle.

L'office terminé, l'abbé sort le premier de l'église; debout sur le seuil de la porte, il donne la bénédiction à tous les religieux et les asperge d'eau bénite. C'est au moment où ils défilent devant lui pour aller prendre tout habillés, sur de misérables lits, les quelques heures d'un sommeil si bien mérité.

Eu égard à nos habitudes modernes et à un genre de vie trop facile, peut-être serions-nous tentés de penser que sous une discipline aussi austère les religieux devaient succomber à une mort prématurée, mais détrompons-nous; les moines, au contraire jouissent en général d'une santé parfaite et presque tous atteignent un âge très avancé. La longévité, chez les Cisterciens, c'est un fait d'expérience, dépasse en moyenne celle des gens du monde.

Cette vie régulière complètement végétarienne, faite tout entière de labeur et de prière, exempte de préoccupations matérielles et mondaines, invariablement orientée vers l'idéal le plus élevé, donne à ses adeptes la santé physique la plus robuste.

Mais chez ces pieux solitaires, l'esprit n'est pas moins dispos que le corps; une douce sérénité règne sur tous les visages et la satisfaction intime d'une conscience droite et pure se reflète dans leurs yeux, ce fidèle miroir de l'âme.

Ainsi s'écoule l'existence des moines de La Valroy. Ils font à Dieu l'hommage et le sacrifice le plus absolu de tous leurs sens. On peut leur appliquer, mais dans un sens tout opposé, les paroles du psalmiste : ils ont des yeux et ils ne voient pas, ils ont des oreilles et ils n'entendent pas; ils ont une langue et ils ne parlent pas, ils n'en reprennent l'usage que pour glorifier Dieu.

Ces hommes ne possèdent rien en propre; détachés de tout ils ne cherchent que Dieu; leur obéissance doit être absolue et ne connaît d'autres limites que la règle. « Dès que le supérieur commande, dit



saint Benoît, les religieux exécutent ses ordres sans délai, comme si Dieu lui-même avait parlé. » Ils ne connaissent d'autre récréation, pour se reposer d'un exercice, que de passer à un autre.

Le temps qu'ils ne consacrent pas aux offices divins ou aux travaux manuels ils l'emploient à la prière, à l'étude ou à la lecture spirituelle.

Leur vie est donc austère et pénible et cependant ils sont heureux; Dieu ne se laisse jamais vaincre en générosité; à ceux qui s'immolent pour sa gloire, il réserve des joies inconnues à la terre.

Si les solitaires renoncent au monde, en échange de ce sacrifice, ils jouissent de cette mutuelle et parfaite charité qui règne entre eux comme dans une société de frères; s'ils soumettent leur volonté aux prescriptions de la règle, ils sont affranchis des caprices et des tyrannies des conventions humaines; s'ils mortifient leur chair, ils ont l'assurance de posséder le calme et le triomphe de l'esprit; s'ils abandonnent les biens terrestres, ils augmentent sans cesse leurs trésors pour le ciel; s'ils meurent chaque jour en apparence, en réalité leur vie se transforme et s'élève.

Les Cisterciens ne redoutent pas la mort; bien loin de là, ils lui sourient, son approche est toujours trop lente au gré de leurs souhaits, car c'est le terme de leurs combats que vient leur annoncer cette messagère divine. Puis d'après les révélations faites à saint Bernard et à saint Benoît, les religieux n'oublient pas que mourir dans l'ordre cistercien, c'est être assuré de la récompense éternelle.

A La Valroy, comme dans toutes les abbayes, aucun spectacle n'est plus impressionnant que les cérémonies dont on entoure les derniers moments d'un religieux.

Quand un moine est sur le point d'expirer, la communauté tout entière en est avertie et aussitôt tous les Frères accourent pour l'assister, en récitant à haute voix le *Credo*. Avant qu'il agonise, on lui administre l'Extrême-Onction et le saint Viatique, puis au moment où il va rendre son âme à Dieu, le Père abbé étend sur le sol un cilice et un lit de cendres bénites en forme de croix, pour y déposer le mourant. Les assistants récitent les litanies des saints, les psaumes de la pénitence et continuent leurs prières jusqu'à ce que la mort ait achevé son œuvre.

L'abbé entonne alors le « *Subvenite* », et les religieux poursuivent



le chant. Ils demandent aux anges et aux saints du ciel d'accourir à la rencontre de cette âme pour la présenter devant le trône du Très-Haut; une première absoute a lieu, on encense le corps et on l'emporte pour le laver. Pendant ce temps l'abbé ou le prieur lit sept oraisons. Enfin a lieu la récitation du psautier.

Quand le corps a été revêtu de l'habit monastique, le chant d'une nouvelle absoute se fait entendre; le défunt est transporté à l'église aux accents plaintifs du « *Libera me* »; on le place au milieu de la nef; des cierges sont allumés, la croix est à la tête, l'eau bénite à ses pieds et deux Pères commencent aussitôt la veillée mortuaire.

A tour de rôle, la nuit comme le jour, tous les moines viennent deux à deux prier pour leur Frère défunt et psalmodient sans discontinuer tout le psautier. L'office des morts commence et la messe est célébrée pour le repos de son âme.

Les assistants ne procèdent à la sépulture qu'après un office composé de trois oraisons-leçons, suivies chacune d'un répons pendant lequel le corps est aspergé d'eau bénite et encensé; on le porte alors au cimetière au chant de l' « *In exitu Israel* ». C'est un psaume empreint de joie, car il célèbre le passage de l'âme exilée au sein de sa véritable patrie, le ciel.

Arrivé au cimetière, le prêtre célébrant asperge et encense le corps à l'endroit où il sera inhumé. Même cérémonie est accomplie par le Frère qui a dû pénétrer dans la fosse pour recevoir la dépouille mortelle et la déposer convenablement en terre.

Après la descente du cadavre, on lui recouvre la tête de son capuce, le prêtre l'asperge et l'encense une dernière fois, puis il jette sur lui une première pelletée de terre et les porteurs comblent la fosse.

Pauvre durant sa vie, le moine cistercien de La Valroy reste pauvre jusque dans la mort, puisqu'il est enterré sans cercueil, vêtu seulement de son habit religieux, dans une tombe qu'il a quelquefois creusée de ses propres mains.

Demandons-nous à présent si cette existence qui s'éteint ignorée n'a été d'aucune utilité pour l'humanité comme le prétendent certains esprits superficiels.

Pour répondre à tant d'attaques inconscientes ou haineuses, il nous suffirait d'invoquer les services purement matériels rendus par les moines à la société.

D'autre part, si nous interrogeons nos contemporains les mieux qualifiés pour le savoir et la compétence, tous seront unanimes à proclamer que le religieux trappiste est le meilleur éducateur de nos infécondes et routinières provinces.

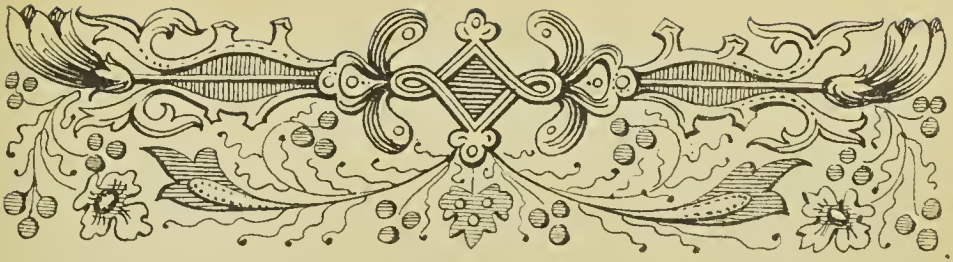
Mieux vaut toutefois, pour bien apprécier son action bienfaisante, nous inspirer de considérations d'un ordre supérieur et envisager le moine dans sa mission providentielle.

L'exemple porté jusqu'à l'héroïsme des sublimes vertus de détachement, d'humilité, de pénitence offre aux âmes communes et promptes au découragement un spectacle vraiment salutaire et leur imprime un irrésistible élan vers la pratique des devoirs les plus ardu.

Sans doute, il n'est pas donné à tous les moines d'atteindre l'idéal de la perfection, mais tous par profession tendent vers la vertu. Ce titre leur confère un droit indiscutable à notre admiration reconnaissante. Leurs actions ne sont pas sans exercer sur les âmes une heureuse influence, puis, ne l'oublions pas, ils sont pour nous auprès de Dieu de véritables médiateurs.

---





## CHAPITRE VII

### État prospère de l'abbaye de La Valroy.

PENDANT PRÈS D'UN SIÈCLE (1255 à 1345), LES ABBÉS DE LA VALROY DIRIGENT PAISIBLEMENT ET AVEC SUCCÈS LES DESTINÉES DE L'ABBAYE. LES PRIVILÈGES ET EXEMPTIONS DONT JOUIT LE MONASTÈRE SONT RENOUVELÉS PAR LES SOUVERAINS PONTIFES; DE NOMBREUSES DONATIONS FAITES EN SA FAVEUR SONT LE TÉMOIGNAGE DE SA PROSPÉRITÉ.

La période que nous allons parcourir s'ouvre pour l'abbaye de La Valroy sous les plus heureux auspices.

Chez elle la ferveur primitive ne s'est pas démentie; c'est toujours la même discipline et la même fidélité à suivre toutes les prescriptions de la règle et des chapitres généraux.

C'est aussi l'époque où l'autorité royale, dans les mains de saint Louis, s'affermir de plus en plus. Sous l'impulsion de l'actif et équitable monarque, la justice réorganisée protège les droits de chacun et inspire la confiance.

Toutes les institutions monastiques ressentent l'heureux contre-coup de ce pouvoir fort et tutélaire.

Vers le même temps, le Souverain Pontife donnait aux religieux de La Valroy de nouvelles marques de faveur; Alexandre IV leur adressait deux bulles particulières <sup>1</sup>. Ces dernières leur accordaient

\* Vignette tirée d'un manuscrit du xiv<sup>e</sup> siècle (Bibliothèque Britannique).

<sup>1</sup> Archives des Ardennes, H. 261, pp. 121-127.

les pouvoirs les plus étendus pour absoudre de l'excommunication et des censures et pour entendre en confession leurs familiers et commensaux (1257-1259).

Déjà ce même pape, si l'on en croit un annaliste de Cîteaux, avait adressé le 14 juillet 1255 une autre lettre dont le texte n'a pas été conservé, à Henri, abbé de La Valroy, devenu à cette date le successeur de Guillaume II.

C'est sous la prélatrice d'Henri que fut réglé le différend qui s'était élevé entre ses religieux et ceux de Signy. Ces derniers reprochaient aux Frères convers de La Valroy d'avoir fait ou laissé abattre leurs fourches patibulaires, au lieu dit « La Tenée », sur le terroir de Mortiers. De son côté l'abbé de La Valroy se plaignait à juste titre de ce que les religieux de Signy envoyaient indûment et avant le temps convenable leurs animaux paître dans les bois de Mortiers, propriété de La Valroy contiguë à celle de Signy <sup>1</sup>. Entre autres griefs, il reprochait aux moines de Signy de faire ou de permettre la chasse dans cette dépendance, d'enlever les engins, cordes ou pièges, que les religieux de La Valroy avaient fait tendre. Une sentence arbitrale de 1256 dont le texte se lit dans le cartulaire de Signy met fin à toutes ces difficultés.

La même année, par une charte du mois de janvier, un accord fut renouvelé par Jean de Soissons, seigneur du Thour et de Chimay, de concert avec Marguerite, son épouse, au sujet des propriétés que l'abbaye tenait de sa famille.

Il permet aux religieux de faire hausser l'eau de leur vivier pour leur moulin de Lignicourt et d'acquérir trois journaux de terre autour de celui-ci. En même temps, il les investit du droit de percevoir chaque année à Hannogne, six muids de froment. Trois d'entre eux sont dus à la libéralité de la comtesse Marie, dame du Thour et de Chimay; le reste est accordé par Jean de Dercy. De plus, ils obtiennent quatre setiers de blé, provenant de Thomas de Sissonne.

Vers le même temps, les habitants de Bussy réclamèrent sans raison le droit de pâture et de pêche sur le territoire et sur les marais d'Escorel. Ils croyaient pouvoir le faire en toute justice; mais

<sup>1</sup> Le lieu dit *la Borne des Trois-Abbés* rappelle encore le souvenir des anciennes propriétés possédées dans ces bois par les abbayes de La Valroy, de Signy et de Bonnefontaine.



Ansiaux, chevalier et sire de Bucy, après avoir exposé ses prétentions devant la comtesse de Roucy, dut convenir des droits exclusifs de La Valroy sur Escorel; il fit donc, par un acte daté du mois de février 1258, abandon des aisances qu'il croyait avoir sur le pâturage et la pêche d'Escorel <sup>1</sup>.

L'année suivante Clémence, comtesse de Saumes, dame de Montcornet et de Montloué, avec le consentement du comte Henri de Saumes, fait à La Valroy la remise des quatre muids de froment sur les six que celle-ci devait pour les terrages concédés à Montloué. La donation eut lieu l'an de l'Incarnation de Notre-Seigneur Jésus-Christ mil deux cent cinquante-neuf, la vigile de la Madeleine, nous dit la charte <sup>2</sup>.

En 1261, l'abbaye obtenait encore de Enguerrand, seigneur de Coucy, le privilège de ne payer ni vinage ni péage, c'est-à-dire le droit de faire passer en franchise tous ses produits et marchandises sur toute la seigneurie de Laon <sup>3</sup>.

Pierre II succéda à Henri dans le gouvernement du monastère; son nom nous est indiqué par deux chartes de l'abbaye d'Élan, sa signature y est apposée à la date des années 1266 et 1274.

Sous son administration, l'abbaye de La Valroy fit à Montcornet l'acquisition d'une maison avec dépendances. La charte <sup>4</sup>, d'après laquelle Clémence, comtesse de Saumes et dame de Montcornet, confirme cette acquisition et en même temps le mesurage et le bornage des terres indique l'emplacement de la maison. Celle-ci était située dans la rue qui descend du marché aux chevaux à la halle.

L'abbé Pierre avait consenti à céder une partie du terrain dépendant de cette maison « pour la biauté et l'amendement de la ville », et, par cette concession, il obtenait de la comtesse le droit de clore sa propriété en toute franchise.

Cette maison de Montcornet était assez importante et servit non pas de maison de refuge, mais vraisemblablement de lieu de résidence aux religieux chargés d'écouler sur le marché, les produits

<sup>1</sup> Archives des Ardennes, H. 261, f° 15.

<sup>2</sup> Archives des Ardennes, H. 261-266, f°s 48-49.

<sup>3</sup> Archives des Ardennes, H. 261-265, f° 103.

<sup>4</sup> Archives des Ardennes, H. 261, f° 64.

de l'abbaye et d'administrer les propriétés du monastère situées dans les environs <sup>1</sup>.

En cette même année (septembre 1267), Jean du Vivier, chapelain de la noble dame Clémence, comtesse de Saumes, et Jean, fils de feu Gobert dit Maindale, firent en faveur de La Valroy la donation d'une rente de dix livres sur une maison située également à Montcornet <sup>2</sup>.

Une pieuse et généreuse bienfaitrice, Ponsilie, fille de feu Henri, seigneur de Lambercy, fit encore à cette époque (1271) de nombreuses libéralités aux œuvres religieuses et bienfaisantes de la contrée; dans son testament elle n'oublie pas La Valroy, car elle établit une rente de quatre livres pour la pitance des religieux.

L'abbé de La Valroy et Guischard, curé de l'église de Montcornet, y sont même désignés comme les exécuteurs de ses dernières volontés <sup>3</sup>.

Ces faits témoignent hautement de quelle estime jouissait encore La Valroy auprès des populations. Cette inaltérable confiance et ces

<sup>1</sup> G.-A. MARTIN : *Essai historique sur Rozoy-sur-Serre*, t. I<sup>er</sup>, p. 546.

<sup>2</sup> Archives des Ardennes, H. 261, f<sup>os</sup> 60 et 62.

<sup>3</sup> Archives des Ardennes, H. 261-266, f<sup>o</sup> 52. On ne lira pas sans intérêt les différentes dispositions de ce testament passé par devant Simon de Wimiac, notaire de la curie de Laon.

« Ponsilie, fille de feu Henry de Lambercy, voulant pourvoir au salut de son âme, dispose de ses biens temporels qui ne sont que des biens passagers et momentanés; elle le fait en toute liberté d'esprit selon les déterminations suivantes :

« Elle lègue d'abord au prêtre curé de Montcornet, dix sols parisis; au clerc de cette église, deux sols; au chapitre de l'église de Rozoy, dix sols; à la fabrique de l'église de Montcornet, soixante sols, pour l'achat de la rente nécessaire pour fournir à perpétuité la pitance quotidienne aux pauvres qu'on y reçoit; à la léproserie de Montcornet, deux sols; aux pauvres de la même ville, cinquante sols pour acheter et leur distribuer du charbon; dix sols, pour acheter de la toile et faire des chemises pour les pauvres honteux et ceux qui sont en prison; quatre sols pour le luminaire de Montcornet; deux sols pour les torehes; soixante sols à partager entre les béguines de Montcornet; deux sols pour apprendre le psautier aux pauvres clers; vingt sols pour construire le pavé de Montcornet; douze sols pour célébrer chaque année un service pour le repos de son âme, on les prendra sur sa maison située rue des Pourciaus et qui vient de Colard dit Jalec. On prendra encore sur cette maison douze deniers pour le luminaire de l'église de Montcornet; cinq sols à l'église de Clairmarais à Reims; cinq sols à l'hospice de Notre-Dame à Reims; cinq sols à partager entre les béguines du couvent du roi à Laon; deux sols aux Frères du Val-des Écoliers; trois sols à l'église de Sauvoir; cinq sols à l'église de la Paix de Notre-Dame; douze deniers à l'église Saint-Vincent; autant à l'église de Saint-Martin; à celle de Saint-Julien-du-Bourg; à celle de Saint-Jean de l'Abbaye; cinq sols aux pauvres écoliers; douze sols à l'église de Notre-Dame; douze deniers à l'église Sainte-Geneviève; douze deniers à l'église Saint-Pierre; dix-huit deniers à l'hospice de

bienveillantes libéralités dont l'abbaye est l'objet se continueront encore sous la prélature d'Alard, le successeur de Henri II.

Si l'on s'en rapporte à la liste des abbés de La Valroy donnée par Dom Marlot, Alard aurait succédé directement à Guillaume II en 1254, et après avoir gouverné l'abbaye pendant trente-neuf ans, il serait mort le 6 février 1283; mais les savants bénédictins, auteurs de *La Gallia Christiana*, s'appuyant sur les indications fournies par les chartes d'Élan <sup>1</sup>, font remarquer qu'il y a là une erreur manifeste.

D'après leur opinion qui semble plus vraisemblable, Alard aurait succédé à Henri II en 1274 et aurait vécu jusqu'en 1293.

Appelé pendant près de vingt ans à diriger les destinées du monastère, Alard sut apporter à l'accomplissement de sa charge les brillantes ressources de son intelligence et de son cœur.

On ne saurait trop admirer le soin jaloux qu'il mit à faire régner l'esprit surnaturel parmi tous les membres de la communauté, et à faire vivre parmi ses moines l'ensemble des hautes vertus qui les distinguent des autres hommes.

L'une de ses premières préoccupations fut de solliciter du pouvoir pontifical la confirmation des privilèges dont jouissait La Valroy.

Le pape Jean XXI, pendant son court pontificat, lui adressa une bulle de confirmation des privilèges accordés par ses prédécesseurs; elle est datée d'Avignon du 5 novembre 1276. Le pape Nicolas III renouvela les mêmes immunités par l'envoi de deux bulles conservées également dans le cartulaire de l'abbaye : La première est datée d'Avignon, 29 septembre 1277, et la seconde de Saint-Pierre, le 5 janvier 1280 <sup>2</sup>.

Montloué; dix-huit deniers à l'hospice de Rozoy; dix sols aux béguines de Rozoy à partager en commun; quatre livres parisis à l'église de La Valroy pour fournir la pitance aux religieux.

« Tous ses biens, meubles et immeubles, présents et futurs, serviront à assurer ces dispositions; elle choisit pour exécuteurs testamentaires de ses volontés l'abbé de La Valroy et maître Guischard, recteur de l'église de Montcornet, ou deux autres personnes qu'elle jugera dignes si ses intentions à ce sujet venaient à changer.

« Fait et passé pendant la vacance du siège de Laon en 1271, le lundi après *Isti sunt dies*, en avril. »

<sup>1</sup> Abbaye cistercienne fondée en 1148 par saint Roger, à la demande de Witer, comte de Rethel.

<sup>2</sup> Archives des Ardennes, H. 261, f<sup>os</sup> 105, 106, 107.

Sous l'intelligente administration d'Alard, les propriétés du monastère furent gérées avec un succès toujours croissant.

Jean III, comte de Roucy et seigneur de Pierrepont <sup>1</sup>, fut le premier à manifester envers l'abbaye les prévenances les plus délicates. Ses bienfaits furent tels que certains auteurs ne craignirent pas de le considérer comme le fondateur de l'abbaye. Aucune charte cependant, à notre connaissance, n'atteste l'existence de ses libéralités; nous savons seulement qu'en 1274 il accorda aux religieux le droit de chasse sur toutes ses terres.

Un fait dénote les profonds sentiments d'estime dont Jean III et les moines de La Valroy s'honoraient mutuellement, c'est le désir qu'il exprima d'avoir sa sépulture dans le monastère. Ce souhait fut réalisé.

En l'an 1282 <sup>2</sup>, il fut effectivement enterré dans l'église de l'abbaye près du mur droit du chœur, c'est-à-dire dans la partie réservée aux prêtres officiants. Son épouse, Isabelle de Mercœur, fut également inhumée dans l'église de La Valroy.

Mais à cette même époque la famille de Roucy ne fut pas la seule à user de bons procédés à l'égard des religieux. De nombreuses donations leur furent accordées sous la prélature de Dom Alard.

Citons d'abord celle que leur firent à Rocquigny Baudet Hennebert et Emmeline, son épouse, d'une pièce de pré située au lieu dit « la Cressonnière » entre le pré de Jean Lamaur et la terre des enfants d'Arnould, prévôt de Rocquigny. C'était un témoignage de reconnaissance pour les services dont ils avaient été l'objet de la part des religieux <sup>3</sup>.

Quelques années plus tard (1292) un habitant de Rocquigny, originaire de Rozoy, nommé Gobert, se distingua par ses largesses. De concert avec Marie, son épouse, il fit l'abandon d'une pièce de terre située sur ce territoire au lieu dit « Dessous Chastillon » et enclavée dans les propriétés que La Valroy y possédait déjà <sup>4</sup>.

<sup>1</sup> Jean III, fils de Jean II et de Marie Dammartin. Dom LELONG, *Histoire du diocèse de Laon*, p. 264; MELLEVILLE, *Notice sur les comtes de Roucy*, page 221.

<sup>2</sup> D'après Dom MARLOT. Suivant Dom LELONG et Dom BUGNIATRE, Jean III de Roucy vivait encore en 1284.

<sup>3</sup> Archives des Ardennes, H. 261, f° 91.

<sup>4</sup> Archives des Ardennes, H. 261, f° 95.



En vertu d'une charte de mars 1290 <sup>1</sup> Jean II d'Audenarde, chevalier sire de Rozoy, voulut récompenser l'abbaye de ses actes de courtoisie et des services dont il avait été l'objet. A cet effet, il



CARTE DES ABBAYES DU DIOCÈSE DE REIMS

(Extrait du *Tableau des Abbayes d'hommes en France*, par Peigné Delacourt, publié à Arras, en 1775.)

<sup>1</sup> Archives des Ardennes, H. 261, f° 93.



amortit à son profit quatre-vingt fauchées de terre à Rubigny. Cette dernière donation ajoutée aux précédentes suffit à nous rendre compte de l'importance de la grange que les religieux exploitaient dans cette contrée.

En 1284 <sup>1</sup>, à Balham, Raoul, chevalier, sire de Balham, confirme la rente de neuf livres que l'abbaye reçoit sur le vinage de sa seigneurie et il fait à cette occasion preuve des plus bienveillantes dispositions.

L'année suivante, c'est Clarembald de Sévigny qui accorde en pur don, seize jalois de blé à percevoir tous les ans sur le moulin de Montloué <sup>2</sup>. S'il agit ainsi, c'est en qualité de pieux confrère de cette église de La Valroy où il désire avoir sa sépulture.

Une reconnaissance de paiement anticipé, datée de cette même époque, avait été donnée par le chevalier Jean, sire de Reuil et de Magny, avec le consentement de Béatrix, son épouse. Cette pièce nous permet de constater que les religieux faisaient valoir une maison à Magny pour laquelle ils payaient douze livres tournois de cens annuel <sup>3</sup>.

Ce fut, nous pouvons le supposer, sous l'inspiration de l'abbé de La Valroy qu'un des personnages les plus considérés du village voisin de Hannogne prit ses dispositions testamentaires.

Il s'agit de noble et maître homme Thibaud, elere de Hannogne et docteur en médecine « *Theobaldus clericus de Hanonia, magister in physicâ* ».

Ce qui nous porte à le croire, c'est le choix qu'il fit de ses exécuteurs testamentaires. Cette charge délicate fut confiée à deux religieux de notre abbaye : le Frère Jean de Fraillicourt (*de Fragili curte*) et le Frère Hugo de Rubigny.

L'abbaye de La Valroy est désignée la première et bénéficie dans une plus large mesure de ses pieuses intentions; c'est à elle qu'il demande de veiller sur sa sépulture, car son désir est d'être inhumé dans l'église du monastère.

Son testament très longuement détaillé fut remis à Maître Olleband de Jassio, officiel de la curie d'Albert de Lavannes, archidiaacre

<sup>1</sup> Archives des Ardennes, H. 261, f° 1.

<sup>2</sup> Archives des Ardennes, H. 261, f° 50.

<sup>3</sup> Archives des Ardennes, H. 261, f° 40.

de Reims, en présence de Nicolas de Montmirail, clerc de ladite curie. Il porte la date du mercredi après le dimanche où l'on chante « *Invo-cavit me* », premier dimanche du Carême en l'an 1290 <sup>1</sup>.

La Valroy où doivent un jour reposer ses cendres est plus particulièrement l'objet de ses libéralités. Il lui lègue trente livres parisis à convertir à l'utilité de la communauté et en outre une rente de dix livres parisis par an pour la pitance des religieux.

Nous trouvons un témoignage irrécusable de l'érudition de ces moines dans le legs que Thibaud leur fait des ouvrages les plus précieux de sa bibliothèque médicale. Ces livres reliés avec des couvertures de bois « *Ligatos in asseribus* » comprenaient : un volume des œuvres de Galien, un autre contenait celles de Serapion, le *Vialicus*, ouvrage classique de compilations médicales, l'*Art de la médecine*, un recueil sur les diètes particulières et universelles, un autre sur les urines, son livre de chant de l'Antiphonaire.

Non content de cet acte de générosité, Thibaud voulut encore répandre ses largesses sur la plupart des couvents et sur les œuvres de bienfaisance de la région. C'est là une précieuse indication digne d'être recueilli. Elle nous renseigne, en effet, sur la magnifique floraison d'institutions religieuses qui s'épanouissait dans nos contrées.

Le testament du docteur en médecine de Hannogne nous mentionne : les abbayes cisterciennes de Signy, de Bonnefontaine <sup>2</sup>, de Vauclerc, celles de Saint-Denis, de Clairmarais, de Presles, les Prémontrés de Chaumont-Porcien, de Septfontaine, les Templiers de Seraincourt, les hôpitaux de Notre-Dame de Reims, de Le Thour, de Château-Porcien, la léproserie de cette dernière localité, les Frères prêcheurs, les Frères mineurs, les Frères de la Vallée des Écoliers, de la Pénitence, les Sœurs de Saint-Damien de Reims.

<sup>1</sup> Archives des Ardennes, H. 261, f<sup>os</sup> 31-33. Par les soins de Jules Carlier de Hannogne, le testament de Thibaud a été publié dans la *Revue historique ardennaise*. Son texte latin est assez long, il donne des détails intéressants sur la désignation de certains lieux dits du territoire d'Hannogne ; il nous renseigne sur la famille du testateur qui avait trois frères et six sœurs, plusieurs neveux et nièces, à tous il fait des donations particulières, ainsi qu'à la paroisse d'Hannogne, au curé, aux pauvres et à la meunière Videronne.

<sup>2</sup> L'abbaye de Bonnefontaine avait de nombreux liens d'attache avec Sévigny ; fondée en 1152, elle fut l'objet des libéralités d'Odon, Seigneur de Sévigny, elle possédait la ferme et l'autel de Waleppe, le Pont des Aulnes du territoire de Sévigny.

Si la léproserie de Château-Porcien avait une part dans ces pieuses libéralités, nous pouvons penser qu'elle devait être l'objet de la sollicitude et des aumônes de La Valroy, car tous les monastères se faisaient un devoir de contribuer à son entretien; elle n'était pourtant pas la seule de la région. De semblables hôpitaux se trouvaient à Le Thour, à Nizy-le-Comte, Neufchatel, Sissonne, Asfeld, Avaux-la-Ville, Balham, Fraillicourt, Rumigny, Montcornet, Lappion, Marle, Plomion, Rozoy, Hirson. Le grand nombre de ces établissements nous révèle l'étendue des ravages provoqués par ce triste fléau à travers la contrée. Tous étaient entretenus par la charité chrétienne et figuraient pour une large part dans les aumônes des maisons religieuses.

Les donations précédemment signalées eurent lieu sous la prélature de Dom Alard; elles sont un témoignage certain de l'état de prospérité où se trouvait alors le monastère.

Sous les abbés successeurs d'Alard, on ne rencontre aucun vestige de semblables libéralités. C'est qu'en effet tout va bientôt changer en France; nos provinces seront ravagées, les populations décimées et appauvries; une longue série de guerres malheureuses ne laissera derrière elle que l'épouvante et la misère.

Pour payer ses soldats et entretenir son armée, le roi Philippe le Bel exigera de fréquents et onéreux impôts (1292-1294-1296) et, malgré leurs immunités, les abbayes fourniront les plus nombreux subsides. L'ordre de Cîteaux lui-même s'exécuta, surtout lorsque le pape Boniface VIII eut parlé (7 mars 1296).

Nicolas II appelé très probablement en 1293 à diriger l'abbaye dut pourvoir à ces cruelles nécessités, mais aucun document positif ne nous renseigne sur ce qui se passa sous son administration.

Trois faits seulement nous sont signalés : la sépulture qu'il donna dans l'église de La Valroy au comte Jean IV de Roucy (1302) et l'inscription des deux vers latins suivants sur le mausolée du comte :

*Christe, figura Patris, animæ miserere Joannis,  
Rociaci comitis quem tegit ille lapis* <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Dom LELONG, *Histoire de Laon*, p. 264, qui donne la traduction suivante : Christ, figure du Père, ayez pitié de l'âme de Jean, comte de Roucy, que recouvre cette pierre.

Ce noble et illustre guerrier, nous dit le bénédictin Dom Noel, avait vaillamment combattu, sous le drapeau français, à la journée de Mons-en-Puèle; rentré au château de Braisne qu'il tenait du chef de sa femme, Jeanne de Dreux, il y était mort peu après des suites de ses blessures.

Une charte de Mouzon nous indique aussi qu'en l'an 1300, par conséquent sous la prélature de Nicolas II, un moine de son monastère, après y avoir exercé les fonctions de cellérier, devint abbé de Signy. C'était un nommé Ponsard, originaire de Wasigny, qui plus tard, en 1327, fut élu abbé d'Igny.

Enfin, nous savons que le 21 septembre 1303 les religieux de La Valroy répondirent à l'appel du roi Philippe le Bel lorsque ce dernier demanda des subsides pour la libération des Lieux saints et les besoins de la guerre de Flandre <sup>1</sup>.

Nicolas II décédé le 1<sup>er</sup> octobre 1307 eut pour successeur Jean I<sup>er</sup>. Ce dernier dut concentrer toute son activité à défendre l'abbaye de La Valroy et à remédier aux embarras de sa situation pécuniaire. Par suite « des dixmes et subsides levés à l'occasion de guerre royale » le monastère s'était trouvé subitement accablé de dettes et ses revenus étaient loin d'être suffisants pour y faire face.

Il sollicita et obtint du chapitre de Cîteaux tenu en 1311 l'autorisation de vendre à l'abbaye de Signy tout ce qui appartenait à La Valroy « en dixmes grosses et menues sur les territoires de Hannogne près Waleppe, de Noircourt, de Berlize et autres lieux » <sup>2</sup>, le tout pour une somme de six cent quatre-vingt livres tournois, une fois payée.

Cette aliénation ne supprimait pas les charges nouvelles, car l'abbaye devait verser comme contribution annuelle au roi de France soixante livres tournois sur huit cents de ses revenus <sup>3</sup>.

La veuve de Jean IV de Roucy, fille du comte de Dreux et de Braisne, ayant succombé en octobre 1314, ce fut l'abbé Jean qui procéda à sa sépulture. On l'enterra à côté de son mari dans l'église

<sup>1</sup> Charte J. 484, n° 278, Limoges. En l'absence de leur abbé, le prieur et les religieux de La Valroy capitulairement assemblés demandent à leur confrère Jean de Laon, de sceller de son propre sceau leur acte d'adhésion.

<sup>2</sup> Cartulaire de Signy.

<sup>3</sup> Pierre VARIN, *Archives administratives de Reims*, t. II, p. 1124.



du monastère. Mais Jean lui-même ne survécut que très peu à cette noble bienfaitrice. Le nécrologe conservé dans les archives de Saint-Nicaise de Reims fixe sa mort à l'année 1315.

Dom Étienne, son successeur, mourut le 22 mars 1348. Conjointement avec le chapitre de Saint-Laurent de Rozoy, La Valroy possédait des droits sur Montloué et sur Chéry. A ce sujet un différend s'était élevé entre les enfants d'Isabelle de Saumes, les chevaliers Guillaume de Choisel et Gérard, son frère. Ce fut sous la prélatrice de cet abbé que le débat fut réglé.

L'accord établi reconnut aux religieux de La Valroy le droit de jouir paisiblement de la quantité de dix muids de froment et de la somme de quarante sols parisis de rente à prendre chaque année sur Montloué et au chapitre de Rozoy de treize muids de froment sur Montloué et deux muids sur Chéry (1345) <sup>1</sup>.

Ce fut aussi Dom Étienne qui donna dans l'abbaye la sépulture à Jean V, comte de Roucy, de Pierrepont et de Braisne. Pendant toute sa vie le comte avait suivi la carrière des armes : il avait accompagné le roi à Buironfosse ; le 25 août 1346 Jean V avait pris part à la bataille de Crécy ; son corps trouvé parmi les morts fut ramené à La Valroy pour y être inhumé dans le tombeau de ses pères.

L'évocation de cette fatale journée de Crécy marque une date funeste dans l'histoire de l'abbaye. L'ère de prospérité est désormais close pour La Valroy ; ses beaux jours sont passés ; la misère et les terribles bouleversements qui désoleront la France et plus spécialement encore notre province de Champagne, jetteront le trouble et sèmeront la ruine dans les monastères les plus reculés.

<sup>1</sup> Archives des Ardennes, II. 261, f<sup>os</sup> 52-58.

---





## CHAPITRE VIII

### La Valroy pendant la guerre de Cent ans.

LES MALHEURS PUBLICS CRÉÉS PAR LA PESTE ET LA GUERRE AMÈNENT UNE CRISE GÉNÉRALE DONT SOUFFRENT LES ORDRES RELIGIEUX. — L'ABBAYE DE LA VALROY RESSENT EN MÊME TEMPS LE CONTRECOUP DES INFORTUNES QUI AFFLIGENT LA NOBLE FAMILLE DE SES BIENFAITEURS.

Nous sommes arrivés à une époque tragique où un siècle de guerres accumulera sur le sol vénéré de notre France les désastres les plus lamentables.

Que deviendra notre abbaye au milieu de la tourmente? Comment traversera-t-elle cette période la plus critique de son histoire?

De quelque côté qu'on jette les regards sur cette partie de notre existence nationale, on ne voit surgir que misères épouvantables dont le contrecoup se fera sentir jusque dans notre monastère.

Un fléau plus terrible que la guerre, la peste, sévissait alors dans la Thiérache et le Porcien; le manuscrit de Jean Taté précise les années où elle exerça le plus de ravages; en 1347 elle fit son apparition dans notre contrée et la désola pendant trois ans. Puis, après être demeurée quelque temps à l'état endémique, elle reparut pour sévir avec plus de violence en 1359 et en 1373.

Rien ne saurait nous donner une idée plus juste et plus saisis-

\* Vignette tirée du Livre d'Heures du Duc de Berry (xiv<sup>e</sup> siècle). Armes de Jean V de Pierrepont, comte de Roucy.

sante des terrifiants effets de cette calamité que la courte description relatée par le chroniqueur de Château-Porcien : « Il régnait dans ce pays et presque dans toute la France, dit Jean Taté, une maladie contagieuse avec crachats de sang, qui se communiquait non seulement par la fréquentation, mais aussi par la vue du malade; son regard portait la maladie à ceux qui le voyaient. Les deux tiers du monde sont morts de cette peste qui a duré trois ans.

« Il est mort à Paris en neuf mois de temps plus de quatre-vingt mille hommes. Dieu nous préserve de telle maladie ! »

Cette effroyable peste est connue dans l'histoire sous le nom de peste noire. On l'appelle aussi peste de Florence, parce qu'elle vint d'Italie après avoir fait plus de cent mille victimes dans cette illustre cité, le plus brillant foyer de civilisation qui fût alors. La fureur irrésistible du fléau dépeupla l'Europe, car elle y fit plus de vingt-cinq millions de victimes.

Pour apporter quelque consolation au cœur meurtri des malades, le pape donna à tous les prêtres le pouvoir d'absoudre les moribonds. Le pontife accorda aussi des indulgences à tous ceux qui, au péril de leur vie, ensevelissaient les morts ou procuraient aux mourants les secours spirituels. Les ordres religieux rivalisèrent d'ardeur et donnèrent à tous l'exemple d'un admirable dévouement. Chaque jour, beaucoup d'entre eux tombaient terrassés par le fléau, mais ce terrible spectacle ne diminuait en rien le zèle des autres.

Malheureusement la peste fut une cause d'épuisement pour toutes les maisons religieuses, car le nombre de leurs sujets diminuait notablement. Cet événement fut aussi une cause d'irrégularité et de fléchissement dans la discipline. La rigueur de l'observance fut, par la force des circonstances, considérablement atténuée dans la nourriture et le régime journalier, et quand la contagion eut disparu, il fut impossible d'opérer une réaction salutaire.

« Jusque dans les monastères, dit Rohrbacher, on remarque un grand vide du côté des observances régulières et de l'édification. Tout ce qu'il y avait de plus considérable par l'âge, l'exemple et les mérites, avait péri en assistant les malades ou des effets mêmes de la contagion. Un certain relâchement s'introduisit dans les ordres religieux restés jusque-là les plus exemplaires ».

A la vérité, il faut le reconnaître, ces fâcheuses conséquences

de la peste correspondaient à la crise générale que traversait l'ordre de Cîteaux. Celui-ci n'exerçait plus le même attrait qu'autrefois; l'étendue des domaines; la prospérité matérielle, conséquences de l'activité des moines, étaient un écueil pour le recrutement de nouveaux sujets. Les cœurs vraiment épris d'idéal et de vertu recherchaient plutôt le renoncement complet et la pauvreté absolue des ordres mendiants récemment établis par saint François et saint Dominique pour répondre à ce besoin impérieux des âmes d'élite.

À le juger dans l'ensemble de son régime de vie, l'ordre cistercien avait commencé à déchoir de sa première ferveur et de son antique discipline, et les mêmes causes qui partout produisaient de déplorables défaillances feront ressentir à La Valroy leurs pernicioeux effets.

À l'origine, les relations qu'entretenaient entre elles les abbayes avaient été fixées par saint Étienne Harding, un des premiers abbés de Cîteaux. D'après la chartre de charité et les *Consuetudines*, son œuvre propre, l'abbé de Cîteaux remplissait les fonctions de supérieur général de l'ordre tout entier. Cependant les chapitres généraux, qui devaient se réunir chaque année sous sa présidence, étaient, par la nature et l'importance de leurs décisions, la grande autorité. À eux appartenait le droit d'interpréter la règle et les coutumes, de les modifier à leur gré, de les compléter. On les voyait aussi trancher les difficultés, réprimer les abus, déposer les abbés, s'il y avait lieu, accepter les projets de nouvelles fondations, etc.

Tant que l'esprit de subordination entre les abbayes s'était maintenu, les chapitres généraux, tels qu'ils fonctionnaient, avaient exercé sur tout l'ensemble de l'ordre une influence aussi considérable que salutaire, car ils y avaient conservé cet esprit d'unité qui fait la force de toutes les institutions.

Mais vint un temps où se manifestèrent les symptômes de cet esprit nouveau si contraire aux saines traditions de Cîteaux. Les destinées de l'ordre tout entier devaient en être menacées. Ces signes néfastes se constatèrent pour la première fois à l'élection de Jacques II, au siège de Cîteaux. Pour répondre aux prétentions exagérées des quatre abbés de La Ferté, de Pontigny, de Clairvaux et de Morimond, à qui le titre de filles aînées de Cîteaux conférait cer-

tains droits, le pape Clément IV publia la bulle « *Parvus fons* ». La lettre pontificale décida que l'élection de l'abbé de Cîteaux se ferait comme dans les autres abbayes et appartiendrait exclusivement aux religieux de chaque couvent <sup>1</sup>.

Ce moyen de pacification empêcha la scission, il est vrai, mais l'esprit d'unité et de mutuelle subordination si nécessaire à la prospérité de l'ordre s'en trouva considérablement refroidi. Les prélats des abbayes-mères devaient encore faire chaque année la visite de leurs abbayes-filles, mais leur rôle devint de plus en plus difficile et infructueux.

Jusqu'en 1411, les chapitres généraux se tinrent régulièrement tous les ans, mais ils ne produisaient plus les bons résultats d'autrefois, leurs efforts demeuraient inefficaces contre le relâchement parce que bien des abbés, surtout les plus intéressés à le faire, négligeaient de se rendre aux séances.

Avant de monter sur le trône pontifical, Benoît XII appartenait à l'ordre des Cisterciens, il avait été abbé de Fontfroide. L'affaiblissement général de la discipline n'avait pas échappé à son attentive observation. Ses yeux mêmes avaient été témoins de quelle manière l'ambition et un certain amour des richesses et du luxe s'infiltraient sourdement dans quelques monastères. Aussi, élevé au siège suprême, son premier soin fut-il de réagir contre une si funeste tendance.

Le pontife essaya donc de rallumer partout la primitive ferveur, et par sa bulle « *Fulgens sicut sol* » publiée le 12 juillet 1335, il prescrivit la réforme.

La Valroy était-elle, à l'exemple des autres, tombée dans les abus signalés par Benoît XII? Aueun document ne nous permet de le supposer. Bien des raisons, au contraire, nous portent à eroire qu'elle était demeurée fidèle aux anciennes observances. Elle avait suivi en eela les exemples de l'abbaye d'Igny, auxquels par les liens de sa filiation elle restait toujours étroitement attachée.

Ladite abbaye eut, donc peu à souffrir de cette crise générale qui s'était étendue à l'ordre de Cîteaux tout entier.

Les autres malheurs publiés qui allaient fondre sur la France et

<sup>1</sup> Mgr PÉCHENARD : *Histoire de l'Abbaye d'Igny*, pp. 246 à 253.



surtout les infortunes dont fut affligée la noble famille de ses bienfaiteurs la touchèrent plus cruellement.

En effet, dix années après le désastre de Crécy, un coup terrible fut porté à la gloire de nos armes. Victime de sa témérité et de sa vaillance, le roi de France, Jean le Bon, avait été vaincu et fait prisonnier à Poitiers le 17 septembre 1356. Avec lui étaient tombés en captivité un certain nombre de chevaliers, parmi lesquels le comte de Roucy, Robert II, fils de Jean V, qui ne recouvra sa liberté qu'au prix d'une forte rançon.

A peine Robert de Roucy était-il rentré dans ses domaines que de nouvelles adversités l'y attendaient. Un cri de terreur venait de retentir dans toute la contrée : « Les Anglais, voilà les Anglais ! » C'étaient eux qui s'avançaient à marches forcées, semant partout sur leur passage la désolation et la ruine.

Chacun sait les prétextes de cette invasion.

Fatigué des ennuis de sa captivité, le roi Jean avait signé le traité de Londres : il cédait en toute souveraineté au roi d'Angleterre Calais, Guines, Boulogne, le Ponthieu, la Normandie, la Bretagne, l'Anjou, le Maine, la Touraine, le Poitou, la Saintonge, le Rochellois, la Guyenne, le Périgord, le Limousin, le Quercy, l'Agenois et le Bigorre ; il promettait en outre quatre millions d'écus d'or.

Le Dauphin, devenu plus tard Charles V, désavoua énergiquement ce pacte déshonorant et fit appuyer sa résistance par les États Généraux.

Profondément irrité de cette nouvelle, Édouard III résolut de défendre par les armes le traité de Londres. Il débarque à Calais à la tête d'une armée considérable, traverse rapidement le Cambrésis, ravage la Thiérache et le Laonnois, puis vient mettre le siège devant Reims où il voulait se faire sacrer roi de France.

Déçu dans son attente par la résistance de la ville, le monarque anglais disperse ses troupes dans le pays pour se ravitailler et se diriger ensuite vers Paris. C'est dans cet intervalle que le vaste domaine de Roucy subit tous les méfaits de l'occupation et du pillage.

Un capitaine anglais, Rubigeois de Duri, s'empare d'abord du château de Montaigu, y groupe à sa solde un bataillon de six cents hommes, se met à leur tête et attaque le château de Roucy qui,



incapable d'offrir une résistance suffisante, est obligé d'ouvrir ses portes.

Le comte Robert, sa femme, sa fille sont prisonniers, et pour conserver leur liberté ils sont condamnés à payer une rançon de douze cents florins; en outre, ils sont obligés de quitter leur château et de se réfugier à Laon.

Les hordes anglaises, grossies de groupes navarrais, font alors du château de Roucy, le centre de leurs opérations et de leurs ravitaillements. Sous la conduite de Hannequin, capitaine des arbalétriers, homme belliqueux et cruel, ils ravagent méthodiquement tous les environs, s'emparent par des attaques successives du château de Pierrepont, du bourg et du château de Sissonne, ruinent l'abbaye de Saint-Vincent de Laon et les faubourgs de la ville, s'emparent de Vailly, Pontarcy, Courlandon, Saint-Erme, brûlent Attigny et aucune barrière ne se dresse pour arrêter le torrent dévastateur.

Robert de Roucy ne reste cependant pas inactif; outré de dépit à la vue de ses châteaux occupés, de ses terres ravagées, des habitants de ses domaines rançonnés et pillés par l'ennemi, il organise tout un plan de délivrance.

Après avoir décidé le comte de Porcien, les seigneurs de Canency et de Montigny à unir leurs efforts aux siens, il rassemble une petite troupe composée d'une centaine de cavaliers. Quarante ont été recrutés à Laon, le reste est complété par des gentilshommes et des gendarmes. Se plaçant aussitôt à leur tête, il part pour reconquérir son territoire envahi, en chasser l'ennemi et mettre un terme à ses audaces.

Grâce à ses éclaireurs, Robert parvient à découvrir les bandes du capitaine Hannequin, il les surprend au moment même où, occupées à incendier et à piller le village de Sévigny, elles menaçaient de dévaster encore l'abbaye de La Valroy.

Vive et opiniâtre fut l'attaque, comme le sont d'ordinaire celles des Français; mais le comte de Roucy ne sut pas se mettre en garde contre la tactique de ses adversaires; n'escamptant le succès que sur la bravoure de ses vaillants soldats, il s'engage inconsidérément dans un étroit défilé où les cavaliers d'Hannequin, plus nombreux et plus aguerris, purent facilement le cerner.

Ceux-ci, en effet, mettent pied à terre, placent leurs archers au premier rang, attaquent leurs adversaires à la fois en tête et de flanc, et ne tardent pas à porter le désordre dans leurs rangs.

A la vue du danger qui les menaçait, les bourgeois de Laon saisis d'une terreur panique, prirent la fuite laissant les gentilshommes seuls en face d'un ennemi déjà trop supérieur en nombre.



EXTRAIT DE LA « CARTE DU PAÏS DU RETELOIS », DÉDIÉ A MONSIEUR FRANÇOIS DE GONZAGUE DE CLÈVES, DUC DE RETHELLOIS, PAIR DE FRANCE, GOUVERNEUR ET LIEUTENANT GÉNÉRAL POUR LE ROI EN SES PROVINCES DE CHAMPAIGNE ET BRIE.

La troupe d'Hannequin en fit un grand carnage et le malheureux comte de Roucy lui-même, après avoir été blessé et obligé de se rendre, eut la douleur de se voir tomber une seconde fois au pouvoir des Anglais. Il fut emmené captif dans son propre château de Sissonne avec les seigneurs d'Arrancy et de Mauregny. La plupart des

autres gentilshommes périrent dans cette malheureuse aventure et le comte de Porcien revint presque seul apporter à Laon la nouvelle de la défaite.

L'archevêque de Reims, Jean de Craon, avait lui-même encouragé Robert de Roucy, dont il était parent, à marcher contre les envahisseurs. A la nouvelle du triste sort qu'éprouva l'expédition, il en conçut un réel chagrin et résolut de travailler plus énergiquement encore à la libération du territoire.

Cédant aux pressantes exhortations de l'archevêque, les comtes de Flandre et de Porcien, Gaucher et Guy de Chatillon, se décidèrent à lutter malgré tout et à reprendre coûte que coûte le château de Roucy. Jean de Craon mit lui-même tout en œuvre pour assurer le succès de l'entreprise : la ville de Reims fournit quatre cents chevaux, mille fantassins et soixante arbalétriers que devait commander Gaucher de Chatillon. Ce dernier fit venir en outre une compagnie d'archers sous la conduite de Jean Leleu. On prépara également des machines de guerre à l'aide desquelles pouvaient être lancées des pierres du poids de cent livres.

Toutes les dispositions nécessaires une fois prises, notre petite armée vint cerner le château de Roucy pour en faire le siège en règle. On dirigea les machines contre les murs du château et toutes les communications des Anglais avec le dehors furent coupées.

Les assiégés opposèrent d'abord une héroïque résistance, mais en dépit de leur courage ils durent reconnaître la nécessité de capituler; ce ne fut pourtant que le vingt-huitième jour du siège qu'ils se soumirent à la loi du vainqueur.

La liberté fut accordée au commandant Hannequin malgré l'opposition des bourgeois de Reims. Ceux-ci auraient voulu lui faire expier ses cruautés. D'autre part, on traita sans pitié le chambellan du comte de Roucy; il fut écorché vif pour avoir trahi et livré son maître.

Enhardis par leur succès et encouragés par l'archevêque de Reims, les Rémois résolurent de ne plus laisser d'Anglais dans le voisinage de leur ville. Comme les ennemis étaient encore maîtres de plusieurs forteresses des environs, on reprit successivement Cormicy dont la tour avait été brûlée, puis Courlandon. Soixante cavaliers, après

en être sortis, furent mis en fuite, et enfin le château de Sissonne appartenant au comte de Roucy fut délivré.

Ce château était rempli de vivres et de munitions en abondance, un certain nombre de prisonniers de guerre y étaient enfermés avec Robert de Roucy; le commandant anglais avait espéré pouvoir s'y défendre aisément, à cause des multiples précautions prises et des fossés remplis d'eau qui entouraient le château, mais les Rémois que rien n'arrête franchissent les fossés en entrant dans l'eau jusqu'à la ceinture et s'emparent du château après seulement cinq jours de siège. Le vainqueur passa au fil de l'épée toute la garnison.

Le comte Robert de Roucy était encore une fois délivré. Malheureusement ses adversités étaient loin d'être terminées. Les conditions du traité de Brétigny (8 mai 1360), obligeaient de livrer à l'Angleterre, comme rançon du roi Jean, trois millions d'écus d'or et quarante otages choisis parmi les chevaliers les plus distingués du royaume.

Robert fut l'un de ces quarante, il quitta ses domaines, partit pour l'Angleterre. Deux ans plus tard, il abandonnait la totalité de ses propriétés entre les mains de sa fille unique. L'adversité avait rendu celle-ci romanesque et après son mariage avec un aventurier, Louis de Namur, elle vendit tout le comté de Roucy pour quarante mille écus d'or à Louis d'Anjou, roi de Sicile et frère du roi de France.

Au milieu de cette série de vicissitudes, il est facile de concevoir en quelle situation se trouvait l'abbaye de La Valroy.

D'une part les perpétuelles vexations du fise, les incessantes réquisitions, les impositions extraordinaires qu'il lui fallait fournir soit pour coopérer aux travaux de fortification de la ville de Reims, soit afin de réparer les désastres causés dans leurs propriétés, soit enfin dans le but de contribuer à la rançon du roi, tout concourut à diminuer singulièrement les revenus.

D'autre part, les troubles et le brigandage qui désolèrent le pays, les ruines amoncelées sur les granges et autres dépendances de l'abbaye, ne permettaient plus aux religieux ni de cultiver leurs terres dont quelques-unes restèrent en friches, ni de percevoir les cens et redevances auxquels ils avaient droit, car la misère avait rendu leurs débiteurs insolvables.



Le rôle des abbés appelés à gouverner l'abbaye durant cette néfaste période fut donc des plus ingrats et des plus difficiles.

Les sources documentaires relatives à ce laps de temps sont rares et ne nous éclairent que fort peu sur ce sujet. Bien des actes authentiques, dont la perte est à jamais irréparable auront très probablement disparu au milieu des invasions qui ravageaient la contrée.

La liste officielle des abbés de La Valroy telle que la présentent les auteurs de la *Gallia Christiana* offre même une lacune de dix-sept ans; elle indique en effet comme successeurs de l'abbé Étienne, Gérard mort le 11 juin 1367 <sup>1</sup>, puis Jean de Poilly <sup>2</sup>. Celui-ci n'ayant gouverné que neuf ans et son décès ayant eu lieu le 23 décembre 1393, n'aurait été élu abbé qu'en 1384.

Se trouve-t-on, par ce fait, en droit de penser que le monastère aurait alors été abandonné? D'après les annales d'autres abbayes, vers la même époque au Mont-Dieu et à Igny, par exemple, les religieux quittèrent momentanément leur couvent pour chercher un refuge dans les villes et se mettre à l'abri derrière leurs enceintes fortifiées. Mais pareille supposition ne peut être faite ici, car en 1368, nous le savons d'une façon positive, Marguerite de Baumetz, dame de Blazon et de Mirabeau en Poitou, comtesse de Roucy, veuve de Jean V, étant décédée, son corps fut rapporté à La Valroy et enseveli à côté de son mari dans l'église du monastère. Par ailleurs, en 1375, comme nous le verrons plus loin, les religieux portèrent plainte au sujet de redevances dues à Bertincourt. Ils n'avaient donc pas abandonné le monastère aux intérêts duquel ils ne cessaient de veiller. Nous pouvons donc également en conclure que de 1367 à 1384 un abbé, au moins, dont le nom ne nous est pas parvenu, administra l'abbaye.

Deux pièces de cette époque conservées dans le cartulaire de La Valroy nous font deviner l'affreuse misère à laquelle les populations étaient en proie. Les seigneurs eux-mêmes étaient dans la gêne et ne s'acquittaient plus des redevances que l'abbaye percevait

<sup>1</sup> Le nécrologe de La Valroy rapporte au mois de septembre la mort d'un abbé Gérard, mais les auteurs de la *Gallia Christiana* ne sont pas fixés à son égard.

<sup>2</sup> Ainsi nommé du lieu de sa naissance. Poilly est aujourd'hui annexe de Sarcy, au doyenné de Ville-en-Tardenois.



sur leurs terres. Afin de ne pas laisser périmer leurs droits, les religieux se virent dans la nécessité de recourir à la justice pour établir une garantie dans l'avenir.

Une première fois, ce fut à propos des revenus qu'ils avaient perçus jusqu'alors à Balham. Les détenteurs du vinage de cet endroit n'avaient pas fourni et se refusaient de livrer une redevance de neuf livres parisis. Or, le 1<sup>er</sup> juillet 1356, Colars de Saulx, sire de Cernon, chevalier et bailli de Vitry, sur une plainte adressée à ce sujet par l'abbé de La Valroy, confia à Jean Le Moinne, sergent du roi, le soin d'assigner en justice les chevaliers Louis de Sorbon, Jeoffroy de Balham, Henri de Vaux et Jean de Fismes, escuyer, possesseurs de ce vinage. Ces seigneurs reconnurent sans difficulté leurs obligations respectives et s'engagèrent à donner satisfaction aux religieux <sup>1</sup>.

Vingt ans plus tard (en 1375), l'abbaye de La Valroy se trouva dans la même nécessité d'en appeler à la justice du roi pour obtenir la livraison de deux muids de froment. Le monastère devait la percevoir sur la maison et les terres de Bertineourt détenues alors par le chevalier Anglebert d'Enghien. Celui-ci refusait, on ne sait trop pour quelle raison, de s'acquitter de sa redevance. Depuis 1369, c'est-à-dire pendant six ans, il avait négligé de fournir la rente établie par le seigneur Guy de Bertincourt en 1224 en faveur des religieux. Bien plus, il prétendait même ne pas y être obligé. Par lettres royales datées du 27 novembre 1375, le roi Charles V manda au bailli de Vermandois l'ordonnance en vertu de laquelle les religieux firent assigner le chevalier Anglebert. Celui-ci fit défaut à l'assignation; alors Adam de Bouconville, sergent du roi en la prévôté de Laon, reçut mission d'opérer la saisie de la propriété de Bertincourt. Cet arrêt judiciaire eut lieu le lundi 13 avril suivant <sup>2</sup>.

<sup>1</sup> Jean le Moinne s'acquitta de sa mission et, dans une lettre adressée au bailli de Vitry, il rend compte de ses démarches. Le lundi après la fête de saint Pierre et de saint Paul, il se transporta, écrivit-il à Assy (Acy) au domicile de Louis de Sorbon, mais il ne put remettre son ordre d'ajournement pour le dimanche suivant, qu'au chapelain et à quelques familiers de ce seigneur qui était absent et dont l'épouse était malade. Le même jour il se rend à Château-Porcien au domicile de Henry de Vaux; le lendemain il va à Fismes, au domicile de Jean de Fismes.

Archives des Ardennes, II. 261, f<sup>os</sup> 3 et 4.

<sup>2</sup> Archives des Ardennes, II. 261, f<sup>os</sup> 3 et 4.

Après un délai de quarante jours les religieux furent mis en possession des redevances qui leur étaient dues et leurs droits pour l'avenir furent de nouveau confirmés par sentence du bailliage de Laon en date du 21 novembre 1377.

L'année même où Jean de Poilly prenait en main la direction de l'abbaye de La Valroy, un des membres les plus distingués de la famille de Roucy était élevé sur le siège épiscopal de Laon.

C'était Jean, second fils du comte Jean de Braisne et petit-fils de Jean V tué à Crécy. Bien qu'il eût embrassé l'état ecclésiastique, il n'en continua pas moins de veiller aux intérêts du comté de Roucy.

Le domaine de Roucy, nous l'avons vu, avait été cédé contre paiement à Louis d'Anjou (1380). En prenant possession de son diocèse, Jean dut éprouver un regret, d'autant plus vif de le voir sorti des mains de sa famille, qu'il était enclavé dans le territoire de sa juridiction. Il est donc permis de supposer que son influence se fit sentir dans la décision prise par son père.

Celui-ci, était un des personnages les plus considérables de son temps. Homme de confiance du roi Jean et de Charles V, Jean de Braisne avait été député par la noblesse de Reims pour assister aux États Généraux de Provins en 1358; il profita de son crédit auprès de la famille royale pour lui racheter le comté et devint ainsi comte de Roucy et de Braisne.

A sa mort, 19 février 1393, il eut pour successeur son fils aîné Hughes de Roucy. Ce dernier avait embrassé la carrière militaire et pris part à la bataille de Pontlevain en 1370; malheureusement une mort prématurée l'enlevait deux ans après (25 octobre 1395); Hughes laissait sept enfants en bas âge qu'il avait eus de son épouse Blanche de Coucy-Montmirail.

A Jean, évêque de Laon, échut dès lors le rôle de veiller sur le sort de ses neveux, de s'occuper de leur éducation et de pourvoir ensuite à leur avenir. Il maria l'aîné; Jean VI de Roucy, à Élisabeth de Marcoussis, et dirigea vers le cloître la plus jeune de ses nièces, Jacqueline, la future abbesse de Saint-Pierre de Reims, tandis qu'une autre épousait en 1414, Louis de Bourbon, comte de Vendôme.

Grâce à la puissante protection de son oncle, Jean VI, comte de Roucy, sut sagement administrer son patrimoine tout en prenant part à la guerre de Guyenne. Il fut tué à la bataille d'Azin-

court (1432). Sa fille unique, âgée de onze ans, devenue ainsi une des plus riches héritières du royaume, épousa un prince de l'Empire, Robert de Sarbruek, à qui échut le comté de Rouey <sup>1</sup>.

L'abbaye de La Valroy eut aussi sa part dans les faveurs et les bienveillantes dispositions de Jean, évêque de Laon. Le monastère n'était pas seulement, aux yeux de l'évêque, un établissement sacré et digne à ce titre d'être entouré de sa haute bienveillance, il voyait encore dans La Valroy le pieux asile choisi par ses aïeux pour être le fidèle gardien de leur sépulture.

Animé d'un zèle tout filial, le noble pontife aimait à visiter le couvent et à venir y prier sur la tombe de ses parents; il fit même élever un mausolée orné d'une épitaphe sur le corps de ses aïeux, Jean V de Rouey et Marguerite de Beaumetz <sup>2</sup>.

Il n'est donc pas téméraire de penser que ce fut grâce à l'appui de ce prélat que l'abbaye de La Valroy trouva plus facilement que d'autres le moyen de sortir des embarras et de la gêne occasionnés par les troubles de la première invasion anglaise.

Malgré les attentions délicates dont l'entourait l'évêque de Laon, le monastère avait à résister à certaines prétentions des archevêques de Reims. Ceux-ci, en effet, cherchaient à restreindre quelques-uns de ses privilèges d'exemption.

Dans la liste des établissements ecclésiastiques de la province de Reims où l'archevêque avait droit de visite dès le quatorzième siècle, La Valroy est mentionnée avec les autres abbayes cisterciennes d'Igny, de Signy et de Bonnefontaine <sup>3</sup>. Or le pape Alexandre avait accordé, en 1159, à toutes les abbayes de l'ordre de Cîteaux, le privilège de n'être soumis à la visite d'aucun prélat étranger à l'ordre, et en 1243 Innocent avait renouvelé la même exemption <sup>4</sup>.

Guy de Roye, archevêque de Reims, accentua encore ses réclama-tions en 1399. Il exigea que Thomas I<sup>er</sup>, successeur de Jean II de Poilly, alors abbé de La Valroy, lui prêtât un serment particulier de soumission et de dépendance.

En 1347, Jean de Vienne impose la même obligation à l'abbé

<sup>1</sup> MELLEVILLE, *op. cit.*, pp. 231 à 236.

<sup>2</sup> Marlot, 1679.

<sup>3</sup> Pierre VARIN : *Archives administratives de Reims*, t. II, p. 634.

<sup>4</sup> Archives des Ardennes, H. 261, f<sup>os</sup> 113-114.

d'Igny, Jean de Cohan, bien que seuls les ordres de Saint-Benoit, de Prémontré, de Saint-Augustin fussent soumis à ce serment. Comme on peut le remarquer dans une notice du chanoine La Salle <sup>4</sup> sur la formule de ce serment, pareil fait ne se renouvela plus qu'une seule fois et l'abbaye conserva ses immunités.

Ici se pose un problème au sujet des abbés qui gouvernaient le monastère à cette époque. Seul le fait d'une double et successive administration semblerait en donner la solution. Les auteurs de la *Gallia Christiana* et Dom Marlot l'ont signalé, mais sans le résoudre. D'après eux, en effet, Thomas I<sup>er</sup> aurait eu pour successeur Jean III d'Ogny <sup>2</sup> décédé le 28 septembre 1402, après neuf ans de prélature. Désireux en quelque sorte de concilier ces dates avec celle du serment de Thomas I<sup>er</sup> en 1399, ces interprètes supposent comme chose vraisemblable qu'il disputa à Thomas I<sup>er</sup> sa charge abbatiale.

Désignant ensuite Thomas de Moussy <sup>3</sup>, comme successeur de Jean d'Ogny, ils estiment qu'on peut le confondre avec Thomas I<sup>er</sup>. En vérité le fait se serait produit si sa première élection, d'abord rejetée, s'était renouvelée à la mort de son compétiteur.

D'après Dom Noel, dans ses notes publiées sur La Valroy, il faut supposer l'existence de deux personnages portant le même prénom, mais aucune preuve ne confirme son sentiment <sup>4</sup>.

Quoi qu'il en soit, Thomas de Moussy mourut le 1<sup>er</sup> novembre 1419, et nous savons que son successeur Hughes entreprit la reconstruction complète de l'abbaye.

La persistante humidité du terrain occasionnée par les hivers pluvieux et la mauvaise qualité des pierres de construction avaient fortement endommagé les bâtiments primitifs; les parties principales tombaient de vétusté; une mesure radicale s'imposait. Pour éviter la ruine complète, il fallait de toute nécessité reconstruire ce qui était trop gravement endommagé.

Les troupes anglaises venaient de ravager la Picardie et la Champagne, Rethel et Château-Porcien étaient tombés en leur pouvoir.

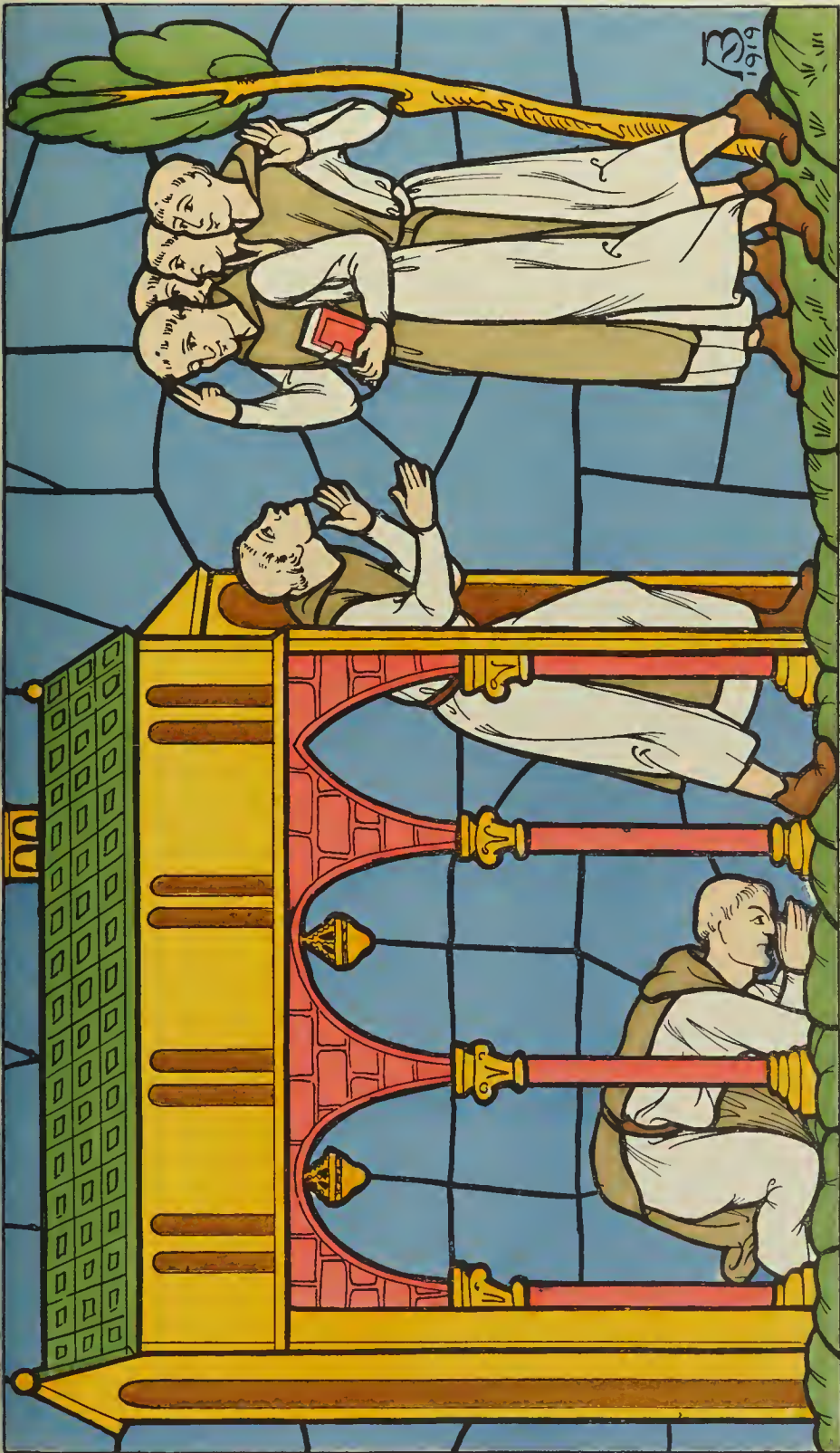
<sup>1</sup> Pierre VARIN, *Archives administratives de Reims*, t. II, p. 248.

<sup>2</sup> Ogny, aujourd'hui simple ferme de la paroisse d'Archon-en-Thiérache, près de Rozoy-sur-Serre.

<sup>3</sup> Moussy-sur-Aisne, domaine légué par saint Rigobert à l'église de Reims pour les dotations du chapitre.

<sup>4</sup> *Bulletin du diocèse de Reims*, 1873, p. 207.





# PIERRE MONOCULUS ARRIVE A LA VALROY.



Projet de Vitrail  
par roger bréval

coquemer  
imp. paris





Mais en dépit de leur présence sur ce territoire, l'abbé Hughes se décida à entreprendre les travaux, les fit exécuter rapidement et en 1425 ils étaient terminés <sup>1</sup>.

Hughes mourait le 3 septembre de l'année suivante; il avait exercé ses fonctions pendant sept ans. Après lui, nous voyons monter sur le siège abbatial de La Valroy un religieux originaire de Rozoy, Jean IV. Le monastère recrutait donc encore à ce moment la plupart de ses sujets dans les localités voisines : le fait précédent confirme cette assertion <sup>2</sup>.

Mais Jean de Rozoy ne tint la crosse que trois ans. Décédé le 3 septembre 1429, il eut pour successeur Nicolas III. C'était un simple moine de l'abbaye d'Élan, lorsque les suffrages des religieux de La Valroy vinrent l'y chercher pour en faire leur abbé; il fut élu vers le milieu de septembre.

Nicolas III gouverna le monastère pendant vingt-deux ans et quatre mois, jusqu'au 31 janvier 1452, date de sa mort. Pierre III qui le remplaça, ne siégea que neuf ans et mourut dans le courant de l'année 1440.

C'est à l'administration de l'abbé Nicolas d'Élan qu'il faut attribuer deux documents conservés dans le cartulaire de l'abbaye. Le premier daté du 7 juillet 1438 est un simple « *vidimus* » accordé par Colart le Bégue, gardien du seel de la baillie du Vermandois à Laon : il cite le texte de trois chartes relatives à la donation de neuf livres de rente sur le vinage de Balham et constate qu'elles sont saines et entières <sup>3</sup>.

<sup>1</sup> Notes du cartulaire Desilve, p. 240. — Manuscrit de Nicolas Baudet, p. 52.

<sup>2</sup> G.-A. MARTIN (*Essai historique sur Rozoy-sur-Serre*, t. I<sup>er</sup>, p. 500), cite, à l'occasion de cette remarque, plusieurs religieux originaires de la contrée : de Renneville, Bertrand, devenu abbé de Saint-Martin à Laon (1258); de Rozoy, Gérard, abbé de Cuissy (1260); Bertrand, abbé de Saint-Martin (1387); Jean, abbé de Prully en 1386 et plus tard procureur général de l'ordre de Cîteaux; de la Selve, Jean, abbé de Saint-Vincent de Laon (1419); de Marle, un abbé de Saint-Martin (1270); Jean I<sup>er</sup> (1391) et Jean II (1423), abbés de Prémontré; de Rocquigny, Jean, abbé de Thenailles (1263) et deux abbés de Chaumont, Pierre le Boucher (1426) et Gobert; de Givron, Jean et Gobert, abbés de Thenailles (1269); de Logny, Jean, abbé de Chaumont (1266); à Signy, Pierre d'Aubenton fût abbé en 1470 et eut pour successeurs Nicolas et Jean de Lalobbe; de Maubert-Fontaine, Jean de Bucilly en 1385; enfin Pierre de Dizy-le-Gros, abbé de Cuissy (1288).

<sup>3</sup> Archives des Ardennes, H. 261, f<sup>o</sup> 5.

Le second est une transaction passée le 28 juin 1450 entre les religieux de La Valroy et les habitants de Sainte-Preuve devant Jean de Vasquembourg, tabellion royal à Liesse (Liénee).

Il s'agissait de faire cesser certains abus dont les habitants de Sainte-Preuve se rendaient coupables sur les propriétés de l'abbaye à Escorel; l'année précédente, dans le courant du mois de juillet, ils y avaient fauché, mis en meule et enlevé une assez grande quantité de foin. Décidés à mettre un terme à ces déprédations trop fréquentes, les religieux firent officiellement constater leurs droits. En compensation des dommages causés, ils reçurent la somme de seize livres parisis, mais afin de maintenir la bonne harmonie entre l'abbaye et les habitants de Sainte-Preuve, les moines accordèrent à ces derniers le droit de faire pâturer leur bétail sur le domaine d'Escorel jusqu'à la maison des religieux, ainsi que le droit de pêche et d'usage pour le rouissage du lin et du chanvre dans le cours d'eau depuis le moulin Foucart jusqu'au Wez de la Sancelle.

Pour régler cette transaction, « Nicolas, humble abbé de l'église et monastère Notre-Dame de La Valleroy et le Frère Gilbert de Chaumont comme procureur du couvent », représentèrent les intérêts des religieux; mention est faite de leur présence <sup>1</sup>.

A cette époque où nous amène la série des abbés de La Valroy, la guerre de Cent ans est terminée, les Anglais ont été chassés des dernières provinces occupées par leurs troupes; mais pendant cette désastreuse période de leur invasion, combien d'institutions avaient été anéanties : que de ruines s'étaient accumulées.

Grâce à Dieu, l'abbaye de La Valroy sortait sauve de la tourmente : l'esprit surnaturel dont elle ne cessait d'être animée, la prudence de ses chefs et de ses protecteurs, telle avait été sa sauvegarde en face de tant de dangers.

Tout en présentant une apparence de fermeté dans ses principes, elle était pourtant atteinte du malaise général qui s'était attaqué à l'ordre de Cîteaux tout entier et qui s'accentuera progressivement jusqu'aux abbés commendataires.

<sup>1</sup> Les habitants de Sainte-Preuve avaient aussi leurs représentants : Gobant Paillot, majeur de la ville de Sainte-Preuve, Regnault du four, Gobault Visinette, Pierre sans terre, Jacquemart Bernier, Regnault de macon, eschevins du dit lieu, Jehan Paillot, Raoulin Champion, Alart Ernoul, Pierre Linart et Simon Bernier, tous habitants d'icelle ville de Sainte-Preuve. Archives des Ardennes, II. 261, f° 17.



## CHAPITRE IX

### De la guerre de Cent ans jusqu'aux abbés commendataires.

LES PRÉOCCUPATIONS MATÉRIELLES ET LA DIFFICULTÉ DE RECRUTER DE NOUVEAUX RELIGIEUX OBLIGENT LES ABBÉS A METTRE EN FERMAGE LES DIFFÉRENTS DOMAINES DE LA VALROY. — LA DISCIPLINE DEVIENT MOINS RIGOUREUSE.

Dans l'espace des soixante-dix ans qui se sont écoulés depuis la paix rendue à la France jusqu'à l'établissement des abbés commendataires, six abbés se succédèrent sur le siège de l'abbaye de La Valroy.

Ce fut d'abord Humbert de Monteron, ainsi appelé du lieu de sa naissance <sup>1</sup>. Cet abbé prêta serment entre les mains de l'archevêque de Reims en 1470; c'est tout ce que nous savons de lui. En cette même année, Pierre, quatrième du nom, moine de l'abbaye de Loos, près de Lille, en Flandre, fut élu pour le remplacer; il gouverna le monastère pendant douze ans, jusqu'au 24 mai 1482, date de sa mort.

Jean V vint ensuite; il n'exerça ses fonctions que pendant huit ans au bout desquels il mourut, 24 mai de l'an 1490.

Nicolas Boutri était moine et procureur de l'abbaye d'Ourscamps <sup>2</sup>, lorsque le suffrage des religieux l'éleva sur le siège abbatial de La Valroy vers la fin de l'année 1490; c'était un prélat zélé et vertueux; mais il ne nous reste aucun souvenir de son administra-

\* Vignette tirée des *Preces Piæ* — *Heures manuscrites du xv<sup>e</sup> siècle*. — Armes de Notre-Dame de La Valroy.

<sup>1</sup> Monteron, petite paroisse du Tardenois.

<sup>2</sup> Ourscamps, abbaye cistercienne située dans l'Oise.

tion. Appelé par son mérite à diriger l'abbaye d'Ourseamps, Nicolas Boutri ne demeura que deux ans parmi nous. Il dut cependant y revenir par obéissance, car l'abbé de Clairvaux avait confirmé la décision de ses anciens Frères.

L'âge et les infirmités l'obligèrent à quitter son titre en 1514; il mourut quelque temps après sous le poids de la vieillesse et fut enterré dans la salle capitulaire d'Ourseamps. Là, une pieuse épitaphe rappelait le souvenir des deux abbayes que ses exemples et sa parole avaient édifiées lors de sa prélature.

Pierre le Grand appelé à lui succéder avait été élu, en 1493, abbé de La Valroy. Après sa mort survenue le 16 novembre 1512, il fut enterré dans l'abbaye de la Chalade, au diocèse de Verdun, d'où probablement il était sorti.

Vint ensuite le dernier des abbés réguliers, nommé Pierre Poulet, né à Hermonville <sup>1</sup>. La mort le frappa le 6 septembre 1540, mais dix ans auparavant, il avait résilié ses fonctions au profit du nouvel abbé commendataire.

L'administration de ces différents prélats semble présenter un caractère uniforme et se borner au maintien et à la conservation du domaine de l'abbaye.

Sous le gouvernement de l'abbé Pierre IV, comme l'atteste un acte du cartulaire, les religieux durent porter plainte au bailliage de Vermandois. Le monastère réclamait sur le moulin et sur la seigneurie de Magny trois muids de blé et quarante sols tournois dont ils n'avaient pu rien percevoir depuis huit ans.

Les 3 et 4 janvier 1480, Guichet de Noyelle, sergent du roi, enjoignit formellement, il est vrai, à Adam, seigneur de Magny et à Jacqueline, veuve de Jean Mennesson, son épouse, d'avoir à respecter les droits de l'abbaye, mais rien ici ne nous éclaire sur l'objet de sa démarche. Le rapport signale le refus de paiement et la nécessité où se vit le sergent du roi d'assigner le seigneur de Magny à comparaître le vendredi suivant devant le lieutenant du bailli à Laon. Les délinquants devaient y exposer les motifs de leur refus ou le délai qu'ils réclamaient pour s'exécuter <sup>2</sup>.

<sup>1</sup> Paroisse des environs de Reims, au doyenné de Fismes.

<sup>2</sup> Archives des Ardennes, II. 261, f<sup>o</sup> 42.



Quelque temps plus tard, en 1506, sous l'administration de Pierre le Grand, le monastère se trouvait dans une situation difficile. Aussi, pour « subvenir à de grandes nécessités » fut-il obligé d'emprunter à Jean Aubert demeurant à Sissonne, la somme de deux cent vingt-cinq livres tournois.

Les religieux s'engageaient à rendre cette somme dans l'espace de quatorze ans et à servir une rente de vingt livres tournois; ce taux relativement trop élevé montre le peu de crédit qui existait alors et cependant il était insuffisant, car les religieux durent, comme meilleure garantie de cette rente, donner à bail pour ces quatorze ans, leur bois d'Escorel situé sur le chemin de Sissonne à Sainte-Preuve; Jean Aubert devait jouir de ce bois jusqu'au remboursement de la somme empruntée.

Des conditions si onéreuses prouvent que les charges de l'abbaye étaient assez lourdes et qu'il ne lui était pas permis de prélever quoi que ce fût sur ses propres revenus pour y faire face <sup>1</sup>.

A en juger d'après un compte de 1523 publié par M. Varin, l'abbaye de La Valroy versait par an soixante sols tournois à la ville de Reims pour l'entretien des fortifications et mille huit cent quatre-vingt-dix livres pour les couronnements; elle y possédait quelques immeubles, tout au moins une maison de passage, comme en possédaient les autres abbayes.

Toutes ces charges qui s'ajoutaient à la misère de l'époque rendaient bien pénible l'administration temporelle de l'abbaye. Jean Taté nous dévoile cette misère qui a été « si grande, que jamais on n'en a vu de pareille en France ». « Tous les fléaux, écrit-il, ont paru en ce siècle : peste, guerre, famine, et la famine a été si grande que la plupart des hommes sont morts de faim et de misère ».

Mais citons encore le chroniqueur du Porcien : « En 1488, le froment, mesure de Château, se vendait six livres le septier, ce qui était pour lors un prix excessif, puisque par le dénombrement de Jean de Chatillon, comte de Porcien, de 1360, le septier de froment ne valait que trois sols parisis, et par celui d'Antoine I<sup>er</sup> de Croy, comte de Porcien, de 1439, il est rapporté que cette même mesure de froment

<sup>1</sup> Archives des Ardennes, H. 261, f<sup>os</sup> 19 et 20. Il est noté que l'abbé Pierre scella de son sceau et de celui du couvent le libellé de cet emprunt.

ne valait pour lors que quatre sols parisis. Vous devez connaître par là que c'était une grande cherté à six livres et tous les vivres à proportion et cette cherté était venue de ce que trois ans ou plus on n'avait pas labouré les terres en France et par conséquent on n'a pas fait de moisson à cause des grandes guerres ».

Il y avait à cette époque une si grande quantité de loups en France qu'ils entraient jusque dans les villes. Le roi fut même obligé de faire des ordonnances aux gens du plat pays pour les détruire.

Les gens d'église qui jouissaient des revenus les plus abondants ont senti, comme le reste du peuple, le poids écrasant de la misère. Ainsi, d'après l'*Histoire de Reims*, l'abbé d'Auvillers fut obligé de vendre ses cloches pour sa grande pauvreté et les religieux de Saint-Remi de Reims en furent réduits en 1458 à faire appel à la pitié publique car, à l'exemple des autres monastères, ils n'avaient reçu, depuis plusieurs années, aucune rente de leurs biens <sup>1</sup>.

C'est probablement vers cette époque de calamité que les abbés de La Valroy durent mettre en vente ou échanger quelques propriétés éloignées, celles de Sissonne, de Chalemél, de Martigny, d'Évergnicourt, de Concevreux, par exemple, dont nous ne trouvons plus aucune trace dans les actes d'administration du monastère.

Ces préoccupations matérielles et financières n'étaient pourtant pas pour les abbés de La Valroy les plus accablantes; de très graves soucis obsédaient leur esprit, car la diminution du personnel monacal s'accroissait de jour en jour. Le recrutement des Frères et des convers se faisait de plus en plus difficilement et ne parvenait plus à combler les vides.

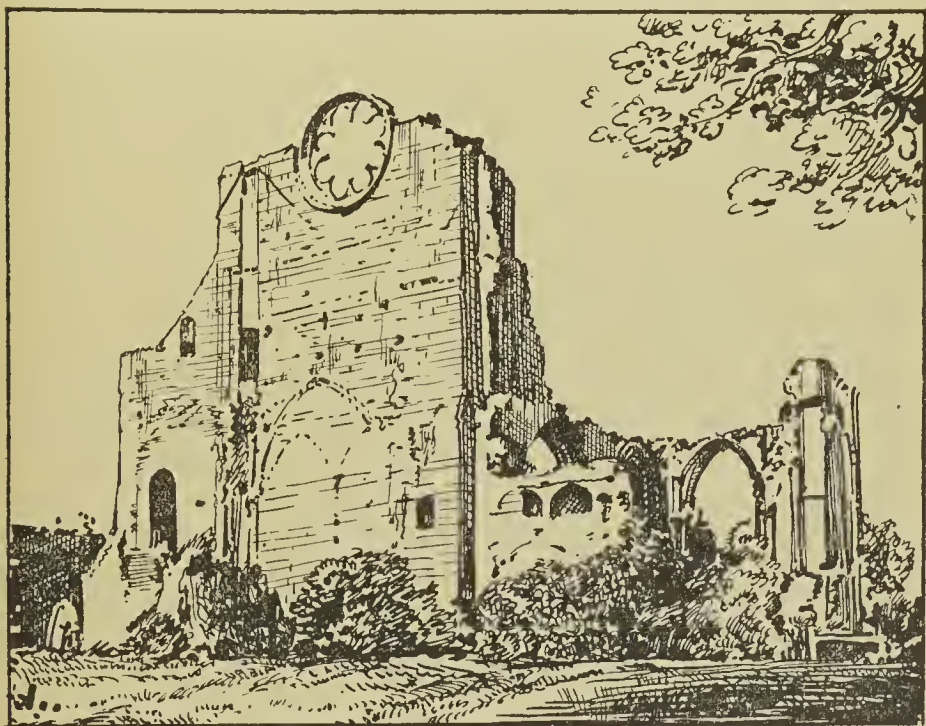
Le temps n'était plus où l'ordre de Cîteaux encore dans sa ferveur primitive recevait un flot débordant de sujets; un autre courant entraînait ailleurs les vocations : les âmes éprises d'idéal et de perfection se portaient de préférence vers les ordres religieux plus récents, moins assujettis au travail matériel et plus adonnés aux occupations de l'esprit : les ordres de Saint-François et de Saint-Dominique répondaient plus aux besoins du moment.

L'affaiblissement de la foi dans les masses populaires, les grandes

<sup>1</sup> *Chronique de Jean Taté*, publiée par Henri JADART, p. 29.

calamités qui s'étaient abattues sur les peuples contribuaient beaucoup à diminuer les vocations.

Quoi qu'il en soit, le nombre sans cesse décroissant des moines, l'impossibilité d'assurer les services fournis jadis par les Frères convers, tout mit les abbés dans l'obligation de donner à bail des terres afin de ne pas les laisser en friche. Ils reçurent même l'autorisation d'engager pour leurs travaux, à défaut de Frères convers, des domes-



RUINES DE L'ÉGLISE DE L'ANCIENNE ABBAYE DE BONNEFONTAINE <sup>1</sup>

tiques, des artisans et des manouvriers, qu'ils logeaient dans les dépendances du couvent.

Le concours de tant de circonstances difficiles explique comment à cette époque se consumma, après bien des infractions partielles, l'une des plus graves dérogations qui eussent jamais été faites à la

<sup>1</sup> L'abbaye de Bonnefontaine fut fondée en 1152 par Nicolas de Rumigny.

Elle était fille de l'abbaye de Signy, sœur de La Valroy. Elle possédait une ferme à Waleppe.

discipline primitive, l'introduction de l'usage de la viande dans le régime alimentaire des religieux.

L'entraînement fut si général que l'abbaye de La Valroy elle-même ne sut y résister; l'exemple de l'abbaye d'Igny lui fit accepter cette fâcheuse innovation.

« Les bonnes raisons ne manquèrent pas pour justifier cette décision et rassurer les consciences, écrit Mgr Péchenard <sup>1</sup>, mais justifiée ou non la mesure était fatale. La vie matérielle était devenue difficile et les embarras étaient graves et quotidiens. L'Europe entière et surtout la France étant depuis longtemps ravagées par la guerre et par tous les fléaux qui en sont le cortège et la suite inévitable, les monastères étaient épuisés et la disette des choses les plus nécessaires à la vie était générale ».

Dépourvus souvent de grains et de légumes, faute d'avoir pu ensemer leurs terres, rançonnés à chaque saison par des bandes indisciplinées, les religieux végétaient dans la misère.

Ceux d'entre eux qui voulaient, en dépit des obstacles, persévérer dans l'observation rigoureuse de l'abstinence, en arrivaient bientôt à un état d'épuisement corporel qui ne leur permettait plus de se conformer à la règle et les obligeait à renoncer à l'office divin.

Dans cette cruelle extrémité, les moines ne pouvaient-ils pas se croire suffisamment autorisés à manger ce qu'ils trouvaient sous la main? Beaucoup le crurent en effet, et pour soutenir leur vie, ils tuèrent leurs troupeaux. Si l'infraction n'eût tenu qu'à la misère, le mal n'aurait pas été sans remède. Mais le relâchement qui s'était peu à peu introduit dans les esprits contribuait à représenter comme insurmontables des difficultés que le courage des anciens pères eût sans doute vaincues au temps de la ferveur de l'ordre naissant.

La question fut portée au pape. L'abbé de Cîteaux, Hymbert, et l'abbé de Clairvaux se rendirent à Rome. Ils exposèrent à Sixte IV que les infractions à la loi de l'abstinence se multipliaient dans une telle proportion qu'il était devenu impossible d'en arrêter le cours sans une intervention pontificale; ils le supplièrent en conséquence de vouloir bien prendre en main les intérêts et l'avenir de

<sup>1</sup> Mgr PÉCHENARD : *Histoire de l'abbaye d'Igny*, pp. 412 et suiv.



l'ordre en renouvelant les défenses et les peines déjà portées par Benoît XII.

Mais Sixte IV examina le problème sous toutes ses faces et, après mûre réflexion, il crut qu'en cette question de discipline purement alimentaire, il fallait tenir compte des usages et des besoins du temps. Sans prendre un parti énergique et définitif, il accorda au chapitre général et, en son absence, à l'abbé de Cîteaux, le pouvoir d'accorder, mais seulement en cas de nécessité, avec discrétion et selon la conscience, la permission de faire usage de viande.

Jean de Cyrei, le successeur d'Hymbert à Cîteaux, ne tira d'abord aucun parti de cette concession, mais en 1481 le chapitre général crut devoir en tenir compte.

S'appuyant sur les plaintes et les sollicitations formulées par un certain nombre d'abbayes, le chapitre décida que le soin d'accorder la permission de faire usage de la viande serait remis à la discrétion et à la prudence des abbés; ceux-ci avaient le droit de juger suivant les nécessités locales ou personnelles, jusqu'à ce qu'il en fut autrement statué par le chapitre général.

Dans tous ces atermoiements on sent le calcul de tous ceux qui ne veulent pas prendre sur eux la responsabilité dernière d'une modification aussi grave dans la discipline. Les généraux de l'ordre défèrent la difficulté au pape; le pape en renvoie la solution au chapitre général: celui-ci mis en demeure de se prononcer n'ose ni écarter le problème, ni lui donner une franche solution; il use de délais et s'en remet finalement à la prudence des abbés de chaque monastère.

Malheureusement la question n'était plus intacte, l'usage de la viande, dont on réclamait la consécration officielle, avait pris pied dans l'ordre; la décision du chapitre général loin de calmer les consciences, devint une nouvelle source de confusion et de troubles.

Il fallut, pour mettre fin aux tiraillements intérieurs, que le chapitre prit une décision formelle et générale. Il prescrivit un règlement uniforme pour l'ordre tout entier, en vertu duquel on devait servir de la viande trois fois la semaine, les dimanche, mardi et jeudi.

Ce décret, sanctionné par les papes Alexandre VI, Sixte V, Innocent X et Alexandre VII, marquait le terme de l'ancienne disci-



pline et créait cette nouvelle observance désignée depuis sous le nom de « *Commune observance* ».

L'abbaye de La Valroy, à l'instar de là plupart des autres communautés, suivit le règlement nouveau. Nous en trouvons une preuve dans la décision du chapitre général de 1507. Celui-ci constate que l'abbé d'Igny, Jean de Sépeaux, prescrivant de servir de la viande aux religieux de Signy, justifie cette mesure du fait que dans les autres monastères voisins, à La Valroy par conséquent, l'usage en est déjà établi.

Une fois introduit à La Valroy le nouveau régime alimentaire y subsista jusqu'à la Révolution. Nous constatons, en effet, que dans quelques baux passés avec eux, les fermiers doivent fournir, en sus du prix du fermage, un nombre déterminé de volailles, chapons, poules, etc., destinés à l'alimentation des religieux.

Un certain relâchement, si toutefois on peut appeler de ce nom les fléchissements et les adoucissements apportés aux rigueurs de la règle primitive, s'était donc introduit dans l'ordre tout entier. La règle de Saint-Benoît, qui avait été scrupuleusement respectée à l'origine, se voyait l'objet de nombreuses mitigations non seulement au sujet du régime alimentaire, mais sur la plupart des points de la discipline.

La tenue des chapitres généraux, régulière jusque-là, avait maintenu l'unité dans l'ordre. Elle devint intermittente et ses fréquentes interruptions, jointes aux troubles profonds qui agitaient la France et presque toute l'Europe occidentale, compromirent d'une manière irréparable la belle unité d'autrefois.

Les monastères espagnols et italiens où se faisaient surtout sentir les besoins d'une réforme se groupèrent en congrégations distinctes plus ou moins indépendantes de Cîteaux; en France, quelques monastères essayèrent aussi de sortir du relâchement et fondèrent la Congrégation des Feuillants; quelques autres désirèrent le retour à l'ancienne discipline. Alors tout en continuant d'appartenir à l'ordre, sous l'autorité du chapitre et de l'abbé de Cîteaux, ils constituèrent plus tard la Congrégation de l'Étroite Observance dans des conditions déterminées par un bref d'Alexandre VII (19 avril 1666). Les maisons qui refusèrent de reprendre l'abstinence absolue conservèrent le nom de « congrégations de la commune observance ».

Malheureusement les abbayes cisterciennes qui jusque-là avaient été protégées par le Saint-Siège, devaient être les victimes d'une mesure plus pernicieuse encore. En vertu d'un concordat passé le 14 décembre 1515 entre Léon X et François I<sup>er</sup>, le régime de la commende leur était appliqué : c'était le plus abominable des fléaux qui allait exercer ses ravages dans les monastères. Il devait en pervertir l'esprit, en vicier la sève, en bouleverser la discipline ; la porte fut ouverte ainsi à tous les abus et provoqua partout une décadence sans remède.

---





## CHAPITRE X

### Les abbés commendataires de La Valroy.

L'ABBAYE EST MISE EN COMMENDE.

CHARLES DE ROUCY, PREMIER ABBÉ COMMENDATAIRE, 1540-1585. —  
PIERRE FRIZON, 1585-1597. — PHILIPPE JUVÉNAL DES URSINS,  
1597-1598. — FRANÇOIS BRULART, 1598-1624. — FRANÇOIS  
CAUCHON, 1624-1629. — ARMAND-JEAN DUPLESSIS, CARDINAL  
DE RICHELIEU, 1629-1642. — HENRI DE MESMES, 1642-1658. —  
CLAUDE DE MESMES, 1658-1681. — HENRI DE MESMES, 1681-1720.  
— JEAN-JACQUES DE MESMES, 1720-1741. — LOUIS DE CHA-  
MILLART, 1741-1789.

Le terme de « commende », en latin *commenda*, est synonyme de tutelle, protection, dépôt. Les commendes à l'origine n'étaient pas pour l'utilité des commendataires, mais pour celle de l'Église.

C'est à ce titre qu'au début, les papes, gardiens de la discipline comme de la doctrine catholique, les ont autorisées.

Dans la suite elles donnèrent lieu à de déplorables abus et les conciles, de concert avec le pontife romain, ne cessèrent plus de les condamner.

Vers la fin des rois de la première race et par excès de zèle patriotique, des églises et des monastères étaient offerts en commende aux officiers qui devaient défendre l'État contre l'invasion des barbares.

\* Vignette tirée d'un manuscrit de 1566 (Bibliothèque Nationale).

Assurément de nombreuses ressources étaient nécessaires pour une telle œuvre, mais peut-être, eût-on pu se les procurer autrement.

Un décret de Charlemagne, approuvé par Rome, retira les abbayes des mains des laïques pour ne plus les confier qu'à des clercs.

Charles le Chauve fut le premier qui osa enfreindre une si sage ordonnance. Louis le Bègue, avide de popularité, poussa plus loin encore ses prétentions, mais ce ne fut pas impunément, car il reçut de très vives admonestations de la part d'Hincmar, archevêque de Reims.

Doux comme des agneaux, les évêques devenaient des lions, quand on touchait d'une main sacrilège au domaine sacré de l'Église.

Le sixième concile de Paris se préoccupa de la question des commendes, car elles se laïcisaient de plus en plus.

Le concile de Mayence délibéra longuement sur le moyen de remédier au mal et si ses décisions n'arrêtèrent pas le fléau, du moins elles en atténuèrent les effets.

Une amélioration se produisit sous les rois de la troisième race. Les Capétiens s'abstinrent de distribuer des abbayes aux laïques.

Désireux d'empêcher le retour de ce désordre, le pape Innocent VI publia en 1353, le 18 mai, une constitution dont la teneur donna lieu à de salutaires réflexions. D'autres papes, après lui, traitèrent avec la même ampleur le même sujet. Mais il en est des injustices comme des ongles du diable, elles repoussent toujours, si bien que le concile de Trente dut revenir, et revint effectivement, dans une de ses plus importantes sessions, sur cette question des commendes, tant elle s'imposait à la clairvoyance apostolique.

Hélas ! la commende ne reçut pas le coup de mort des décisions pourtant si lumineuses du concile ; elle survécut à toutes les mesures prises contre elle par le dévouement de l'Église ; mais, par une juste punition de Dieu, elle disparut en 1789 dans le gouffre entr'ouvert par sa cupidité.

Fleury essaie de défendre la commende, mais son raisonnement plutôt terne ne convainc que les partisans de son erreur. Avec lui nous reconnaissons que l'Église, en vue d'un plus grand bien, pouvait attribuer des bénéfices réguliers à des communautés religieuses, à des séminaires, à des collèges ; mais de là, à faire tomber équitablement les revenus des monastères et des abbayes dans la main



blanche et parfumée des nobles cadets de famille, il y avait un abîme.

Pour tout observateur attentif et impartial, l'action personnelle des rois et de leurs légistes, se fait sentir à chaque pas, dans les envahissements de la commende.

On a reproché au concordat de 1516, conclu entre Léon X et François I<sup>er</sup> d'avoir accrédité et généralisé en France le système de commende; mais, ne l'oublions pas, si Léon X consentit à ce concordat onéreux, ce fut pour se débarrasser de la Pragmatique sanction de Bourges, source inépuisable de difficultés pour la mission sociale de l'Église.

Pendant près de onze cents ans, l'Église a vécu sans concordat, elle n'en fut que plus heureuse et sa mission plus facile. Mais l'« *inimicus homo* » n'est jamais loin et ses yeux de lynx découvrent aisément des fissures par lesquelles il pénètre.

Devant la puissance des rois, devant les exigences de la politique, jamais les papes ne faiblissent; néanmoins ils sont obligés parfois de compter avec les passions déchaînées contre la barque de Pierre.

Ce qu'ils ne veulent ni ne peuvent sacrifier, ce sont les principes.

Dans l'impossibilité où il se vit d'anéantir les commendes, Léon X se contenta de les régler.

Si le concordat avait été pratiqué dans son esprit, la commende eût perdu par le fait même sa force nocive; mais avec le temps la digue salutaire qui s'opposait au débordement des grandes eaux fut brisée, et l'or des monastères se déversait, non plus dans le sein des pauvres, mais dans les coffres des commendataires.

On avait tourné la difficulté; le concordat exigeait que pour la commende, les laïques fussent remplacés par des clercs.

Les candidats ne manquèrent pas, mais quels hommes! La vérité fait un devoir de reconnaître qu'il y en eut d'excellents, mais, hélas! combien d'autres furent d'un esprit contraire?

La liste des bénéfices fut dans la main du plus influent des ministres un appât tentateur: Des enfants de grandes familles trouvaient en naissant des évêchés et des monastères dans leur berceau.

Quelques-uns, et c'était déjà excessif, embrassaient sans vocation la carrière sacerdotale, tandis que plusieurs se contentaient de franchir le premier degré de la cléricature, pour se créer des rentes avec

les revenus des abbayes, soutirés légalement aux moines et aux pauvres.

Dans cette affaire, disons-le en toute franchise, l'Église joua le rôle de victime, et l'État, celui d'opresseur.

Entendue et appliquée comme elle le fut de François 1<sup>er</sup> à Louis XVI, la commende a été désastreuse. Tous les auteurs ecclésiastiques en conviennent, même les plus indulgents.

Déplorable pour la vie monastique, la commende le fut davantage encore pour le bon renom des abbayes. En tarissant les ressources de l'aumône, elle éloignait de ces pieux asiles les pauvres et les malheureux qui jusque-là s'étaient plu à les considérer comme une extension de la maison paternelle.

Une sorte de discrédit, d'ailleurs immérité, s'attacha aux monastères jadis si aimés du peuple. L'abbé perdit de son autorité comme de son prestige. On ne vit plus en lui qu'un gros actionnaire qui s'enrichissait sans travailler.

En effet, tandis qu'à l'intérieur des cloîtres, les moines en étaient réduits à la portion congrue, le commendataire vivait à Paris ou à Versailles dans le faste et dans l'opulence. Les écrivains de l'époque parlaient de la commende avec une pointe d'ironie significative; l'expression même dont ils se servaient implique l'idée de déchéance.

En effet, quand une abbaye passait sans transition de la liberté à la servitude, ils disaient : « Elle est tombée en commende », comme on disait jadis d'une reine déchuë : « Elle est tombée en quenouille ».

En dépit de la résistance des chapitres généraux de l'ordre, le droit d'élire leur abbé fut retiré aux religieux pour être remis au roi.

Celui-ci, depuis le concordat de Bologne, était reconnu comme le légitime collateur de tous les évêchés et de toutes les abbayes de France, car le pape s'en était rapporté à la conscience du Roi Très Chrétien.

Mais le monarque si chrétien qu'il fut subissait des influences néfastes. Que de fois les monastères et les évêchés s'en ressentirent dans le choix de ses nominations.

La Valroy fut consternée des bouleversements profonds et même dangereux issus de ces innovations.

Quelle tristesse envahit tous les cœurs, quand, à la salle du cha-



*Le Cardinal de Richelieu, Abbé commendataire  
de la Valroy, visite l'abbaye. •*





pitre, l'abbé annonça d'une voix émue que désormais les élections ne seraient plus libres : combien grande fut la stupéfaction des moines en apprenant qu'à la vacance du siège, une personne étrangère à leur ordre pourrait, *ad nutum regis*, prendre possession de l'abbaye.

La Valroy se distinguait parmi les plus édifiantes maisons religieuses de la contrée; la concorde et la paix, fruit de l'amour de Dieu, régnaient dans ce cloître modèle.

Le religieux y vivait loin du monde, adonné tout entier à la prière et au travail; jamais l'abbé ne s'éloignait du monastère; il avait voué aux moines son existence, il la leur consacrait sans réserve.

Leurs joies étaient ses joies; leurs peines ses peines. C'était le général en chef qui non content de conduire ses troupes au combat, les entraîne à la victoire.

Chaque jour et aussi chaque nuit, on le voyait dans sa stalle présider aux offices comme le lieutenant de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

En bon père de famille il dirigeait les détails les plus compliqués de l'administration temporelle; l'abbé et sa communauté ne faisaient qu'un, ils étaient unis comme le corps et l'âme.

Or, il arriva que les abbés commendataires, désignés par le prince, ne résidèrent plus dans leurs abbayes; si toutefois ils daignaient y faire une courte apparition, ce n'était qu'à de rares intervalles.

Beaucoup d'entre eux ne franchirent pas même une fois le seuil du monastère dont ils avaient la commende; ils recouraient à des hommes d'affaires pour la gestion des intérêts matériels. Au début ils confièrent ce soin au prieur de l'abbaye, mais dans la suite, ils lui préférèrent des agents du dehors. Ce changement fut loin d'améliorer la situation des moines.

Toutefois, il est bien évident que si l'abbé commendataire recueillait tous les avantages, il supportait de même toutes les charges de son bénéfice.

Entretien des immeubles et de leurs dépendances, distribution des aumônes dont la diminution s'affirmait malheureusement de jour en jour, service des redevances dues aux créanciers, contributions imposées par le chapitre général, frais provenant des ordonnances et des visites des supérieurs, fourniture des ornements et autres objets destinés à la célébration du service divin, enfin nourriture et vête-



ment des moines, telles étaient les obligations qui incombaient aux commendataires.

Véritables prestations, on les servit d'abord en nature; une allocation fixe les remplaça plus tard.

De pareilles transformations ne s'introduisirent pas impunément dans les monastères.

C'était une mainmise sur l'œuvre des saints fondateurs, comme sur les vénérables traditions des ancêtres; on ne tarda pas à s'en apercevoir.

La Valroy ne put échapper à la loi commune; elle eut comme les autres monastères ses abbés commendataires.

Mais grâce à une protection spéciale de la Providence, les nouveaux dignitaires de notre abbaye se signalèrent par leur distinction autant que par la régularité de leur vie.

Leur mérite les rangeait dans la classe la plus élevée du clergé séculier. Considérable était leur place dans une société qui s'inclinait devant leur valeur.

Deux d'entre eux furent aumôniers de la Cour royale, et dans leurs rangs, à côté des dignitaires de chapitres et des chevaliers, se rencontrent un grand-vicaire, un évêque et un cardinal.

Toutefois si éminents que fussent ces personnages, ils avaient l'impardonnable tort de ne pas appartenir à l'ordre. Les moines les assimilaient à des médecins inexpérimentés dans leur art, à des docteurs incapables de lire; le monde pouvait déteindre et déteignait sur eux.

Les commendataires ne connaissaient que par ouï-dire les austérités du cloître; d'ailleurs ils ne les observaient pas; rare était leur compétence pour les questions du ressort de leur fonction, mais les grâces d'état leur faisaient défaut pour la direction d'un monastère.

Si les religieux leur témoignaient du respect, ils ne jetaient jamais sur eux un regard de bienveillance. Combien de moines dans la ferveur de leur oraison durent souvent adresser au ciel cette prière intime : « *A tali peste, libera nos, Domine* ».

Pierre Poulet, abbé régulier de La Valroy, s'éteignit pieusement le 6 septembre 1540.

Cette date reste à jamais mémorable dans les annales de l'abbaye,

car le vénérable défunt eut pour successeur un abbé commendataire, le premier d'une liste dont la Révolution marquera le terme.

Ce fut Charles de Rouey, évêque de Soissons, fils de Louis de Sissonne <sup>1</sup>.

Par une coïncidence remarquable, il descendait en droite ligne des comtes de Rouey. Cette noble famille, fondatrice du monastère, l'avait favorisé de ses largesses en l'associant, en quelque sorte, à sa propre fortune.

Charles de Rouey prêta le serment qu'on lui imposa <sup>2</sup> avant de prendre possession de son bénéfice.

En dépit de leurs préventions trop fondées contre la commende, les religieux de La Valroy pressentirent dans leur nouvel abbé un protecteur et un ami assurés.

Le nouveau commendataire, homme au cœur élevé, à l'âme généreuse, était doué des plus brillantes qualités. Il sut les mettre aimablement au service du prochain. Son héroïque conduite dans cette région, lors de la peste noire (1580), en est une preuve manifeste.

Avec un dévouement digne de tout éloge, il consola et secourut les victimes du fléau. Son diocèse reconnaissant le surnomma « le bon évêque », et cette appellation ne fut pas un vain mot <sup>3</sup>.

Un tel homme et de tels faits rassurèrent pleinement le monastère de La Valroy. Ce fut alors que les religieux se reprirent à espérer.

Notre pays traversait à cette époque une période critique de son histoire. Les guerres de religion venaient d'éclater et les citoyens se déchiraient dans des luttes fratricides.

Des bandes d'énergumènes sans foi ni loi avaient surgi de l'étranger. Or, il faut avoir lu et compulsé les archives de ce temps pour se faire une idée des souffrances inouïes que, dans leur éynisme, ces exaltés infligèrent à nos populations catholiques.

L'abbaye de La Valroy, point de mire des hérétiques, put heureu-

<sup>1</sup> *Gallia Christiana*, t. IX, Dom MARLOT, Dom LELONG, p. 448.

<sup>2</sup> Archives des Ardennes, II. 273.

<sup>3</sup> J. Devisme (Sissone). A l'occasion de cette peste et aussi pour demander à Dieu la conservation de la foi catholique dans son diocèse, Charles de Rouey vint à la tête de son peuple en procession blanche à Laon, puis à Liesse où il célébra la messe. Dom LELONG, p. 448.

sement compter sur la protection de son abbé commendataire et sur les dispositions bienveillantes des comtes de Rouey.

Le désordre était à son comble ; les insurgés poursuivaient de toute l'ardeur de leur haine les maisons religieuses qu'ils avaient juré d'anéantir <sup>1</sup>.

A Château-Porcien, les moines du prieuré de Saint-Thibaud avaient dû se réfugier au monastère de Saint-Hubert pour échapper au massaere.

Antoine de Croy, eomte de Porcien, avait abjuré sa foi, et sa lâche défection avait été le signal des plus eruelles atrocités : églises profanées et livrées au pillage, catholiques égorgés, maisons consumées par les flammes, toutes les horreurs s'étaient donné libre cours sur les terres de ce rénégal.

Guillaume de Nassau, prince d'Orange, autre sectaire, pénétra en Champagne à la tête d'une armée de forbans et se signala par toutes sortes d'atrocités (1568).

Après lui François d'Hangest, sieur de Genlis, à la tête d'une horde de fanatiques, parcourut le Laonnois, brûlant et saeeageant toutes les églises qu'il rencontrait sur son passage, s'acharnant de préférence contre les prêtres et les religieux.

Condé lui-même n'avait pas craint de lever des troupes en Allemagne pour les lancer sur nos provinces eomme sur une proie.

Ivres de carnage, ses séides exaspérés brûlèrent Dizy-le-Gros et Sévigny, mirent le feu à l'église paroissiale de ces deux localités. Les euréés furent incareérés et périrent dans les flammes avec quatre-vingts hommes, quelques femmes et quelques enfants <sup>2</sup>.

Les moines de La Valroy, témoins attristés de toutes ces violences,

<sup>1</sup> Sur ces tristes événements voir : D. LELONG, p. 441 ; G.-A. MARTIN, t. II, pp. 66 et 83 ; D. BUGNATRE, p. 1.639 ; Jean TATÉ, pp. 32-34 ; M.-E. HENRY, *La Réforme et la ligue en Champagne et à Reims*, in-8°, 1867, p. 23.

<sup>2</sup> La chronique de Jean Taté s'appuie sur un manuscrit aujourd'hui perdu de l'abbé Pruvost, euré d'Herpy, acteur et témoin des luttes de cette époque sanglante ; il relate ce qui suit : « En 1576 le frère du roy leva quantité de soldats qui ravageaient le pays. Ils ont brûlé le gros Dizy et Sévigny et l'église du lieu où il y avait 80 hommes, le euré, plusieurs femmes et enfants dedans qui ont brûlé avec ladite église » (p. 34).

L'église de Sévigny porte encore des traces d'incendie ; avec sa tour carrée flanquée de deux tourelles, elle présente bien l'aspect fortifié et défensif particulier à l'époque. Un puits decouvert en 1911 à droite de l'entrée indique qu'elle servait de refuge.

s'attendaient à payer de leur vie leur indéfectible attachement à l'Église de Dieu.

Avec tant d'autres ils auraient probablement succombé dans la tourmente, sans leurs attaches récentes, mais efficaces, avec la maison des comtes de Roucy.

En historien soucieux de la vérité nous ne pouvons laisser ignorer de nos lecteurs les principaux membres de cette famille qui déshonoraient leur blason en reniant la foi des ancêtres.

Dès 1528, Charles de Roy, comte de Roucy, avait épousé Madeleine de Mailly <sup>1</sup>, et les enfants issus de ce mariage furent élevés en dehors des principes de la religion catholique; plus tard Roucy maria ses deux filles, Éléonore et Charlotte, l'une à Louis de Bourbon, prince de Condé, l'autre à François de la Rochefoucauld, prince de Marsillac qui périt, victime de son imprudence, dans les massacres de la Saint-Barthélémy.

Avec ses idées d'émancipation, Roucy devint un danger pour les habitants de ce pays, mais ses tentatives échouèrent car la foi des ancêtres avait de solides racines et la violence n'eut qu'un triomphe momentané.

Sous l'empire de son infatigable prosélytisme, Roucy fit de son château d'Aulnois, un centre de réunion contre les catholiques du Laonnois. Ses ordres sévères eurent un instant raison des résistances de Sissonne, de Pierrepont, de Nizy-le-Comte dont il était seigneur.

Mais bientôt s'inspirant de ses intérêts matériels plutôt que de sa haine contre les religieux de La Valroy, il défendit formellement à ses troupes de s'attaquer aux propriétés de l'abbaye; ce fut au point que François de Haugest, seigneur de Genlis, qui passait partout comme une trombe, défila doux comme un mouton devant les terres désignées à son respect <sup>2</sup>.

Le crédit dont jouissait le commendataire de La Valroy servit encore à l'abbaye. Ce fut à l'époque où celle-ci se vit menacée de perdre une redevance de « six asnées de froment » qu'elle avait le droit de percevoir et de prendre sur les terrages de Nizy-le-Comte.

<sup>1</sup> MELLEVILLE, *Les comtes de Roucy*, p. 237.

<sup>2</sup> D. BUGNATRE, *Essai de l'histoire de Laon*, p. 1.639. — G.-A. MARTIN, t. II, p. 66.



Le seigneur de Nizy s'était soustrait pendant treize ans à l'obligation qui lui incombait, mais l'abbaye, lasse de temporiser, finit par le citer en justice, et, sous le puissant patronage de Roucy, elle obtint gain de cause.

Un concordat fut signé le 24 septembre 1576, en vertu duquel La Valroy reçut la somme de « cinquante escus sol » pour les arrérages échus, sans préjudice de six asnées de seigle qui lui revenaient sur le territoire de Machecourt.

Le 26 octobre suivant, La Valroy ratifia une transaction. Celle-ci lui confirmait le droit de toucher annuellement « six asnées de froment » sur les terrages de Nizy-le-Comte <sup>1</sup>.

Lorsque l'abbé commendataire, Charles de Roucy, faisait visite à La Valroy, il se contentait, dans les premières années de son abbatiat, des appartements que les religieux lui avaient réservés pour son usage personnel.

Mais, en vue de ses successeurs et pour laisser à la communauté des bâtiments à peine suffisants, il fit construire en 1580 l'abbatiale du monastère.

Cinq ans plus tard, le 6 octobre 1585, Charles de Roucy, premier abbé commendataire de La Valroy, mourait à Soissons, laissant attachée à sa mémoire une grande réputation de piété et de science.

Il fut inhumé dans un caveau de sa cathédrale, mais il avait demandé dans son testament que ses obsèques fussent très simples et dénuées de toute pompe <sup>2</sup>.

Ce n'était pas assez pour lui d'avoir rompu avec les Roucy traîtres à la foi de leurs pères; il leur interdit même d'assister à ses funérailles. Ce sentiment lui fait honneur et atténue dans une large mesure la gravité de sa faute, celle d'avoir, sinon recherché, du moins accepté la « commende » de l'abbaye de La Valroy.

A peine eut-on scellé la pierre tombale de Charles de Roucy, qu'un successeur lui fut donné sur le siège abbatial de notre monastère cistercien dans la personne de messire Pierre Frizon, doyen de l'église de Reims.

Pierre était né vers 1534, à Sault-Saint-Remy; il entendit l'appel

<sup>1</sup> Archives des Ardennes, H. 261, f<sup>os</sup> 80, 81, 82.

<sup>2</sup> Charles de Roucy avait obtenu du roi Henri II d'autres bénéfices que La Valroy, en particulier l'abbaye Saint-Basle, près de Reims.



de Dieu et poussé par le désir impérieux de sauver les âmes, il entra de bonne heure dans l'état ecclésiastique.

Ce prêtre n'était pas un ambitieux, mais un modeste. Ami de l'étude, on le fit chanoine; plus tard, par suite de la résignation d'Hubert Meurier en 1580, il devint doyen de la métropole de Reims. Cinq ans après, le roi Henri III, en témoignage de sa haute estime le pourvut de l'abbaye de La Valroy.

A la mort du cardinal Louis de Guise, assassiné aux États de Blois en 1588, le chapitre métropolitain, oublieux du concordat de Léon X, l'élut archevêque de Reims, quand l'archidiaacre François Brulart se fut récusé; mais Pierre opposa aux mêmes propositions le même refus. L'impartiale histoire rend hommage à l'humilité de l'abbé, et, en considération de son désintéressement, elle l'excuse d'avoir été commendataire.

Pierre Frizon mourut en 1597, sans avoir laissé dans l'administration de La Valroy d'autres souvenirs dignes d'être signalés <sup>1</sup>.

Le siège ne pouvait manquer de titulaire, tant étaient nombreux les candidats à cette haute dignité. Le roi donna la préférence à un chevalier de la Toison d'or; il s'appelait Philippe Juvénal des Ursins, fils de Christophe, seigneur de la Chapelle et de Madeleine de Luxembourg.

Le nouvel élu, on ne sait pour quelle raison, ne tarda pas à résigner son bénéfice en faveur de François Mailly, chanoine de Reims; François lui-même céda presque aussitôt ses droits à ce même archidiaacre de Reims, François Brulart, qui n'avait pas consenti à monter sur le siège archiépiscopal de cette ville.

Ce désistement lui fait honneur; il était fils d'un président au Parlement de Paris <sup>2</sup>, frère du célèbre chancelier de France et du non moins célèbre commandeur de Sillery, secrétaire d'État sous Henri IV et sous Louis XIII; il remplissait les fonctions d'aumônier du roi.

Sa piété n'était pas inférieure à ses talents; les œuvres de sa vie

<sup>1</sup> On attribue à François Frizon la traduction de deux ouvrages ascétiques : *La doctrine de bien mourir* (Paris 1584), et *La Consolation des Affligés* (Paris, 1584, in-4°).

Dom Albert NOEL, *Bulletin du diocèse de Reims*, 1873, n° 19.

<sup>2</sup> *Revue de la Champagne et de la Brie*, 1881, p. 436.

témoignent hautement de son activité et de son esprit sacerdotal.

Archidiaque de Champagne dès 1579, il laissa ce bénéfice à Pierre Serval qui se fit chartreux du Mont-Dieu; Henri III le prit en amitié. La munificence de ce prince lui donna en commende l'abbaye de Chartreuve de l'ordre de Prémontré, au diocèse de Soissons, ainsi que le monastère de La Valroy en 1597.

Pour l'administration de ce dernier il obtient gratuitement ses bulles, comme le constate une lettre du cardinal d'Ossat.

Ce même François Brulart acheta à Reims l'hôtel Cerny, en face de la rue du Rousselet, pour y établir, vers la fin de 1608, le collège des Jésuites <sup>1</sup>.

En témoignage de leur reconnaissance, les Pères firent paraître en 1631, chez Constant, imprimeur à Reims, une foule de pièces tant en vers qu'en prose; leurs élèves les avaient composées à la louange de François Brulart.

Les Minimes de Reims participèrent, eux aussi, aux largesses de ce prélat, et, comme gage de leur gratitude, firent placer ses armes dans leur église.

A l'inépuisable générosité de François Brulart on doit la construction du chœur de Saint-Maurice, en 1622. Une épitaphe placée dans cette église « *ad perpetuam rei memoriam* » rappelle le souvenir de cette munificence <sup>2</sup>.

François Brulart était abbé commendataire de La Valroy, lorsque se termina une longue procédure entreprise en 1577 par Charles de Roucy. Les religieux voulaient rentrer dans leur ancienne maison sise à Montcornet, rue de Dinant, au lieu dit « Place de la Valleroy ».

Le 13 mai 1609, des lettres patentes du roi Henri IV autorisaient les moines à reprendre jouissance de leurs biens aliénés et notamment de leur maison de Montcornet. Regnault Vuaton, procureur au présidial de Laon, occupait alors cette propriété.

Peu soucieux de ce qui était juste ou non, les rois s'arrogeaient tout droit sur le temporel de l'Église. Par suite d'une aliénation

<sup>1</sup> Dom GANNERON, p. 11 de ses annales. Paul LAURENT, 1893.

<sup>2</sup> Plus favorisée que les autres églises et basiliques de Reims, Saint-Maurice fut préservée pendant la guerre des bombardements et de l'incendie.

L'inscription dont il est parlé, se trouve toujours dans le chœur du côté de l'épître; il y est rappelé que François Brulart fut abbé de La Valroy : *Abbatem sortita est Vallis regia*.

arbitrale, Regnault Vuaton avait acquis le domaine de Montcornet ; il fit valoir et justifia les notables dépenses qu'il avait faites pour l'amélioration de la propriété.

Un arrêt définitif du Grand Conseil déclara que Regnault garderait l'immeuble, mais à la charge de payer à La Valroy quinze deniers de cens (29 février 1612) <sup>1</sup>.

Maître François Brulart mourut en 1630, mais bien avant sa mort, semble-t-il, cet abbé avait abandonné son bénéfice de La Valroy au profit de son propre neveu, maître François Cauchon.

Ce Cauchon, grâce à Dieu, n'a rien de commun avec le lâche diffamateur de Jeanne d'Arc ; si son nom sonne mal à l'oreille, il est du moins sans tache.

Fils du seigneur de Trélon, maître des requêtes, et d'Anne Brulart, il était, depuis 1615, prévôt de l'église de Reims et abbé de Longwé <sup>2</sup>, dont il fut le réformateur en 1621.

Au cours de son administration il fit décharger de la dime les terres que l'abbaye possédait à Hannogne : Félix Lefebvre, fermier des dimes de Hannogne, dépendant de l'abbaye Saint-Nicaise de Reims, prétendait pouvoir exiger des droits de dîmes de Nicolas Cathier et de Claudine Drouart, tenanciers des terres de La Valroy. Ces dîmes, au dire du requérant, atteignaient les moissons de 1610 à 1623.

On fit appel, et le 28 juin 1627, le jugement prononçait l'exemption des dîmes sur les terres dont l'abbaye était propriétaire à Hannogne.

On ne saurait rien relever de plus saillant à l'actif de François Cauchon, neveu de François Brulart.

Il démissionna dans le désir de prendre sa retraite, mais ne se sentant nul attrait pour la vie monacale, il continua à résider à Paris, où il mourut en 1634. On l'inhuma dans l'église des Blanes-Manteaux. Paix à son âme ! François fut commendataire de notre abbaye, mais pendant un temps fort court.

<sup>1</sup> Archives des Ardennes, H. 275, H. 263, H. 261, f<sup>os</sup> 129-133.

<sup>2</sup> Longwé était une abbaye de l'ordre des Prémontrés, que Witer, comte de Reithel, avait fondée en 1150 au village des Mares, aujourd'hui simple écart de Lametz, au doyenné de Tourteron. V. Dom LELONG, *op. cit.*, p. 265.

Le sixième abbé commendataire de La Valroy ne tarda pas à paraître.

Il portait un nom sensationnel; c'était très haut, très illustre et très puissant seigneur Armand-Jean du Plessis, cardinal et duc de Richelieu.

La Valroy, qui subissait les abbés commendataires sans les aimer, ne se laissa pas éblouir par ces titres.

Nous le sommes encore moins.

Si l'homme d'État est grand, et il l'est sans contredit, nous n'avons pas pour l'homme d'Église une admiration sans réserve.

Le jeune Richelieu, sous le titre de marquis de Chaillou, se destinait à la carrière des armes : ses hardies et glorieuses expéditions, sa rare intrépidité, ses incomparables succès diplomatiques et militaires, tout montra plus tard que sa véritable vocation était celle de chef d'État et de ministre de la guerre.

Une circonstance imprévue lui valut l'honneur et les plus hautes dignités du sacerdoce : le second de ses frères, Alphonse, évêque de Luçon, renonça à toutes les espérances du siècle pour se faire chartroux.

Armand, après avoir suivi pendant deux ans des cours de théologie, avait été reçu docteur. Qualifié ainsi plus que tout autre à recueillir la succession de ce frère héroïque, il monta sur le siège de Luçon.

Il atteignait à peine sa vingt-huitième année, mais il avait reçu du pape Paul V une bulle de dispense.

On le vit très assidu aux devoirs de sa charge. Doué d'un caractère militant, il combattit les hérétiques qu'il fera servir un jour à ses desseins. Cette lutte acharnée battait son plein, lorsque s'ouvrirent, dans la ville de Sens, les États Généraux convoqués par la veuve d'Henri IV, Marie de Médicis, régente du royaume de France.

Richelieu siégea dans l'assemblée comme député du clergé poitevin. Son éloquence incisive et vibrante attira sur lui l'attention générale. De hautes protections s'appliquèrent à mettre en relief son mérite, d'ailleurs très réel et incontesté. Ce fut le commencement de sa fortune politique.

Peu de temps après, il quittait Luçon pour Paris et devenait ministre de France pour ne plus cesser de l'être jusqu'à la



fin de sa vie, d'abord pendant la minorité, puis sous le règne de Louis XIII.

Grâce à la souplesse de son esprit, à la sécheresse de son cœur, à la fermeté de sa main, Armand-Jean du Plessis de Richelieu avait toutes les qualités nécessaires pour gouverner avec succès.

Ami de la gloire et désireux de se distinguer, il sut s'élever et se maintenir sur les hauteurs du pouvoir au milieu de toutes les contradictions.

En maintes circonstances il révéla son terrible génie politique et militaire, mais nulle part avec plus d'éclat que dans l'organisation du siège et de la prise de la Rochelle; c'est à la suite de ce mémorable fait d'armes que le roi enthousiasmé de ses incontestables services le pourvut par décret royal de l'abbaye de La Valroy.

Le roi aurait été, certes, mieux inspiré, si pour honorer son ministre, il eût porté son choix sur quelque faveur d'une autre nature. Mais les grands seigneurs du dix-septième siècle avaient besoin de beaucoup d'argent et Richelieu en était un par-dessus tout.

A cette époque, il faisait construire, à Paris, ce fameux Palais Cardinal qui rivalisait d'opulence avec le Louvre.

Le luxe dont ses ennemis lui ont fait un reproche, dit un de ses biographes, n'a point pesé sur l'État, car il était général des ordres monastiques de Cluny, de Cîteaux et de Prémontré. Une telle excuse est sans portée. Ces titres, ces honneurs dont il retirait tant d'avantages temporels, seraient plutôt aux yeux des meilleurs juges une circonstance aggravante contre sa mémoire.

Si l'éminent ministre n'avait pas l'esprit sacerdotal, il en avait du moins le caractère sacré.

Or, cette considération, bien loin de le justifier, nous semblerait, au contraire, de nature à porter quelque atteinte à la dignité de sa conscience.

Déjà propriétaire de l'abbaye de Signy, du monastère de Saint-Michel et d'autres riches bénéfices, il eût dû se dispenser d'attacher La Valroy à ses domaines; mais la cupidité est insatiable et La Valroy fut sa « chose ».

*Honores mutant mores.* Richelieu prouva une fois de plus que les honneurs changent les habitudes. Cet homme qui jadis en qualité d'évêque de Luçon, s'était fait le champion des immunités ecclé-



siastiques, les foula aux pieds dès qu'il fut ministre. C'est une tache pour sa mémoire d'avoir osé, pendant les dix-huit années de son règne, prélever sur les biens du elergé près de dix-huit millions de subsides extraordinaires.

Respectueux des droits de l'Église, mais peut-être plus encore des prérogatives que s'arroe l'État, il s'entoura de canonistes à sa dévotion, et, en raison du principe régalien « *sil pro ratione voluntas* », il enseigna qu'en tout temps « l'imposition faite sur les biens de l'Église est un exercice normal de la souveraineté ». A l'aide de ce principe les gouvernements modernes n'auront plus dans l'avenir qu'à marcher sur les traces de ceux qui leur auront frayé la route.

C'est là que d'étapes en étapes nous a conduits la eommende.

Pour être justes envers Richelieu, disons à sa décharge qu'il se préoccupait, avec autant d'intelligence que d'esprit pratique, de la vie intérieure des elôîtres. Homme de devoir et de règle, il les voulait exemplaires. C'est lui qui introduisit à Cîteaux l'étroite observance et son dessein était de l'étendre à tous les monastères de l'ordre.

Ses tentatives n'eurent qu'un succès partiel. Victime de la fausse conception qu'il se faisait des rapports de l'Église et de l'État, l'éminent ministre négligea, en une matière où seule l'autorité ecclésiastique est compétente, de recourir à Rome pour ne s'appuyer que sur l'autorité laïque. De là ses échecs.

Bref, si La Valroy eut en Richelieu un brillant abbé eommenda-taire, elle ne trouva pas en lui un insigne bienfaiteur. Sans doute, quelques rayons de la gloire du ministre ont pu rejaillir sur elle, mais la pourpre de l'Éminence fut un décor plutôt qu'une sauvegarde.

Les annales du monastère nous ont conservé le souvenir d'une visite de Richelieu à La Valroy <sup>1</sup>. C'était après la bataille de la Marfée perdue par les troupes ministérielles. Richelieu se rendit en personne sur les eonfins de la Champagne pour ranimer le eourage des soldats et les préparer à de nouvelles luttes.

Sévigny n'était pas éloigné de là; une apparition dans cette localité s'imposait, elle eut lieu.

<sup>1</sup> G.-A. MARTIN, *Essai historique sur Rozoy-sur-Serre*, t. II, p. 203. *Chronique de Jean Taté*, pp. 57-58. Manuscrit de Hauteville.

Chacun sait qu'en temps de guerre, comme en temps de paix, le cardinal ne voyageait que dans le plus pompeux apparat.

On vit donc, un beau jour, s'arrêter devant les portes closes de l'abbaye un nombreux et splendide équipage.

Le Frère portier informé de l'arrivée du prince-évêque se hâta de les ouvrir et les voitures entrèrent. De l'une d'elles marquées aux armes de France, descendit Richelieu qui, entouré de sa garde d'honneur, pénétra dans le couvent cistercien.

Il y eut grand émoi parmi les moines. Tardivement prévenus, ils se rassemblèrent en toute hâte, et, sous la conduite du Père prieur, ils vinrent saluer leur abbé avec toutes les marques d'un profond et religieux respect.

L'entrevue fut aussi cordiale qu'elle pouvait l'être; à tous les membres de la communauté Richelieu témoigna de la sympathie. Il s'enquit des moindres détails de l'administration, et, après avoir parcouru dans toute son étendue la maison, qui n'était autre que la sienne, il se retira laissant les moines sous le charme de sa parole.

Comme gage de leur reconnaissance, les religieux firent graver les armes du cardinal visiteur au frontispice de leur église. La Révolution ne respecta pas cet écusson historique, mais il en est resté des vestiges et ces vénérables débris se peuvent voir aujourd'hui encore encastés, en mémoire de La Valroy, dans une muraille de la Bouverie.

Richelieu resta treize ans à la tête de notre abbaye cistercienne. Il mourut le 4 décembre 1642; on s'empressa de porter au roi cette triste nouvelle : « Voici mort un grand politique » dit Louis XIII, et le soir même il appelait dans ses conseils le cardinal Mazarin.

Devant le cercueil de son tout-puissant ministre, aucun signe de profonde affliction ou de joie indécente ne se trahissait dans l'attitude du monarque.

Durant une période de cent ans, La Valroy devint une propriété de famille, une sorte de fief héréditaire. Les abbés se léguaient ce domaine de l'un à l'autre, comme un héritage auquel ils avaient droit.

D'abondantes pièces notariales nous permettent de constater qu'à partir de ce moment des agents salariés interviennent pour percevoir et gérer au nom des bénéficiaires les revenus du monastère.

Pendant quelques années, le sous-prieur ou le cellérier s'acquittèrent de ce soin, mais bientôt on eut recours à de simples fermiers pour les règlements précis et méticuleux des intérêts commendataires.

Le dernier des cultivateurs ne consentirait pas aujourd'hui à se laisser ainsi supplanter dans sa propre maison par des étrangers investis de tout pouvoir sur des biens lui appartenant en propre, mais ce que le moindre citoyen ne saurait accepter, les moines durent s'y soumettre et, par un raffinement d'injustice, on leur attribue des fautes dont la responsabilité retombe sur le pernicieux régime de la commende.

Dès le mois d'août 1640, deux ans avant la mort de Richelieu, Henri de Mesmes, premier du nom, est indiqué dans les archives comme abbé commendataire de La Valroy. Il était fils de Jean-Antoine de Mesmes, premier président au Parlement de Paris et d'Anne Courtin, d'une illustre famille de Champagne.

La monarchie n'accordait guère ses faveurs qu'à des illustrations et à des célébrités.

Aussi M<sup>me</sup> de Sévigné disait-elle en riant : « Un jardinier n'est pas un homme », mais sans rire, un homme du tiers, quel que fut son mérite, n'était pas un favori.

L'Église n'est pas responsable de cette infériorité native où se trouvait la roture. L'État seul en était l'auteur, car son intérêt personnel était attaché à la sélection et au maintien des castes.

Pour l'aristocratie rien n'était trop beau ; pour le tiers rien n'était trop simple. L'humilité, vertu évangélique, apanage glorieux de tous les enfants d'Adam, ne devait pousser que dans le jardin du peuple ; on eût cru que par droit de naissance et de conquête la noblesse était à l'abri des atteintes de l'orgueil.

Bref, Henri de Mesmes eut en partage le monastère de La Valroy, sans préjudice de celui d'Hambie, au diocèse de Coutances <sup>1</sup>.

A sa mort, qui survint en 1658, il fut naturellement remplacé

<sup>1</sup> La ville d'Avranches, au diocèse de Coutances, vient d'adopter le village de Saint-Quentin-le-Petit, si éprouvé par la guerre.

Ce geste généreux a une correspondance providentielle avec les rapports qui ont existé autrefois entre l'abbaye d'Hambie et celle de La Valroy.

Hambie est située à proximité d'Avranches.

dans ses deux fiefs par Henri de Mesmes ou Henri II de La Valroy, fils de Jean-Jacques de Mesmes, président au Parlement de Paris et de Marguerite de Bertrand de la Bozinière.

Sa qualité d'aumônier de la reine de Pologne valut probablement à notre abbé ce double bénéfice destiné pendant cent ans à ne plus sortir de son intéressante famille.

Il passa de vie à trépas le 6 mai 1721, mais auparavant, pour obéir aux lois du népotisme, il avait résigné l'abbaye de La Valroy, en faveur de son auguste frère, Jean-Jacques de Mesmes, né en 1675 et troisième du nom.

Ce Jean-Jacques fut d'une précocité remarquable; une belle étoile brilla sur son berceau.

Il avait juste un an quand des amis dévoués le créèrent, à son insu, chevalier de Malte. On ne mentionne aucune prouesse par laquelle le jeune chevalier se signala avant son élection, mais nous savons, de source certaine, qu'il obtint sans retard les commanderies de Sommereux, au diocèse de Beauvais, de Boncourt, au diocèse de Laon, et de Maisonneuve. La Valroy ne vint qu'ensuite avec le prieur de Saint-Denis et l'ambassade de l'ordre près du roi Louis XV.

Le chevalier Jean-Jacques, quatre fois abbé et une fois prieur, mourut à Paris le 2 février 1741 et depuis lors il repose en paix dans l'église du Temple.

Son décès mit fin à la dynastie des de Mesmes qui passa, comme dit Veuillot, non pas en faisant, mais en se faisant du bien : *Transiit bene sibi faciendo!*

La Valroy qui diminuait d'importance ne pouvait rester vacante; elle eut un nouveau et dernier titulaire en Messire Louis de Chamillard, ancien vicaire général de l'évêque de Bayeux.

Louis était abbé de Saint-Sever dans le diocèse de Coutances, depuis le 13 décembre 1733. Pour un motif qui nous échappe, il fit résignation de son abbaye entre les mains du roi. Le monarque toujours généreux daigna lui octroyer en échange de cette perte, au mois de mai 1741, l'abbaye cistercienne de La Valroy.

Ce fut le dernier anneau de cette longue chaîne d'abbés concordataires que la Révolution devait briser sans retour dans la nuit du 4 août.



ARMES DE LOUIS DE CHAMILLART,  
DERNIER ABBÉ COMMENDATAIRE DE LA VALROY  
(1741-1789).





## CHAPITRE XI

### Les religieux de La Valroy sous le régime de la Commende jusqu'à la Révolution.

Quoi qu'ils fissent, les religieux de La Valroy ne purent se soustraire à l'odieuse commende qui s'était abattue comme une maladie contagieuse sur les monastères de France.

A l'instar de la fièvre dont l'action lente, mais efficace, attaque toutes les parties vitales de l'organisme humain, la commende détendit les rouages moteurs de la vie monastique et les affaiblit jusqu'à les rendre inactifs.

L'absence du père de famille, de l'abbé, fut un malheur.

Il fallut modifier, que dis-je? supprimer d'anciennes règles.

Les nouvelles ne valurent pas les anciennes et insensiblement, en glissant comme sur une pente, on abandonna d'anciennes ordonnances dont la disparition fut regrettable.

Néanmoins les moines de La Valroy s'efforçaient de ne pas trop déchoir de leur primitive ferveur. La rigueur des règles s'était adoucie sous l'empire des circonstances, mais elles comportaient encore des sacrifices assez douloureux devant lesquels ils ne reculaient pas.

S'ils ne se levaient plus la nuit, chaque matin du moins on les voyait debout de très bonne heure et, selon l'occurrence, l'office divin était récité ou chanté avec une ponctuelle exactitude.

La discipline se maintenait sous la direction du Père prieur <sup>1</sup>,

\* Motif tiré d'une reliure du xvii<sup>e</sup> siècle.

<sup>1</sup> En 1612, les registres paroissiaux de Sévigny désignent, comme parrain de Simone Depré, Maître François Gougez, prieur de La Valroy.

moins puissant, il est vrai, mais tout aussi dévoué que le Père abbé.

La mortification était encore en honneur; les moines pratiquaient l'abstinence quatre jours pendant la semaine et s'acquittaient fidèlement des jeûnes prescrits par l'Église.

Le grand devoir de l'aumône n'avait cessé d'être pratiqué; les revenus étaient moindres assurément, mais on se restreignait pour ne pas trop diminuer les secours aux nécessiteux; les pauvres étaient toujours restés l'objet d'un vif intérêt, d'une affectueuse tendresse. Si les moyens n'étaient plus les mêmes, les sentiments de charité fraternelle ne s'étaient pas émoussés dans les cœurs.

Les moines se maintenaient donc sans défaillance dans leur vie de prière, de charité et de travail; mais ce n'était plus la perfection primitive.

Certes une paroisse composée de fidèles aussi édifiants que ces moines du dix-septième et du dix-huitième siècles, serait l'idéal rêvé de tous les prêtres; mais un monastère est plus qu'une paroisse et, suivant la conception qu'on est en droit de s'en faire, il doit habiter de plus hauts sommets sur l'échelle de la perfection. On a comparé les maisons religieuses à des paratonnerres établis au dessus des villes et des villages pour les protéger : la comparaison ne manque pas de justesse.

La Valroy ne cessait pas d'être un paratonnerre, mais cet appareil trop souvent retouché par des doigts inexpérimentés avait perdu de sa puissance.

On aurait pu penser qu'une règle moins austère aurait pu attirer un plus grand nombre de novices, mais, chose remarquable, le contraire se produisit.

De nombreuses stalles du chœur et du chapitre demeuraient vacantes; bien des places attendaient toujours des postulants, mais ils ne venaient pas; les vocations se faisaient de plus en plus rares chez les profès, comme chez les convers.

La robe de bure, autrefois sollicitée avec tant d'insistance par les jeunes gens du pays, paraissait délaissée. Pendant le cours de la période actuelle, les religieux ne furent jamais très nombreux : on en comptait six, sept, neuf au plus, non compris les convers.

Les moines s'affligeaient de cette disette de vocations, sans toute-

fois parvenir à combler les vides que la mort opérait dans leurs rangs ; il leur fallait alors recourir à des ouvriers du dehors pour les soins matériels et les travaux ordinaires de la maison.

Quelques-uns de ceux-ci occupaient un logement dans les dépendances du couvent ; e'étaient d'excellents travailleurs, fidèles à tous les devoirs de la religion, mais enfin ee n'étaient pas des moines ; ils n'en avaient ni les qualités ni l'esprit. Un groupe d'habitants s'était, semble-t-il, formé autour de l'abbaye et dans l'abbaye même. Comme autrefois à Rome les *San Piétrini*, ils se considéraient comme de la maison et avaient leurs entrées libres dans la partie du monastère réservée aux laïques <sup>1</sup>.

Leur présencee introduisait dans le monastère un élément aussi étranger que défavorable à la vie du cloître.

Ce n'était que conversations dans les corridors, courses dans les galeries, agitations en tous sens. Bref, dans l'abbaye régnait une indiscipline extérieure qui troublait le recueillement des religieux.

Quels gémissements n'eût pas poussés le Bienheureux Pierre Monoeulus si, sortant pour une heure de son tombeau, il avait été témoin de cette invasion des séculiers dans son Valroy silencieus !

Ce signe des temps l'eût glacé d'épouvante et, avec l'intuition de la sainteté plus elairvoyante que celle du génie, il aurait annoncé l'heure prochaine de la Révolution.

Le Bienheureux Pierre se contenta de prier du haut du ciel pour ses chers moines menacés, non seulement dans leurs biens, mais encore dans leur sécurité personnelle.

En somme, depuis la commende, les Cisterciens n'étaient plus guère que des métayers.

A son insu, et à défaut de Frères convers, l'abbaye s'était laïcisée et avait pris insensiblement le caractère d'une ferme modèle.

En effet, si le monastère manquait de sujets, il ne manquait pas d'ouvriers ; une place de travailleur agricole chez les moines était très recherchée.

<sup>1</sup> Tout proche l'abbaye et dans l'abbaye même étaient groupés un certain nombre d'habitants. Un praticien, Gabriel Guérin, notaire et tabellion royal en résidence à Sévigny, demeurait à La Valroy comme l'indiquent quantité d'actes des années 1708 à 1715. En 1658, le 25 janvier, est baptisé à Sévigny Jean-Baptiste Péronet, dont les parents, le parrain Jean-Baptiste de Noiregent, et la marraine, Elisabeth Collard, habitent La Vaulleeroy.

Les dimanches et les fêtes compris, l'ouvrier peut compter annuellement sur quatre-vingts jours de repos. .

A La Valroy on ne le prend pas uniquement pour son travail; les religieux savent que le travailleur ne peut pas vivre uniquement de pain matériel et qu'il a une âme immortelle.

Il jouira comme les plus riches de tous les avantages de la vie morale.

Cet homme se trouve à l'abri de toute inquiétude pour son salaire, on le lui fournit en nature et en argent. Si par suite d'épreuves il se trouve momentanément dans la gêne, il n'a qu'un mot à dire et le Père prieur arrange tout.

Devançant de plusieurs siècles les démocrates chrétiens, les moines bâtissent pour leurs ouvriers de confortables maisons exposées au soleil et entourées d'un petit jardin pour les besoins du ménage.

L'alignement des rues, chose très secondaire d'ailleurs, était parfois sacrifié, mais la bonne orientation était acquise à la demeure de l'ouvrier mieux logé que de nos jours. A Sévigny, à Saint-Quentin, à Hannogne, on aperçoit encore des maisons bâties par les moines à l'usage de leurs ouvriers et chacun peut constater par soi-même l'exactitude de cette assertion <sup>1</sup>.

D'après un document de la fin du dix-septième siècle, les religieux de La Valroy s'intéressaient à l'éducation chrétienne des enfants de la contrée (1692) <sup>2</sup>.

Les palais scolaires n'existaient pas, mais les écoles sérieuses abondaient, fondées et entretenues souvent par les moines, et leur ardeur à cultiver les intelligences ne le cédait en rien au zèle déployé dans le défrichement des champs.

Ils possédaient à Saint-Quentin-le-Petit une école particulièrement florissante. Deux religieuses de Saint-Lazare de Paris s'y livraient à l'enseignement des filles, sans négliger les soins qu'elles donnaient dans leur Hôtel-Dieu aux malades du pays.

<sup>1</sup> Plusieurs témoignages concernent les ouvriers de La Valroy : en 1708, Pierre Destable y est jardinier; en 1788, Louis Pilloy remplit la même fonction et demeure au couvent; en 1728, Charles Druart, maçon; Jean Cousin, manouvrier, etc.

<sup>2</sup> Procès-verbal de visite du doyenné de Saint-Germainmont du 30 janvier 1692 (Archives de Reims).



Mais les moines aimaient aussi leurs fermiers. Ces aides étaient à leurs yeux, non pas des serviteurs à gages, mais des collaborateurs. Protection, conseils, rien ne leur était ménagé. A différentes reprises, et non sans quelque rare courage, ils ne craignirent pas de revendiquer auprès des abbés commendataires les droits des fermiers injustement méconnus par des agents subalternes.

Il ne sera pas sans intérêt de relater ici comment, pendant la période de 1650 à 1715, les moines de La Valroy se signalèrent par un inlassable dévouement joint à une incomparable bienfaisance envers toutes les infortunes.

A cette époque, deux grands événements militaires, tristes fruits de l'égoïsme des princes et de mesquines rivalités, la guerre de la Ligue d'Augsbourg et la guerre de la Succession d'Espagne, désolaient le nord de la France et plus spécialement notre province de Champagne <sup>1</sup>.

La famine et la peste, triste et inévitable cortège de ces rencontres sanglantes ne manquèrent pas d'exercer leurs ravages.

L'abbaye de La Valroy, bien que récemment éprouvée par l'épou-

<sup>1</sup> Les notices cadastrales dressées en 1657 par Jean-Ernest de Terwel et publiées en 1902 dans la *Revue Historique Ardennaise* contiennent de pénibles révélations sur la situation faite aux villages voisins de La Valroy pendant les guerres dont nous parlons.

Citons quelques extraits :

« *Sévigny*, bourg à foire et marché; *Vualeppe*, la Grange au bois, la Bouverie de *Laval le Roy* comptent 35 maisons brûlées ou démolies par les gens de guerre; *Saint-Quentin-le-Petit*, 30 maisons brûlées et démolies par les gens de guerre.

« *Bethancourt*, 20 maisons brûlées ou démolies; *Villiers-devant-la-Tour*, le village a été entièrement brûlé il y a quatre ans n'étant resté que 4 maisons, n'habitent à présent encor que dans huttes et dans leurs fors autour de l'église.

« *Le Tour*, y compris *Lasseaux* et *La Cens-de-la-Croix*, 106 maisons brûlées. *Saint-Germainmont*, le bourg est brûlé entièrement ne restant que 12 maisons, les habitants se retirent dans un fort.

« *Saint-Fergeux*, 96 maisons brûlées, pillées par les ennemis qui ont enmené tous leurs chevaux et bestiaux; *Herpy*, 110 maisons brûlées.

« *Banongne* et *Russellois*, 32 maisons brûlées avec leur moulin et l'église, restent 14 maisons; *Recouvrance*, 14 maisons brûlées, ne restent que 10 maisons; *Chaudion*, reste une maison et une grange; *Hanongne* et *Bray*, 55 maisons brûlées ou démolies avec l'église et le moulin restant encor 43 maisons à Hanongne et nul bastiment à Bray; *Serincourt*, 40 bastiments brûlés ou démolys. Ont été dépouillé de leurs chevaux par les ennemis, sont sujets aux passages et logement de troupes tous les ans. Toutes ces localités paient des impôts aux ennemis.

« *Le Val le Roy* et *La Bouverie* payent au Haynaut 253 livres, à Roeroy, 297 livres. »



vantable inondation de 1688 <sup>1</sup> eut à cœur de faire face à toutes les nécessités.

Dans leur effarement, les pauvres se précipitèrent en masse vers le monastère, devenu pour la circonstance l'arche sacrée de toutes les misères. Les Frères saisis d'une sainte et noble compassion distribuèrent à tous ces infortunés d'abondantes aumônes et se firent les anges consolateurs des cœurs désespérés.

Les troupes ennemies, de passage à La Valroy, envahissaient l'abbaye, s'y installaient comme chez elles et, avec des exigences que nous connaissons pour les avoir subies, s'y livraient à des dépradations de toute espèce.

Il n'est pas de vexations auxquelles les religieux ne furent en butte.

Remises, écuries, granges, cellules même, sans compter les subsides qu'il entendait tirer du monastère envahi, rien n'échappa à la rapacité du vainqueur.

D'autre part, et cette action fait honneur au patriotisme des moines, La Valroy pendant la guerre se fit un devoir de payer à la France des impôts supplémentaires auxquels le couvent n'était pas astreint.

La terrible année de 1708 vit surgir la guerre des Flandres et le siège de Lille. Ces tragiques événements ne manquèrent pas d'avoir leurs répercussions dans notre pays. Dans leur profond désespoir, les religieux de La Valroy crurent devoir recourir publiquement au Dieu de miséricorde. Dans ce but, ils convoquèrent les populations de Sévigny et de Saint-Quentin à des prières de quarante heures célébrées dans leur église.

<sup>1</sup> Le 21 juillet 1688, un orage épouvantable se déclina sur la contrée et y causa des désastres qu'on aurait peine à croire, s'ils n'étaient consignés par des actes bien authentiques.

L'abbaye de La Valroy eut beaucoup à souffrir; les eaux qui tombèrent en abondance sur Sévigny dévalèrent en véritables torrents sur le monastère; rien ne put résister à l'impétuosité du courant, les murailles de clôture furent presque entièrement renversées, les habitations subitement inondées; les religieux et les autres habitants du couvent eurent à peine le temps de se réfugier dans les chambres hautes et dans l'église envahie par les eaux; un religieux voulant monter sur l'autel et s'y mettre en sûreté fut renversé et noyé. Les registres paroissiaux de Sévigny donnent le nom de sept victimes de cet ouragan et signale cinquante-trois maisons englouties ou dévastées par lui. Voir : *Chronique de Jean Taté*, manuscrit de Jean Taté, registres paroissiaux de Sévigny-Waleppe.

Pendant trois jours, la foule rassemblée au pied des saints autels recueillit pieusement les enseignements qui tombaient pour son salut de la chaire de vérité et y puisa le réconfort dont elle avait besoin.

Il n'est pas rare qu'une épreuve en appelle une autre, comme un abîme appelle un autre abîme.

L'année suivante, 1709, sévit un hiver effroyablement rigoureux. Il gela à pierre fendre pendant deux mois consécutifs; la glace atteignit des profondeurs inouïes, les plus épaisses couvertures ne pouvaient plus prémunir les habitants contre l'intensité du froid.

Blottie dans ses maisons, la population n'osait plus en sortir pour vaquer à ses travaux habituels. Toute vie sociale était interrompue; les hommes risquaient de tomber morts dans les rues, les animaux périssaient dans leurs étables.

Jusqu'aux environs de Noël la température fut à peu près normale, mais, à partir de ce jour, elle descendit à 20 et 25 degrés au-dessous de zéro et s'y maintint de longs jours.

La terre se durcit comme un bloc; semences, futures moissons, tout fut perdu, c'était pour la population un signe avant-coureur de disette et pour les fermiers de La Valroy la ruine certaine <sup>1</sup>.

En ces pénibles circonstances, la bonté coutumière des moines ne se démentit pas; partout ils prodiguèrent leur charité et leurs bons offices.

Les fermiers regurent de leurs mains les graines nécessaires pour ensemençer leurs terres. Ceux-ci consignèrent par écrit leurs sentiments de satisfaction et de reconnaissance envers leurs bienfaiteurs, « sans le secours, déclarent-ils, de ces Messieurs les vénérables religieux, prieur et couvent de La Valroy, ils se seraient trouvés dans l'impossibilité d'ensemencer » <sup>2</sup>.

<sup>1</sup> A propos de ce fléau, un auteur contemporain, Jean Taté, fait ces très justes réflexions : « Nos iniquités ont attiré sur nous la colère de Dieu, il nous a envoyé l'ange exterminateur dont il est parlé dans l'Apocalypse, et cet ange, de sa faux aiguë et tranchante, a moissonné par anticipation pendant l'hiver. »

Comme Jean Taté, nos contemporains ont dû penser à l'ange exterminateur pendant la guerre de 1914.

<sup>2</sup> Acte du 25 avril 1711. Les fermiers de l'abbaye y sont nommés et reconnaissent devoir pour les semences d'avoine : Pour Montigny-la-Cour, Jacques Bourgeois, 39 livres 10 sols; Jeanne Brullé, veuve de Pierre Cholet, 39 livres 10 sols; Louis Daveau, 36 livres 10 sols; Pierre de Boste, 33 livres 10 sols; Nico-

L'abbaye s'interposa en faveur des fermiers de Montigny-la-Cour pour solliciter de M. de Mesmes, abbé commendataire de La Valroy, une diminution sur le prix de l'exploitation.

Ces fermiers de Montigny paraissent avoir été réduits à mener une existence bien misérable; ils se reconnaissaient débiteurs de sommes considérables pour les années 1708, 1709 et 1710, mais ils étaient hors d'état de payer leurs dettes, même avec le prix de vente de leurs biens <sup>1</sup>.

Ignace Malfroid, à la fois prieur de La Valroy et abbé du monastère du Jardinnet, aurait sans doute réussi dans son intervention, mais il n'avait pas compté sur la rapacité du receveur général de l'abbé de Mesmes. Cet officier civil avait fait opérer, le 22 mars 1712, la saisie de tous les meubles, chevaux, bestiaux et grains appartenant aux fermiers de Montigny <sup>2</sup>.

Loin de rester indifférent à la vie des populations voisines, le monastère s'y intéressait surtout quand il s'agissait des manifestations de la vie chrétienne : en retour, le clergé séculier participait à la vie de la petite communauté <sup>3</sup>.

las Carré, 33 livres 10 sols; Nicolas Fossier, 30 livres 20 sols. Pour la Grange-aux-Bois, Robert Bouron, 45 livres 12 sols; Charles Yverneau, 36 livres 10 sols; Claude Yverneau, 29 livres 8 sols. Pour la ferme de la Croix, Jean Beaudet, 9 livres 4 sols. Pour le Haut-Chemin, Gobert Baudet, 60 livres 18 sols, et Daniel Baudet, 21 livres 7 sols. Pour les fermes de Dizy, Jacques Fossier, 36 livres 10 sols, et Gabriel Cochon, 18 livres 6 sols, à raison du prix de 3 livres le septier, mesure de l'abbaye.

<sup>1</sup> Acte du 5 décembre 1711.

<sup>2</sup> Actes du 22 janvier 1712 et du 22 mars 1712. Il était dû à de Mesme, 28.568 livres et 20.402 livres.

Oudart Jobart, huissier royal, opère la saisie avec Jean-François Bouchez, garde du bois des Trente jours; ils signalent dans leur rapport qu'une insulte leur a été faite par les fils de Nicolas Fossier et de la veuve Chollet. — En 1710, sur la requête de Mesme, Hubert Druart, fermier du Haut-Chemin, est condamné à payer 3.523 livres 20 sols pour les fermages de 1708 et 1709, mais il meurt insolvable.

<sup>3</sup> Nous lisons en 1785 :

« L'an de grâce mil sept cent quatre-vingt-cinq, le sept novembre, dans l'abbaye de la Valleroy, ordre de Cîteaux, est décédé Dom François Benoît, dépendier, profès de cette maison, âgé de 58 ans. Son corps a été porté le lendemain dans le cimetière de laditte abbaye avec les cérémonies accoutumées; en foy de quoi nous avons signé le présent procès-verbal avec les témoins les jours, mois et an que dessus : Ont signé : GERVAISE, *sous-prieur*; LEQUINT, *curé de Saint-Quentin*; LE LIÈVRE, *curé de la Selve*. »

Registre des sépultures de l'abbaye de la Valleroy, 1785. Arch. de Reims. Fonds du greffe du Palais de justice.

Sur d'autres registres du même fonds, sont inscrits les décès suivants : Dom

Grâce à leurs aumônes et à leurs subsides les religieux contribuaient à l'entretien et à l'embellissement des églises; c'était une fête pour eux de pouvoir, à l'occasion de cérémonies exceptionnelles, ouvrir toutes grandes les portes de leur vaste sanctuaire aux fidèles des paroisses environnantes.

C'est ainsi qu'il y eut grande solennité à La Valroy, le matin du 8 mai 1723 : Mgr l'archevêque de Reims, Armand-Jules, prince de Rohan, vint y conférer le sacrement de la confirmation, car il avait voulu, dès les premières années de son arrivée dans le diocèse, visiter notre abbaye et les paroisses de la contrée <sup>1</sup>.

Les religieux de La Valroy étaient encore pour les pasteurs de Sévigny et de Saint-Quentin-le-Petit des auxiliaires précieux <sup>2</sup>.

Les populations rurales ne désertaient pas, comme aujourd'hui, les sacrements régénérateurs. Leur ferme bon sens en appréciait la nécessité et leur cœur, les effets salutaires. La pratique de cette institution divine les maintenait plus facilement dans l'accomplissement de tous leurs devoirs.

La veille des fêtes, des moines de l'abbaye prêtaient à MM. les curés le concours de leur ministère pour l'audition des confessions.

Sans que les pasteurs en concussent de l'ombrage, l'église du monastère s'ouvrait aux familiers comme aux fermiers de La Valroy.

L'accès en était même permis aux fidèles des localités voisines.

Jean-Baptiste Lefebvre, supérieur commissaire de l'abbaye, profès de l'abbaye d'Acés, âgé de 51 ans le 11 juin 1786; celui de Dom Claude Pérignon, ancien prieur, profès de l'abbaye de Clairvaux, âgé de 36 ans, le 25 janvier 1788; Dom Antoine Cadiax, religieux profès, 67 ans, 3 août 1784 Dom Pierre Mariette, religieux profès de Bonnecomble, 34 ans, 29 décembre 1785.

Décès dans la maison des fermiers, dans la cour abbatiale de l'abbaye, de Remyete Le Nicc, 77 ans, femme de Gabriel Guérin, notaire royal, receveur des revenus de la mense abbatiale. Son corps, après avoir été apporté dans l'église de l'abbaye pour y faire les prières des défunts, a été ensuite conduit par les religieux de La Valroy en prières jusqu'au territoire de Sévigny et remis au curé de la dite paroisse (16 octobre 1737).

<sup>1</sup> État civil d'Hannogne, archives communales, nous y lisons :

« Monseigneur l'archevêque de Reims, Jules-Armand de Rohan, a visité en personne l'église d'Hannogne le 8 may 1723, et le même jour matin a donné la confirmation de la paroisse à la Valleroy; le lendemain 9 du dit mois, le reste a été confirmé à Chaumont par mondit seigneur archevêque; signé, LEGRAND, *curé d'Hannogne* »; suit la liste des confirmants, dont 9 hommes mariés, 11 femmes, 85 garçons, 105 filles de 7 à 36 ans.

<sup>2</sup> Dom Didier le Coisne, religieux à La Valroy, signe des actes au registre paroissial de Sévigny, après la mort de Jacques Vrayet, décédé le 7 janvier 1707, curé de Sévigny.



On trouve pour l'année 1692 une particularité assez curieuse : D'après le procès-verbal de l'église de Sévigny, le 30 janvier de cette année, on compte « à l'abbaye de La Valleroy sept ménagers fermiers « de ladite abbaye », dont le curé de Sévigny ne tire aucune rétribution pour l'administration des sacrements ». Ce fait indique que des personnes dépendent au spirituel non pas du Père prieur, mais du curé de Sévigny <sup>1</sup>.

Le même procès-verbal rapporte que parmi les six religieux prêtres résidant à La Valroy, il y en a deux approuvés pour les confessions.

En 1721, les habitants de Waleppe, dans une pensée de foi qui les honore, sollicitèrent de Mgr l'archevêque de Reims l'établissement d'une chapelle sur le territoire du hameau.

Le curé de Sévigny, consulté à ce sujet, exposa que ses paroissiens de Waleppe avaient toute facilité pour assister le dimanche à une messe célébrée à six heures et demie du matin à La Valroy. Le pieux désir des Waleppois ne fut pas exaucé. Il ne le sera que deux cents ans plus tard <sup>2</sup>.

La contrée n'était pas ingrate. Elle payait loyalement sa dette de reconnaissance pour les soins dont elle était l'objet.

Entre La Valroy et les populations environnantes se faisait un échange de bons procédés.

Sévigny et Saint-Quentin se disputaient l'honneur de posséder le couvent. Il est sur notre terroir, disait Saint-Quentin ; il est plus près de nous, disait Sévigny, mais on finissait par s'entendre et on bénissait Dieu d'un tel voisinage.

Sévigny et Saint-Quentin ne se trompaient pas, ils avaient plus et mieux qu'une maison échevinale, un monastère. Celui-ci se dressait comme un phare lumineux au milieu de leurs verdoyantes collines.

On vivait là pour Dieu, mais aussi pour le prochain, derrière ces hautes murailles où se cachaient tant de vertus.

<sup>1</sup> La Valroy faisant partie de la commune de Saint-Quentin, appartient actuellement à cette paroisse.

<sup>2</sup> Séquestrés dans leur localité par les Allemands, les habitants de Waleppe gémissaient pendant l'envahissement de ces dernières années de ne pouvoir se rendre à Sévigny pour l'accomplissement du devoir religieux.

C'est alors que l'idée vint de convertir une de leurs granges en oratoire avec promesse d'ériger après la guerre un beau sanctuaire au Sacré-Cœur.



Les moines ne cessaient d'être tels au milieu même des vicissitudes de leur existence. Leur robe de bure, leur grand silence, leur assiduité au travail, le doux tintement de leur cloche annonçant la prière, tout impressionnait comme autant de leçons vivantes dont on retirait un réel profit.

A cette époque de l'histoire de La Valroy se rapporte une visite que fit à l'abbaye, Dom Guyton, ancien régent de philosophie à Signy et bibliothécaire de Clairvaux.

C'est dans un but purement bibliographique que ce maître entreprit en 1749 la visite des monastères de Champagne, mais il fera d'une pierre deux coups, car tout en examinant les bibliothèques, il s'enquerra de la situation matérielle et morale des monastères.

Avant lui, deux bénédictins, Dom Durand et Dom Martène, avaient parcouru la France en vue de recueillir des notes pour l'achèvement de la *Gallia Christiana*.

Dans son voyage littéraire en Champagne, Dom Guyton a consigné des impressions et souvenirs d'un grand intérêt .

En voici un extrait :

Le mardy, dixième du mois de juin <sup>1</sup>, nous partîmes de l'abbaye de Foigny, accompagné du prieur de cette maison et du prieur de La Valroy et arrivâmes sur les onze heures au val Saint-Pierre; nous nous retirâmes sur les quatre heures après midi et arrivâmes vers les sept heures à La Valroy.

Nous y ouvrîmes le lendemain, mercredi 11 de juin, notre visite régulière, dans leur petite chapelle et chœur au bout du corridor du logis, en haut des hôtes, qui sert de dortoir aux religieux.

A l'autre bout est une autre chapelle pour les infirmes, ayant de chaque côté une chambre d'infirmerie et chacune une petite fenêtre sur la dite chapelle.

Les portes et cours d'entrée sont belles, ornées de sculptures en pierre, qui représentent la Sainte Vierge à laquelle saint Bernard offre la maison de La Valroy.

Le beau vestibule distribue (conduit) à droite à l'escalier avec rampe de fer, du dit corridor et aux belles salles de réception et à manger, à gauche aux chambres bien voûtées, bien meublées, ornées de grands et beaux tableaux de différents sujets de religion et de piété.

Du vestibule on va à la première allée du nouveau cloître qui est

<sup>1</sup> 1744.

belle et solide. A l'un des bouts est la dépense et la cuisine, à l'autre est un escalier neuf à rampe de fer d'environ vingt marches qui descendent dans l'église.

La nef est séparée du chœur par un beau grillage de fer; les deux autels propres de marbre; le chœur tout neuf en boisure et sculpture. Seize sièges de chaque côté outre les trois du dossier.

Très beau sanctuaire, autel à six colonnes de marbre en couronnement d'où le saint ciboire est suspendu.

Derrière le grand autel, autre petit autel où l'on renferme le Saint-Sacrement dans le soleil pendant l'octave de la Fête-Dieu.

Il y a un pupitre pour le saint Évangile à chanter par le diacre qui fait corps avec la boisure, surmonté d'un dais en boisure et sculpture par respect apparemment pour le saint livre des Évangiles (en marge est écrit : Marque de respect pour le texte sacré de l'évangile) et fait face au siège du célébrant qui a aussi un dais semblable.

Il y a un autel des morts et au devant des pierres d'un pied en quarri, au nombre de trois ou quatre, qui marquent les noms des défunts et la date de leur mort.

C'est une chapelle qui sert de sacristie. Elle n'est pas encore bien accommodée, mais les ornements sont propres. Le prieur et les religieux sont commodément logés; chacun (possède) un bureau et tablettes pour son livre, une petite bibliothèque que Dom prieur fournit de livres de temps à autre.

Il y a à la première porte un homme couturier qui en a cure.

Le prieur a bien soin de ses hôtes et entend fort bien faire les honneurs de sa maison; la lecture se commence à la table des hôtes régulièrement.

Nous avons vu à La Valroy un jeune homme de bonne physionomie, architecte y demeurant et logeant au dortoir des religieux, nommé des Roquelles, frère du prieur de Tenailles Prémontrés, fils d'un ingénieur et cousin d'une religieuse du Viviers (de Cisteaux) à Arras, laquelle est de la connaissance de Monsieur notre abbé.

Les religieux de La Valroy sont :

Dom Pierre Jacquinot, bachelier en théologie de Paris, prieur;

Dom Dadda, sous-prieur et procureur;

Dom Warnet, président, dépensier;

Dom Le Poivre, sacristain;

Dom Courcier;

Dom Bourguignon;

Dom La Balle.

Dom prieur a dans sa chambre un bon portrait de feu Monsieur Boucher, abbé de Clairvaux, d'heureuse mémoire.

Ils ont dans le chœur des pupitres qui se coulent proprement de côté et d'autre et des petites armoires à mettre livres et lanternes.

Je n'ai pas vu leur jardin qu'on dit être beau.

Le vendredi, douzième jour de juin, nous partîmes de Vauleroy accompagné dudit prieur, nous passâmes près l'abbaye de Cussy et passâmes l'Aisne en bateau à Pontavert <sup>1</sup>.

D'après cette description succincte, nous pouvons juger combien le visiteur est satisfait de son inspection; nous sommes fixés sur le nombre des religieux en résidence à La Valroy, nous le sommes aussi sur la tenue de la maison.

Tout y est beau, mais simple : Beau vestibule, belles salles de réception, très beau sanctuaire avec autel à six colonnes de marbre, grands et beaux tableaux <sup>2</sup>.

Les soins que les religieux donnent à leur monastère en dissimulent la pauvreté, car nous savons que trente ans plus tard une reconstruction s'imposait.

Le temps met sur toute chose, en effet, son inévitable empreinte. Vers le dernier quart du dix-huitième siècle, l'abbaye de La Valroy ne présentait plus que l'aspect d'une vieille maison.

Outre qu'ils manquaient d'élégance, détail de peu d'importance, les bâtiments avaient l'inconvénient d'être humides et partant

<sup>1</sup> *Revue de la Champagne et de la Brie*, t. XXIII, *Voyage littéraire de Dom Guyton en Champagne*, p. 271; fonds 23.474, Bibliothèque nationale.

<sup>2</sup> L'église de Saint-Quentin-le-Petit conservait avec un soin religieux plusieurs tableaux provenant de l'abbaye de La Valroy.

Voici l'énumération des sujets qu'ils représentaient :

1° *Naissance de Notre-Seigneur*, peinture sur bois très bien conservée qui offre dans un médaillon largement enguirlandé de fleurs le gracieux souvenir de Noël.

2° *Abigaïl apporte à David les vases refusés par Nabal son mari et sauve sa maison*.

3° *Caleb et Josué rapportant de la terre promise une grappe de raisins*.

4° *Baptême par saint Philippe de l'officier surintendant des trésors de Candace, reine d'Ethiopie*.

5° *Isaac bénissant Jacob*.

6° *Annonciation de la Très Sainte Vierge*.

7° *Abraham revenant de la défaite des quatre rois rencontre Melchisédech*.

8° *Saint Bernard sommant Guillaume IX, duc d'Aquitaine, de quitter le parti de l'antipape Anaclet*.

On conservait aussi dans les combles de l'église de Saint-Quentin les débris du mécanisme de l'horloge de La Valroy; on pouvait y lire la date de 1716 sans aucune autre inscription.

Tous ces tableaux sont maintenant perdus; pendant les combats du 26 octobre au 3 novembre 1918, l'église de Saint-Quentin-le-Petit fut violemment bombardée et tout son mobilier anéanti.

insalubres, des murailles s'effritaient, quelques-unes même ne tenaient plus.

L'épouvantable orage de juillet 1768 avait laissé des traces sensibles de ses ravages; l'abbaye déjà caduque avait particulièrement souffert, ses toits effondrés, ses murs de clôture, presque entièrement renversés, n'avaient reçu qu'une réparation partielle et insuffisante; on s'était contenté d'un replâtrage au lieu d'entreprendre un renouvellement total.

L'heure était venue où s'imposait une décision énergique. On la prit à l'avant-veille environ d'une des dates les plus tragiques que l'histoire ait enregistrées.

La Révolution s'annonçait, son torrent devait emporter moines et monastères, comme des grains de poussière dans un tourbillon impétueux. Mais telle est la nature des hommes qu'ils ne croient au danger qu'à l'heure où il n'est plus possible de le conjurer.

Ce n'est qu'un coup de vent, disent-ils, la rafale passera; elle passa, en effet, mais après avoir tout détruit.

Les moines, eux aussi, se rassuraient; mais ils étaient d'autant plus excusables qu'à leurs oreilles n'arrivait qu'un écho très lointain des bruits du dehors.

Une délibération du chapitre datée du 22 avril 1775 indique les raisons qui imposent une reconstruction du monastère.

L'abbaye se trouvait située dans un bas-fond près des ruisseaux, le voisinage de ce ravin n'était pas sans danger; plus d'une fois, au cours de son histoire, le couvent s'était vu exposé pendant l'orage au débordement des grandes eaux.

De plus la dégradation de l'édifice était sans remède, une ruine complète s'annonçait prochaine, il n'y avait plus à hésiter; on se mit à l'œuvre.

Ramener de nouveau le monastère un peu plus haut, vers le chemin de Sévigny à Saint-Quentin, le rapprocher de la maison abbatiale, tel était le projet de l'administration.

Il s'agissait donc de rebâtir l'antique abbaye de La Valroy; c'était une affaire entendue.

Luxe, ornements superflus, décors inutiles; tout ce qui rappelle l'élégance mondaine des constructions séculières devait être soigneusement écarté du plan. Mais le monument, car le nouveau monastère



en serait un, porterait dans son ensemble un cachet de simplicité et de grandeur de nature à impressionner le regard, sans faire oublier sa destination.

Certes, il fallait au préalable obtenir l'autorisation de l'abbé commendataire.

Or, Dom Jean-Baptiste Lefèvre fut chargé de traiter avec ce haut personnage de ce qui concernait l'acceptation du projet et l'échange des terrains nécessaires.

Disons à la louange de Messire Chamillart, alors abbé commendataire de La Valroy, que dès les premières ouvertures, il accueillit favorablement la requête des solliciteurs.

Par une lettre du 11 mai 1775, l'abbé se prononce pour la reconstruction de son monastère et accepte les plans soumis à son approbation.

Il reconnaît que les bâtiments claustraux tombent de vétusté. A son sens, les moines n'exagèrent rien dans la description de cette mesure devenue inhabitable.

Toutefois, Messire Chamillart soulève des objections; sans être insolubles, elles ne sont pas non plus dénuées de valeur. D'accord avec les moines sur l'opportunité de la reconstruction, il l'est moins sur les mesures à prendre en vue de la réalisation de leurs communs désirs.

Dans une volumineuse correspondance échangée avec le révérendissime abbé, Dom Lefèvre, en fin diplomate, dissipe toutes les inquiétudes relatives à ce point délicat et finalement Messire Chamillart se déclare aussi rassuré que convaincu.

Toutefois l'ère des difficultés n'était pas close; il fallait encore franchir le Rubicon administratif. Or, chacun sait quels prodigieux efforts on doit déployer pour y parvenir.

Dom Lefèvre reprit sa plume bien taillée pour le combat, et à force d'adresse et de tenacité monacale, après une année de négociations laborieuses, il emporta de haute lutte l'adhésion du Parlement de Paris.

Par lettres patentes obtenues en janvier 1776 et enregistrées en février de la même année, le 26, licence était accordée aux moines de La Valroy de reconstruire leur monastère.

Grande fut la joie des Cisterciens de Sévigny et de Saint-Quentin,



le jour où leur fut remis le fameux « placet » si impatiemment attendu.

Un solennel « *Te Deum* » d'actions de grâces chanté sous les voûtes branlantes de la vieille chapelle exprima la reconnaissance générale, et, si ce jour-là, « un *frustulum* » ne vint pas s'ajouter à la table des moines, du moins, un petit « extra » dans les aumônes distribuées aux pauvres salua cette date mémorable.

On eut recours à des architectes de Reims. Les artistes se recommandaient au choix de l'administration par leur incontestable talent, autant que par l'honorabilité de leur vie.

Les maîtres maçons qui entreprirent les travaux furent : Jean Leblanc, Liénard, François Guillot et Liénard-Laroche. Ces directeurs amenèrent avec eux une équipe d'ouvriers choisis dans la confrérie corporative ; on leur adjoignit des travailleurs et manœuvres limousins.

L'appareilleur des bâtiments fut Jean-Pierre Lagneau de la paroisse Saint-Maurice de Reims <sup>1</sup>.

L'abbaye de La Valroy, selon le vœu des moines, se reconstruisait sur une plus vaste étendue, elle formait le quadrilatère monastique, mais un quadrilatère agrandi :

Dans la cour d'honneur, l'œil aperçoit l'église assise comme une reine au centre du monastère, étincelante de jeunesse, sa haute tour surmontée d'une flèche élancée se dressait, au pied de verdoyantes collines, comme un doigt levé vers le ciel.

Les galeries claustrales, les chemins de procession aboutissant à l'église étaient tout à la fois élargis et exhaussés avec de gracieuses colonnes qui en ornaient le pourtour. La salle du chapitre, le réfectoire, les dortoirs, l'hôtellerie elle-même se transformaient ; ce qui jadis était exigü allait devenir spacieux et bien aéré.

Telle qu'elle devait sortir des mains des architectes, des entrepreneurs et de leurs courageux ouvriers, l'abbaye allait revêtir une forme imposante. La nouvelle construction devait rappeler Cîteaux. Elle ne devait pas la surpasser en beauté, mais s'en rapprocher par

<sup>1</sup> Pour mieux exercer la surveillance sur les ouvriers et les diriger sur place dans leur travail, Jean-Pierre Lagneau s'installa à La Valroy. Il se maria à Sévigny avec Marie-Appoline Bévière, fille de Nieaise Bévière, lieutenant en la justice de Sévigny et maître en chirurgie. Dom Jean-Baptiste Lefèvre, prieur de La Valroy et Dom Jean Lochet, procureur, furent témoins à son mariage, 26 juin 1781. (Registres paroissiaux de Sévigny.)

la hauteur des bâtiments, l'harmonie de leurs lignes et les proportions bien prises des cloîtres rajeunis.

L'inauguration se fit solennellement sous la présidence du prieur de l'abbaye. En présence des populations environnantes convoquées à la cérémonie, les prières liturgiques furent célébrées par ce dignitaire, puis on posa une pierre destinée à rappeler aux futures générations le commencement des travaux <sup>1</sup>.

De nombreuses années eussent été nécessaires pour mener à bonne fin une si importante entreprise. La nouvelle abbaye était loin d'être achevée quand éclata la Révolution.

Le gros œuvre était fini pour les bâtiments nouveaux en façade sur le chemin. On se proposait de faire à la longue des embellissements, mais on en ajournait l'exécution; c'étaient des boutons de fleurs qui ne devaient pas éclore <sup>2</sup> !

Le 21 avril 1788, Dom R. E. Roussel, prieur de La Valroy, entouré de tous les religieux du monastère, de l'architecte directeur des travaux et de tout le personnel de la corporation, d'un groupe compact et sympathique de fermiers et d'habitants, posait la première pierre de la nouvelle église, mais le temple auguste ne devait pas s'achever.

Quelques mois plus tard l'entreprise était suspendue, la Révolution grondait et avait tout arrêté.

<sup>1</sup> On conservait sur le mur extérieur du moulin de Saint-Quentin-le-Petit l'inscription suivante provenant de La Valroy : « *Cette pierre a été posée par M. Dom Amable du Mortié, prieur, l'an 1780* » et au château de Sévigny cette autre inscription de même provenance : « *Cette pierre a été posée par D. R. E. Roussel, docteur de Sorbonne, prieur de cette maison, le 21 avril 1788.* »

<sup>2</sup> Une lettre de la collection J. Carlier à Bray-Hannogne indique où en sont les travaux en 1784. En voici le texte :

A Monsieur Plèt, maître vitrier,

Croisée de Porte-de-Mars, à Reims.

« A la Valroy, ce 11 novembre 1784.

« Les verres que j'attendais de Monthermé sont arrivés ici hier, ainsi je vous attends pour dimanche prochain 14<sup>e</sup> du présent mois au plus tard. Si vous ne venez pas avec le messager de Rosoy, présent porteur, servez-vous de luy pour apporter votre mastic et autres choses qui vous seront nécessaires.

« Il faut par exemple vous munir de pointes en suffisance pour un millier de carreaux, ne manquez pas de venir comme je vous l'indique, la conservation de nos plafonds l'exige sans aucun retard.

« Je suis très parfaitement, Monsieur, votre très humble serviteur.

« F. LEFEBVRE, prieur de la Valroy. »

Petit sceau en cire rouge, lion dans une cartouche surmonté d'une couronne de comte et de chaque côté une mitre et une crosse d'abbé.





## CHAPITRE XII

### Le Temporel de La Valroy.

Dieu a coutume de bénir les travaux du juste; souvent même il lui accorde les biens terrestres, fruits de ses sueurs « *de pinguedine terræ* ».

Certes, elle n'est pas venue chercher la fortune, la petite colonie qui, au treizième siècle, sur l'ordre de ses supérieurs, quitta la région heureuse d'Igny pour s'installer à La Valroy.

La pensée de vivre sans autre ressource que leur courage, au milieu de terrains couverts de broussailles, n'avait rien d'attrayant pour les nouveaux colons. Mais elle s'est mise à l'œuvre avec l'abnégation des saints et sur elle s'est reposé le regard complaisant du Seigneur.

Cette troupe sublime de travailleurs a arrosé de ses sueurs et quelquefois même de son sang des terres incultes, dédaignées de tout le monde; elle a défriché, semé, planté; ses successeurs ont suivi ce bel exemple, et Dieu, le grand agriculteur, a donné l'accroissement.

Les propriétaires fonciers, comtes, marquis, barons, charmés du bon parti que l'intelligence et le savoir-faire des moines tiraient de leurs landes, leur ont accordé des largesses dont les pauvres ont surtout bénéficié.

D'autre part, la sage administration des abbés tout d'abord, puis celle des prieurs, toujours animés du même esprit de prévoyance et d'ordre, a décuplé la valeur des possessions monacales et c'est ainsi qu'avec le temps La Valroy est devenue un riche et magnifique domaine. Si ce dernier excita la jalousie et les convoitises des seigneurs, il n'en restera pas moins un titre d'honneur pour notre pays.

\* Motif signé Papillon, 1769.

Nous sommes heureux de pouvoir placer sous les yeux de nos lecteurs un aperçu des propriétés temporelles accordées par la Providence à l'énergique et persévérant travail des moines cisterciens.

A la veille de la Révolution, la Valroy comprenait des fermes, dénommées censes, des bois et des droits de dîme sur quelques localités.

Les censes étaient au nombre de dix : La Bouverie, la Maison-Neuve, le moulin de La Valroy, la Grange-aux-Bois, le Haut-Chemin, les censes de Montigny, la Croix, Écoret, Mortier et Herbay.

On y remarquait en outre plusieurs lots de terre loués sans bâtiment, ils étaient ainsi désignés : la ferme Guérin, la Croix-des-Moines, la Petite-Cense, la Cense du Gros-Faux, la ferme des Trois-Muids, la Terre du Bois-du-Fay, des terres ou des prés à Le Thour, à Rocquigny, à Lislet.

Sans nous attarder à donner de longs développements sur chacune de ces propriétés, nous nous bornerons aux faits les plus essentiels et les plus intéressants.

La Bouverie rappelait aux religieux de La Valroy les plus doux, comme les plus chers souvenirs. Sur son emplacement même s'était élevée la chétive habitation que les premiers religieux avaient façonnée de leurs mains, à l'aide de joncs et de roseaux.

Si dans la suite, à cause de l'humidité du sol et des inondations fréquentes, on avait dû reconstruire le monastère sur un autre terrain, la Bouverie demeurait le vénéré berceau de la famille cistercienne transplantée d'Igny à Saint-Quentin.

Quoique transformés en étables ses vieux bâtiments parlaient du passé dans leur muette et captivante éloquence.

On revoyait par la pensée la période difficile, mais glorieuse, des origines du couvent; on saluait dans ces murs effrités les témoins des primitives ferveurs.

Attenant au clos de l'abbaye et située le long du ruisseau de Sévigny, la Bouverie était une belle ferme, formant la contre-partie de la Maison-Neuve avec les mêmes obligations (bail de 1778).

En 1735, le fermier <sup>1</sup> de la Bouverie jouissait des prés de Saint-

<sup>1</sup> Les actes notariaux nous donnent le nom de quelques-uns des fermiers de la Bouverie : 1592, Eustache Depain; 1713-1728, Daniel Manseau, qui fait à



Quentin; il cultivait aussi le clos et devait avoir un troupeau de cent brebis portières; à lui incombait la charge de fournir deux chevaux pour les travaux de la cour et du jardin et de procurer contre remboursement quatre livres de cire.

La Maison-Neuve, plus communément désignée sous le nom de Cense neuve, était la plus rapprochée de l'abbaye. Ses bâtiments se trouvaient à deux cents mètres à peine de la porte principale du monastère sur la route du moulin de La Valroy.

Avant 1735, le fermier <sup>1</sup> qui en exploitait les terres demeurait dans la cour même de l'abbaye. Cette ferme dépendant de la cense conventuelle de La Valroy avait le labour de deux charrues (environ 30 hectares). Le métayer avait pris l'engagement de faire moudre au moulin de La Valroy les grains nécessaires à la subsistance de la maison et de mêler son bétail (moutons et bêtes à cornes) au troupeau de la Bouverie.

Chaque année, la métairie devait livrer 200 livres d'argent, 150 septiers <sup>2</sup> de froment, estimés 1800 livres, douze chapons (9 livres), douze paires de poulets (6 livres), quatre voitures de trèfle (80 livres). En outre voiturier huit pièces de vin, pris à Reims ou dans les environs, huit cordes de bois et huit cents fagots, (charrois estimés 72 livres), enfin cultiver pour l'abbaye une pièce de terre, ancien vignoble (travail estimé 30 livres), telles étaient dans leur ensemble les obligations auxquelles était soumise l'exploitation de la pro-

Sévigny une fondation de quatre livres de rente pour le repos de l'âme de son épouse, Barbe Baudet, décédée le 9 octobre 1712; le 12 juillet 1735, Claude Genteur, originaire de la Selve, commence un bail de neuf ans; il le renouvelle le 29 septembre 1761, marié à Remiette Manseau; le revenu de la ferme est alors estimé à 1.440 livres; en 1778, le 26 décembre, Hubert Coquet et Nicole Ninet lui succèdent. Avant la guerre, M<sup>lle</sup> Anastasie Coquet, la famille Coquet-Beaudier, M. Coquet-Dumay, et, en dernier lieu, M. Coquet-Rasset ont successivement exploité la Bouverie.

La ferme de la Bouverie appartient à M<sup>lle</sup> de Redon. Pendant la guerre ses bâtiments ont servi aux troupes allemandes comme ateliers de réparation pour l'artillerie du groupe de Brimont, puis comme camp de prisonniers russes.

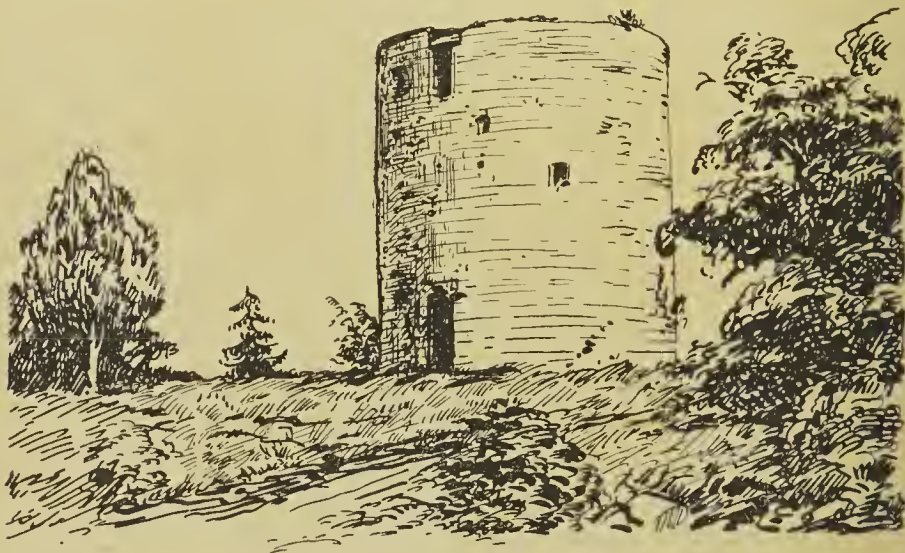
En 1919, une compagnie de prisonniers allemands y fut à son tour internée.

<sup>1</sup> En 1710, Gabriel Bréart exploitait cette ferme appelée alors la ferme abbatiale; il succédait à Antoine Bertrand et le 5 janvier 1711 il cédait son bail aux fermiers du Haut-Chemin, Gobert-Baudet, Jeanne Manseau, sa femme, et leur fils Antoine.

<sup>2</sup> Le septier était d'une contenance de 156 livres et se divisait en douze boisseaux; douze septiers formaient un muid.

priété. Au total, ce revenu de l'abbaye s'élevait à 2197 livres (bail du 23 mars 1775).

En 1783 <sup>1</sup>, plus onéreuses sont les obligations du fermier de la Maison-Neuve; il paie en argent 2200 livres, il fournit 25 septiers d'avoine, 3 septiers d'orge, 3 septiers de dravières, quatre voitures de trèfle, douze chapons et vingt-quatre poulets; ce qui équivalait à un total approximatif de 2600 livres.



TOUR DE L'ANCIEN MOULIN DE LA VALROY (ÉTAT ACTUEL).

Une carrière ouverte sur les terres de la ferme fournissait des pierres dont l'abbaye savait tirer profit; le fermier en opérait le transport sans indemnité; mais, malgré toutes ses charges, il s'enrichissait et de nos jours combien de métayers accablés sous le poids des impôts préféreraient sa situation à la leur.

Nous ne pouvons nous défendre de citer ici le célèbre moulin de La Valroy, loué en dernier lieu au meunier Jean Froment.

C'était une des principales beautés de la région; bâti en pierres

<sup>1</sup> Jean Chantraine était alors fermier. La Maison-Neuve conserva toujours son nom. Tenue vers 1860 par les familles Hesne-Famelart et Hesne-Hosson, elle formait jusqu'en 1889 deux corps de ferme; ses bâtiments tombèrent en ruines en 1917, ils furent démolis par les Allemands et les matériaux employés par eux à l'empierrement des routes.

blanches du pays, il ressemblait avec ses épaisses murailles, à la tour crénelée d'un château.

L'œil le prenait de loin pour un clocher.

L'habitation du meunier, riante et gaie comme une idylle, consistait « en une maison de deux espaces auxquels attenait un petit poulailler exposé au midy, le tout construit en pierres blanches et couvert de pailles ».

Comme on devait vivre heureux dans ce modeste, mais gracieux séjour !

Un jardin et des terres labourables de deux arpents vingt-cinq verges complétaient le rustique domaine <sup>1</sup>.

Le meunier avait pris l'engagement de moudre gratis tous les grains nécessaires à l'abbaye, mais il n'appartenait qu'à lui seul de moudre les grains des fermiers du territoire de La Valroy.

Comme redevance en nature il payait au monastère 60 livres d'argent, 20 septiers de froment, 4 septiers de dravières et 4 septiers de sarrazin, il fournissait six chapons <sup>2</sup>.

La Grange-aux-Bois, à un quart de lieu du moulin, sur le territoire actuel de Sévigny, formait une partie importante du domaine de l'abbaye.

Elle comprenait deux fermes et un ensemble de 245 hectares, exploités par deux fermiers dont les redevances procuraient au monastère un revenu global de 4400 livres <sup>3</sup>.

<sup>1</sup> Le 17 avril 1791, l'estimation du moulin fut faite par Nicolas Pottier, membre du district de Rethel, expert nommé par le district, suivant la délibération du 18 septembre 1790, avec l'aide de Pierre Tiriare, charpentier expert; le moulin y compris le terrain y attenant, fut estimé à 2.700 livres.

<sup>2</sup> En 1791, Michel Froment avait succédé à Jean Froment et Gabrielle Manseau déjà meuniers en 1766, il voulait acquérir pour son compte le moulin de La Valroy, il en fit déclaration au moment de l'estimation. Jusqu'en 1880, le moulin conserva ses ailes et fut utilisé par M. Joseph Nathier-Goux qui y demeura jusqu'en 1917, expulsé par les troupes allemandes; il tenait le moulin de ses parents, M. Nathier-Martin, installés depuis 1844, après M. Carlier-Destables, retirés à Saint-Quentin.

<sup>3</sup> La Grange-aux-Bois avait en 1710 Claude Yverneau comme fermier; au décès de Nicolas Fossier et Nicole Sonnet, fermiers de la contre-partie, il reprit l'exploitation totale et s'engagea à élever leurs enfants. En 1783, les fermiers étaient Jean-François Chantaine et Antoine Yverneau; on peut constater que les fermiers comme ceux de la Bouverie furent fidèles au sol qu'ils cultivaient; en 1809, Jean-Louis Yverneau et Rosalie Griecourt, son épouse, son frère Jean-Claude Yverneau-Charlier, leurs descendants s'y trouvaient encore et actuellement les petits-enfants de la famille Renard-Yverneau, — MM. Renard-

La ferme du Haut-Chemin, toute proeche de là et située sur le sommet de la route qui vient de Reims à Dizy et sur le territoire actuel de Nizy-le-Comte, se composait de six charrues; elle était aussi entre les mains de deux fermiers : les revenus annuels perçus par l'abbaye atteignaient environ 3800 livres.

Au point de vue religieux M. le curé de Nizy rendait de grands services aux fermiers du Haut-Chemin et à leurs ouvriers agricoles. Aussi en échange de tant d'amabilités les moines avaient-ils stipulé que chaque année au 1<sup>er</sup> janvier les fermiers offriraient au digne pasteur chaeun la somme de cinq livres comme indemnité <sup>1</sup>.

Très appliqués à leurs devoirs envers Dieu et justes appréciateurs des bienfaits de la religion, les fermiers s'acquittaient fidèlement et très volontiers de eette dette sacrée. En somme, l'abbaye ne faisait que se désister en faveur de M. le curé de Nizy. C'est pourquoi la minute d'un bail de 1763 spécifiait que les cinq livres lui seraient remises « sans néanmoins les religieux se départir de leurs droits et privilèges d'administrer les sacrements aux fermiers de Nizy, comme étant leurs commensaux ».

Il est facile de constater par ce simple exposé avec quelle préecision et quel soin les moines avaient coutume de traiter jusqu'aux moindres questions de justice. Trop rarement de nos jours règne dans les rapports sociaux cette délicatesse de conscience, élément de paix, de confiance mutuelle et d'amieales relations.

Montigny, également située sur le territoire de Nizy, n'était pas la moins brillante des propriétés de La Valroy.

Pinon et Renard-Garnier — en dirigeant l'exploita tion. (Renseignements donnés par M<sup>me</sup> Yverneau-Yverneau, petite-fille de Jean-Louis Yverneau, son père, né à la Grange en 1809, qui tint une des fermes jusqu'en 1859.)

<sup>1</sup> Les années 1708 et 1709 furent mauvaises pour tous les cultivateurs et en particulier pour les fermiers du Haut-Chemin; Gobert Baudet et Jeanne Manseau déclarent qu'ils ne peuvent payer leurs fermages à cause de la mauvaise récolte et de la stérilité de la terre, en 1711, ils doivent 1.677 livres; Hubert Druart est incapable de faire face à la requête de l'abbé commendataire de Mesmes, il doit 3.523 livres 20 sols et meurt insolvable. Mais en culture les affaires reprennent vite.

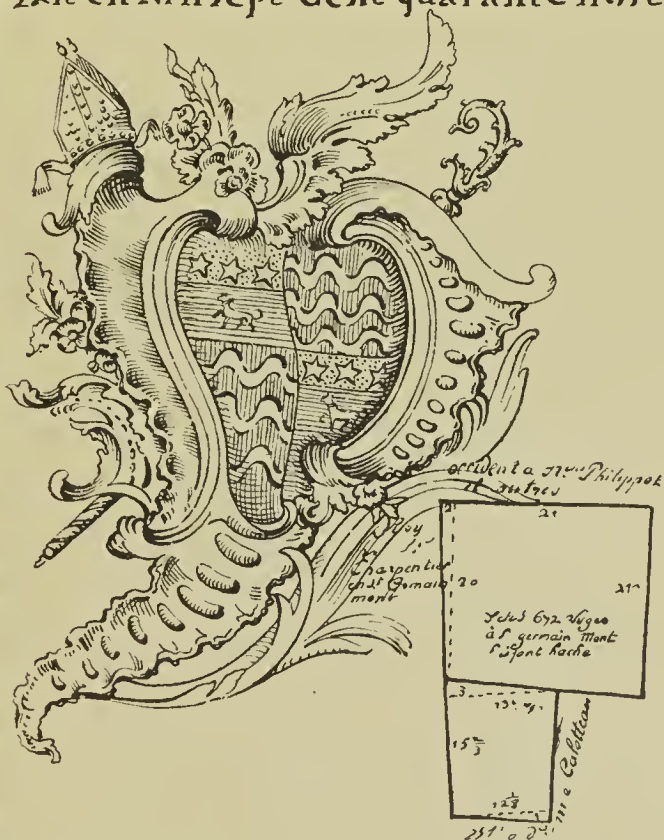
En 1712, Antoine Baudet se marie à Claire Lapie de Lor et par contrat reprend le bail de son père, Gobert Baudet.

En 1763, l'un des fermiers est Antoine Sureau et Marie-Marguerite Bourgeois; en 1783, Louis Guérin et Gabriel Moreau.

En 1914, la ferme était dirigée par M. Maurice Renard-Godet, un autre descendant des fermiers de la Grange-aux-Bois.



Plan des terres de la ferme de la Croix, raport  
par figure Geometrique, telles qu'elles sont te-  
nantes a ladite ferme, & d'autres piece particuliere;  
tant aux terroires du petit S<sup>t</sup>. Quentin,  
Tour, Banongne, Betencour, dependantes de  
Monsieur L'Abé de Laval-Roy. arpenté  
par Philippe Durin arpenteur & Notaire Roy  
au Baillage de Laon deint a Taveau. a raiso  
d'onze poulces au pieds, Vingt deux pieds &  
demy pour verges, & Cent verges pour arp  
fait en Mil sept Cent quarante huit.





Elle provenait comme le Haut-Chemin de la générosité des comtes de Roucy ; ses fermes, assez nombreuses, présentaient par leur importance et leur animation l'aspect d'un petit village ; une ancienne chapelle des Frères convers leur servait d'église paroissiale.

Avec un dévouement digne de tout éloge, M. le curé de la Selve y venait régulièrement célébrer les saints offices, au nom et à la place des religieux de l'abbaye.

Grâce à la sollicitude des moines, un instituteur-chantre, un magister comme on disait en ce siècle de foi, habitait Montigny, et, outre le catéchisme, base de tout enseignement, il apprenait aux enfants les éléments de la lecture, de l'écriture et du calcul.

Avant l'horrible guerre de 1914 qui nous a mutilé ou ravi tant de précieux souvenirs ancestraux, on conservait encore à Montigny la cloche qui convoquait autrefois les fidèles aux offices de l'église <sup>1</sup>.

Classée qu'elle était parmi les souvenirs d'un passé déjà lointain elle aurait dû, semble-t-il, s'imposer au respect des Allemands, mais rien ne résiste à la cupidité du Germain et la cloche de Montigny est disparue avec des milliers d'autres dans le gouffre profond.

Cette précieuse relique pesait soixante kilogrammes ; dans l'encadrement d'une guirlande de lys étaient gravées les figures du Christ et de la Vierge, celle-ci tenait d'une main l'enfant Jésus et de l'autre une branche de ce même lys, symbole de candeur.

Voici l'inscription qui se lisait sur cette cloche de Montigny : « Je suis nommée Marie-Claudine par Messire Claude Pérignon, prieur de La Valroy et par Madame Marie Pérignon de Nuisement, an 1767 ». Non content d'intervenir dans cette bonne œuvre, le Père prieur y intéressait une de ses proches parentes. De la sorte, sous une forme très délicate, tous deux donnaient à Montigny un gage de leur affectueux dévouement.

Montigny compta jusqu'à six fermiers ; mais lors de la Révolution,

<sup>1</sup> Heureuse nouvelle ! Au moment de l'impression de cet ouvrage, nous avons retrouvé « Marie Claudine ».

Elle fut réquisitionnée comme toutes les cloches, mais un habitant de Dizy-le-Gros, M. Ernest Séverin, ne craignit pas de la soustraire à la rapacité teutonne ; il l'enfouit profondément en terre et c'est ainsi qu'il la sauva.

Elle est maintenant installée dans la tour de l'église de Dizy-le-Gros qu'une mine allemande a découronné de son clocher, c'est là que nous avons reconnu son identité ; nous espérons qu'elle sera conservée à nos souvenirs.

ils n'étaient plus que quatre. Chacun d'eux, d'après les obligations du dernier bail (novembre 1783), était annuellement redevable de cinq livres à M. le curé de la Selve en retour d'un certain nombre de services religieux. Tous ensemble ils fournissaient à l'abbaye un revenu de 11054 livres <sup>1</sup>.

La ferme de la Croix, due à la libéralité des seigneurs du Thour, avait exigé des moines un long et persistant travail, mais peu à peu ses terrains envahis par les eaux s'étaient transformés en excellentes prairies et en terres labourables au point de valoir à La Valroy un rapport annuel de 750 livres <sup>2</sup>.

Loin de là, la ferme d'Écoret située sur le territoire de Chivres, près de Liesse, n'était primitivement qu'un marécage couvert de joncs. Les religieux n'avaient reculé devant aucun effort pour fertiliser cet étang pestilentiel et, à la sueur de leur front, ils y étaient parvenus.

Il en était résulté une ferme de bon rapport avec une maison d'habitation spacieuse, couverte en ardoise et entourée de murs de clôture : soixante-quinze hectares de terre arable et trente hectares de prés avaient remplacé le marais défriché par les moines.

Les fermiers d'Écoret devaient payer annuellement à M. le curé de Chivres, huit quartels de seigle « sans préjudice d'augmentation qui pourrait s'imposer à l'avenir ».

M. le curé de Chivres prêtait aux fermiers d'Écoret le secours de son ministère. Telle était la mentalité des hommes de cette génération qu'ils ne croyaient pas pouvoir se passer de Dieu, de l'Église et de ses ministres.

Écoret valait à l'abbaye environ 1200 livres <sup>3</sup>.

<sup>1</sup> Voici les noms des fermiers de 1711 (5 décembre) : Jacques Bourgeois et Jeanne Genteur, sa femme; Pierre Deboste et Genevière Fossier; Nicolas Fossier et Marie Fleury; Jeanne Brulée, veuve de Pierre Cholet, et son fils Nicolas Cholet; Louis Daneau et Jeanne Charlier; Nicolas Carré et Marie Cholet.

En 1783, nous trouvons Antoine Deboste qui paye chaque année 3.085 livres; Jean Fossier, 2.442 livres; Élisabeth de la Motte, 3.085 livres; et Pierre Fossier, 2.442 livres.

<sup>2</sup> Le fermier était Mare Poncelet; il devait livrer chaque année 660 livres et 66 septiers de froment. Elle appartient actuellement à M. Sorlet de Saint-Fergeux et est exploitée par son gendre, M. Bouché-Sorlet.

<sup>3</sup> Chivres, canton de Sissonne, arrondissement de Laon.

En 1788, les fermiers étaient Pierre Mabutaux, Marie-Élisabeth-Rosalie

La ferme des Mortiers, la plus éloignée de toutes sur le territoire de la paroisse de Wagnon, avait pour propriétaires les moines de La Valroy. C'était un véritable domaine jouissant des droits de haute, de moyenne et de basse justice, sans compter d'autres droits seigneuriaux tels que ceux de pêche et de chasse, faculté d'exploiter la forêt et d'y faire chaque année vingt-cinq arpents de taillis.

La dite ferme ne comptait pas moins de 170 arpents de terres labourables, 33 de prés et 10 de terrains vagues.

En 1711, les religieux cédaient aux fermiers des Mortiers <sup>1</sup> les 57 septiers de froment et les 57 septiers d'avoine que l'abbaye percevait annuellement à Rethel sur le droit de hallage. En retour, lesdits fermiers devaient à La Valroy la somme de 1900 livres « en espèces sonnantes et non autrement », de plus ils assuraient la somme de vingt livres à M. le curé de Wagnon pour les soins spirituels dont ils étaient l'objet.

Notons que le revenu de ce domaine élevé à 2000 livres, en 1713, était de 2400 livres, en 1783, malgré la suppression du droit de hallage de Rethel.

La ferme de Herbay dont les origines remontent aux concessions faites en 1248 par le seigneur de Rumigny avait peu d'importance.

Située sur le territoire de Signy-le-Petit, elle se composait de 68 arpents de pâturages et terrains médiocres et ne procurait guère à La Valroy qu'un revenu annuel de 100 livres <sup>2</sup>.

En dehors de ces fermes admirablement organisées, l'abbaye possédait des terres à La Valroy, à Saint-Quentin, à Sévigny, à Le Thour, à Saint-Germainmont, à Rocquigny, à Lislet.

Lambert, son épouse; Étienne Lambert, Antoine Lambert et Marie-Louise Lambert, qui s'étaient engagés solidairement les uns pour les autres.

En 1713, les fermiers, François Brucelle et Jeanne Baillet, reconnaissaient devoir 1.268 livres 11 sols 6 deniers pour arrérages dûs sur 1708, 1709 et 1710, ils offraient pour 1711-12 et 13, la caution solidaire de leur associé Nicolas Mathieu.

<sup>1</sup> Le bail du domaine des Mortiers, fait le 9 mai 1711, en faveur de Jacques Jacquineau, Robert Robin et Jacques Laqueur; le 23 février 1713, en faveur de Robert Robin, Jacques et Jean Jaquinet, Nicolas Palteau, demeurant à Wuanion; le 15 avril 1783, à Remy Gaillard.

Le 23 février 1791, Guillaume Poterlot, citoyen de Vuasigny, expert nommé par le directoire du district de Rethel, estime la cense de Mortier; il réduit la redevance de 900 livres à 600 à Philippe Lantenois.

<sup>2</sup> Bail du 10 juin 1788, à Jean-Baptiste Rimbault.

A La Valroy, la terre de la *Vallée-des-Agneaux* <sup>1</sup> de 115 arpents et d'un revenu annuel de 1400 livres; la *Cense du Gros-Faux*, d'une étendue de 162 arpents et d'un revenu annuel d'environ 1700 livres <sup>2</sup>; une terre, près du Bois-du-Fay <sup>3</sup>, de 33 arpents, louée 400 livres. A Saint-Quentin, la *Croix-des-Moines*, d'une contenance de 121 arpents, produisant annuellement 1400 livres <sup>4</sup>; la *Petite-Cense* de 32 arpents 86 verges avec un revenu de 245 livres <sup>5</sup>; enfin un dernier lot comprenant les prés de Saint-Quentin, soit 58 arpents, 17 verges, d'un revenu de 900 livres <sup>6</sup>. A Le Thour et à Saint-Germainmont, 9 arpents de terre rapportant 12 livres <sup>7</sup>. A Rocquigny, des terres et des prés d'un revenu de 1100 livres <sup>8</sup>. A Lislet, près Montcornet, un pré de 1 arpent 33 verges pour une location de 8 livres <sup>9</sup>.

Les forêts de l'abbaye avaient aussi une valeur très appréciable. Le bois du Fay contenait 358 arpents 6 perches et 25 coupes <sup>10</sup>; le bois des Trente-Jours, sur le territoire de Nizy-le-Comte, était de 131 arpents 17 perches; le bois d'Écoret, sur le territoire de Sainte-Preuve, de 249 arpents 90 perches; le bois de Mortiers, près Wagnon, de 1080 arpents 33 perches : au total, 1820 arpents de bois d'après

<sup>1</sup> Elle était désignée aussi sous le nom de « la ferme Guérin ». Bail du 11 janvier 1790 à Claude et à Charles Destable, preneurs solidaires.

<sup>2</sup> Bail du 26 janvier 1790, à Pierre Roger, qui doit chaque année 1.650 livres 25 septiers d'avoine, 3 de dravières, six chapons et quatre poulets.

<sup>3</sup> Bail du 14 février 1790, à Gabriel Cochon qui avec 400 livres doit fournir quatre chapons, huit poulets et 50 quartels d'avoine.

<sup>4</sup> Bail du 26 janvier 1790, à Claude Destable. En 1737 la moitié de la cense appelée la Croix-des-Moines était louée par bail du 1<sup>er</sup> juillet à Nicolas Destable qui livrera chaque année 20 septiers de froment, autant de seigle et d'avoine, 40 livres en argent, deux livres de eire qu'on lui paiera 25 sols la livre, le charroi de une corde et demie de bois, de 150 fagots, de trois pièces de vin; il s'engage en outre à offrir tous les ans au premier jour de l'an une demy-douzaine d'oranges ou un cent de marrons. (Ces six oranges devaient être difficiles à partager entre les religieux dont le nombre s'élevait alors à sept.)

Jean Goux était fermier de l'autre moitié de la cense.

<sup>5</sup> Bail à Claude Destable et Marie-Joseph Aubert; en 1758, à Nicolas Destable le jeune.

<sup>6</sup> Bail à Philippe Destable.

<sup>7</sup> Bail à Jacques-Marc Poneelet.

<sup>8</sup> Bail du 2 janvier 1776 à Nicolas Gouverneur et Marie Thonneller; du 20 avril 1761 à Pierre Foucaud et Anne Bechet de Roequigny qui s'obligent à payer 750 livres vingt-cinq mille de foin; dans un renvoi approuvé, ils s'engagent aussi à fournir tous les ans deux douzaines de grives.

<sup>9</sup> A Étienne Hennecart.

<sup>10</sup> L'arpent des eaux et forêts valait 51 ares 7 centiares.



le martelage du 7 août 1790. Il serait difficile d'évaluer au juste le revenu que La Valroy tirait chaque année de ses bois. Sur les abatages deux parts étaient faites; l'une pour le chauffage du monastère, l'autre pour les besoins des pauvres; le reste était vendu.

En 1784, le 2 novembre, Guillaume Poterlot, marchand de bois à Wassigny, achetait pour 4400 livres à Messire Chamillard, abbé commendataire, tous les arbres abandonnés dans la forêt de Mortiers par la maîtrise des eaux et forêts de Reims.

Les fermes, les terres, les prés, les bois n'étaient pas les seules ressources de revenus de l'abbaye. Celle-ci percevait en outre une part déterminée dans les dîmes de onze localités, mais elle avait affermé ses droits.

Des particuliers s'engageaient par bail à ne pas laisser prescrire les dîmes et, moyennant redevance, recueillaient eux-mêmes à domicile la portion due à La Valroy.

A Saint-Quentin-le-Petit, par l'intermédiaire de M. Lequeux, curé de la paroisse, l'abbaye prélevait 25 septiers de froment « bons grains, sains, secs, bien vannés », quatre cents bottes de paille de froment du poids de dix à douze livres chacune <sup>1</sup>.

A Sévigny, le droit de dîme réservé à La Valroy était de 4 parts 1/4 sur 27 gerbes. Ce droit était affermé par bail du 20 juillet 1730, à Charles Yverneau et Marguerite Cochinart, sa femme, moyennant une redevance de 25 livres en argent, de 5 septiers de froment, 5 septiers de seigle, 5 septiers d'avoine, le charroi d'une corde de bois et un cent de fagots à prendre au bois du Fay, le charroi de cent voitures de pierres, tant grosses que moyennes de la carrière de Sévigny en la cour de l'abbaye.

En juillet 1766, pareil bail était fait à Jean Froment, meunier, moyennant 54 livres 16 septiers de froment et d'avoine

A Nizy-le-Comte, les moines baillaient leur droit de préciput (22 juin 1776), contre 12 septiers de blé; à le Thour (bail du 4 juillet 1778), contre 450 livres; à Villers-devant-le-Thour, leur part d'un neuvième sur le total pour 70 livres (17 mars 1739, à Jean Grandin, 15 juin 1730, à Louis Regnault pour 60 livres); à Banogne

<sup>1</sup> Le droit de La Valroy était sur 4 parts dont 10 font le tout (bail 22 janvier 1785).



(21 mai 1772), contre 30 septiers de froment; à Saint-Loup-en-Champagne (18 juin 1772), contre 80 livres; à Chivres (28 mars 1776), contre 100 livres; à Montloué (17 mars 1740, à Charpentier), contre 100 livres; à Juvincourt (12 juillet 1774), contre 44 livres; à Rethel le droit de hallage (1786), contre 50 septiers de froment et 50 septiers d'avoine.

Nos religieux possédaient enfin à Reims « au marché à laine » une propriété désignée sous le nom d'Hôtel de La Valroy.

C'était une maison de maître, avec cour et jardins; elle se louait en 1758, 450 livres, son locataire était alors Nicolas Tronson, conseiller échevin de la ville de Reims. Les moines s'y réservaient deux chambres « au dessus du fournil et de l'écurie et une partie de l'écurie et du grenier ». Ils avaient le droit d'y loger, voire même d'y placer un concierge <sup>1</sup>.

On serait tenté de trouver excessive une pareille fortune entre les mains des moines. Ce fait d'ailleurs n'est pas, au premier abord sans produire sur nous une impression fâcheuse.

Mais, après mûre réflexion et à la lumière de l'histoire, tout s'explique.

Cette fortune, si l'on descend au fond des choses, est, sans contredit, le fruit du labeur du moine, mais une fois acquise, elle ne lui appartient plus. Par la plus grande des aberrations, le gallicanisme a fait prévaloir en France ce faux et pernicieux principe que « le temporel de l'Église est au roi. »

Dès lors, le monarque, fût-il même un Louis XV, est maître absolu de toute propriété ecclésiastique et l'Église, avec une apparence de richesse, est pauvre comme le Job dont parle l'Écriture.

Celle que le Christ a créée libre est mise en tutelle et traitée en mineure; elle arquiert, car il faut qu'elle vive, mais ce n'est plus elle, c'est le roi qui dispose ou plutôt jouit de ses biens.

Toutefois le Roi Très-Christien laisse à la charge de l'Église trois budgets onéreux : ceux du culte, de l'instruction publique et de l'assistance publique.

Pour équilibrer ce triple budget, les moines sont obligés d'apporter leur concours dans une très large mesure.

<sup>1</sup> Louée, vers 1780, à Albert Gard, 450 livres.

Avec des revenus qu'un public ignorant taxait de scandaleux, La Valroy pouvait, comme on dit, nouer les deux bouts.

Outre les taxes qu'elle payait annuellement à la Cour de Rome et à Cîteaux <sup>1</sup>, l'abbaye devait compter avec le roi, son propriétaire.

Celui-ci n'avait jamais assez des décimes prélevés sur les deux clergés, séculier et régulier. Prêtres et moines se trouvaient fréquemment contraints de payer des droits additionnels, soi-disant gratuits.

Par suite du concordat de 1516, une charge plus lourde encore pesait sur les épaules des moines; c'était la commende, avec ses prétentions, ses exigences et ses injustices.

Les deux tiers des revenus tombaient entre les mains de l'abbé commendataire nommé par le roi, le reste allait aux religieux qui le partageaient avec les pauvres.

Envisagée à ce point de vue, la fortune des moines, change d'aspect dans nos appréciations et sans cesser d'être très importante, elle se conçoit comme une fonction sociale. Sans doute le roi et quelques acquéreurs l'ont détournée de sa véritable destination, mais la faute n'en rejaillit pas sur les religieux et n'entache en rien l'honneur de la vie monastique.

Si Rome avait été libre, elle aurait introduit de sages réformes dans la gestion des biens de l'Église. Hélas! elle était liée par le concordat de 1516 et entravée par la puissance royale dont l'origine était pure.

Jusqu'en 1742, les propriétés de La Valroy se divisaient en deux parts inégales sous le nom de mense abbatiale et de mense conventuelle.

La mense abbatiale, administrée par un receveur général <sup>2</sup> comprenait les revenus destinés à l'abbé commendataire.

La mense conventuelle plus modeste se formait des revenus destinés aux moines <sup>3</sup>.

<sup>1</sup> En 1675, d'après Jean le Gentil (*Recueil des actes du Clergé de France*, t. II, p. 642) La Valroy payait en Cour de Rome 400 florins, soit environ 2.133 livres.

<sup>2</sup> En 1711 Henry-Nicolas Oudinet de Beaurevoir était fermier des revenus de l'abbé de Mesmes, en 1660, Jean Dumangin, procureur fiscal de La Valroy; en 1670, Nicolas Aubert, receveur; en 1682, Jean Paillart, receveur; en 1737, Ludinart Charles, receveur de La Valleroy.

<sup>3</sup> De la minute de quelques baux, relevons le nom des religieux composant la communauté à différentes époques : 1711, Ignace Malfroid, abbé de l'abbaye du Jardinnet, prieur de La Valroy; Dom Jean Courtin, sous-prieur et cellérier;



• LE FRÈRE PORTIER DISTRIBUE LES AUMÔNES •

Projet de Vitrail  
par roger bréval



coquemer  
imp. paris





Messire Chamillard, qui succéda comme abbé commendataire à la longue série des de Mesmes, se distingua par une exquise délicatesse de conscience.

Son premier soin fut, en effet, d'établir l'administration des revenus de La Valroy sur une base plus équitable et partant plus solide. Par suite d'une convention entre l'abbaye et Messire Chamillard, les religieux furent autorisés à faire usage de sa procuration pour traiter en son nom toutes les affaires du monastère. Ils pouvaient agir de même en ce qui concernait la mense abbatiale.

On devait en plusieurs versements lui payer un revenu annuel de 11.000 livres représentant son droit commendataire. A cet effet, un bail fut signé le 17 janvier 1742 par devant Maître Watry et son confrère, conseillers du roi, notaires au Châtelet de Paris.

Cette innovation fut heureuse et tout à l'avantage de La Valroy.

A cette époque, en effet, une sorte d'individualisme s'était glissé subrepticement dans quelques communautés.

Chaque religieux gérait à son profit personnel des parcelles de terres ou de bois. Ce mouvement tendait à se généraliser : Les mesures prises par Messire Chamillard l'enrayèrent. Ce fut un bonheur, car une telle pratique était de nature à porter une grave atteinte à l'union qui doit régner dans les cloîtres.

Pour notre monastère nous n'avons trouvé nulle trace de ce pécule ainsi administré contrairement aux règles.

1730, Dom Pierre Jacquinet, bachelier de Sorbonne, prieur; Gille Daval, procureur, sous-prieur; Philippe Lacaille, président; Alexis de Saint-Quentin, doyen; Lepoivre, grenetier; Wuarnet, dépensier; Nicolas Sta, euré et sacristain; 1735, Dom Claude-François Odile, sacristain; 1737, Claude Farot,, Antoine Picquoy, Remy Pérignon; 1739, Pierre Courbe; 1763, 2 avril, Pérignon, prieur; Gile Daval, Duchastelle, Rigobert Massonet; 1766, Dom Claude Pérignon (✕ le 25 janvier 1788 à 86 ans), prieur; Goujeon, sous-prieur; Martel; Antoine Cadiat (✕ le 3 août 1784, à 67 ans); André Gentil, procureur; Alexandre Fontaine; Jean-Baptiste Monceau; 1775, Pérignon, prieur; Jean-Baptiste Lefebvre, supérieur commissaire (✕ le 11 juin 1786, à 51 ans); Julien Goujeon, sous-prieur; Cadiat; François Benoist, dépensier; Lochet; François Trichot; Armand-Jules-César Pérignon, sacristain; 1776, Nicolas Marlier ou Martin.

*Du registre pour écrire les baptesmes, mariages et sépultures qui se feront en l'église de l'abbaye de la Valleroy en 1737* (fonds du greffe du Palais de Justice à Reims), nous relevons le nom de Claude Farot.

Des registres paroissiaux de Sévigny-Waleppe : 1612, M<sup>re</sup> François Gougez, prieur de la Valleroy qui fut *parin* le 1<sup>er</sup> octobre de Simone Depré, notaire royal; 1660, Jean Dumangin, procureur fiscal de La Valroy; 1670, Nicolas Aubert, receveur de la Valleroy; 1707, Dom Didier La Coisne, religieux de la Valleroy.



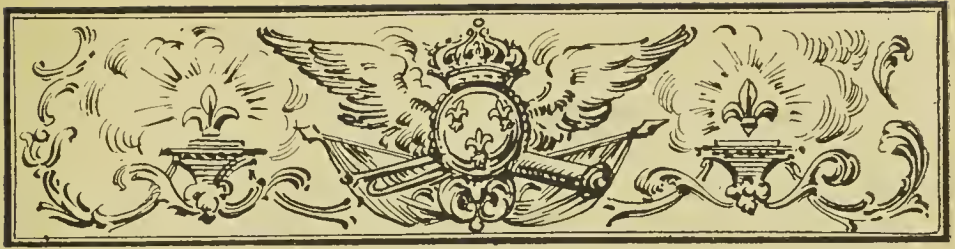
Tous les religieux sans exception participaient au temporel, comme au spirituel de l'abbaye.

Comme preuve à l'appui de ce que nous avançons, en tête de tous les actes, la formule préliminaire se trouve conforme à la suivante inscrite dans un bail de 1785 : « Par-devant le notaire furent présents Dom Claude Pérignon, prieur de l'abbaye royale de La Valroy, ordre de Cîteaux, filiation de Clairvaux, Dom Jean-B<sup>te</sup> Lefebvre, supérieur commissaire; Dom Nicolas Gervais, sous-prieur; Dom François Benoît, dépensier; Dom Guillaume Lefebvre, Dom Henri Paillot, tous Prêtres et Religieux composant la communauté de la dite abbaye, capitulairement assemblés au son de la cloche en la manière accoutumée. »

La Révolution piétinera La Valroy, mais ses coups ne frapperont pas des coupables dans la personne des religieux.

Si l'abbaye ne finit pas dans l'étroite observance, elle tombera du moins dans la régularité et dans l'honneur.

---



## CHAPITRE XIII

### Les derniers jours de La Valroy.

Les guerres de religion avaient été pour l'Europe et pour la France en particulier, une cruelle et douloureuse épreuve. L'unité religieuse qui avait fait la force et l'honneur du peuple chrétien se trouvait désormais rompue.

A l'obéissance filiale et indiscutée des fidèles aux enseignements du Pasteur suprême, avait succédé la doctrine du libre examen. Or, cet esprit d'indépendance et de révolte recélait en son fond substantiel des germes de dissolution d'où devait sortir plus tard le mouvement révolutionnaire.

Au dix-septième siècle, cette brillante époque où l'autorité royale jouit d'un prestige incomparable, la foi conserve encore au sein des masses toute sa vigueur native et la pratique religieuse est à peu près universelle.

Mais à peine le grand roi est-il descendu dans sa tombe qu'un profond revirement se produit.

Le courant de scepticisme et d'incrédulité qui s'était manifesté au temps de la Réforme avait trouvé un point d'arrêt dans la société religieuse du dix-septième siècle. Mais bientôt à la faveur des complaisances et de la licence effrénée du nouveau régime, il brise ses digues et reparait au dix-huitième siècle d'autant plus puissant qu'il avait été plus fortement comprimé.

\* En-tête du décret instituant la Gendarmerie Nationale (1791).

Les philosophes, héritiers de cet esprit d'insubordination, ne craignent pas de critiquer sans réserve les bases sacrées sur lesquelles reposent à la fois l'ordre public et la religion.

L'Encyclopédie fut la formidable machine de guerre dont se servirent les novateurs pour démanteler l'Église et la royauté. L'ironie se mêla à l'injure dans le but de gagner les foules crédules et l'on vit l'impiété descendre des hautes sphères de la société aux plus bas degrés de l'échelle sociale. Désormais, grâce à cette œuvre néfaste, s'il se rencontre encore des individualités chrétiennes, il n'y a plus de chrétienté.

La demeure royale est prête; la révolution peut y entrer en souveraine. Opérée dans les esprits, elle n'a plus qu'à se traduire dans les faits.

Sous l'influence de tant de doctrines malsaines, les monastères de France subissent le contre-coup du mouvement et ne jouissent plus de la popularité d'autrefois.

La masse avait cessé de les entourer de ce profond et filial respect, tout à l'honneur des moines et du peuple. On regardait de mauvais œil ces richesses qui s'étaient progressivement accumulées; la haine accusait les moines de thésauriser et de détenir par devers eux une portion considérable du territoire français : Les pauvres, avouons-le sincèrement, ne touchaient plus leur part entière dans les revenus des monastères et des abbayes.

Mais la grande coupable, c'était la commende : Voilà ce qu'ignorait le peuple ou ce que les intéressés se gardaient bien de lui dire.

La Valroy ne put échapper au discrédit général; cela s'expliquait, l'abbaye figurait parmi les plus riches de la contrée et de tout l'ordre de Cîteaux <sup>1</sup>.

Ses propriétés en terres labourables s'élevaient, disait-on, à 36 charrues, ce qui équivalait à environ 540 hectares, on évaluait ses revenus à 80.000 livres et le peuple n'était pas sans jeter sur de telles richesses un regard de convoitise, voire même d'inquiète jalousie.

Mais sur cette somme considérable en elle-même, bien des gens l'ignoraient, 20.000 livres étaient payées en redevances à l'abbaye

<sup>1</sup> G.-A. MARTIN : *Essai historique sur Rozoy-sur-Serre et ses environs*, t. I, pp. 240-242.

de Cîteaux et les deux tiers du reste, soit 40.000 livres à l'abbé commendataire désigné par le roi pour une telle aubaine.

Les moines venaient en dernier lieu avec 20.000 livres. Ce n'était pas la pauvreté, j'en conviens, mais du moins un bien légitimement acquis. Qu'on n'aille pas accuser les moines d'avoir abusé du fruit de leur travail, puisque c'est à force de patientes économies qu'ils avaient pu prélever sur leur avoir l'argent nécessaire à la reconstruction de l'abbaye cistercienne.

Quoi qu'il en soit, la malveillance s'exerçait contre La Valroy avec des apparences de raison.

Aux yeux de quelques-uns, l'abbaye reconstruite avec tant d'art passait pour une riche villa, rivale du château : telle ne devait pas être, disait-on, l'habitation de gens qui avaient fait vœu de pauvreté.

D'autre part, il arrivait par malheur que les religieux cisterciens de La Valroy avaient cessé d'être les austères disciples de saint Bernard.

Édifiants, ils l'étaient toujours, mais d'une édification plus humaine et partant moins surnaturelle.

Le drap de leur robe n'était pas d'un tissu plus fin, mais leur genre de vie était plus aisé; une abondance relative régnait dans le cloître.

La splendeur du nouveau monastère était un scandale pour le peuple.

Les citoyens et les patriotes dont les idées germaient déjà dans l'âme des ruraux affectaient de s'indigner contre une demeure plus seigneuriale que monastique.

Si leurs regards avaient aperçu un donjon sur le même emplacement, ils se seraient inclinés avec respect devant les pierres féodales, mais ce n'était qu'un clocher.

Et les bons moines qui durant tant de siècles n'avaient eu que des admirateurs, avaient maintenant des jaloux.

Tels sont les faits dans toute leur brutalité; chacun peut en constater l'exactitude.

Et pourtant les moines de La Valroy, malgré leurs bienfaits, peut-être même à cause de leurs éminents services, vont connaître toute l'amertume de l'ingratitude publique.

Rois découronnés, ils ne sont plus populaires; ils ont un juge

dans chaque habitant du pays et ce tribunal sans mandat n'est pas, il s'en faut de beaucoup, d'une impartialité rigoureuse.

Ce censeur, de parti pris, exagère l'importance de déficiences dont quelques-unes ne sont pas imputables aux moines.

Les malins, les impénétrables, ceux qui s'agitent et qui agissent dans l'ombre, créent autour du monastère une atmosphère de malveillance qui s'élargit d'année en année, comme une tache d'huile.

Le monastère est trop beau, trop douce est la vie des moines, trop rondelets leurs revenus, voilà ce qu'ils se disent intérieurement, voilà ce que chacun répète sur tous les tons.

Ils ont le zèle et non la droiture d'un Caton. Malgré tout, on les croit sur parole.

Il n'est pas jusqu'aux fermiers, jadis tant protégés par eux, qui n'aient un peu de rancune contre les moines. Leurs charges, en effet, vis-à-vis de l'abbaye se sont accrues depuis quelques années. Ce sont des fardeaux qui leur pèsent lourdement.

En 1780, l'opinion publique supposait que les revenus de l'abbaye avaient augmenté des deux tiers depuis trente ans.

André-Hubert Dameron<sup>1</sup>, de Hannogne, nous a laissé à ce propos des notes un peu laconiques, mais intéressantes.

Ce journal, en quelque sorte intime, ne paraît nullement destiné à la publicité et par là même il n'en a que plus de valeur. Ses propres impressions, les bruits du dehors, les rumeurs qui se colportent, tout est écrit au jour le jour.

Il n'a rien du sectaire, c'est l'honnête homme sincère et franc qui parle comme il pense; on l'écoute volontiers.

« Aujourd'hui, premier janvier 1788, l'entretien de tout le monde, écrit-il, est que nous allons avoir un nouveau gouvernement ».

En février 1789, il mentionne dans ses éphémérides la nomination des délégués qui doivent se rendre à Châlons pour l'élection des députés, car les États généraux vont être convoqués par le roi Louis XVI.

« Aujourd'hui vingt février, on a nommé dans chaque paroisse deux hommes pour aller à Châlons choisir des députés pour le

<sup>1</sup> Jules CARLIER : *Le journal d'André-Hubert Dameron, d'Hannogne Saint-Remi*, p. 25.



nouveau gouvernement; à Hannogne, c'est Simon Demeaux et Éloy Carlier qui ont été nommés devant la porte de l'église ».

Puis naïvement et sans astuce, il ajoute : « On dit que nous n'aurons plus de moines, comme il y en a à La Valroy et à la Piscine, plus de dîme, plus de droits de seigneur. Tout le monde dit que c'est une bonne chose, chacun aura le droit d'aller à la chasse, tuer les lièvres. »

Ce « Tout le monde » vaut dix pages de Taine. D'une plume concise comme celle de Tacite, Hubert Dameron nous révèle les secrets désirs de ses contemporains.

Les habiles ont bien manœuvré, ils ont savamment mélangé ensemble, moines et dîmes, moines et droits du seigneur. Une confusion de circonstance s'est faite dans l'esprit des ruraux.

D'après leur manière de voir, le moyen de s'affranchir de la dîme et des droits seigneuriaux, ce sera se débarrasser des moines.

Les semeurs de discordes auront beau jeu et le peuple, une fois de plus, sera victime de sa crédulité.

Il ne paiera plus la dîme, mais il paiera les impôts indirects. Les droits du seigneur seront abolis, mais les droits de ses successeurs ne le seront pas. Et trop tard le paysan pourra jeter en dessous des regards de colère sur les démagogues qui l'ont trompé.

L'injustice et la violence arracheront les moines de leurs monastères et avec eux auront disparu les meilleurs amis du peuple.

C'est l'avis de Taine, écrivain impartial, quoique libre-penseur : « En fait de charité, dit-il, les moines qui résident et sont témoins de la misère publique, restent fidèles à leur Institut ».

En 1781, en Provence, les Dominicains de Saint-Maximin ont nourri leur district où l'ouragan avait détruit les vignes et les oliviers.

Les Chartreux de Paris donnent 1800 livres de pain aux pauvres par semaines.

Pendant l'hiver de 1784, les aumônes sont augmentées dans toutes les maisons religieuses; leurs fermiers distribuent des secours aux habitants pauvres des campagnes et pour subvenir à ces besoins extraordinaires, plusieurs communautés ajoutent à la rigueur de leur abstinence <sup>1</sup>.

S'il est des régions où la haine et l'ingratitude accablent les

<sup>1</sup> TAINE, *Ancien Régime; Structure de la Société*.

moines, il en est d'autres dans lesquelles la reconnaissance les défend. « Sept cents familles de Cateau-Cambrésis adressent une supplique pour garder les dignes abbés et religieux de l'abbaye de Saint-André, leurs pères communs et bienfaiteurs qui les ont nourris pendant la grêle <sup>1</sup>.

Notre région, pour son malheur, ne suivait pas cette ligne de conduite si équitablement tracée par les habitants de Cateau-Cambrésis.

En ce qui concerne La Valroy, nous en avons une preuve manifeste dans le cahier des doléances de Saint-Quentin-le-Petit.

Les laboureurs de cette localité se déclarent patriotes, et, sans fausse modestie, ils font un éloge dithyrambique de leur seigneur gagné aux idées du jour. Le meunier est en butte à leurs violentes attaques; après avoir exalté le donjon, ils écrasent le moulin, et, quand cette bastille est par terre, ils formulent contre « les abus invétérés de l'état ecclésiastique » le plus accablant des réquisitoires.

Si leur logique est moins serrée, elle est aussi impitoyable que celle de Pascal.

Le document vaut son poids d'or; le voici :

En tête, une grande croix +, indice certain du fond de foi chrétienne qui était encore, à l'époque, le partage de l'immense majorité des Français.

*Cahier pour estre présenté à la respectable asemblé de Etat Généraux par la paroisse de Saint-Quentin-le-Petit, en l'an mil sept cent quatre-vingt neuf ».*

.....  
Combien voit-on de monastère et messon religieuxc jouir de revenus imenses et amasser trésore sur trésor ?

Quel lustre et brillante maison ont-il aujourd'hui, vu que tout est en abondance chez eux !

Leur monastère a plutôt l'air d'une maison royal que d'une maison de prière; quel dépense inconcevable font-il que leur revenu est augmenté de deux tiers depuis trante ans.

Cependant dans le temps que leur revenu n'étoit point si considérable leur maison était plus bien faisante; connaisse t-il l'usage de faire l'aumosne ?

Tout ce beau bien qui paroisse à nos yeux, l'étenduc de ses terain

<sup>1</sup> Taine, *Ancien Régime; Structure de la Société*.

imense, ce multitude de bois, quantité de dime et autre drois que avons sur la noblesse et la tier-état...

Que Dieu inspire des sentiments très pieux à notre bon roy pour connaître l'indigence du pauvre tier-état...

Quel dépense font-ils dans leur maison que tout y brille et la compaignie qui fréquente? Ce n'est pas la vie monastique...

Signé : N. DESTABLE, C. DESTABLE, GUÉRIN, DELEMME, DELAN, DUFOUR LE CLERC, AUBERT, DESJARDIN, LEMAIRE, DESTABLE DANTON, sindic; J.-B. LOINTIER, A. DELAN, délégués <sup>1</sup>.

Dans ce document dont nous avons respecté l'orthographe informe, on voit percer les arrière-pensées des signataires; le nouveau monastère les irrite et excite leur convoitise.

Les moines sont coupables; ils ont bâti; et, pour comble d'audace, ils ont bâti trop beau, trop grand.

Quant aux revenus, ils offusquent par leur importance, sans compter que la compagnie que fréquentent les moines est composée d'ouvriers et de pauvres, et loin de louer les moines de fréquenter les petits, les gens de Saint-Quentin les en blâment.

Cependant, l'impartialité nous oblige à reconnaître que les vivacités des habitants de Saint-Quentin envers La Valroy trouvent leur excuse et, en quelque sorte, leur justification dans l'empressement qu'apportaient Saint-Quentin et Sévigny à se concilier la faveur des religieux.

A l'occasion du puissant monastère devenu le centre de leur vie économique se manifestait entre les deux localités une sorte de rivalité d'intérêt, d'ailleurs fort naturelle.

Les préférences des moines pour Sévigny étaient bien réelles, mais ce n'était pas au détriment de la justice. Saint-Quentin se trouvait humilié dans son légitime désir d'occuper le premier rang parmi les amis des religieux.

Or, la plupart des ouvriers de La Valroy venaient de Sévigny, les fermiers de cette région semblaient être plus en faveur auprès des moines que ceux de Saint-Quentin; *Inde iræ*. De là des amertumes profondes; accumulées pendant un demi-siècle au fond des

<sup>1</sup> Henri JADART : *Cahier des doléances de Saint-Quentin-le-Petit*, 1898.

cœurs, elles se traduisirent dans les doléances de 1789, non par des haines, les habitants de Saint-Quentin, à quelques exceptions près, en eussent été incapables, mais par un mécontentement et une amertume que nous ne pouvions passer sous silence.

Au demeurant, Saint-Quentin était loin de prévoir les mesures de destruction que prendrait contre La Valroy l'Assemblée nationale.

S'il avait seulement soupçonné où aboutiraient les hideux excès de la fureur jacobine, tout porte à croire qu'il se serait abstenu.

Le journal de Dameron nous le fait deviner. En mars 1789 il relate : « L'entretien de tout le monde est de parler du tiers état ».

« May : Les députés sont partis pour Paris pour faire des arrangements avec le roy, la noblesse, le clergé, pour faire de bonnes affaires ».

Sceptique il ajoute : « Savoir comment? » et le 31 décembre : « On commence à être dans le nouveau régime; on ne peut encore rien en dire <sup>1</sup>. »

Nous pouvons donc accorder à Saint-Quentin le bénéfice des circonstances atténuantes; ses laboureurs sont d'ailleurs plus victimes que bourreaux; on les a induits en erreur; ils ne comprennent pas, c'est l'écho qui répérait inconsciemment les paroles qu'il entend.

Mais les commotions sociales se pressentent; elles sont dans l'air, on les voit s'avancer avec les signes avant-coureurs de leur future violence.

Toutes les classes de la société avaient enfin compris que l'ancien régime ne pouvait se prolonger indéfiniment.

L'heure était aux assemblées provinciales, et, dès le mois d'août 1787, la Champagne avait eu la sienne présidée par Mgr Talleyrand, archevêque de Reims.

A cette assemblée avait paru Maître Dezoize, curé de Sévigny, doyen de Saint-Germainmont, honoré de la confiance des moines de La Valroy et chargé de représenter une section du diocèse.

En Champagne, comme dans toutes les provinces, on réclamait à l'unanimité la convocation des États généraux.

Le gouverneur n'était pas sans inquiétudes au sujet de cette

<sup>1</sup> Jules CARLIER : *Journal d'André-Hubert Dameron*, p. 25.

convocation. Mais s'étant trouvé débordé, il craignit la force irrésistible de l'invisible torrent dévastateur. Aussi, par décret du 20 février 1789, on désigna les hommes de chaque paroisse appelés à se rendre à Châlons pour l'élection des futurs députés.

Ce fait qui, à une autre époque, aurait paru un simple incident, prit aussitôt les proportions d'un événement. L'émotion fut à son comble quand, le 5 mai, s'ouvrirent dans la capitale ces fameux États généraux qui n'avaient pas été réunis depuis cent soixante-quinze ans.

On eût dit que la France anxieuse était tout entière à Paris, au milieu de cette imposante assemblée. Ces représentants, inconnus pour la plupart, étaient venus chercher la solution d'un redoutable problème.

Les débuts furent pleins de promesses; on voulut demander à Dieu ses bénédictions et avant d'entrer en séance, on chanta solennellement le *Veni Creator*.

Hélas! en même temps que les représentants du peuple, les passions humaines franchirent le seuil de l'auguste assemblée; or « la passion, dit Montaigne, fait sentir, mais ne fait jamais voir ». On ne vit pas.

Il est incontestable que dans l'ordre politique et social la France avait besoin de nombreuses réformes. Elle les réclame avec insistance et les attend de la sagesse de ses députés. Le pays a le profond espoir de les obtenir dans le plus bref délai.

Mais ce ne sont pas d'utiles et désirables réformes que veulent les philosophes et les athées du dix-huitième siècle : c'est l'effondrement de la société chrétienne tout entière.

Que leur importe le peuple? que leur importent les intérêts, les souffrances et les gémissements des humbles? Ils s'en désintéressent complètement.

Leur objectif n'est pas le bien du peuple, mais la destruction de l'Église.

Elle ne périra pas, puisque le Christ l'a assurée de l'immortalité, mais elle sera affaiblie dans sa constitution, dans ses droits, dans ses lois, dans ses traditions, dans ses libertés.

C'est par l'État qu'il eût fallu commencer les réformes; on commença par l'Église.



L'abolition des droits féodaux n'était pas une injustice, puisque la féodalité disparaissait comme une institution surannée. Mais l'Église est une institution dont le rôle ne finit jamais et toucher aux manifestations de sa vie, sans l'intervention de son chef suprême, c'était porter atteinte à des immunités inviolables et sacrées.

Encore si l'Église n'eût perdu que ses biens ! Mais le bouleversement social, c'est pour elle la persécution et bientôt le sang de ses fils coulera dans l'effroyable tourmente.

Au-dessus des séances de l'Assemblée nationale planait l'esprit philosophique, ce même esprit dont le peuple était déjà imbu. C'est lui qui imposa ses décisions au clergé, à la noblesse et au tiers état, par ailleurs incapables de s'entendre. Sa première victoire fut l'abolition de la dîme. Néanmoins, pour sauvegarder les apparences, on déclara qu'une subvention, sans toutefois la préciser, pourvoirait aux dépenses du culte divin, comme à l'entretien des églises et des presbytères.

Au fond, ce qu'on voulait, c'était la constitution civile du clergé ; on chercha à la réaliser. Mais elle ne put aboutir parce que Dieu, tout en permettant l'épreuve, veille sur son Église et sait dire à temps à l'iniquité audacieuse : « Tu n'iras pas plus loin ».

Le vote de l'abolition de la dîme ne fut qu'un prélude.

L'accaparement des biens du clergé devait en être la suite naturelle.

Le plus taré des hommes, l'habile Talleyrand, trouva l'étiquette qui dore la formule : « On attribuera à la Nation toutes les possessions de l'Église ».

Le peuple, se croyant désigné sous le terme « Nation », conçut le fol espoir de s'enrichir des dépouilles du clergé et, le 2 novembre, il applaudit au triomphe de la proposition de l'évêque apostat.

Très éprouvé fut le diocèse de Reims, car il comptait sept chapitres et vingt-quatre abbayes.

Ces tragiques événements avaient jeté la consternation dans le paisible monastère de La Valroy.

Les moines y vivaient au jour le jour, sans trop savoir ce que leur réservait le lendemain.

Sans s'en douter, ils faisaient, le 11 janvier 1790, leur dernier acte de propriétaires : ils consentaient en faveur de Claude et Charles

Destable de Saint-Quentin, un bail de neuf ans pour les terres de la ferme Guérin.

A l'Assemblée nationale venait de succéder la Constituante qui, dès le 13 février, avait publié le décret suivant :

« La loi constitutionnelle du Royaume ne reconnaît plus les vœux monastiques solennels de l'un et de l'autre sexe.

« En conséquence, les ordres et les congrégations de réguliers dans lesquels on fait de pareils vœux sont et demeurent supprimés en France, sans qu'il puisse en être établi de semblables à l'avenir. »

La Valroy était frappée en plein cœur et frappée à mort.

On devine l'effroi qui s'empara des religieux quand leur fut signifié cet inique arrêt.

Sous l'apparence d'une noble générosité, le décret laissait aux religieux la faculté de continuer, jusqu'à extinction, la vie commune dans des maisons désignées à cet effet ou de rentrer dans le monde « moyennant une pension ».

Sept religieux profès seulement composaient alors la communauté.

Voici leurs noms, les derniers inscrits sur les registres de l'abbaye cistercienne : Ernest Roussel, prieur, docteur en Sorbonne; Jules-Césard-Armand Pérignon, procureur; Louis Gallien, dépensier (économe); Nicolas Gervaise (sous-prieur en 1788); Alexandre Fontaine; Hughes-François Barbier; Jean Lochet.

Plus semblables à des prisonniers qu'à des moines, les sept religieux attendaient dans l'angoisse qu'on statuât sur leur sort.

Le 6 mai 1790, à dix heures du matin, les officiers municipaux de Saint-Quentin-le-Petit, se présentèrent à La Valroy pour inventorier au nom de la Nation.

L'entrevue fut des plus pénibles. Obligés de s'expliquer sur le but de leur démarche, les municipaux se trouvèrent assurément gênés du rôle odieux qu'ils avaient accepté de remplir. Ils firent savoir qu'ils étaient chargés d'établir l'état du personnel de la maison; ils avaient aussi pour mission de procéder à l'inventaire des objets mobiliers et enfin de consulter chaque religieux sur ses intentions à l'égard de la liberté que la loi lui offrait.

A n'en plus douter, c'était la confiscation officielle votée par la Constituante le 23 février et 26 mars, le décret ne laissait plus aux

religieux l'usufruit de leurs biens que jusqu'au 1<sup>er</sup> avril 1791.

Tout le monastère fut exploré de la cave au grenier. Après avoir examiné minutieusement les livres des recettes et ceux des dépenses, les commissaires achevèrent leur triste besogne par l'inventaire des titres et des papiers. Il est présumable qu'ils furent plus impressionnés qu'ils ne voulurent le paraître devant les charges multiples qui pesaient sur le monastère. Ce sont des détails sur lesquels ils n'avaient, sans doute, jamais réfléchi.

Bref, tous les objets inventoriés étaient confiés aux religieux, qui de propriétaires devenaient de simples gardiens. Sur les titres on apposa les scellés comme sur un bien intangible dont l'État seul avait désormais le dépôt et l'usage.

Désireux d'accomplir jusqu'au bout leurs fonctions, les commissaires interrogèrent chaque religieux sur ses intentions personnelles.

Affectant de ne voir dans un moine qu'une victime retenue contre son bon gré, dans les liens de la vie monastique, les promoteurs de la loi, se vantaient de libérer les consciences.

Imbus de cet esprit, les municipaux posèrent aux sept religieux de La Valroy la question suivante : « Vous déterminez-vous à demeurer dans l'ordre ? »

À l'unanimité et avec une touchante dignité, les moines répondirent qu'entrés librement dans le cloître, ils avaient l'intention formelle d'y vivre au service de Dieu jusqu'au dernier soupir ; quant à leur monastère, ils ne le quitteraient que contraints par la force.

Déconcertés par cette noble attitude, les commissaires se retirèrent.

Procès-verbal de cette mémorable séance fut dressé et se conserve dans les archives du département des Ardennes.

De cette visite officielle les moines conclurent qu'ils étaient en qualité d'otages, à la merci de toutes les injustices et de toutes les violences.

Ouvrons à ce propos le journal d'Hubert Dameron ; nous y puisons des renseignements d'une haute valeur.

« On parle de vendre les biens des moines, on les appelle biens nationaux.

« On plante quarante tilleuls à la chapelle d'Hannogne et on a mis le terroir par sections.

« On vend tous les biens des moines et on les pensionne à douze cents francs.

« Il y a beaucoup de curés qui ne veulent point prêter le serment prescrit, on les appelle des aristocrates <sup>1</sup>. »

Prêtres et moines seront ainsi confondus dans un même anathème. Prêtres et moines faussement accusés prendront ensemble le chemin de la prison, de l'exil ou de l'échafaud.

Cependant les religieux de La Valroy reconnurent en cette heure solennelle la main de Dieu. Ces épreuves étaient pour leur cœur comme autant de sanglantes meurtrissures. Ils sentirent le besoin de revenir à l'étroite observance, gloire et consolation de leurs frères dans les siècles passés. Ils continuèrent, mais avec plus de ferveur, de vivre selon leur règle et d'accomplir leurs œuvres habituelles de charité, mais hélas ! il était trop tard.

Ils devaient boire jusqu'à la lie cette coupe de la colère de Dieu versée, comme parle le Prophète, pour punir les défaillances et les prévarications d'Israël.

Tandis que dans cette année terrible, ils pleuraient, comme autrefois les prêtres de Jérusalem, entre le vestibule et l'autel, soudain, le 18 juillet, retentirent à travers le pays tout entier les plus vives et les plus inquiétantes clameurs :

« Sauvez-vous ! l'ennemi est à vos portes, il s'est emparé de Dizy-le-Gros et il se prépare à vous assaillir ».

Ce n'était qu'un bruit sans fondement, mais en pareille occurrence, les fausses rumeurs ne sont pas moins désastreuses que les informations les plus authentiques.

Sous l'empire de la peur, cette mauvaise conseillère, les habitants de Sévigny et de Saint-Quentin, au nombre de près de quatre cents, s'enfuirent vers Hannogne, où ils se croient plus en sûreté que dans leur propre village. C'est là que vont les rejoindre les moines de La Valroy encore terrorisés au souvenir des récents inventaires ; ils avaient la conviction que les « brigands » seraient pour eux sans pitié.

Combien de temps dura cet exode ? l'histoire ne le dit pas, mais

<sup>1</sup> Jules CARLIER : *Le journal d'André-Hubert Dameron*, p. 26.



nous présumons qu'il fut court; les religieux d'ailleurs ne vivaient plus que dans les alarmes.

Chaque jour leur apportait une nouvelle déception avec une nouvelle épreuve.

Vers la mi-novembre de l'année 1790, le Gouvernement les mit encore en demeure de se prononcer.

Il se produisit chez eux des hésitations qui se comprennent; le plus difficile n'est pas de faire son devoir, c'est de le connaître.

Fallait-il opter pour la maison de retraite qu'il plairait aux persécutés de désigner, ou attendre à La Valroy la ligne de conduite que la tournure des événements conseillerait de suivre?

Ils prirent une décision, mais sans se concerter, chacun choisit son jour; finalement ils continuèrent de résider à l'abbaye, en proie à toutes les souffrances de l'expectative.

On leur impose pour la deuxième fois de faire évaluer toutes leurs propriétés mobilières et foncières. La Constituante venait, en effet, d'ordonner la vente aux enchères de tous les biens ayant appartenu aux ei-devant moines et religieux.

Par une loi du 14 octobre 1790, il fut enjoint à la communauté de se dissoudre et aux religieux de se retirer, avant le 1<sup>er</sup> avril 1791, dans les maisons de retraite qui leur seraient désignées.

Les exercices de la vie commune étaient devenus impossibles, aussi les moines de La Valroy se dispersèrent-ils.

Avec une douloureuse résignation, ils s'arrachèrent à ces murs témoins de leurs prières et de leurs austérités, toutefois ils ne partirent pas sans adresser de touchants et de suprêmes adieux à cette chère abbaye nouvellement construite où ils laissaient une parcelle de leur cœur, avec un lambeau de leur vie.

Dans les derniers jours du mois d'avril 1791, on put lire sur les murs de Rethel et de toutes les communes avoisinantes l'annonce publique de la vente des biens et propriétés de La Valroy.

Une première affiche publiait la vente du mobilier fixée au dimanche 1<sup>er</sup> mai suivant; nous la reproduisons ei-contre <sup>1</sup>.

La vente des bâtiments était annoncée pour le 7 mai; les affiches placardées donnaient les indications suivantes :

<sup>1</sup> Nous devons à l'obligeance de M. Jules Raux, receveur des postes à Paris, la communication de cette affiche bien conservée dans ses souvenirs de famille.





# DÉPARTEMENT DES ARDENNES. DISTRICT DE RETHEL.

**O**N fait savoir au Public, que le Dimanche 1<sup>er</sup> Mai 1791, jour de Quasimodo, heure de midi. &, les jours suivans, sept heures du matin, il sera procédé, en la Maison de la ci-devant Abbaye de Lavalleroÿ, à la vente en détail des Meubles, Effets, Linges, Lits, Batteries de Cuisine & autres choses généralement quelconques, composant le Mobilier de ladite Abbaye de Lavalleroÿ. Le tout argent comptant.

*L'Adjudication s'en fera en ladite Maison, à la Requête de M. le Procureur-Général-Syndic du Département, poursuite & diligence de M. le Procureur-Syndic du District de Rethel, représenté par M. GILLOPIN, Président dudit District.*

---

A REIMS, chez PIERARD, Imprimeur du District. 1791.



## DISTRICT DE RETHEL

ADJUDICATION DU SAMEDI 7 MAI A 1 HEURE. N° 338.

L'église et tous les bâtiments de l'abbaye de La Valroy avec toutes leurs dépendances ensemble quinze arpents et demi de clos et jardins le tout fermé de murs.

Estimé savoir : l'église et les bâtiments y compris le terrain, 25.000 livres.

Les clos et jardins 545 livres de loyer mis au prix de 33.872 livres 12 sols.

Les amateurs et les curieux affluèrent sans doute à La Valroy le 1<sup>er</sup> mai et les jours suivants, sous la présidence des tabellions de Reims, de Rethel et autres lieux, mais les acquéreurs firent défaut et l'abbaye resta pour compte à ses détenteurs.

Les dépendances et les propriétés de La Valroy furent cependant dans la suite et successivement remises en vente et expropriées au profit de l'État.

Une affiche <sup>1</sup> datée du 17 floréal de l'an III de la République française (6 mai 1795) nous renseigne sur ce point. Nous y trouvons la preuve que les populations étaient encore pénétrées d'un certain esprit religieux et qu'on témoignait une répugnance évidente à acquérir les biens des moines. En effet, les terrains les plus voisins de l'abbaye n'avaient pas encore trouvé d'acquéreurs. Il est d'ailleurs à remarquer que la plupart des autres terres avaient été acquises par des étrangers de Rethel ou de Reims.

Il faut dire aussi à la louange des habitants de nos contrées que l'abbaye ne fut pas révolutionnairement pillée; des clubs, il est vrai, s'étaient organisés dans les villages, mais c'était plus par prudence que par conviction <sup>2</sup>. Aucun témoignage n'a été conservé qui puisse prouver le pillage et la profanation; un vague souvenir prétend que l'église de l'abbaye fut incendiée, mais il nous paraît sans grand fondement; ce qui est certain, c'est que on réussit à utili-

<sup>1</sup> Affiche conservée dans la collection de M. Jules Carlier, d'Hannogne.

<sup>2</sup> G.-A. MARTIN : *Essai historique sur Rozoy-sur-Serre*, t. II, p. 631.

ser pour les églises des environs certaines parties du mobilier liturgique <sup>1</sup>.

La sonnerie de l'église de La Valroy, la grosse cloche de l'abbaye, son horloge datant de 1747 furent plus tard installées dans le clocher de l'église de Saint-Quentin-le-Petit.

Refondues en 1841, les trois cloches ont été enlevées par les Allemands en janvier 1917, subissant ainsi le même sort que toutes leurs sœurs des pays envahis.

Un inventaire dressé le 4 ventôse, an 2 (23 février 1794), par Robert Lejeune, revendeur juré, et Vincent Forti, nous renseigne sur le sort réservé aux ornements sacrés.

Ils avaient été enlevés du monastère et déposés au Directoire du district à Rethel <sup>2</sup>. Conformément aux arrêts qui réquisitionnaient les objets en or et en argent pour la confection de la monnaie, on procéda à la destruction de ces vêtements sacrés. L'enlèvement de tous les galons et garnitures en or ou en argent fut fait chez la citoyenne Veuve Monot, en présence du citoyen Goulet, l'un des administrateurs du district.

On dressa ensuite un inventaire estimatif des doublures et des étoffes qui restaient encore, le tout se montait à 147 livres 10 sols et fut enregistré à Rethel le 8 ventôse suivant.

L'État, ce définitif acquéreur, vendit à bas prix les matériaux provenant de l'abbaye et les décombres servirent soit à la reconstruction, soit à l'embellissement des maisons.

On montre encore aujourd'hui quelques pierres laïcisées; ces augustes restes ont, il est vrai, subi l'injure du temps, mais nul ne se méprend sur leur primitive origine.

Leur vue rappelle les plus tristes souvenirs sur lesquels la pensée ose à peine se fixer.

Semblables aux feuilles des arbres que l'automne a flétries, les

<sup>1</sup> A Villers-devant-le-Thour et à la Selve on conservait des autels provenant de La Valroy, des reliquaires se trouvaient à Saint-Quentin et à Seraincourt. Enfin, les églises de Le Thour et de Saint-Quentin possédaient des tableaux ayant la même origine.

<sup>2</sup> Aux archives de Mézières sont conservés ces inventaires, ils nous signalent dix chasubles, deux dalmatiques, sept chapes, des couvertures d'autel, un dais, trois calices en argent ciselé, un ciboire, un encensoir avec sa navette en argent, une couronne en or avec diamants en son étui, deux saintes d'argent, deux reliquaires en argent, dix-neuf aubes, sept nappes à dentelles.

débris du monastère roulèrent un peu partout au gré des vents; *ludibria venti*.

André-Hubert Dameron note dans son journal qu'en 1802 « on raccommode la grand gué de Hannogne avec des belles pierres de La Valroy ».

Sur l'une des bordures de ce village hospitalier se lit cette inscription : « An 10 de la République », date mémorable, car elle marque la totale destruction de l'abbaye, de son église et de ses dépendances.

De même, en 1804, Le Thour édifia un pont au centre du village et le construisit avec des pierres de La Valroy.

Pendant longtemps se dressa au milieu des ruines, comme une éloquente protestation, un pavillon unique : c'était l'ancienne loge du portier située sur le bord du chemin.

A la noblesse et à l'élégance de son architecture, chacun pouvait se faire une idée de la valeur du monastère. Ce dernier témoin de tant de gloire et de tant de malheurs a disparu lui-même vers 1850.

Et depuis lors, c'est en vain que dans les terres labourées, dans les creux, dans les vallonnements du sol, l'œil attristé chercherait quelque vestige de ce qui fut l'antique abbaye de Notre-Dame de La Valroy.

Non, il n'est plus, illustres fils de saint Bernard, ce cloître tant réputé où la fleur de votre vie terrestre s'est épanouie dans la pratique des austérités chrétiennes. Vos cendres elles-mêmes sont aujourd'hui confondues avec cette terre que vous avez défrichée de vos mains, sanctifiée de votre présence.

Cependant, tout n'a pas disparu en vous : la vertu des saints survit à leur dépouille mortelle, et du fond de vos tombes où vous dormez depuis tant de siècles, vénérés moines cisterciens, vous nous parlez encore : « *Mortuus adhuc loquitur* ».

---





## EPILOGUE

L'irrévocable arrêt de l'Assemblée nationale a chassé les moines de La Valroy et fait de leur abbaye un désert, mais que sont-ils devenus?

Cette question se pose avec une sympathique curiosité; on chercherait volontiers leurs traces pour s'édifier encore à leur contact.

Les anciens religieux de la Valroy ont laissé le souvenir du courage le plus persévérant et de la fidélité la plus constante. Ils n'étaient plus que sept quand éclata l'orage qui les dispersa, mais il semble qu'avant de se séparer ils avaient puisé dans des résolutions communes les dispositions généreuses et l'énergie qui les soutint.

Le R. P. Roussel <sup>1</sup>, docteur de la faculté de Paris, dernier prieur de La Valroy, se retira dans sa famille, mais l'inaction lui pesait et, quand la tourmente révolutionnaire fut calmée, il s'occupait du ministère paroissial.

Il put ainsi rendre des grands services à son pays d'origine, il réorganisa le culte, restaura l'église de St-Martin de Roubaix. Son activité et son zèle le signalèrent à l'affection reconnaissante de ses contemporains.

Après sa mort, une notice fut publiée sur lui; on y rappelait ses nombreux mérites et on y exaltait les précieuses qualités qui l'avaient déjà signalé à La Valroy.

Il mourut le 18 octobre 1834, curé-doyen de la paroisse Saint-Martin de Roubaix.

Armand-Jules-César Pérignon était procureur de l'abbaye au moment de la Révolution.

Après son départ de La Valroy, il se consacra avec zèle au service des âmes. Retiré à Reims, il fut aumônier de la légion rémoise.

<sup>1</sup> Il était né à Roubaix, le 9 février 1750; après sa mort, son mobilier fut vendu, et dans un lot de livres acheté par M. l'abbé Barbier, curé de Saint-Souplet, se trouva un cartulaire de La Valroy, dont M. Desilve, curé de Basuel, fit l'analyse, et qu'il publia en 1877.

En 1791, il dessert la paroisse de Lavannes et, en 1792, la Chapelle-des-Marais.

Nous croyons savoir que, le 16 août 1792, il prêta l'un des serments civiques, exigé alors des fonctionnaires.

Pendant la Terreur, il demeura à Reims, rue des Telliers, et le 25 nivôse, an 2, il obtint son certificat de civisme de la municipalité rémoise.

Cependant il est poursuivi par le souvenir de son ancienne vie de ferveur et il revient curé à Hannogne, le 16 décembre 1796, où il fut accueilli avec bonheur par toute la paroisse.

Il célébra sa première messe le jour de Noël, à minuit, et continua le service paroissial d'Hannogne jusqu'au 1<sup>er</sup> février 1798.

A cette date, il quitte le district de Rethel pour se rendre à Bezannes dans la Marne <sup>1</sup>.

Louis Gallien, dépensier de La Valroy au moment de la séparation, resta à Saint-Quentin-le-Petit et desservit la paroisse de Sévigny.

Il dut prêter le serment, car nous savons qu'en 1792, il recevait un traitement de seize cent cinquante francs <sup>2</sup>.

Nicolas Gervaise qui était sous-prieur de La Valroy en 1788, prêta le serment du 14 août, le 1<sup>er</sup> octobre, à Château-Porcien. Au 19 thermidor, an 2, il était encore dans le district de Rethel et non marié.

Quant à Alexandre Fontaine, Hughes-François Barbier et Jean Lochet, nous ne savons rien de précis sur ce qu'ils sont devenus.

Il est probable qu'au moment de la dispersion des religieux ils se sont retirés dans leurs familles respectives.

Les archives départementales des Ardennes auraient pu sans doute nous fournir des indications plus précises sur ce sujet, malheureusement, pendant la guerre, elles ont dû subir de nombreux déménagements et leur bouleversement est tel qu'il faudra attendre encore longtemps avant de pouvoir les consulter.

<sup>1</sup> Armand-Jules-César Pérignon était né à Châlons-sur-Marne, le 5 novembre 1749.

Voir *Le Clergé Rémois pendant la Révolution*, page 187, par Emile BOUCHEZ, Reims, Lucien Monce, 1913.

<sup>2</sup> Renseignements communiqués par M. le chanoine Jean Ladame, supérieur du petit séminaire de Reims.

# BIBLIOGRAPHIE

---

## MANUSCRITS

- FONDS DE L'ABBAYE N.-D. DE LA VALROY. *Archives des Ardennes*, H. 261 à H. 273 et surtout le Cartulaire H. 261 que M. Laurent, archiviste des Ardennes, a bien voulu mettre à notre disposition.
- RECUEIL manuscrit de N.-J. Baudet d'Hauteville, ayant appartenu à M. Lefranc d'Hauteville, ainsi qu'un tableau des fermes dépendant de La Valroy.
- CARTULAIRE manuscrit de La Valroy. Manuscrits de la Bibliothèque nationale. Fonds latin, n° 10.945.

## IMPRIMÉS

- GALLIA CHRISTIANA, t. X.
- CISTERCIENSIVM SEU VERIVS ECCLESIASTICARVM ANNALIUM, *lomi qualuor* (1098-1236), par Manrique. — Lyon, 1642-1659.
- METROP. REMENS. HISTORIA, par Dom G. Marlot, 1679.
- ESSAI DE L'HISTOIRE DE L'ORDRE DE CITEAUX, par Lenain, 9 vol. — Paris, 1692-1697.
- HISTOIRE ECCLÉSIASTIQUE ET CIVILE DU DIOCÈSE DE LAON, par D. Nicolas le Long, religieux bénédictin. — Châlons, chez Se-neuze, 1783.
- HISTOIRE DE LA VILLE ET UNIVERSITÉ DE REIMS, par Dom Marlot. — Reims, L. Jacquet, 1843-1846.
- ÉTUDES SUR L'ÉTAT INTÉRIEUR DES ABBAYES CISTERCIENNES, et principalement de Clairvaux, aux xii<sup>e</sup> et xiii<sup>e</sup> siècles, par d'Ar-bois de Jubainville. — Paris, 1858.
- ESSAI HISTORIQUE SUR ROZOY-SUR-SERRE ET LES ENVIRONS, par G.-A. Martin. — Laon, Imprimerie de E. Fleury, 1864.
- BULLETIN DU DIOCÈSE DE REIMS. — Année 1874. N<sup>os</sup> 13 et suivants, pp. 145, 157, 181, 193, 205, 217. — *L'Abbaye de La Val-roi, de l'Ordre de Cîteaux*, par Dom Albert Noël. M. B. de l'abbaye de Solesmes.

- ORIGINUM CISTERCIENSIIUM, t. 1, par Léopold Janauschek. — Vienne, 1877.
- ANALYSE D'UN CARTULAIRE DE L'ABBAYE DE LA VALROY, par I. Desilve, curé de Basuel. *Bulletin de la Société académique de Laon*, année 1877.
- REVUE DE LA CHAMPAGNE ET DE LA BRIE. — Mai 1877, t. II, pp. 272, 407; t. XI, p. 436.
- HISTOIRE DE L'ABBAYE D'IGNY, par Mgr Péchenard. — Reims, Imprimerie coopérative, 1883.
- LA CHARTREUSE DU MONT-DIEU AU DIOCÈSE DE REIMS, par l'abbé J. Gillet. — Reims, H. Lépargneur, 1889.
- CAHIER DES DOLÉANCES DE SAINT-QUENTIN-LE-PETIT en 1789, publié par Henri Jadart. *Revue de la Champagne et de la Brie*, 1898, t. V, pp. 197, 217.
- LES ANCIENS REGISTRES PAROISSIAUX DE SÉVIGNY-WALEPPE (ARDENNES), 1608-1792, par Henri Jadart et Jules Prillicux. — Arcis-sur-Aube, Imprimerie Léon Frémont, 1899.
- CHRONIQUE DE JEAN TATÉ, greffier de l'Hôtel-de-Ville de Château-Porcien, 1677-1780, par Henri Jadart. — Arcis-sur-Aube, Imprimerie Léon Frémont, 1899.
- LES CLOCHES DU CANTON DE CHATEAU-PORCIEN, par H. Jadart, F. Beaudemant et J. Carlier. — Rethel, Beauvarlet, éditeur, 1899.
- MANUSCRITS DE DOM GANNERON. — *Revue historique ardennaise*, par M. P. Laurent, t. V, p. 248.
- LE JOURNAL D'ANDRÉ-HUBERT DAMERAS, D'HANNOGNE-SAINT-REMI, 1770-1836, publié par Jules Carlier. — Rethel, Huet Thié-rard, 1905.
- LA CUVE BAPTISMALE DE LA VALROY, par Jules Carlier. — Caen, Henri Delesques, éditeur, 1913.
-



# LISTE ALPHABÉTIQUE DES PRINCIPAUX NOMS PROPRES

## A

	Pages.
ABBÉCOURT . . . . .	34, 41 46
ADAM, premier abbé de La Valroy . . . . .	13 à 15, 20 22
ADAM, abbé . . . . .	39 53
ADAM, seigneur de Magny . . . . .	132
ALARD, abbé . . . . .	107, 108 112
ALBÉRIC HUMBERT, archevêque de Reims . . . . .	71
ALBÉRIC DES TROIS-FONTAINES . . . . .	75
ALEXANDRE III, pape . . . . .	19, 37 45
ALEXANDRE IV, pape . . . . .	91 103
ALEXANDRE VI, pape . . . . .	137
ALEXANDRE VII, pape. . . . .	137 138
ANSELME, comte de Ribémont.. . . .	5 à 7
ARRANCY. . . . .	121
ASFELD. . . . .	112
ATTIGNY.. . . .	119
AUVILLERS . . . . .	134
AVAUX.. . . .	112
AVRANCHES, ville marraine de Saint-Quentin-le-Petit . . . . .	158

## B

BALHAM . . . . .	70, 73, 110, 112, 125 129
BANNOGNE . . . . .	165 190
BARBIER, Dom Hughes-François . . . . .	205 214
BARTHÉLÉMI, évêque de Laon. . . . .	9
BAUDOIN D'AGUIZY . . . . .	31
BAUMETZ, Marguerite de. . . . .	124
BEAUDUIN, abbé. . . . .	48
BENOIT XII, pape. . . . .	118
BENOIT, Dom François, dépensier. . . . .	68 193
BERLIZE . . . . .	74 113
BERNARD, Saint . . . . .	6, 7 40
BERRY. . . . .	52
BERTINCOURT. . . . .	74, 124 125
BETHANCOURT. . . . .	165
BÉVIÈRES, chirurgien. . . . .	176
BONIFACE VIII, pape . . . . .	112
BONNEFONTAINE, abbaye de . . . . .	11, 19, 104, 111, 127 135
BOUCHARD DE GUISE . . . . .	19
BOUCHER, Dom. . . . .	172

BOURGUIGNON, Dom. . . . .	172
BOUVERIE, ferme de la. . . . .	157, 165, 180 181
BRAY. . . . .	165
BRÉTIGNY, traité de. . . . .	123
BROGNON. . . . .	79
BRULART, François, abbé commendataire de La Valroy. . . . .	141, 151 à 153
BUCY. . . . .	79 104
BUCY, seigneur de. . . . .	33 74
Bulles pontificales. . . . .	19, 45, 77, 103, 107 118

## C

CABROL (R. P.). . . . .	95
CADIAC, Dom Antoine. . . . .	169
Carlier, Jules, archéologue . . . . .	18, 111 177
CARRENCY . . . . .	120
CAUCHON, François, abbé commendataire de La Valroy. . . . .	141 153
CENSE, la Petite. . . . .	180 188
CERNY, hôtel de. . . . .	152
CHADABRIE. . . . .	52
CHALADE, abbaye de. . . . .	132
CHALEMEL, terre de . . . . .	51 à 53, 70 134
CHAMILLART (Louis de), dernier abbé commendataire de La Valroy. . . . .	141, 147 150
CHARLES V. . . . .	119 125
CHARLES DE ROUCY, premier abbé commendataire de La Valroy . . . . .	141, 147 150
CHARTREUVE . . . . .	70 152
CHATEAU-PORCIEN. . . . .	111, 112, 125, 133 148
CHAUDION. . . . .	40 165
CHAUMONT-PORCIEN . . . . .	111
CHÉRY . . . . .	114
CHIMAY. . . . .	79
CHIMINUM . . . . .	56
CHIVRES, monastère de. . . . .	45, 70 187
CITEAUX, abbaye de. . . . .	44 52
CITEAUX, ordre de. 6 à 8, 10, 25, 75, 76, 87, 112, 113, 117, 118, 127, 129 . . . . .	134 138
CLAIRENBAUT DE ROZOY. . . . .	5 à 7
CLAIRMARAI . . . . .	111
CLAIRVAUX, abbaye de. . . . .	7, 25, 37, 42 117
CLAREMBALD DE l'abbaye . . . . .	41, 45, 47, 54, 55 58
CLAREMBALD de Sévigny. . . . .	110
CLÉMENT, comtesse de Saumes . . . . .	105 106
CLÉMENT IV, pape . . . . .	118
CLUNY, abbaye de. . . . .	96
Commune Observance. . . . .	138
CONCEVREUX . . . . .	62 134
CORMICY . . . . .	122
COURCIER, Dom. . . . .	172
COURLANDON . . . . .	120 122
COURTIN, Dom Jean, sous-prieur . . . . .	192
CRAON, Jean de, archevêque de Reims . . . . .	122
CRÉCY, bataille de. . . . .	114

CROIX DES MOINES, la. . . . .	180	188
CROIX, ferme de la . . . . .	165, 168, 180, 185	186
CROIX, moulin de la. . . . .	46	62
CROIX, vivier de la . . . . .		52
CUISSY, abbaye de . . . . .	3, 6, 65, 66, 129	172

## D

DADDA, Dom, sous-prieur . . . . .		172
DAMERAS, André-Hubert, d'Hannogne. . . . .	198, 206	211
DAVAL, Dom Gille, procureur et sous-prieur. . . . .		192
DESILVE, curé de Basuel. . . . .		213
DEZOIZE, curé de Sévigny . . . . .		202
DIZY-LE-GROS. . . . .	10, 65, 129	148
DROGON DE CORMICY . . . . .		51
DURAND, Dom . . . . .		171

## E

ÉLIZABETH DE ROUCY. . . . .		63
EMBOYE (île d') . . . . .		41
ENGUERRAND DE COUCY. . . . .		105
ESLAN, abbaye d'. . . . .	8, 105, 107	129
ESCOREL. . . . .	22, 40, 41, 44, 45, 48, 54, 70, 90, 91, 104, 105, 130, 133	
	180, 187	189
ÉTIENNE, abbé . . . . .	114	124
ÉTIENNE HARDING, abbé de Cîteaux . . . . .		117
Étroite Observance . . . . .		138
EUSTACHIE DE ROUCY. . . . .	56, 66, 68, 69	73
EVERGNICOURT . . . . .	5, 62 à 65	134

## F

FAY, bois du. . . . .	55, 56, 65, 66, 180	189
Fermes de La Valroy . . . . .		180
Fermiers de La Valroy . . . . .		167
FERTÉ, abbaye de la . . . . .		117
FLORENCE, peste de. . . . .		116
FOIGNY, monastère de. . . . .	37, 50	171
FONTAINE, Dom Alexandre. . . . .	205	214
FONTFROIDE . . . . .		118
FRAILLICOURT. . . . .	79	112
FRANÇOIS I <sup>er</sup> . . . . .	139	143
FRIZON, Pierre, abbé commendataire de La Valroy. . . . .	141, 150	151
FURSY, abbaye de. . . . .		52

## G

GALLIEN, Dom Louis, dépensier. . . . .	205	214
GANNERON, Dom . . . . .	8	37
GARIN DE CHALEMEL . . . . .		70
GAUTHIER, abbé. . . . .	39, 50, 51	53

GAUTHIER DE PIERREPONT. . . . .		40
GAUTIER, évêque de Laon . . . . .		21
GÉRARD, abbé de Clairvaux . . . . .		43
GÉRARD, abbé de La Valroy. . . . .		124
GÉRARD DE BERTINCOURT . . . . .		74
GÉRIGNY. . . . .		6
GERVAISE, Nicolas, sous-prieur . . . . .	168, 193, 205	214
GILLET, abbé. . . . .		93
GIVRON. . . . .		129
GLENNES. . . . .		3
GOBERT DE SISSONNE . . . . .	53	58
GODEFROY, comte de Porcien. . . . .	6	51
GOTERAN DU THOUR. . . . .		19
GOUGEZ, Dom François, prieur. . . . .		192
GRANDVILLIERS . . . . .	34, 41	46
GRANGE-AUX-BOIS, la . . . . .	90, 91, 165, 180	183
GROS-FAUX, la cense du . . . . .	180	188
GUÉRIN, ferme . . . . .	180	188
GUÉRIN, Gabriel, notaire. . . . .	163	169
GUERRIC, abbé d'Igny. . . . .	9, 13, 14	26
GUIDO DE CERYs . . . . .		54
GUIGNICOURT . . . . .	71	73
GUILLAUME I <sup>er</sup> , abbé . . . . .	61, 66 à 68, 70	71
GUILLAUME II, abbé. . . . .	61, 74, 75	78
GUILLAUME DE SISSONNE. . . . .	21, 41	47
GUISCHARD DE ROUCY. . . . .	2, 20, 33, 40, 48	58
GUY D'HANNOGNE. . . . .		70
GUY DE ROYE, archevêque de Reims . . . . .		127
GUYTON, Dom . . . . .		171

## H

HAMBIE, abbaye de. . . . .		158
HANNEQUIN. . . . .	120	121
HANNOGNE . . . . .	52, 79, 104, 113, 153, 165, 169, 198, 211	214
HARDING, Étienne, abbé de Cîteaux. . . . .		117
HAUT-CHEMIN. . . . .	180, 183	184
HENRI, abbé de Mouzon. . . . .	49	50
HENRI DE BERLIZE . . . . .		74
HENRI, abbé . . . . .		104
HENRI IV . . . . .		152
HENRI, comte de Porcien . . . . .	5, 6, 7	51
HERBAY . . . . .	180	188
HERMONVILLE. . . . .		132
HERNINCHASNE . . . . .		34
HERPY. . . . .	160	165
HINCMAR, archevêque de Reims. . . . .		142
HIRSON. . . . .		112
HONORIUS III, pape. . . . .		73
Hôtel de La Valroy, à Reims . . . . .		190
HUGHES, abbé. . . . .		129
HUGHES, abbé de Longpont . . . . .	43	44
HUGHES DE PIERREPONT. . . . .	40, 45	47
HUGHES DE ROUCY . . . . .	6, 9, 10, 16, 20 à 23, 34	125

HUMBERT, abbé. . . . .	13
HUMBERT DE MONTERON, abbé. . . . .	131
HYMBERT, abbé de Cîteaux. . . . .	135

I

IGNY, abbaye d'. . . 2, 7, 10, 13, 25, 34 à 37, 39, 52, 70, 75, 113, 124, 127	135
INNOCENT II, pape . . . . .	3
INNOCENT III, pape. . . . .	21
INNOCENT IV, pape . . . . .	76
INNOCENT VI, pape . . . . .	142
INNOCENT X, pape . . . . .	137
ISABELLE DE MERCEUR . . . . .	108

J

JACQUES II, abbé de Cîteaux. . . . .	117
JACQUINOT, Dom Pierre, prieur. . . . .	172 192
JEAN, les comtes de Roucy. . . . . 55, 56, 104, 108, 112, 113, 114	125
JEAN, abbé. . . . .	113
JEAN III, abbé . . . . .	128
JEAN IV, abbé . . . . .	129
JEAN V, abbé. . . . .	131
JEAN DE BUSSY. . . . .	45
JEAN DE CRAON, archevêque de Reims . . . . .	122
JEAN DE CYREI, abbé de Cîteaux. . . . .	137
JEAN DE DERCY. . . . .	104
JEAN DE POILLY . . . . .	124
JEAN DE ROUCY, évêque de Laon . . . . . 126	127
JEAN DE SOISSONS. . . . .	104
JEAN II DE ROZOY. . . . .	109
JEAN-LE-BON . . . . .	119
JEAN XXI, pape . . . . .	107
JOSBERT, seigneur de Marle . . . . .	5
JULIEN, abbé. . . . . 39, 40	49
JUVINCOURT. . . . .	190

L

LA BALLE, Dom. . . . .	172
LALOBBE. . . . .	129
LANGÉNIEUX, Mgr. . . . .	10
LAON. . . . . 3, 33, 42, 105, 120, 121, 122, 126	127
LAPPION . . . . . 56	112
LAURENT, Paul, archiviste des Ardennes. . . . .	8
LAVAL-ROY. . . . .	16
LAVANNES . . . . .	214
LE COISNE, Dom Didier. . . . .	169
LEFEBVRE Guillaume . . . . .	193
LEFEBVRE Jean-Baptiste, supérieur-commissaire. . . . 169, 175, 176	193
LE GRAND, curé d'Hannogne. . . . .	169
LE LIÈVRE, curé de la Selve. . . . .	168



LELONG, Dom. . . . .		42
LÉOMES . . . . .		46
LÉON X, pape . . . . .	139	143
LE POIVRE, Dom, sacristain . . . . .		172
LEQUINT, curé de Saint-Quentin . . . . .		168
LESCENCOURT. . . . .	41	46
LIGNICOURT, moulin de . . . . .		104
LISLET. . . . .	180, 188	189
LOCHET, Dom Jean, procureur . . . . .	176, 205	214
LONGPONT, abbaye de. . . . .	40	52
LONGWÉ, abbaye de. . . . .		153
Loos, abbaye de . . . . .		131
LOUIS VII, roi de France . . . . .		37
LUCIUS, pape. . . . .		37

## M

MACHECOURT . . . . .		150
MAGNY. . . . .		110
MAISON-NEUVE, la. . . . .	180	181
MALFROID Ignace, prieur. . . . .	168	192
MARIE DU DÉSERT, Sainte. . . . .		10
MARIE DE CHIMAY, comtesse de Soissons . . . . .	77	104
MARIETTE, Dom Pierre. . . . .		169
MARLE. . . . .	112	129
MARLOT, Dom. . . . .	7, 20, 107	128
MARRE, Mgr, abbé de Cîteaux . . . . .		14
MARTÈNE, Dom. . . . .		171
MARTIGNY . . . . .	42	134
MARTINCOURT. . . . .		134
MAUBERT-FONTAINE. . . . .		129
MAUREGNY . . . . .		121
MERCŒUR, Isabelle de. . . . .		108
MESMES, Henri de, abbés commendataires de La Valroy . . . . .	141, 158	159
MESMES, Claude de, abbé commendataire de La Valroy. . . . .		141
MESMES, Jean-Jacques de, abbé commendataire de La Valroy. . . . .		141
MONOCULUS, abbé. . . . .	25 à 40	42
MONTAIGU . . . . .	40	119
MONTCORNET . . . . .	105, 106, 112	189
MONT-DIEU, abbaye du . . . . .		124
MONTIGNY . . . . .	21, 34, 40, 46, 90, 91, 120, 167, 168, 180, 184	186
MONTLOUÉ . . . . .	105, 110, 114	190
MOREMPLUM . . . . .	45	70
MORIMOND, abbaye de. . . . .		117
MORTIERS. . . . .	49, 76, 90, 104, 180, 187	189
MORTIÉ, Dom Arrable du, prieur . . . . .		177
Moulin de La Valroy . . . . .	180	182
MOUZON, abbaye de. . . . .	49 à 51	76

## N

NEUFCHATEL . . . . .	71, 73	112
NICOLAS, abbé . . . . .	61	64

NICOLAS 11, abbé . . . . .	112	113
NICOLAS 111, abbé . . . . .		129
NICOLAS BOUTRI . . . . .		131
NICOLAS DE RUMIGNY . . . . .		79
NICOLAS 111, pape . . . . .		107
NIZY-LE-COMTE . . . . .	20, 44, 77, 78, 79, 112, 149, 150, 183, 184, 189	190
NOEL, Dom. . . . .		113
NOIRCOURT . . . . .	74	113

## O

ODON, de l'abbaye . . . . .	65	66
ODON, de Sévigny . . . . .		111
OURSCAMP, abbaye de . . . . .	52, 131	132

## P

PAILLOT, Dom Henri . . . . .		193
PÉCHENARD, Mgr . . . . .	v, ix, 13, 25	135
PÉRIGNON, Dom Armand, procureur . . . . .	205	213
PÉRIGNON, Dom Claude, prieur . . . . .	169, 186, 192	193
PHILIPPE-LE-BEL . . . . .	112	113
PIERRE DE BAR, abbé d'Igny . . . . .		76
PIERRE MONOCULUS, abbé . . . . .	25 à 40	42
PIERRE-LE-GRAND, abbé . . . . .		132
PIERRE POULET, abbé . . . . .	132	146
PIERRE 11, abbé . . . . .		105
PIERRE IV, abbé . . . . .		131
PIERREPONT, seigneur de . . . . .	21, 40, 54, 120	149
PLOMION . . . . .		112
POILLY . . . . .		124
POILLY, Jean de . . . . .		124
PONSILIE DE LAMBERCY . . . . .		106
PONTARCY . . . . .		120
PONTAVERT . . . . .		173
PONTIGNY, abbaye de . . . . .		117
PORCIEN . . . . .		120
PORCIEN, comtes de . . . . .	5, 122, 125, 133	148
PRÉJECT, saint . . . . .		84
PROUVAIS . . . . .	71, 73, 78	79

## R

RADULPHE DE CHATEAU-PORCIEN . . . . .		70
RADULPHE DU THOUR . . . . .		45
RAOUL DE CHATEAU-PORCIEN . . . . .		73
RAOUL DE ROUCY . . . . .		48
RAOUL DU THOUR . . . . .	5 à 7, 9, 33, 41, 49, 52, 53, 58	83
RAYNALD DE ROZOY . . . . .		36
REIMS . . . . .	71, 122, 127	190
RENNEVILLE . . . . .		129
RETHEL . . . . .	128, 190, 208	209

RICHELIEU, Armand-Jean Duplessis, cardinal de, abbé commendataire de La Valroy. . . . .	141, 154, 155	156
RICHILDE DE ROUCY . . . . .	2	20
ROBERT, abbé. . . . .	13, 21	22
ROBERT II, abbé . . . . .	61, 71, 72	74
ROBERT DE BRAINE. . . . .		34
ROBERT DE PIERREPONT. . . . .	40, 56	69
ROBERT DE ROUCY, dit Guischart . . . . .	2	34
ROBERT II DE ROUCY. . . . .	119, 120	102
ROBERT DE SARBRUCK. . . . .		127
ROBERT, saint, fondateur de Cîteaux . . . . .		96
ROCQUIGNY. . . . .	74, 79, 90, 91, 108, 129, 180, 188	189
ROGER DE PORCIEN. . . . .	6	74
ROGER DU THOUR. . . . .		62
ROHAN, prinee de, arehevêque de Reims . . . . .		169
ROUBAIX. . . . .		213
ROUCY, eomtes de. . . . .	2 à 8, 16, 30, 34, 40, 42, 48, 55, 56, 63, 64, 84, 119 à 127	149
ROUSSEL, Dom R.-E., prieur. . . . .	177, 205	213
ROZOY. . . . .	108, 112	129
RUBIGNY. . . . .		110
RUMIGNY. . . . .		110

## S

SAINT-DAMIEN DE REIMS. . . . .		111
SAINT-DENIS, monastère de. . . . .	62	111
SAINT-ERME. . . . .		120
SAINT-FERGEUX. . . . .		165
SAINT-GERMAINMONT. . . . .	165, 188	189
SAINT-HUBERT . . . . .	64	148
SAINT-LAURENT DE ROZOY. . . . .		114
SAINT-MARTIN DE ROUBAIX. . . . .		213
SAINT-MAURICE DE REIMS . . . . .	152	176
SAINT-MICHEL-EN-THIÉRACHE, monastère de . . . . .		50
SAINT-NICAISE DE REIMS. . . . .	71, 114	153
SAINT-QUENTIN-LE-PETIT. . . . .	1, 8, 10, 13 à 15, 19, 20, 41, 56, 79, 82, 87 164, 165, 170, 177, 188, 189, 200, 201, 207	210
SAINT-RÉMI DE REIMS. . . . .	3	134
SAINT-SEVER, abbaye de. . . . .		159
SAINT-THIBAUT, prieur de . . . . .		6
SAINT-THIERRY . . . . .		3
SAINT-VINCENT-DE-LAON, abbaye de. . . . .	120	129
SAINTE-MARIE-DU-DÉSERT, monastère de. . . . .		10
SAINTE-PREUVE. . . . .	52, 62, 66, 130, 133	189
SANSON DE MAUVOISIN, arehevêque de Reims . . . . .		9
SARBRUCK, Robert de . . . . .		127
SAULT-SAINT-RÉMI. . . . .	3, 71	150
SCOURMONT, abbaye de . . . . .		93
SELVE, la. . . . .	1	129
SEPTFONTAINE. . . . .		111
SERAINCOURT . . . . .	111	165
SERVAL Pierre . . . . .		152
SÉVIGNY-WALEPPE. . . . .	1, 9, 10, 13 à 15, 17, 41, 79, 82, 87, 148, 165 170, 188, 190, 201, 207	210

SIGNY, abbaye de. . . . .	5, 7, 11, 40, 49, 71, 75, 77, 104, 111, 113, 127	129
SIGNY-LE-PETIT. . . . .		79 188
SISSONNE. . . . .	44, 62, 66, 112, 120, 134	149
SIXTE IV, pape. . . . .		135
SIXTE V, pape . . . . .		137
SOUABE, Richilde de. . . . .		2

T

Tableaux de La Valroy . . . . .		173
TALLEYRAND, archevêque de Reims. . . . .		202
TATÉ Jean, chroniqueur . . . . .	8, 71, 115, 133, 148, 166	167
TENÉE, la . . . . .		104
TERWEL . . . . .		165
THIBAUD D'HANNOGNE. . . . .		110 111
THIN. . . . .	49, 50	76
THIN, monastère de. . . . .	51	54
THOMAS DE REUIL . . . . .	25, 27, 28	31
THOMAS DE SISSONNE . . . . .		104
THOMAS 1 <sup>er</sup> , abbé. . . . .	127	128
THOMAS II, abbé . . . . .		125
THOUR, le. . . . .	44, 52, 79, 111, 112, 165, 180, 188 à 190, 210	211
TILLOY. . . . .		56
TRENTE, concile. . . . .		142
TRIGNY-LE-COMTE. . . . .		3

U

URSINS, Philippe-Juvénal des, abbé commendataire de La Valroy. 141	151
--	-----

V

VAILLY. . . . .		120
Vallée des agneaux . . . . .		188
VALLEROI. . . . .		16
VALLEROY, la. . . . .	8	16
VALROY . . . . .		16
VALROY, moulin de la. . . . .	180	182
VAUCHRÉTIEN, abbaye de . . . . .		70
VAUCLERC . . . . .	3, 19, 34, 42, 44, 52, 77, 78	111
VAULEROY . . . . .		16
VAULLEROY. . . . .		16
VAUX-LE-ROI . . . . .		16
VILLERS-DEVANT-LE-THOUR. . . . .	77, 190	210
VRAYET, curé de Sévigny . . . . .		169
VUALEPPE . . . . .		165

W

WAGNON . . . . .	54, 187 à	189
WALEPPE. . . . .	17, 111, 113	170
WARNET Dom, dispensier. . . . .		172
WASIGNY. . . . .		50

Y

YVON DU THOUR . . . . .		49
-------------------------	--	----





# TABLE DES ILLUSTRATIONS

Armes de Notre-Dame de La Valroy. . . . .	xvii
Bas-relief ornant l'une des faces de la cuve baptismale de La Valroy (xii <sup>e</sup> siècle). . . . .	1
Abbaye de Signy, d'après une vieille estampe. . . . .	5
Armes de Hughes Chollet de Roucy. . . . .	11
Bas-relief ornant l'une des faces de la cuve baptismale de La Valroy (xii <sup>e</sup> siècle). . . . .	13
Cuve baptismale de l'abbaye de La Valroy (époque romane), reconstituée d'après les documents de M. Jules Carlier. . . . .	18
Bas-relief ornant l'une des faces de la cuve baptismale de La Valroy (xii <sup>e</sup> siècle). . . . .	25
Vignette tirée du Psautier de saint Louis (Bibliothèque nationale, deuxième moitié du xiii <sup>e</sup> siècle). . . . .	39
Vignette tirée du Psautier de saint Louis (Bibliothèque nationale, deuxième moitié du xiii <sup>e</sup> siècle). . . . .	61
Vignette tirée du Psautier de saint Louis (Bibliothèque nationale, deuxième moitié du xiii <sup>e</sup> siècle). . . . .	81
Disposition des bâtiments de l'abbaye de Notre-Dame de La Valroy. . .	85
Vignette tirée d'un manuscrit du xiv <sup>e</sup> siècle (Bibliothèque britannique). .	103
Carte des abbayes du diocèse de Reims. . . . .	109
Vignette tirée du Livre d'Heures du duc de Berry (xiv <sup>e</sup> siècle). — Armes de Jean V de Pierrepont, comte de Roucy. . . . .	115
Extrait de la « Carte du Païs du Retelois ». . . . .	121
Vignette tirée des <i>Preces Piæ</i> . — Heures manuscrites du xiv <sup>e</sup> siècle. — Armes de Notre-Dame de La Valroy. . . . .	131
Ruines de l'ancienne abbaye de Bonnefontaine. . . . .	135
Vignette tirée d'un manuscrit de 1566 (Bibliothèque nationale). . . . .	141
Armes de Louis de Chamillart, dernier abbé commendataire de La Valroy. .	160
Motif tiré d'une reliure du xvii <sup>e</sup> siècle. . . . .	161
Motif signé « Papillon », 1769. . . . .	179
Tour de l'ancien moulin de La Valroy (état actuel). . . . .	182
Plan des terres de la ferme de La Croix. . . . .	185
En-tête du décret instituant la Gendarmerie nationale, 1791. . . . .	195



## LISTE DES HORS TEXTE

---

Carte des environs de La Valroy. . . . .	XVI-XVII
Adam, premier abbé, s'établit à La Valroy. — Projet de vitrail, par Roger Bréval. . . . .	48-49
Plan des bâtiments et jardins de l'abbaye de La Valroy . . . . .	64-65
Vue reconstituée de l'abbaye, d'après le plan précédent. . . . .	80-81
Les moines au travail. — Projet de vitrail, par Roger Bréval. . . .	96-97
Pierre Monoeulus arrive à La Valroy. — Projet de vitrail, par Roger Bréval. . . . .	128-129
Richelieu, abbé commendataire de La Valroy, visite l'abbaye. . . .	144-145
Le frère portier distribue les aumônes. — Projet de vitrail, par Roger Bréval. . . . .	192-193
Affiche publiant la vente du mobilier de La Valroy. . . . .	208-209



# TABLE DES MATIÈRES

---

LETTRE DE S. G. Mgr PÉCHENARD. . . . .	V
RAPPORT DE M. L'ABBÉ CLAIREMBAULT. . . . .	VI
PRÉFACE DE M. GEORGES GOYAU. . . . .	IX
AVANT-PROPOS. . . . .	XVII

## CHAPITRE PREMIER

FONDATION DE L'ABBAYE DE LA VALROY. — Sur les conseils de l'archevêque de Reims et à l'exemple des seigneurs de l'époque, le comte Hughes de Roucy accorde aux religieux cisterciens d'Igny le territoire qu'il possède à Sévigny-Waleppe et à Saint-Quentin-le-Petit pour y établir une abbaye. — Charte de fondation de 1147. . . . .	1
---	---

## CHAPITRE II

LE BIENHEUREUX GUERRIC ENVOIE DES RELIGIEUX A LA VALROY. — Le Bienheureux Guerric, abbé d'Igny, envoie douze de ses moines pour former l'abbaye de La Valroy; il place à leur tête Adam (1147-1159). — Cet éminent religieux gouverne avec sagesse la nouvelle communauté; il sait, ainsi que son successeur Robert (1159-1164), gagner les sympathies des populations voisines et mériter les bienveillantes libéralités des seigneurs. . . . .	13
--	----

## CHAPITRE III

LE BIENHEUREUX PIERRE MONOCULUS, TROISIÈME ABBÉ DE LA VALROY. — L'abbaye de La Valroy est gouvernée par un saint abbé, Pierre Monoculus (1164-1169), dont la mémoire est vénérée dans l'ordre de Cîteaux grâce à l'éclat de ses vertus et de ses nombreux miracles. — Pierre Monoculus quitte La Valroy et devient abbé d'Igny et de Clairvaux . . . . .	25
--	----

## CHAPITRE IV

DOM JULIEN, QUATRIÈME ABBÉ DE LA VALROY (1169-1183). — DOM GAUTHIER (1183-1188). — DOM ADAM (1188-1200). — Sous l'habile et sage administration des successeurs de Pierre Monoculus, l'abbaye de La	
---	--



Valroy voit s'aceroître l'étendue de ses domaines. — Le pape Alexandre III lui accorde une bulle qui sanctionne ses droits et ses titres de propriété. . . . .

39

## CHAPITRE V

PRÉLATURE DES ABBÉS NICOLAS (1200-1202), GUILLAUME I<sup>er</sup> (1202-1216), ROBERT (1216-1223) ET GUILLAUME II (1223-1255). — Le monastère est édifié selon le plan général adopté par l'ordre de Cîteaux. — La consécration de l'église (11 octobre 1209) est l'occasion de nouvelles libéralités de la part des seigneurs de la contrée. . . . .

61

## CHAPITRE VI

LA VIE RELIGIEUSE A LA VALROY. — Physionomie de l'abbaye au moment de sa période de ferveur et de prospérité. — Dispositions des locaux. — Charges et offices divers remplis par les religieux. — Une journée chez les moines. Leur vie pénible se termine dans toutes les austérités de la pénitence. . . . .

81

## CHAPITRE VII

ÉTAT PROSPÈRE DE L'ABBAYE DE LA VALROY. — Pendant près d'un siècle (1255 à 1345), les abbés de La Valroy dirigent paisiblement et avec succès les destinées de l'abbaye. — Les privilèges et exemptions dont jouit le monastère sont renouvelés par les Souverains Pontifes; de nombreuses donations faites en sa faveur sont le témoignage de sa prospérité. . . . .

103

## CHAPITRE VIII

LA VALROY PENDANT LA GUERRE DE CENT ANS. — Les malheurs publics créés par la peste et la guerre amènent une crise générale dont souffrent les ordres religieux. — L'abbaye de La Valroy ressent en même temps le contre-coup des infortunes qui affligent la noble famille de ses bienfaiteurs. . . . .

115

## CHAPITRE IX

DE LA GUERRE DE CENT ANS JUSQU'AUX ABBÉS COMMENDATAIRES. — Les préoccupations matérielles et la difficulté de recruter de nouveaux religieux obligent les abbés à mettre en fermage les différents domaines de La Valroy. — La discipline devient moins rigoureuse. . . . .

131

## CHAPITRE X

LES ABBÉS COMMENDATAIRES DE LA VALROY. — L'abbaye est mise en commendation. — Charles de Rouey, premier abbé commendataire, 1540-1585. — Pierre Frizon, 1585-1597. — Philippe Juvénal des Ursins, 1597-1598. — François Brulart, 1598-1624. — François Cauchon,

1624-1629. — Armand-Jean Duplessis, cardinal de Richelieu, 1629-1642. — Henri de Mesmes, 1642-1658. — Claude de Mesmes, 1658-1681. — Henri de Mesmes, 1681-1720. — Jean-Jacques de Mesmes, 1720-1741. — Louis de Chamillart, 1741-1789. . . . .	141
---	-----

## CHAPITRE XI

LES RELIGIEUX DE LA VALROY SOUS LE RÉGIME DE LA COMMENDE JUSQU'À LA RÉVOLUTION. . . . .	161
---	-----

## CHAPITRE XII

LE TEMPOREL DE LA VALROY. . . . .	179
-----------------------------------	-----

## CHAPITRE XIII

LES DERNIERS JOURS DE LA VALROY . . . . .	195
ÉPILOGUE. . . . .	213
BIBLIOGRAPHIE. . . . .	215
INDEX ALPHABÉTIQUE DES PRINCIPAUX NOMS PROPRES. .	217
TABLE DES ILLUSTRATIONS. . . . .	227





ACHEVÉ D'IMPRIMER  
LE QUINZE AVRIL MIL NEUF CENT VINGT  
PAR L'IMPRIMERIE DE MONTLIGEON  
POUR GABRIEL BEAUCHESNE, A PARIS











GAYLORD			PRINTED IN U.S.A.

PRINTED IN U.S. A.

MARYGROVE COLLEGE LIBRARY  
Notre-Dame de la Valroy, Abbaye  
271.12 L13



3 1927 00114799 7

271.12  
L13





